

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

L'OIE EN BAGAGE.

MÉMOIRE ET TRANSMISSION
À LA RÉSERVE DE FAUNE D'AJOASTE-CAP-TOURMENTE

THÈSE
PRÉSENTÉE
COMME EXIGENCE PARTIELLE
DU DOCTORAT EN SÉMIOLOGIE

PAR
DAVID PAQUETTE-BÉLANGER

MAI 2026

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de cette thèse se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.12-2023). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

TABLE DES MATIÈRES

Liste des figures.....	iii
Résumé.....	iv
Introduction	
Printemps au Cap.....	1
Centre d'interprétation et guide des sentiers.....	7
Chapitre 1	
1.1 « Je me sens comme à la maison. ».....	30
1.2 Histoires d'arrivée, d'occupation et de désertion.....	46
1.3 Les oies cacardent.....	57
1.4 La voix de ma mère.....	73
1.5 S'engager à la suite.....	84
Chapitre 2	
2.1 Un monde d'oiseaux.....	98
2.2 Lever des filets.....	106
2.3 Une perspective sur les oies.....	127
2.4 « Nouveaux rituels de considération ».....	141
2.5 Migration : imprégnation.....	153
2.6 Migration : philomatricie.....	168
Chapitre 3	
3.1 Nos habitats.....	181
3.2 Batture et capital.....	184
3.3 Contrôle.....	194
3.4 Animal fétiche.....	211
3.5 Biostabilité.....	218
3.6 Résilience mémorielle.....	228
Conclusion.....	235
Remerciements.....	243
Bibliographie.....	245

LISTE DES FIGURES

Figure 0.1 Colibri à gorge rubis.....	6
Figure 1.1 Carte de la Réserve d’Ajoaste-Cap-Tourmente.....	33
Figure 1.2 Planche botanique représentant certaines espèces de la famille <i>Scirpus</i> , dont le scirpe d’Amérique.....	37
Figure 1.3 Houak-Houak-Houak.....	62
Figure 1.4 Au Cap avec ma mère.....	97
Figure 2.1 Les oies réveillent la batture.....	101
Figure 2.2 Paruline à tête cendrée, prise au filet.....	110
Figure 2.3 À un an, avec papier peint de la mère l’oie.....	117
Figure 2.4 Roitelet à couronne rubis emmaillé devant le cap.....	122
Figure 2.5 Vérification de la pointe des ailes d’un bruant à gorge blanche.....	124
Figure 2.6 Au pont du ruisseau de la Friponne.....	160
Figure 2.7 Oies au marais.....	170
Figure 3.1 Plan des phases de construction de l’autoroute Dufferin-Montmorency.....	186
Figure 3.2 « Le mouvement Sauvons les battures exige la tête du ministre Lessard ».....	189
Figure 3.3 Projection du résultat des projets de réaménagement des quartiers centraux de Québec.....	201
Figure 3.4 Bouclier et basses-terres.....	211
Figure 3.5 Avec les oies dans les champs.....	234

RÉSUMÉ

Ma thèse s'engage dans la réécriture du mémoire de maîtrise de ma mère, Francine Bélanger, qu'elle a déposé à la maîtrise en sciences de l'environnement de l'UQAM en 1981. Son mémoire, intitulé « Analyse critique de l'évolution spatiale et environnementale de la réserve de faune du Cap Tourmente », s'intéresse à l'aménagement territorial de la Réserve, à la gestion du troupeau des grandes oies blanches et à la repousse du marais à scirpe d'Amérique, qui s'étend à la zone basse des battures. Ce marais est particulièrement important lors des haltes migratoires des oies blanches, au sud du Québec.

Mon geste de réécriture prête figure à la question de l'héritage du lieu faunique du Cap et à celle des méthodes de valorisation de l'attachement personnel pour la continuité de la nature, en prenant l'exemple concret et vécu de la relation locale à l'oie blanche. Je cherche surtout à rompre la répétition de la dissociation entre l'humain et le reste de la nature, en relevant les paradoxes de l'exclusion des pratiques humaines locales des zones naturelles et en soulignant les espaces où le déni de la dépendance (Val Plumwood) et l'objectivisme scientifique accélèrent la marchandisation du vivant.

Les théories de la performativité et de l'intertextualité (Judith Butler, Jacques Derrida, Roman Jakobson, Julia Kristeva) identifient l'ouverture signifiante du texte et témoignent du processus de resémiotisation, qui reconnaît l'intentionnalité et l'agentivité toujours à l'œuvre dans les milieux naturels. Je m'intéresse aux modes d'attachement de l'imprégnation et de la philomatrie, par lesquels le sens est constamment parcouru – à la fois reçu et remis en circulation –, par les générations plus jeunes. La question de la mémoire, des souvenirs et de leur transmission gagnera en importance au fil du texte.

Associée aux humanités environnementales, ma thèse propose une démarche transversale, qui conjugue les études littéraires, sémiotiques et féministes de ma perspective du fils (Françoise Collin), l'ornithologie, les sciences de l'environnement et l'aménagement du territoire. Plus spécifiquement, la tradition du *nature writing* (Pierre Morency, Amanda Thomson) informe le rapport à l'écriture à la fois scientifique et littéraire adoptée dans cette thèse. Le *nature writing* et la biosémiotique (Wendy Wheeler) épaulent l'autonomie du vivant et théorisent la circulation du sens dans le monde animal et végétal.

Mots-clés : Ajoaste-Cap-Tourmente, Grande Oie des neiges, Scirpe américain, Dufferin-Montmorency, batture, réécriture, resémiotisation, mémoire, maternité et féminisme, *nature writing*, baguage, recherche subjective

INTRODUCTION

Printemps au Cap

La fin du mois de mai approche et le Cap fleurit. Ça fait quelques années que je ne suis pas retourné à la Réserve, mais tranquillement ça me revient. On a plusieurs photos prises ici, qui traînent dans de vieux albums. Je me souviens de l'endroit où le train de Charlevoix traverse la route – je ne croyais pas m'en souvenir, mais alors que la voiture sautille sur les rails du chemin de fer, je me dis : « Ah oui, c'était comme ça. » Je ressens le même phénomène pour les sentiers qu'on aimait parcourir, pour les feuilles des arbres que je touchais et les chants d'oiseaux que mes parents repéraient et qui sonnaient fort. « Ah oui, c'était comme ça. » Je n'ai pas oublié leurs noms. Il y a le sentier du Moqueur-Chat et le grésillement des carouges à épaulettes. Je me souviens de l'odeur des arbres, de leur taille. Les hêtres à grandes feuilles et les bouleaux jaunes des forêts du piémont, sous la falaise qui impressionne. Les ours campent là-bas. Ils apprécient aussi le couvert des cèdres, comme un clocher de résine et d'aiguilles posé sur leur fourrure. Le goût des pommes qui murissent au verger sauvage devant la Petite-Ferme les attire près de la route. Ils s'aventurent jusqu'au sentier de l'Écart et j'ai vu des chevreuils se montrer très vigilants dans les champs. Au printemps, les pommiers en fleur sentent le parfum, le pollen sucré.

Les grappes de pétales se délient.

C'est l'ancien bâtiment de la Petite-Ferme qui se charge de l'accueil à la Réserve. Incendiée et rebâtie, la ferme a été tour à tour un site d'élevage, une maison patrimoniale, un bureau de recherche et d'administration. Il y a l'éclat des fleurs de pommiers, juste devant, et le crépi qui recouvre ses murs blanchit le pré, les marais et le ciel lorsqu'on en fait le tour. À l'avant, les pierres de taille dominant la façade, obscurcies par un toit arqué coiffé de bardeaux de bois. Il revient à la galerie et aux fenêtres reflétant les champs d'assurer son charme.

On s'arrête au premier stationnement et on franchit à pied le pont du ruisseau du Petit-Sault, qui nous sépare de la ferme. Ma mère m'indique la lucarne derrière laquelle se cachait son bureau, lorsqu'elle rédigeait son mémoire et traçait ses cartes géographiques.

« Louis Matte travaillait au Cap dans ce temps-là et il m'emmenait sur son quatre roues dans les sentiers. On a croisé sa maison tantôt proche de l'entrée de la Réserve. Il sculptait des canards en bois. Je crois qu'on en a chez nous, je t'en donnerai un. »

Les deux canards que ma mère a conservés imitent l'air d'un malard à la nage. Ils sont taillés et peints comme des appelants, mais ils n'ont pas d'anneau sur le ventre où on accrocherait du lest. À la place, on retrouve les initiales L.M., creusées au couteau. Ils resteront bien à leur place, flottant sur le meuble de télévision de mes parents, dans Saint-Sacrement.

On croise de moins en moins d'oies dans les champs de Saint-Joachim, même à la bonne période de l'année et à marée haute. Quand j'étais jeune, c'est là qu'on pouvait aller les voir. Elles étaient des milliers. Elles se dispersent autour du fleuve et ailleurs depuis que leur nombre a augmenté. Il y en a beaucoup au réservoir de Victoriaville et sur les berges du Chemin des Oies-Blanches, à Rivière-du-Loup.

Même quand vient le temps de dormir, celles qui logent au Cap ne lâchent plus la batture.

Du pré de la Petite-Ferme, on peut partir vers le cap, en remontant le sentier du Petit-Sault. Mais on se retourne face au fleuve, on marche vers un de nos sentiers favoris, celui de l'Écart, qu'on n'appelle jamais comme ça entre nous. Depuis que je suis petit, c'est le chemin des sorcières, « parce les saules crochus donnent un air de sorcières, » pense ma mère. Le sentier praticable en quatre roues espace les arbres et c'est vrai que les saules m'apauraient. C'est leur domaine ici, « près de l'eau », comme l'origine de leur nom l'indique. Aucun arbre n'ose les déranger ou revendiquer ce titre. Dans le domaine des saules le bois grouille d'insectes, de larves et de champignons. Le chant incessant des oiseaux qui caractérise la Réserve s'estompe. Les branchages posent un nuage sur nos têtes et le sol chargé d'eau se vide. Il accueille les troncs équarris, le bois qui grisonne, jusqu'à ce qu'on débouche sur le fleuve. Le sentier mène à un promontoire que la marée s'étirera pour toucher, dans quelques heures. La vue s'ouvre jusqu'à Montmagny, on voit l'Isle-aux-Grues, l'Ile-aux-Ruoux et Grosse-Ile. L'estuaire immense. Il n'y a pas d'oies ici, mais le vent frappe nos visages. On observe les canards barboteurs qui volent au ras de la vase. La distance de la marée donne le vertige. Le fleuve se resserre, il retient son souffle. C'est le lieu de la glaise,

le lieu de la vase, maintenant. Les flaques d'eau scintillent entre les boues qui intéressent tant les oies. Les boues riches, le limon tout en vie.

Les sentiers de mon enfance ne s'étendent pas bien loin. J'avais l'impression d'y passer toute la journée, quand j'étais jeune. Notre petit groupe de marcheur·ses s'arrêtait souvent, un indice nous figeait sur place et on s'approchait ou on sautait d'une trace à l'autre, en pagaille et en faisant à notre tête, comme quand l'éclair d'un épervier fait lever des tarins. Je regardais les libellules, à l'étang du Moqueur-Chat, et on essayait d'identifier les oiseaux en se fiant à un guide disponible à l'entrée du sentier, à ses pages qui gondolaient. Je m'étirais vers le feuillage des bidens inondés. Comme c'était impossible de les attraper, je me penchais pour toucher l'eau et connaître sa température, sous la surveillance de ma mère.

De la berge, on prend le temps de regarder le fleuve. On passe un commentaire et on se met d'accord pour rebrousser chemin, sur le sentier des Sorcières. Il ne faut pas plus de quinze minutes pour rentrer à la Petite-Ferme.

« Où sont les oies? », ma mère demande de leurs nouvelles à l'employé de l'accueil.

« Au fond, on les a vues au Bois-Sent-Bon », il répond.

On reprend la voiture en suivant la route qui voisine les champs, vers le deuxième stationnement.

« À mon époque, c'était un peu la guerre entre les employé·es de la Réserve et les usager·ères, qui réclamaient l'asphaltage de la route, m'apprend ma mère. Elle était en gravier avant. Les employé·es croyaient que ça contrevenait à leur mission de l'asphalter. »

Cette tension est très présente au Cap, la tension entre l'aménagement, la gestion et les changements, la conservation d'un état dit sauvage. Au long de la route entre les stationnements, à notre droite, s'étalent les champs que des cultivateur·trices ensemencent alors qu'à gauche, un terre-plein retient un lac creusé à la fondation de la Réserve, avec sa table à pique-nique, ses ilots façonnés pour l'observation de la sauvagine et les nichoirs que les oiseaux occupent. Deux couples

de bernaches y séjournent. On les prend en photos, en passant. Plus loin, il y aura les tondeuses qui coupent l'herbe, les mangeoires installées en bordure des sentiers, où des tourterelles et des carouges à épaulettes, habitués à la curiosité des visiteurs, passent s'alimenter en graines.

Le Bois-Sent-Bon doit son nom à la dominance, à cet endroit des battures, du myrique baumier, un arbuste aux feuilles grasses et résineuses et aux épis rougeoyant très tôt dans la saison. Mais là-bas, on dirait que ce sont les ormes qui acceptent de leur donner vie, en levant le nez sur l'odeur qui s'infiltre et qui poivre les nids. Le dôme des feuillus et l'odeur qui pique. C'est ce dont je me souviens du sentier, du Bois-Sent-Bon, ce qui me reste de lui, avant d'y retourner, d'en refaire le parcours. Sa passerelle de bois qui serpente et conduit au fleuve.

Je revois l'image lorsqu'on arrête la voiture.

Deux autobus voyageurs qui scintillent sont cordés dans le stationnement, devant le centre d'interprétation. On les croirait perdus ou en retard, ayant raté le départ du troupeau. Ça fait penser au lendemain de la bénédiction des roulottes au camping Sainte-Anne, face à la Basilique. Il reste toujours quatre ou cinq VR, bénis par les pères, éparpillés sur les champs du « Domaine ». La veille, une centaine de roulottes blanches fouillaient l'espace près du fleuve, le bec branché sur l'eau à boire et la fosse septique. On sent les après-coups, en voyant ceux qui s'éternisent. On constate que quelque chose a surgi, a investi les lieux, puis est parti s'installer dans ses quartiers d'été. On se remet de son passage. Au bout du sentier du Bois-Sent-Bon, arrivé à l'observatoire entre le marécage et le fleuve, il ne reste qu'un troupeau d'au plus 50 oies, si loin dans la vase qu'il faut se pencher sur les longues-vues à disposition du public pour s'assurer qu'il ne s'agit pas de goélands. On fait le focus. La marée qui s'est rabattue a emporté les oies, avec elle, dans le lit du fleuve.

Le groupe patauge dans le marais intertidal.

« Elles attendaient que t'arrives », dit ma mère.

Au Bois-Sent-Bon, les herbes plates, qui raclent le doigt si on les frotte sous l'envers, ont vite poussé, mais les quenouilles dessèchent en attendant leurs remplaçantes. Je retrouve la même

herbe près de chez moi. Elle pousse un peu partout, au sud du Québec. Ses feuilles enrobent la tige comme les pétales de trilles blancs. Elle longe les clôtures et je ne connais pas son nom. C'est l'herbe qui siffle, parce qu'on peut la prendre entre ses pouces et produire un son aigu en soufflant. En compagnie des quenouilles, elle borde le sentier de lattes qui nous ramène au centre d'interprétation. Il y a un distributeur de nectar, qui pend à la terrasse du bâtiment. Il plait à un colibri qui s'approche, se pose un instant sur un appui devant une fleur en plastique, avant de filer. Il est nerveux et assoiffé. On ne bouge plus pour ne pas l'apeurer. On sait qu'il va revenir et mon appareil photo guette le bon moment.

Ma mère entre dans le centre et je la rejoins. C'est une grande salle ouverte, une pièce qui donne l'impression d'occuper tout l'espace, un lieu qui a été bien pensé et détonnant des bâtiments historiques du Cap, de la Grande Ferme et de la maison des Français. L'aménagement, l'architecture, ça se veut plus moderne, du bois clairsemant la peinture, la lumière du dehors aveuglant les murs. Des animaux empaillés sont exposés sous des cloches ou derrière des vitres. Il y a des étiquettes pour les identifier. Le plafond s'élève en toit de chapelle et les oies qui s'y suspendent miment une formation de vol, les ailes pétrifiées à divers moments du battement. Je me demande quelle direction elles prennent.

Ma mère parle déjà à la dame au comptoir.

« Francine Bélanger? De Beupré? » demande l'employée.

« Oui! Je pensais aussi que je t'avais reconnue, Élise. » C'est Élise T. Sa maison d'enfance était à quelques pas de celle de mes grands-parents, ma mère et elle ont grandi à un coin de rue. Avenue Royale et Prévost, où on peint encore la ligne d'arrêt assez loin du stop, pour permettre aux vannes de bois qui n'existent plus de tourner vers l'ancien moulin de pâtes et papiers.

« Oh il ressemble aux hommes Bélanger. Il ressemble à Guy », dit Élise à mon sujet.

Des visiteur·ses s'approchent du comptoir et on laisse Élise à son travail. On marche encore un peu sur l'Allée d'ormes, on croise les champs et les chemins de chasse contrôlée obliquant vers

les battures. Planté aux marais depuis des années, un panneau qui a jauni prévient qu'on entre en zone de chasse aux canards et à l'oie.

Mais il est bientôt 17h et la Réserve va fermer.



Figure 0.1 Colibri à gorge rubis (Ajoaste-Cap-Tourmente, 23 mai 2023)

Centre d'interprétation et guide des sentiers

J'ai beaucoup fréquenté la Réserve nationale de faune d'Ajoaste-Cap-Tourmente quand j'étais jeune, quand ma famille habitait à l'Ange-Gardien, un village sur la Côte-de-Beaupré. Mes parents m'amenaient visiter les chemins accessibles à mon âge, comme le Moqueur-Chat ou le sentier des Sorcières. C'était un bonheur de naviguer entre les racines et les roches, de marcher, d'entendre, d'être pris par les sons et de sentir le poids de la boue qui collait à mes bottes.

Plus tard, jeune adolescent, avec les cousin·es, on montait la Cime, une longue randonnée vers le belvédère, surplombant les éboulis et la falaise.

Après quelques déménagements, la Réserve s'est éloignée de mon expérience quotidienne du paysage, même si ses marais et ses habitant·es formaient le cadre de référence, l'image intérieure que je conservais d'une nature accessible et abondante. C'est l'intérêt que ma mère a porté au Cap, cette attention soutenue qu'elle a offerte à la Réserve, qui m'y a conduit à nouveau. C'est par là que j'y suis retourné, d'abord. La découverte de son mémoire en sciences de l'environnement, rédigé lorsqu'elle était jeune adulte, a ouvert mon intérêt pour son travail à la Réserve et pour l'espace qu'elle investiguait, comme si son investissement dans la recherche indiquait une voie que je pouvais suivre. Sa démarche me touchait. Je lisais les mots que ma mère avait écrits. Ils témoignaient d'un réel attachement, d'une connaissance intime et dévouée d'un espace de vie qui l'avait marqué. Tout le temps qu'elle avait passé là, tout le travail que sa rédaction lui avait demandé, ses mots en rendaient compte, rayonnaient de ses efforts. À la première lecture du mémoire de ma mère, dans ses analyses sur la gestion de la population des oies et ses remarques sur la tenue du territoire, je revoyais en souvenir les champs blanchis, j'entendais les aboiements de la volée. Ce qui paraissait lointain se rapprochait. Sa passion pour la Réserve, cette force, elle me le transmettait encore, sous une autre forme. Je redécouvrais son importance.

Avec le temps, mon expérience de lecture du mémoire de ma mère est venue troubler certaines perceptions que j'avais des textes, de mon rapport à eux et des manières dont je lisais. J'ai commencé à réfléchir au lien qui m'unissait à son mémoire. Comment une recherche scientifique pouvait me toucher autant? Je l'avais relu trois fois, en quelques mois. J'y pensais

souvent et je ressentais un vif attachement pour lui. Je n'arrivais pas à le laisser de côté. Le mémoire parlait de lieux que j'aimais, mettait en mots et témoignait de notre proximité avec les oies. Je me suis aperçu que je compartimentais les textes, dans les cases bien nettes des buts que je souhaitais qu'ils remplissent – ceux lus par plaisir, par goût, sortes de portes de sortie d'un monde ravagé, et ceux que je lisais dans le but d'intervenir, de réfléchir « sérieusement » aux mécanismes de ce monde dont on voudrait changer tant de choses. Je n'envisageais pas ce fractionnement de la lecture, sa division – elle allait de soi. Mais le mémoire de ma mère pratiquait une autre voie, un sentier naviguant entre ces deux versants. Je découvrais que sa recherche ne me touchait pas *malgré* l'écriture factuelle, scientifique, mais bien *par elle*, grâce à la forme que sa rigueur assumait. Ma mère avait rempli des exigences, s'était conformée à un protocole rigide de recherche. Elle répondait à une méthode. Je n'étais pas du tout le public qu'elle avait imaginé lors de son écriture, et me glisser dans la peau d'un nouveau genre de lecteur – un lecteur proche et passionné – m'enthousiasmait. Je trouvais là un texte cher.

Je voyais aussi un nœud se former, comme un point de passage. Dans son livre *Le féminisme et la maîtrise de la nature*, la chercheuse écoféministe Val Plumwood cible ce qu'elle nomme « le déni de la dépendance » (2025, 128-129), comme source philosophique des désastres écologiques et de la dévastation des milieux de vie. Cette formule, le déni de la dépendance, exprime une position d'autoidentification humaine, une conception du soi, selon laquelle l'identité humaine, fondée sur l'exclusion, « est étrangère au monde : en leur essence, les humains ne font pas partie de la nature, qui n'est pas leur foyer et à laquelle ils ne doivent rien, » résume Plumwood (128). La mise à distance du monde naturel, comme si nous n'en faisons pas déjà partie, comme si nous n'étions pas pleinement engagés dans ses activités, introduit la possibilité de son exploitation et de son annexion aux volontés (capitalistes) humaines.

Je retrouvais un déni comparable dans un autre domaine, qui compose une grande partie de mon bagage théorique, un déni assez connu des spécialistes en littératures et en sémiotique du texte. Depuis les travaux de Julia Kristeva, on conçoit que le texte, celui qui se manifeste à nous dans l'instant de la lecture, ne représente pas une structure autonome, exclusivement responsable de son sens et de ses significations. Pour Kristeva, le texte émane de discours voisins et générateurs, d'une pluralité de sens disponibles, auxquels il prête corps. Les textes donnent à voir ces disponibilités signifiantes, qui participent à « l'engendrement de la formule » écrite (1969, 278), et incarnent

donc une (re)formulation, comme « des remaniements et des refontes successives du tissu de la langue » (286). Il n'y a, pour Kristeva, qu'une circulation, une génération infinie de l'expression, « un ricochet », c'est-à-dire à la fois « [d]épôt et relance » de la signification, qui réemploie le travail de formules dérivées et entame de concert avec elles les « refontes du signifiant » (287). Textes générés et germinants, toujours repris et à l'origine (comme lieu fixe du sens) différée, cotravail « non-marchandable » (286), cette idée de la *citationnalité du langage* sera elle-même relancée par d'autres chercheur·ses, en premier lieu Jacques Derrida et Judith Butler. Butler, dans *Ces corps qui comptent* (2009), parle même de « dissimulation citationnelle », pour décrire l'effet de nouveauté que semble produire un acte de parole, qui masque ses gestes de reprise et s'affiche comme le site unique et exclusif d'autoengendrement de son sens.

Je reviens au nœud, à mon nœud que je voyais là, entre Plumwood, Kristeva et Butler, de l'autoidentification à l'autoengendrement. J'ai pensé à la citationnalité comme stratégie de refiguration de nos dépendances (à la nature comme aux textes), c'est-à-dire une refonte des dépendances face aux mémoires, à la richesse et à la portée des systèmes de signes, la réaffirmation de notre engagement sémio-identitaire (donc communautaire) dans un monde sensible.

Grâce au travail de ma mère, j'ai voulu écrire sur ce qui nous lie aux œuvres et aux textes qui nous touchent, et réfléchir surtout aux continuités entre ces textes et le territoire qu'ils engagent, délimitent, recherchent et poétisent. Je crois que passer par la liaison des mots peut nous aider à porter attention au territoire ou à un lieu spécifique, aider à ouvrir et à nourrir nos sensibilités, surtout lorsqu'un texte met en jeu la nature, l'environnement, les réserves fauniques, les espèces non humaines ou la relationalité du vivant. L'attention portée à un texte – et plus largement à nos discours, à nos paroles, à nos formes d'écriture et aux voix qui les animent – offre un accès privilégié aux enjeux environnementaux et à nos habitats, une nouvelle porte d'entrée, un peu à la dérobée, sur ces questions. Quelles voix s'imposent dans nos discussions sur l'environnement? Quels signes récurrents et quels symboles peuplent nos imaginaires écologiques? Le discours dominant sur nos lieux de vie et de survie est trop souvent monologique et monologuant. Il impose son sens managérial sur une nature composée de ressources exploitables et d'énergies renouvelables, d'écosystèmes à stabiliser, de transition et de sortie de crise, d'innovations vertes et d'espèces invasives. Il est préoccupé par le « développement durable » et les « bénéfices écosystémiques ». L'adjectif « vert » – une économie verte, un choix vert – est compris en fonction

d'un système d'influences, d'intérêts et de valeurs assez éloigné, parfois, d'égards réciproques envers le vivant et le territoire. J'étais à la recherche d'une stratégie d'action pour sortir de ce cadre.

On ne lit pas le résultat d'une recherche scientifique (article, rapport, mémoire) comme on lit un roman. C'est-à-dire que le sens, dans chacune de ces grandes catégories de texte, ne s'établit pas, à la lecture, de la même façon – selon les mêmes habitudes. On ne les lit pas pour les mêmes raisons et ces raisons qui motivent la lecture participent à l'interprétation des textes. Le sémioticien Umberto Eco avance, dans son livre *Lector in fabula* (1985), qu'un texte est toujours incomplet : le lecteur ou la lectrice *coopère* avec le texte pour en construire ou en reconstruire le sens. Vu ainsi, le texte apparaît comme un tissu de non-dits – il se compose autant des phrases explicitement écrites que de celles qu'il omet (des spécifications prises pour acquises, des détails passés sous silence, des éléments contextuels et des prérequis essentiels à sa compréhension). Le texte n'a pas besoin de tout nous expliquer : il dialogue avec *le bagage* de ses lecteur·trices. On comprend, pour ainsi dire, certaines choses de nous-mêmes.

Pour Eco, le texte positionne donc son lecteur ou sa lectrice au moment de sa production : il lance une adresse vers une personne qui sera en mesure de « l'actualiser », selon une interprétation plus ou moins attendue, plus ou moins anticipée; en mesure d'en reconstituer les non-dits au mieux des espérances du texte. Eco nomme cette position idéale *le lecteur* (ou la lectrice) *modèle* : le lecteur (ou la lectrice) attendu·e, anticipé·e et même construit·e par les stratégies d'écriture. Certaine lecture vont dans le sens du texte, pourrait-on dire, alors que d'autres s'en éloignent. Elles ne sont pas toutes en mesure d'interpréter le texte de la manière dont il l'anticipait. Ou elles ne sont pas toutes prêtes à le faire. En changeant de lecteur·trice, on renouvelle du même coup les voies d'interprétation du texte.

Cette complicité dans la production de la signification illustre ce qu'un autre chercheur, le professeur de littérature Stanley Fish, appelait, dans l'article *Y a-t-il un texte dans ce cours?*, la « capacité infinie du langage à être approprié » (2007, 29). Pour Fish, toute interprétation se fait selon certaines conditions, d'après un système de normes qui déterminent la signification d'une parole, d'un texte, d'un discours. Lire un texte, c'est déjà en faire une certaine utilisation, selon certaines conditions – il n'y pas, pour Fish, de lecture neutre ou d'interprétation objective, même pour un texte scientifique : il n'y a que des utilisations particulières des textes qui orientent leur

compréhension, en fonction du contexte où la parole prend place. Une phrase inscrite dans un mémoire de maîtrise ne sera pas interprétée de la même façon qu'une phrase identique inscrite dans un roman. Et cette même phrase pourra toujours être reprise par quelqu'un, citée ailleurs, dans un déplacement et une appropriation qui modifiera en partie sa signification. Qui la relancera.

Ce sont donc les « normes », les « contraintes », les règles (Fish, 2007, 33), qui déterminent quelles interprétations s'ouvrent devant le langage. Pour Fish, ces normes sont fournies par nos structures et nos institutions. On retrouve certaines grammaires, certains gestes d'écriture, certaines habitudes de recherche, d'autant plus invisibles que l'institution qui les coordonne est solide, établie et vaste – une université, par exemple. On a même l'impression, parfois, qu'il n'existe, face à un texte, qu'une seule interprétation signifiante, tant la forme disponible à la parole a été stabilisée. Le contexte disparaît, tant il est tenu pour acquis – c'est en partie ce large non-dit institutionnel qui fait taire nos voix.

La lecture du mémoire de ma mère m'offrait l'occasion de tenter quelque chose, une expérience d'écriture, un jeu de décentrement sur la stabilité de nos normes d'interprétation (ce qu'un texte arrive à nous dire, ce qu'on arrive à lui faire dire) et sur les saccages du déni de la dépendance. Face aux cadres qui nous sont imposés chaque jour, à cet encadrement de la parole, je crois qu'une prodigalité de signes, qu'un éclatement et un débordement de sens, qu'un jeu avec les textes où les points de vue et les prises de parole prolifèrent, est en mesure de heurter les conceptions habituelles de notre relation à l'environnement (de notre vécu de l'environnement). Et si ce n'était pas qu'aux examinateur·trices, aux évaluateur·trices et aux directeur·trices de recevoir un mémoire de maîtrise, mais aussi, et aussi bien, au fils de celle qui l'a écrit, au fils de cette étudiante – à un proche qui l'aime? Qu'est-ce que ça changerait? Quelles sont les nouvelles normes, les nouvelles contraintes qui habitent le texte et en quoi celles-ci modifient-elles (rendent-elles visibles, atteignables, jetables) les structures qui conditionnent nos interprétations, celles qui en (dés)orientent le sens?

Nous vivrions une crise moderne de la sensibilité. Je retrouvais partout ce constat, qui nommait, détaillait et décortiquait la fosse. On l'analysait d'un point de vue historique – la désensibilisation à la nature –, retraçait ses fondements sociaux, ses origines philosophiques et les manifestations désastreuses de cet héritage dans nos modes de vie, de consommation, de

déploiement de notre inventivité. Je me suis dit que recueillir le mémoire de ma mère, le serrer un temps entre mes mains, pour ne pas le voir partir, le soutenant et le retournant dans tous les sens, pouvait constituer une tentative de resensibilisation. C'est une tentative parmi d'autres, celles de poètes, de scientifiques, de jeunes et d'ainé·es. Je crois qu'une écriture qui fait prendre un détour à la rationalité du sens, qui redistribue sa puissance à un chœur de voix sensibles, comme autant d'ouvertures pratiquées dans le texte, peut aider à prendre soin de nos lieux de vie, d'amour, d'attachement et de résistance.

Il ne s'agit pas de désarticuler la crise (si le terme de crise est bien celui qui convient), mais plutôt de jouer à l'intérieur, de la mettre en danger et de se prendre d'amour pour autre chose. Le foisonnement du sens peut déstabiliser les structures.

J'étais entraîné dans ce double mouvement – celui de la déstabilisation et celui de la resensibilisation – et j'attendais une participation particulière de l'écriture. C'est ici que la réécriture devient un geste de liaison écologique. Dans la réadaptation du langage, dans les mouvements que nous infusions au texte lorsqu'il est cité, repris et relancé, un discours d'attachement, d'écoute et de lien s'énonce. Le sens est compris et diffusé sous de nouvelles impulsions, et des prises de parole statiques sont recalibrées pour ouvrir nos possibilités d'action. Je cherchais un tracé de l'écriture, une prise active de la matière des mots. J'ai voulu réécrire le mémoire de maîtrise de ma mère, son *Analyse critique de l'évolution spatiale et environnementale de la réserve de faune du Cap Tourmente*, déposé en sciences de l'environnement à l'UQAM, en 1981, alors qu'elle avait 28 ans (et qu'elle n'était pas mère).

La réécriture est le nom de mon attachement à son texte.

Je gagne le mémoire de ma mère comme on entre dans un centre d'interprétation. Ce n'est pas un point de départ, c'est l'endroit où j'arrive pour la suite. L'endroit où je retournerai souvent en apprenant à faire sens. Un centre d'interprétation possède ses panneaux explicatifs, ses encarts, et l'employé·e en service, comme Élise, nous aide à comprendre ce qu'on a vu, senti, entendu, ou ce qu'on verra, sentira, entendra. Le centre d'interprétation tamise le foisonnement de la Réserve, il informe et nous accompagne, pour distinguer ce qui s'y cache. Mais comme ma mère, je veux m'éloigner des présentoirs et des cloches de verre qui exposent des animaux empaillés, préservés

et fixes. Ce sont les animaux vivants, les arbres et les fougères qui nous intéressent en vérité. On se déplace pour eux et elles.

À partir du centre d'interprétation, nous pouvons nous engager sur plusieurs sentiers. De nombreuses voies serpentent une même réserve. Elles se croisent, se recoupent, quelques-unes sont plus ardues que d'autres à emprunter. Nous avons nos préférées. Elles nous aident toutes à saisir une vue d'ensemble – jamais totalisante – d'une réserve, à la recherche d'une compréhension plus fine de ce qui s'y déroule. Ma démarche arpente plusieurs sentiers complémentaires, dans le but de rendre compte du foisonnement des textes, de la faune et de la flore à Ajoaste-Cap-Tourmente. À la suite de ma mère, je puiserai dans les sciences environnementales et l'ornithologie, en ayant recours aux études littéraires, sémiotiques et féministes, de cette perspective qui est la mienne, celle du fils et celle de l'héritier. Mais aussi, je ferai part de notre histoire personnelle, à ma mère, à moi, faire part de l'histoire de la famille qui vit sur la Côte-de-Beaupré et près de la Réserve. Je parlerai des liens qui nous unissent à ce territoire. C'est un geste que je défendrai au long de la thèse, puisqu'il me paraît essentiel à la posture qui est la mienne, de reprise et de partage de la recherche, sachant que plusieurs personnes à qui je suis redevable m'ont aussi précédé dans ce type d'écriture.

Je n'ai pas entamé l'écriture de cette thèse en ayant toutes les clés en main. Je cherche à mettre en scène une situation concrète d'apprentissage, celle dans laquelle je me suis trouvé à la suite de ma mère, et au moment de ma réécriture, où je n'étais pas « expert » d'une bonne partie des questions qui habitent ma thèse (celles en lien à l'environnement, mais quelques-unes aussi liées à l'écriture). C'est pour cette raison que plusieurs pistes de réflexions, sources de solution, assises théoriques, sur une question qui m'occupe, apparaissent en chemin. L'apprentissage par le texte ouvre la route au cadre théorique¹.

¹ Si le lecteur ou la lectrice a de la difficulté à se mettre dans la position d'apprentissage qui était la mienne au début de ma réécriture, ou qu'il ou elle souhaite s'assurer de la solidité du cadre théorique, il est possible d'aller consulter la partie 2.2 à propos de la recherche scientifique subjective. Une théorisation de la réécriture comme resémiotisation et une description de sa portée matérialisante, qui supporte l'action de l'écriture sur le territoire, se trouvent à la fin de l'introduction et à la partie 3.3. Finalement, la mise en continuité de la réécriture avec les pratiques sémiotiques réitératives des oies blanches constitue une grande ligne de ma démarche transdisciplinaire et est articulée théoriquement aux sections 2.4 et 3.5.

Pourquoi écrire ce texte sous forme de thèse alors? Ou, pour poser la question autrement, est-ce qu'il y a une thèse là-dedans?

Le court texte de l'ethnographe Deborah Bird Rose et de l'historienne Libby Robin, *Vers des humanités écologiques*, écrit en 2004, a joué un grand rôle pour bâtir mon projet de recherche et a ranimé ma vision du rapport qu'on peut entretenir avec le savoir. Dans ce texte, les autrices décrivent un tournant majeur qui secoue, selon elles, la recherche en écologie, en sciences sociales et en humanités :

Cette vision représente un glissement fondamental : on passe de l'idée que tout savoir incomplet est un obstacle à surmonter, à l'idée que le savoir incomplet est la condition de tout participant à un système vivant [...]. La théorie critique sociale – en partie sous l'impulsion de la théorie féministe – se reconfigure, passant d'un savoir universel à des savoirs situés, d'une grammaire unique à des grammaires multiples, de hiérarchies centrées à des réseaux décentrés, et de la structure au mouvement (2019, 14-15).

C'est un défi tout autre, un défi reconfiguré, que ce tournant scientifique pose aux doctorant·es. La question n'est plus de savoir comment ma thèse réussit à combler un manquement dans l'ordre stable et constitué du tableau de nos connaissances; il s'agit plutôt de voir la manière dont j'arrive – ou je n'arrive pas – à configurer un réseau de savoirs, lui-même partiel et situé, qui facilite la compréhension d'un problème naturel et social, d'un problème du monde. Faire surgir des organisations du monde, plutôt que les expliquer en détail. Cette idée met en déroute la prétendue singularité des chercheur·ses. Elle conteste leur isolement comme leur « génie ». Les autrices poursuivent :

L'une des idées directrices essentielles est la connectivité. L'impératif d'apprendre à penser la connectivité – et à penser *avec* elle – peut s'entendre comme un impératif pour élargir les frontières de la pensée et pour élargir l'acte de penser lui-même – améliorer notre capacité à penser en dialogue et, peut-être, en empathie avec les autres (16-17).

Chapeautée par cette vision, une thèse apparaît comme un outil : un outil à créer du dialogue, à tisser des liens bénéfiques pour une communauté. Et l'histoire personnelle des chercheur·ses, loin d'une faute à effacer, se fait la matière honnête de l'accès à la connaissance – le lieu de la transmission et du partage des savoirs.

Par ailleurs, j'ai été très touché par une exposition du peintre Hervé Di Rosa, que j'ai vue au Centre Pompidou en mai 2024. J'y ai fait la découverte de ses peintures et de la théorie par laquelle il conçoit sa pratique : celle de l'art modeste. Dans le texte-manifeste *L'art modeste*, Di Rosa écrit :

L'art modeste est une entreprise de valorisation du marginal et du méprisé. Il nous invite à passer outre le bon et mauvais goût, la valeur marchande, pour au contraire considérer attentivement certains objets inclassables, en déceler les inventions formelles et en démontrer les fascinants mécanismes émotionnels (2011, 20).

Je m'efforce de concevoir ma thèse dans la perspective d'une *théorie modeste*, inspirée de la pratique artistique de Di Rosa : non pas la constitution d'un système global et sans faille d'objectivation du réel ou la défense d'une percée innovante dans la recherche scientifique, mais la capture furtive et relancée d'objets inclassables, une méthode d'enquête qui focalise l'attention sur des phénomènes mouvants du langage et de notre entrelacement au territoire.

Les pratiques de recherche personnelle, conjuguées à une *démarche transversale*, s'épanouissent actuellement en humanités environnementales – la maison d'édition Wildproject et la collection « Mondes sauvages », chez Actes Sud, jouent d'ailleurs un rôle majeur pour le développement francophone de ces humanités. Dans le monde anglophone, le livre d'Amanda Thomson *Belonging : Natural Histories of Place, Identity and Home* (2022) a marqué ma démarche d'écriture et grandement influencé son développement. Dans ce livre, l'autrice écossaise dresse le portrait des villages de son enfance, ceux où sa famille a vécu et l'a élevée. Elle lie cette histoire aux espèces végétales et animales vivant à proximité, dans une soif d'apprentissage et de témoignage, une curiosité sensible à ce qui l'entoure et la soutient. Histoires d'habitation des lieux, sorties ornithologiques, réflexions sur l'identité, le chez-soi et la maison. Thomson compose un livre foisonnant, bouscule nos rapports à la connaissance et traverse les domaines d'études à la recherche d'un dialogue prolifique. Je reviendrai sur ce livre plus tard dans mon texte, mais je voulais souligner déjà sa démonstration convaincante de l'imbrication entre une écriture scientifique et créative, qui chevauche plusieurs domaines de recherche, les joignant dans une histoire familiale et locale.

Les démarches transversales et transdisciplinaires posent un risque : celui de l'éparpillement et de l'égarement. En refusant les limites d'un seul domaine, une recherche se place en danger d'errements dans une succession de méthodes, d'approches et de bagages conceptuels, voire de sauts théoriques. Devant cette prolifération de textes et d'intervenant·es, le mémoire de ma mère me servira de fil conducteur. Il assurera la cohésion de l'ensemble et guidera nos marches sinueuses à l'intérieur de la Réserve. De plus, deux principes particuliers, délimitant mes sentiers, aideront les visiteur·ses à s'orienter. Il s'agit de l'usage de la *réécriture* et de la *référence*. Ces outils permettront de conjuguer les thèmes et les questionnements de ma propre recherche – les enjeux particuliers à l'héritage d'un lieu commun, à l'écriture de la filiation et de la mémoire – à ceux des travaux de ma mère, qui refont surface ici – l'analyse critique des politiques d'aménagement de la Réserve d'Ajoaste-Cap-Tourmente, de nos espaces naturels, de la gestion de la population des grandes oies blanches et la protection d'un marais de scirpe d'Amérique. La réécriture et la référence réaliseront la *couture* entre nos textes. C'est en répondant à ces principes que ma thèse s'avère avant tout dépendre d'une sémiotique. Elle s'inscrit dans les enjeux bien établis de la sémiotique intertextuelle de Kristeva et lectoriale de Roland Barthes (*Le plaisir du texte*, 2014), des communautés interprétatives de Fish et de la coopération textuelle d'Eco.

Ma thèse s'inspire de ces théories solides et appuyées, en les relançant, les poursuivant ailleurs. En réécrivant, en parcourant ces sentiers, je marche à la suite de ma mère, dans ses pas qui ont foulé la Réserve, derrière les pistes du quatre roues qui la conduisait près des battures. Je porterai particulièrement attention à ce geste de suivi, qu'incarnent à la fois, de manière bien différente mais en suggérant, je crois, des points de passage à travailler lentement, la citation (les pratiques citationnelles) et la migration des oies blanches, comme *habitudes réitératives signifiantes* (Charles Sander Peirce, 1992, 1998), qui reposent sur l'apprentissage et le suivi des parents². La complexité du parallèle arrivera à troubler une vision répandue et réductrice, comme une répétition instinctive désincarnée, de la migration et d'autres pratiques sémiotiques des oies.

² Voir par exemple l'article « Paternal Transmission of Migration Knowledge in a Long-distance Bird Migrant », qui présente les résultats de recherche sur l'apprentissage social de la migration chez les sternes caspiennes : « [P]endant la migration, les jeunes oiseaux restaient près d'un adulte en tout temps » (Byholm et al., 2022, je traduis). Une étude comparable, « Young Birds Switch but Old Birds Lead », a été menée chez les bernaches nonnettes (une *Anatidae anserinae*, comme l'oie blanche). Elle confirme une tendance selon laquelle les décisions migratoires se font en fonction de l'âge d'un oiseau. Un groupe en migration suivra le plus souvent un·e « meneur·se expérimenté·e », qui

Je chercherai à éviter des effets néfastes que la réécriture (comme remplacement) et la citation (comme reprise non critique de voix autoritaires) encouragent. Parce que si je pose ce geste, c'est avec l'intention de me diriger ailleurs. Accorder son attention à des voix différentes, citer et réécrire des auteur·trices qui l'ont trop peu été, pratique des ouvertures dans nos manières de penser et de dire. La chercheuse féministe Sara Ahmed écrit à ce propos :

la citation est une forme de relation intellectuelle. Les hommes blancs citent d'autres hommes blancs : c'est ce qu'ils ont toujours fait [...]. Les hommes blancs sont un sentier bien battu; plus on marche dans *cette direction*, plus on se dirige dans *cette direction* (citée par Leslie Kern dans *Ville féministe*, 2022, 15).

Briser le moule de la citationnalité patriarcale permet de nous désorienter, et alors, peut-être, de se surprendre dans d'autres lieux, liés intimement à d'autres vivant·es et à des modes de pensée mis de côté. Je décrirai plus loin la façon dont une autre chercheuse féministe, Françoise Collin, déjoue l'enseignement linéaire de l'histoire patriarcale, exemplifiée par l'acte testamentaire. Collin valorise, à la place du testament provenant des anciens, ce texte mort à respecter à la lettre (ce que je ne souhaite pas que le mémoire de ma mère devienne), une réflexion sur le legs et la transmission où les légataires opèrent un travail de réemploi, de réappropriation de la parole de celles qui les ont précédé·es. La pensée de Collin sur ce sujet, et celle d'Ahed, soutiennent mon projet d'écriture – elles se répondent. En effet, l'unidirectionnalité de la citation et la linéarité de l'histoire vont de pair. Une réécriture fermée, comme une répétition obsessionnelle, s'efforce à reproduire une signification testamentaire, figée à la lettre. La référence est faite à un maître à penser, dont la parole intouchable a elle-même valeur de vérité : elle impose le respect.

Ahed s'intéresse aux effets d'obscurcissement de la citation :

Pour avancer, vous suivez les traces laissées par ceux et celles qui vous ont précédé·es. Mais en suivant ces traces, en participant à les rendre plus visibles, plus brillantes, d'autres traces s'effacent, deviennent des ombres, des lieux éteints; ils finissent par disparaître (2014, je traduis).

dispose d'une « mémoire spatiale » et des souvenirs de « la route migratoire et du site de rassemblement de l'année précédente » (Oudman et *al.*, 2020, je traduis).

Il me semble essentiel de porter attention aux pratiques de la réécriture et de la référence, pour ne pas reproduire ces erreurs. Elles peuvent mener à des culs-de-sac et n'établissent pas forcément un dialogue productif et coopératif. La citation compulsive et la référence autoritaire empêchent de voir les perspectives qui s'éteignent, celles qui s'éloignent et qui risquent l'évanouissement. Elles limitent nos façons d'agir et masquent les pensées au seuil de la disparition. La réécriture attentive, elle, est en mesure de capter ces pertes. Pour la réécriture que je souhaite produire, l'écart se situe dans un accueil à la bifurcation du sens, à ses modifications et ses soubresauts – l'acceptation que quelque chose change, que le texte s'écarte, dilaté ou densifié : la réécriture est participative, elle dialogue avec ses sources et les influence à rebours³. D'autres perspectives germent à la lecture et au regard.

Réécriture

Les actions sur le texte peuvent être des actions sur nos lieux, nos habitats et ce qu'on entend habituellement par nature. Ma thèse valorise l'*usage* différencié, imprévu du texte, au-delà de nos habitudes interprétatives parfois figées. Pour ce faire, une partie importante de ma thèse sera composée des mots écrits par ma mère, quarante ans avant que je les reprenne. La récupération de ses mots m'inscrit dans une démarche d'écriture particulière, une pratique de réécriture. Je conçois celle-ci comme un réagencement, une redistribution du travail de ma mère – un tissage ou une couture qui m'attache à son texte. Le réemploi de ses mots me lance sur ses traces. En même temps, il en désoriente les sens, les récupère depuis une posture différente, dans un double mouvement de transmission et d'appropriation.

³ On pourrait également associer ma réécriture à une forme de *ritournelle*, comme la conçoit Félix Guattari dans l'article « Ritournelles et affects existentiels » et ailleurs. La ritournelle est porteuse pour mon projet si je la désengage des thèmes de l'enfance et de la simplicité, où la mère comme personne, rôle et figure, et les productions des mères, se voient souvent confinées (la ritournelle dépasse de beaucoup, chez Guattari, ce sens restreint). Pour Guattari, la reprise constitutive de la ritournelle est essentielle à la fabrication de l'espace (territorialisation), et surtout d'un espace vécu comme un chez-soi : il « nous faut réapprendre les jeux de ritournelles qui fixent l'ordination existentielle de l'environnement sensible » (1989, 9), écrit-il. La « ritournellisation singularisante » accroche au passage des motifs du monde qu'elle reprend, s'approprie et se rend familiers. Elle récupère un air reconnaissable des objets et permet la perception intime du monde : « Sans cette aura, sans cette ritournellisation du monde sensible [...], les objets environnants perdraient leur "air" de familiarité et basculeraient dans une angoissante étrangeté » (9).

En littérature, l'action de la réécriture a revêtu plusieurs formes, selon l'usage spécifique qu'en ont fait les écrivain·es. Parodie, pastiche, réécriture mythologique et réemploi des formules du conte, clin d'œil, citation et plagiat, déplacement de textes fragmentés, document brouillon et version propre; la réécriture travaille le texte littéraire et apparaît comme l'instrument du calque, de l'hommage ou de la transgression. Les carnets de *nature writing* de l'écrivain franco-qubécois Jean-Pierre Issenhuth sont un assemblage fragmentaire de moments glanés dans les paysages qu'il fréquente et de passages recueillis de textes qu'il aime. Dans un de ses carnets, *Chemins de sable* (2010), presque chaque page contient une citation, parfois très longue, de sorte que les mots des autres composent une bonne partie du livre. Les pages 242 et 243 sont une collection de citations tirées de différents textes de William James, qu'Issenhuth offre à ses lecteur·trices, et qu'il interprète déjà, à sa façon, par un rapprochement dans l'espace textuel et une juxtaposition aux passages de sa vie.

Plus près des sciences environnementales et de l'écologie forestière, le groupe de recherche Réécrire la forêt boréale, fondé en 2021, s'intéresse au « potentiel littéraire latent de recherches en sciences naturelles » (Réécrire la forêt boréale, 2025), grâce au rapprochement entre des membres du Département d'études littéraires de l'Université du Québec à Montréal et des membres de l'Institut de recherche sur les forêts de l'Université du Québec en Abitibi-Témiscamingue. Le recueil *Boréaliser* (Hope et al., 2024), la première publication du groupe, présente une collection de textes créatifs prenant appui sur les projets de recherche (maîtrise et doctorat) des étudiant·es en écologie forestière. Les réécritures mettent à l'œuvre des effets de déplacement du sens, de représentation des résultats et de copertinence des textes pour différents secteurs d'étude. L'équipe conjugue les « savoir-faire littéraires et écologistes », et valorise la « dimension collaborative » (Réécrire la forêt boréale, 2025) de nos manières d'écrire la nature.

À cette heure où la situation environnementale est due surtout, selon des chercheur·ses comme David Abram⁴ et Plumwood (2025), à une crise de la sensibilité – à ce que nous arrivons à exprimer et à ressentir à l'égard du vivant –, ces démarches soulignent la pertinence de processus d'écriture qui mettent en lumière la relationalité de nos recherches écologiques, notre imbrication

⁴ « Il est clair que le mépris de la civilisation européenne envers le monde naturel et ses besoins a été encouragé par un mode d'appréhension qui déprécie la réalité sensible, qui dénigre l'ordre visible et tangible des choses au nom d'une sorte de source d'absolu, censée exister au-delà, ou en dehors, du monde corporel » (2021, 126).

dans une histoire qui nous dépasse, qui valorisent nos liens et redistribuent la question du juste legs des milieux naturels aux générations futures (humaines et non humaines). Ma réécriture guide notre attention vers du déjà-là et du déjà-dit, non pas pour en critiquer les formes ou en subvertir les absurdités, comme dans la reprise parodique (chez Elfriede Jelinek, par exemple), mais pour attirer le regard vers des présences et des prises de parole dont il faudrait se soucier davantage. Moins jeu formel ou soulèvement satirique que posture attentionnelle, elle affine notre écoute et affirme notre place dans un réseau indissociable de vies et de sens.

Les écritures attentives aux milieux naturels aiguïssent notre sensibilité aux vies non humaines, comme à la recherche environnementale et scientifique. Elles s’y prennent de plusieurs façons. Certaines modifient le vocabulaire usuel et les formules adressées au monde vivant, d’autres jouent sur nos cadres de compréhension de la nature, elles insistent et réactivent les voix oubliées qui y résonnent. Certaines écritures et réécritures orientent le travail vers des pratiques de recherche empathiques et poétiques. Ma thèse illustre un usage différent des textes scientifiques et met de l’avant la jouabilité de leurs significations. Alors que ces écrits prennent pour sujet et objet un aspect de la nature, en considérant par exemple des problématiques de conservation liées à une espèce ou à un écosystème précis, mon approche des enjeux environnementaux se fait par le texte, par la lecture. Ma thèse cherche à dépasser l’usage utilitariste du texte environnemental, en tant que preuve, « source d’informations » à extraire ou de conclusions à retenir. Je veux me distancier, aussi, de la vulgarisation scientifique ou de la « conscientisation » à l’urgence climatique et à l’extinction des espèces. Bien que ces avenues soient essentielles et pertinentes, il s’agit d’autre chose. Les textes environnementaux déploient des formes d’attachement, font appel à notre sensibilité, marquent nos imaginaires et en dépendent. Il existe une puissance textuelle dans ces discours, un style d’écriture, une charge active et émotionnelle inassumée, ou que les impératifs de la rationalité classique enterrent. Ils parlent de la survie interreliée des espèces, de l’habitabilité d’un milieu de vie et de la récurrence de conditions météorologiques extrêmes. Leur grammaire s’inscrit dans nos échanges. Et de bien des manières, nos discours environnementaux font traces sur le territoire, comme nos langues sont intimement liées aux lieux où elles se parlent.

Ma réécriture se situe donc bien loin d'une correction, d'une amélioration ou d'une mise à jour d'un texte préalable, du texte de ma mère⁵. Il ne s'agit pas de la poursuite d'un soi-disant progrès de la recherche, qui ne verrait dans son mémoire qu'une source d'inspiration, en attente d'actualisation (des données). Au contraire, nos deux versions coexistent, elles se répondent. Chacune suppose ses dépendances et ses engagements. Je cherche à découvrir vers quelles autres enseignements le mémoire de ma mère peut mener.

Le célèbre philosophe allemand Walter Benjamin était un adepte de la recopie (ou de la réécriture), qu'il compare à un trajet à suivre, à une route qu'on emprunte. Benjamin y voit une puissance du langage, une force attractive :

L'attraction d'une route de campagne sera différente selon qu'on la suit en marchant ou qu'on la survole en avion. De la même façon, la puissance d'attraction d'un texte est différente selon qu'on le lit ou qu'on le recopie. Le passager de l'avion voit seulement comment la route a été tracée dans le paysage, comment elle se déploie selon les mêmes lois que le terrain qui l'entoure. Mais seul celui qui suit cette route à pied apprend de cette attraction qu'elle provoque (Benjamin, recopié par Goldsmith, 2018, 154).

La recopie fait germer un intérêt pour le geste de l'écriture. Elle met en scène le retraçage des lettres, produites par un guide. La comparaison avec le tracé d'un chemin ou le parcours d'un sentier s'avère assez juste. Recopier le texte de ma mère, relire et réécrire son mémoire, constituent des façons de parcourir à nouveau avec elle les sentiers d'Ajoaste-Cap-Tourmente et de me familiariser avec ses habitant·es. Ces gestes incarnent des modes d'attachement, des ritournelles sensibles, autant de manières de porter attention à l'autre et de provoquer l'apparition d'instruments de proximité.

La réécriture dessine une piste privilégiée d'invitation, une ouverture où l'autre pose son inscription dans le texte. Je suis tout de suite cocréateur, cochercheur. Mon point d'ancrage se noue à une parole défamiliarisée. Je dois d'abord la lire, me détacher de sa présence et lui faire place. Accepter ce qui en elle ne relève pas de moi. Réécrire, c'est se pencher et cueillir des traces déjà

⁵ Je parlerai plus longuement de cet écueil à la partie 3. Il s'agira de prendre garde à ne pas reproduire dans l'écriture une logique de domination que Plumwood reconnaît dans le *Timée* de Platon : un acte « d'imposition de la forme à la matière indéterminée et informe comme un processus à travers lequel un ordre rationnel (le *logos*) s'impose au "réceptacle" féminin » (2025, 151).

existantes, une formation entière de matérialités sur le territoire. Il faut relever les marques que d'autres ont inscrites et témoigner des directions qui s'éloignent de nos propres accords. On remarque ce qui s'agite autour de nous, mais aussi en nous, ce qui procure l'éclair de la reconnaissance, quand la mémoire se remet à tourner. Ça demande de porter attention aux façons dont ces traces nous constituent déjà de l'intérieur, s'impliquent dans la fabrication écologique des paroles et des corps.

Ma réécriture du mémoire de ma mère est aussi, en ce sens, une forme de relecture, la marque d'un parcours répété du texte. Le critique littéraire et sémiologue Roland Barthes valorisait la relecture comme méthode d'accès à la pluralité du sens. Barthes possédait ses textes et ses auteurs fétiches – Marcel Proust en tête –, qui apparaissent et réapparaissent dans plusieurs de ses écrits. Après un mémoire sur le sujet de la relecture chez Barthes (2022), Christophe Charland précise, dans l'article « Relire : vers une écologie de la lecture », que la « relecture, en rendant sa valeur à l'expérience esthétique, retournerait notre attention vers nos pratiques signifiantes et nous inviterait à en explorer le caractère sensible, avant tout relationnel et incarné » (2021). Qu'est-ce que ce caractère *relationnel* et *incarné* que la relecture rend visible? Comme Barthes l'explore dans son essai *S/Z* (1970), où il s'attache à relire *Sarrasine* de Balzac, la relecture rompt notre rapport de consommation utilitariste au texte, un rapport selon lequel un livre, une fois lu, est prêt à être jeté (ou à faire bonne figure sur une tablette du bureau). Elle déjoue également l'illusion d'un sens premier et unique : la relecture multiplie les interprétations, les possibilités du texte. On y retrouve toujours quelque chose de changeant, de divergeant. En ce sens, la relecture « n'est plus consommation, mais jeu » (Barthes, 1970, 22). Elle redirige notre attention vers notre rapport vécu au texte et notre usage toujours décalé et unique de ses mots.

Je me demande finalement, au creux de cette pensée de la réécriture et de la relecture, comment celles-ci retiennent la perte de la biodiversité et de la mémoire. Endiguer l'écoulement des souvenirs de ce qui était, des espèces vulnérables et qu'on empêche de vivre encore. Peut-on capter ces voix qui se dissipent, les prendre momentanément dans les filets de la littérature? Une littérature documentaire favorise l'énonciation d'un témoignage à propos de ces voix. Elle installe un dispositif qui permet d'entendre, qui figure un réel difficile à saisir. Je pense ici aux cahiers dans lesquels Sylvain Tesson lance son écriture à la recherche d'une énonciation de la nature, comme

lorsqu'il souhaite décrire, par exemple, la rencontre d'une panthère des neiges au Tibet (*La panthère des neiges*). Ce que son écriture travaille avant tout, bien avant de reproduire le face à face avec la panthère qu'il attend, c'est notre disposition à percevoir, notre disposition à remarquer : la capacité à rendre compte de ce face à face. Elle cherche les termes de notre échange. Au moment où Tesson rencontre la panthère pour la première fois, celui-ci n'arrive à la voir que grâce aux directives du photographe animalier qu'il accompagne, Vincent Munier, et encore : « Munier la repéra, à cent cinquante mètre de nous, plein sud. Il me passa la longue-vue, m'indiqua précisément l'endroit où viser, mais je mis un long moment à la détecter c'est-à-dire à comprendre ce que je regardais » (2021, 134). Enfin, lorsque la panthère prend forme aux yeux de Tesson, elle le fait toute « habillée de représentations » (135), vêtue des motifs que l'écriture lui prête.

Si l'écriture aide à matérialiser les présences, elle peut faire aussi le constat du vide et du silence, manifester les trous laissés par le vivant. Il y a la perte de leur parole, de la possibilité de leur continuité. Une grammaire de la disparition. Et une absence que j'anticipe, dans la reprise, une présence que je redouble, car je n'accepte pas de la voir s'estomper. Peut-être que la réécriture me permettra de combler quelques-uns de ces trous.

Ce sentiment de perte, je n'arrive à le combler qu'en reprenant. J'attrape des mots à défaut de saisir des ombres. C'est un double jeu. Dans le legs, en réécrivant, je prends et je laisse derrière. Il y a prendre la parole et perdre la raison. Il y a prendre le pouls de ce qui disparaît et tenter de saisir la perte de ces espèces, des vies, de nos souvenirs et de nos habitats.

Perdre haleine et prendre pied.

Référence

Mon usage de la référence sera lui aussi détourné, dans le cas des reprises du mémoire de ma mère. Dans ses essais *Fragments d'un discours amoureux* (1977) et *La chambre claire* (1980), Barthes place les références aux auteurs cités dans la marge du texte. Il s'agit souvent de l'inscription d'un simple nom de famille ou de plume (Goethe, Nietzsche, Verlaine), sans que

l'œuvre précise, les limites de l'emprunt ou sa nature (citation directe, indirecte, etc.) ne soient spécifiées. Ce choix conduit à une perception inattendue de la référence. Selon Cécile Hanania, qui a étudié cette façon de faire dans l'article « Fiction du paratexte dans les *Fragments d'un discours amoureux* de Roland Barthes » : « Citer [pour Barthes], ce n'est pas faire référence et encore moins révérence, c'est convoquer l'autre de façon amicale et amoureuse » (2005, 125). Les citations de ma thèse seront toutes indiquées de manière classique (auteur, date, page). Toutefois, m'inspirant de Barthes, les emprunts au mémoire de ma mère seront notés par son prénom, Francine, inscrit dans la marge. Ces renvois constituent d'abord, comme le dit Hanania, des « preuves d'amour » (125). Ces preuves de solidarité sont les marqueurs de notre filiation.

Cette manière de noter l'emprunt, ou de souligner une parenté de pensée qui couvre un passage, provient d'un questionnement plus large. Je me suis longtemps demandé comment faire pour ne pas prendre le contrôle de la parole de ma mère. Comment m'assurer que c'était encore elle qui parlait, à travers mon texte et par la réécriture que j'effectuais. Il ne fallait pas que la réécriture efface, mais bien qu'elle densifie, qu'elle amplifie la voix et la parole. Je craignais et je crains encore de me servir de ma mère, de son travail et de ce qui lui arrive. S'il me permettait de reconnaître « l'origine » de sa parole, l'emploi des guillemets de la citation la cadrerait dans un espace d'où elle ne pouvait pas sortir : je décidais du lieu où elle s'exprimait, ce qu'elle pouvait dire et à quel moment. J'aurais peut-être pu entrer en dialogue avec elle, en suivant ce protocole et en faisant bien attention, mais j'aurais contrôlé les termes de notre entretien. C'est plutôt de l'intérieur même du texte que sa voix devait émerger.

La méthode de référence dans la marge a attiré mon attention dans l'essai personnel *Les argonautes* de Maggie Nelson (2017), et plus récemment dans celui que Jennifer Bélanger et Martine Delvaux ont coécrit, *Les allongées* (2022). Je ne sais pas si les autrices la reprenaient de Barthes (même si Nelson cite Barthes à plusieurs reprises dans son livre) et je n'ai trouvé aucun commentaire de critiques sur son emploi ou son effet sur le texte⁶. Mais je sentais par là que la parole pouvait respirer. L'idée ou la formule reprise ne restait pas lettre morte. Elle se joignait au

⁶ L'article « In the Margins with the Argonauts » (2018) de Robyn Wiegman survole la question, mais s'intéresse surtout aux relations entre le texte et son support (papier ou numérique).

texte, en débordait, et participait vivement à son propos. Elle en déboitait le sens. C'était plus qu'un dialogue de voix ou une succession de points de vue – ça formait un chœur.

Lorsque le prénom de ma mère apparaît en marge, c'est que sa parole contamine le texte, qu'elle prend sa place et se fait entendre. C'est ma mère qui parle, d'un autre temps peut-être, d'un ailleurs qui a la force de rejaillir. Sa voix rebondit, se répercute. Elle énonce ses arguments et avance ses idées. Elle s'immisce, avec ses particularités, ses changements de ton, sa nuance qui transplante une compréhension dans le temps présent. Elle est aussi l'autrice de ce texte. Je ne précise pas si son intervention relève de la citation directe ou indirecte, si la référence marque la reprise d'un ou de plusieurs termes, d'une phrase entière, d'une idée avancée ou d'une inspiration générale. Je ne serais pas capable, de toute façon, de hiérarchiser son implication. Ma mère influence mon écriture bien au-delà de la reprise de son mémoire. Ce qu'elle m'a dit à haute voix dans les sentiers de la Réserve et ailleurs s'inscrit aussi dans mon texte et y a une place.

Mais il se passe autre chose dans la référence. Je me joins à elle, nos voix s'ajustent, elles s'amplifient, et je me positionne en héritier du mémoire qu'elle a produit. Je la reçois de plusieurs façons. Par mon texte, je cherche à agencer une forme particulière du legs, attentive à la manière dont nous héritons, dans nos gènes et nos pratiques culturelles, de caractères, de méthodes d'habitation et de coformation du territoire – d'un bagage partagé. Dans *Cartographie des vivants*, la poète et essayiste Sarah Brunet Dragon regrette l'appauvrissement de ces transmissions :

Nous ne nous appuyons plus sur une tradition pour nous repérer. Par là, je ne veux pas dire une tradition unique – la même pour tous – qui unifierait les croyances et les rituels; je parle plutôt d'un *bagage* (fait d'expériences et de savoirs) que les générations pourraient se transmettre afin de se comprendre, de partager un même territoire. Les liens brisés sont de cet ordre-là (2018, 43, je souligne).

Lorsque l'héritage passe par le texte, il se soumet souvent à la structure rigide du testament. Je veux m'éloigner de cette pratique à la recherche d'une autre avenue, une écriture de la nature et du legs non testamentaire, qui ne relève pas d'un code d'utilisation du territoire ou d'une liste de biens et de ressources à transférer de mains en mains. Un texte de l'héritage, une trace du legs qui réinventerait la forme du testament, car nos natures, même comprises comme les principes normatifs « innés » qui se transmettent irrémédiablement entre générations, déjouent de plusieurs

façons l'appropriation héréditaire linéaire. Nos vies sont communautaires. Je cherche avec ma mère une réécriture complice, partagée et bienveillante, une autre manière de penser le legs. Le travail du (de la) légataire et de l'héritier·ère en est un de récupération constante, de redécouverte et de réappropriation. C'est un travail de réécriture. Au fait des origines du legs, la génération qui reçoit des plus anciennes doit néanmoins actualiser l'héritage, se le réapproprier pour le rendre signifiant pour elle et en ses termes, quitte à s'en détourner, momentanément ou pour toujours, si elle le juge nécessaire – si ses conditions de vie l'imposent. Comment cette pensée du legs peut-elle nous amener à revisiter nos façons d'interagir avec nos lieux de vie et de survie? Nous aide-t-elle à les préserver? Nous aide-t-elle à revoir notre relation intime à l'environnement et aux espèces non humaines qui le cultivent?

À cette époque d'extinction rapide des espèces et de destruction de nos habitats, les réserves de faune constituent un refuge pour le vivant. Les plantes prolifèrent et s'enracinent, les oies et d'autres animaux, humains ou non, y séjournent ou s'y abritent. Un discours attentif à ces lieux de vie ne peut se satisfaire d'une parole unique, et uniquement humaine. Ma thèse superpose plusieurs paroles, dont celle de ma mère, et différents points de vue. Elle est une réflexion sur cette vie commune que nous partageons en compagnie d'autres espèces, animales, végétales, bactériennes et fongiques, une enquête sur la constitution et le deuil de nos habitats. Elle émane d'une curiosité sur nos manières d'habiter et d'hériter de mondes vivants et composites. Son point focal, mon foyer, est le mémoire de ma mère – ma réception, dans la relecture de proximité, de son travail. Il y a aussi la relance, la réécriture et la référence amoureuse qui constituent des gestes de liaison, des cocréations réaffirmant ma participation à la nature. La couture de ces fils m'offre l'occasion d'étudier les manières dont nous sommes attaché·es au territoire. Et bien sûr, l'histoire familiale a un rôle essentiel à jouer dans la sensibilité à un lieu. Elle nous mène vers un sentiment qu'on partage, qu'on transmet et qu'on sème, avec d'autres. Vers un rapport vécu à la coprésence.

Mon projet d'écriture met en jeu les pratiques d'héritage de la nature et les méthodes par lesquelles nos espaces de vie s'échangent. J'explore donc la question de l'héritage du lieu faunique du Cap et celle des méthodes de valorisation de l'attachement personnel pour la conservation de la nature (la réécriture), en prenant l'exemple concret et vécu de la relation locale à l'oie blanche. Je cherche surtout à rompre la répétition de la dissociation entre l'humain et le reste de la nature, en relevant les paradoxes de l'exclusion des pratiques humaines locales des zones naturelles et en

soulignant les espaces où le déni de la dépendance accélère la marchandisation du vivant. Trois chapitres constituent le corps du texte. Bien que le mémoire de ma mère occupe une place centrale dans ces trois parties, et que les enjeux qui le composent (comme la gestion du troupeau d'oies blanches, du marais à scirpe et l'aménagement de la Réserve) se présentent donc tout au long de la thèse, chaque chapitre s'attache à une problématique particulière de mon rapport à son texte, du soin des espèces ou de l'héritage de nos milieux naturels.

Après avoir dressé le profil écologique des biotopes qui composent la Réserve, le premier chapitre déploie les liens d'attachement et d'appartenance au territoire et au texte, en compagnie de bell hooks (2023). Un travail personnel d'héritage et de mémoire s'avère essentiel à l'activation de ces liens, et je vois une capacité de resémiotisation⁷ affective dans la généalogie de la réflexion sur la citationnalité du langage (Roman Jakobson, 2003, Jacques Derrida, 1972), menant au pouvoir performatif de la citation (Judith Butler, 2009). Je m'intéresse, en fin de chapitre, aux possibilités de reconnaissance de la voix maternelle, d'abord dans l'écriture mémorielle de René Lapierre (2011), puis dans l'écriture et la maternité, avec Françoise Collin (2020) et Sara Danièle Bélanger Michaud (2022).

Le deuxième chapitre se dédie à l'étude des oies blanches et des passereaux qui habitent, séjournent, traversent, marquent et remarquent le territoire de la Réserve. Plus attentif aux enquêtes

⁷ En se basant sur le concept d'intersémiotité de Roman Jakobson, le sémioticien Rick Iedema comprend les resémiotisations comme des « traductions qui se déroulent entre différents systèmes sémiotiques et leurs matérialités » (2001, 24, je traduis les citations). Une resémiotisation est à l'œuvre lorsqu'un système de signes est utilisé pour traduire, reprendre, déplacer, actualiser ou reproduire ce qui a été exprimé à l'aide d'un autre système de signes. Dans un article sur la question, Iedema s'intéresse au processus très concret de resémiotisation en cours dans un projet de rénovation d'un institut psychiatrique : l'expression et la circulation des idées depuis la première réunion exploratoire des intervenant-es, le compte rendu écrit de cette réunion, le plan d'architecte produit et jusqu'à la construction finale du projet (un nouveau pavillon). Ainsi, « chaque resémiotisation transpose les significations d'un mode sémiotique à un autre. Chaque sémiotique aura ses propres contraintes (systémiques) et ses affordances spécifiques. Ce que nous pouvons faire avec le langage, par exemple, ne peut pas être entièrement refait dans la représentation visuelle, et vice versa » (33). La resémiotisation ne produit pas de reprise parfaite. Elle « introduit inévitablement des divergences », des approximations et de nouvelles tournures, « des métaphores (sémiotiques) », selon Iedema (33), de ce qui s'exprime dans un autre système signifiant.

Si chaque domaine d'étude forge son vocabulaire, ses méthodes de recherche et ses modes d'écriture, le changement de domaine, effectué par mon projet de thèse, des sciences de l'environnement aux études sémiotiques et littéraires, produit lui aussi une traduction d'un type de langage à un autre (d'un système sémiotique à un autre). Alors que la réécriture scientifique met à risque (habituellement) le statut de validité de ce qui est exprimé, en ouvrant le texte à la menace de la déformation, ma réécriture réintroduit le mémoire dans un processus de signification, où le sens n'est jamais figé, et où les divergences interprétatives ne sont pas suspectes, mais bien la revendication d'une *vulnérabilité scientifique* comme « site *productif* » (Iedema, 26) de sens.

ornithologiques, ce chapitre débute par le compte-rendu d'un séjour de recherche que j'ai effectué en octobre 2023 à la station de baguage d'Ajoaste-Cap-Tourmente, un programme dirigé par l'Observatoire d'oiseaux de Tadoussac. J'en profite pour défendre les modes d'écritures subjectives de la recherche (dont les épistémologies féministes et la sémiotique de l'éducation reconnaissent toute la pertinence) et pour justifier la légitimité de ce type de démarche dans la constitution du savoir. Je valorise une sémiotique du vivant (Wendy Wheeler, 2016, Andreas Weber, 2021) et « une nature à la voix active » (Val Plumwood, 2021), reconnaissant la diversité des points de vue de la nature, contre une prétendue passivité de l'oie (Gérald Baril, 2020) ou sa désanimalisation en tant que ressource (Table de concertation sur la gestion de la Grande Oie des neiges, 2013, Canards Illimités, 2025). Pour clore le chapitre, je m'intéresse aux méthodes spécifiques qu'ont les oies de parcourir leur monde, à travers des pratiques réitératives propres d'attachement (imprégnation) et de suivi intergénérationnel (migration).

Le dernier chapitre plonge dans l'argument le plus critique du mémoire de ma mère : une analyse de la tendance dominante de développement et d'aménagement de l'espace (bien représentée à la région de Québec : Beauport, Côte-de-Beaupré et Sainte-Anne jusqu'au Cap), qui organise le morcellement du territoire en secteurs d'activité. Ce type de gestion s'appuie sur une vision technocrate de la nature comme ressource passive, fonctionnalise le territoire et délimite des espaces naturels de ressourcement annexés à la vie (re)productive marchande. J'y retrace l'importance du dossier 0 du Bureau d'audiences publiques en environnement (autoroute Dufferin-Montmorency, 1978) pour la fondation de la Réserve du Cap, les audiences publiques et l'ouverture de la Réserve s'étant produites la même année. Je critique la reproduction patriarco-capitaliste du saccage des battures et du traitement des signes animaux (Nicole Shukin, 2009), en me demandant finalement ce que peut la résilience mémorielle et communautaire face aux traumatismes écologiques (Patricia Jones, 2007).

Francine

Je glisse un dernier mot sur l'imbrication des sciences naturelles et sociales visible dans ce programme. Plusieurs ponts ont été érigés ces dernières décennies, depuis toutes sortes de domaines, sur ce qui était auparavant considéré comme une grande division des secteurs de la recherche. Ils possédaient des méthodes, des héritages théoriques et un rapport à l'objectivité à première vue irréconciliables. Les humanités environnementales ont eu un grand rôle à jouer dans

la redéfinition de ce rapport⁸, dans la démonstration de la qualité et de la pertinence des prises de parole qui le refondent, et je m'arrête un instant sur la transformation survenue en géographie (la spécialité de ma mère). La géographie et les sciences environnementales, telles qu'elles ont commencé à être pratiquées au Québec quelques années avant l'écriture du mémoire de ma mère, sous l'impulsion surtout de Pierre Dansereau, son directeur de maîtrise, ont elles-mêmes apporté une solution théoriquement riche aux problèmes que soulève la réflexion transdisciplinaire, grâce au concept d'*espace vécu*⁹ (Frémont, 1976, Lefebvre, 2000). Ce concept a permis l'analyse critique d'une société par ses modes de développement du territoire et, en miroir, l'analyse des territoires naturels comme espaces culturellement médiés. Les stratégies d'occupation, la philosophie de l'aménagement et l'attention accordée aux lieux de cohabitation ont gagné en visibilité, grâce à ce renouveau de la recherche. L'imbrication des domaines était donc déjà bien présente, reconnue et porteuse à l'Institut des sciences de l'environnement, comme il se développait à l'époque de Dansereau et de ma mère. L'espace vécu témoigne d'un lieu toujours façonné culturellement et naturellement, où la lecture d'un texte cher sur le territoire, la cohabitation depuis l'enfance avec les oies blanches et les stratégies de gestion d'une réserve de faune marquent tout aussi bien nos dépendances et nos participations à la nature.

⁸ Voir à ce sujet l'essai de Jonathan Hope *Accueils de l'autre-qu'humain. Convergences de nature et de culture au Québec* (2025).

⁹ Je note d'ailleurs la proximité entre cette notion d'*espace vécu* et celle, sémiotique, d'*umwelt*, établie par Jakob von Uexküll (2010). L'*umwelt*, littéralement « monde à soi », qualifie l'environnement perceptif rendu à l'attention d'un organisme, un monde propre tel qu'un organisme en fait l'expérience par ses capacités.

CHAPITRE 1

1.1 « Je me sens comme à la maison. »

La Réserve de faune d'Ajoaste-Cap-Tourmente, située à 48 kilomètres en aval de Québec, boucle l'extrémité est des basses-terres du Saint-Laurent. La grande diversité des espèces arborescentes et la présence de prairies riveraines et aquatiques résultent de la convergence de quatre unités physiographiques, allongées parallèlement au fleuve et verrouillées à l'est par l'abrupt des falaises du cap :

- la zone intertidale, colonisée par le scirpe d'Amérique, pâturage convoité par le troupeau des grandes oies blanches;
- le marécage côtier, qui supporte une végétation herbacée et arbustive comme le myrique baumier, et qui servait, à certains endroits, de pâturage aux troupeaux laitiers;
- la plaine côtière, zone d'exploitation anthropique, particulièrement marquée par l'agriculture et les installations du Service canadien de la faune;
- la zone montagneuse, décrochée du piémont par un spectaculaire alignement de falaises résultant de l'activité géologique d'un système de failles.

Il est possible d'observer plus de deux cent cinquante espèces d'oiseaux dans le périmètre de la Réserve, soit les trois quarts des espèces de la faune aviaire présente au Québec. Cette très grande variété dépend de la présence d'écosystèmes aquatiques et forestiers diversifiés. La végétation qui peuple les milieux varie de l'érablière climacique à la colonie presque pure de scirpe d'Amérique, en passant par l'eupatoire maculée des friches et les herbacées de la plaine côtière, que le travail agricole maintient au stade dysclimacique.

La Réserve est fondée en 1978, dans un secteur ciblé en vue de protéger le large marais de scirpe, dont le rhizome constitue la nourriture favorite des oies blanches en période de migration. Elle est située dans la municipalité de Saint-Joachim, sur la rive nord du fleuve, et couvre une superficie de 2 396 hectares. Il s'agit du premier site en Amérique du Nord à recevoir l'homologation Ramsar, une désignation internationale reconnaissant la vitalité d'une zone humide

pour la biodiversité et la survie des espèces dépendantes de ces milieux. Selon le plus récent plan de gestion de la Réserve, le Cap

accueille au moins 37 espèces qui sont considérées en péril en vertu de la Loi sur les espèces en péril (LEP) du Canada ou de la Loi sur les espèces menacées ou vulnérables (LEMV) du Québec ou qui sont susceptibles d'être ainsi désignées, notamment le goglu des prés, la grive des bois, le bruant de Nelson, le monarque et le noyer cendré (2021, 3).

La convergence du Bouclier canadien et des basses-terres du Saint-Laurent marque la morphologie et le milieu uniques du Cap et de Saint-Joachim. La proximité des systèmes marins participe à la réduction des écarts de température du climat humide et microthermale (Doran, 1981, 5). Il fait habituellement un peu plus doux, au Cap, que dans les environs, et la zone se réchauffe à mesure qu'on s'éloigne du fleuve et des marais. Le soleil plombe, en été, sur les champs dégagés de la plaine côtière.

Des coupes de bois ont affecté la pousse et la maturité des arbres, avant la fondation de la Réserve et l'interdiction d'exploitation de sa forêt. Les pins rouges et les hêtres à grandes feuilles ont étendu leur peuplement, en profitant d'un incendie survenu au début du 20^e siècle. Les pins blancs aussi se serrent en groupements importants et on remarque l'établissement d'érablières, de prucherais, de pinèdes et d'une cédrière considérable, qu'un des sentiers du Cap longe. Au marais intertidal, le scirpe dominant côtoie la zizanie aquatique, les éléocharides, le bident hyperboréal et la sagittaire latifoliée. Le marais côtier connaît des peuplements de spartines pectinées et de salicaires communes, et plus haut vers les terres un milieu arbustif et arborescent où le myrique baumier (le Boit-Sent-Bon), le saule et le frêne abondent.

De temps en temps, à marée haute, les oies gagnent la plaine côtière. Elles s'installent dans les champs, où les courtes tiges de foin fauché, couché par l'activité de la machinerie agricole, sèchent au soleil. Comme des glaneuses dispersées sur la plaine, elles fouillent le sol à la recherche de résidus oubliés, des graines de graminées, ce qui reste du mil, du maïs et de l'orge plantés cette année-là. Elles peuvent aussi compter sur la lie des légumineuses comme le trèfle des pâturages ou du soja, et même sur des repousses fraîches. Comme le note encore une fois le plan de gestion de la Réserve :

les parcelles louées à des agriculteurs ont en quelque sorte une vocation faunique puisque les pertes lors des récoltes et les repousses d'engrais verts semés en plantes compagnes (p. ex. luzerne rouge) profitent à plusieurs espèces animales, telles que la grande oie des neiges, le cerf de Virginie et l'ours noir (2021, 30).

Mais la plaine côtière est aussi une aire de repos, de promenade et d'observation. Un lieu de vie où les oies adoptent bien des postures. Entre celles debout sur leurs pattes, tête basse et bec au sol, occupées à fouiner, on en remarque d'autres, couchées en canard, comme si elles se contentaient de flotter sur la mare de tiges jaunies. Les oies aiment dormir près du fleuve et beaucoup rentrent à la Réserve le soir à l'extinction des feux.

Il y en a encore certaines qui paraded entre les rangs. Elles se regroupent en quatre ou cinq compagnes de marche ou se gardent à portée de regard. Celles-là ont la tête haute et se préoccupent des bruissements et des moindres mouvements qui les entourent, les sons foisonnant de l'environnement. Elles tendent le bec d'un côté pour diriger l'attention, les yeux fixés sur une source de tracas ou de curiosité.

Comprise comme la limite est des basses terres du Saint-Laurent, la plaine côtière du Cap revêt l'aspect morphologique d'une pente douce roulant vers le fleuve. Elle se bute au nord à la falaise et à l'écotone d'arbres et d'arbustes, d'anciennes avalanches de roches du piémont. Quatre ruisseaux, dont le lit est constitué d'alluvions non différenciés, entaillent les champs. Il s'agit du Blondelle, qui signale la limite ouest de la Réserve, du Petit-Sault, coulant à proximité des bâtiments de la Petite-Ferme, du Marsolet et du ruisseau de la Friponne, à l'est, que des castors harnachent près de la chute.

Francine

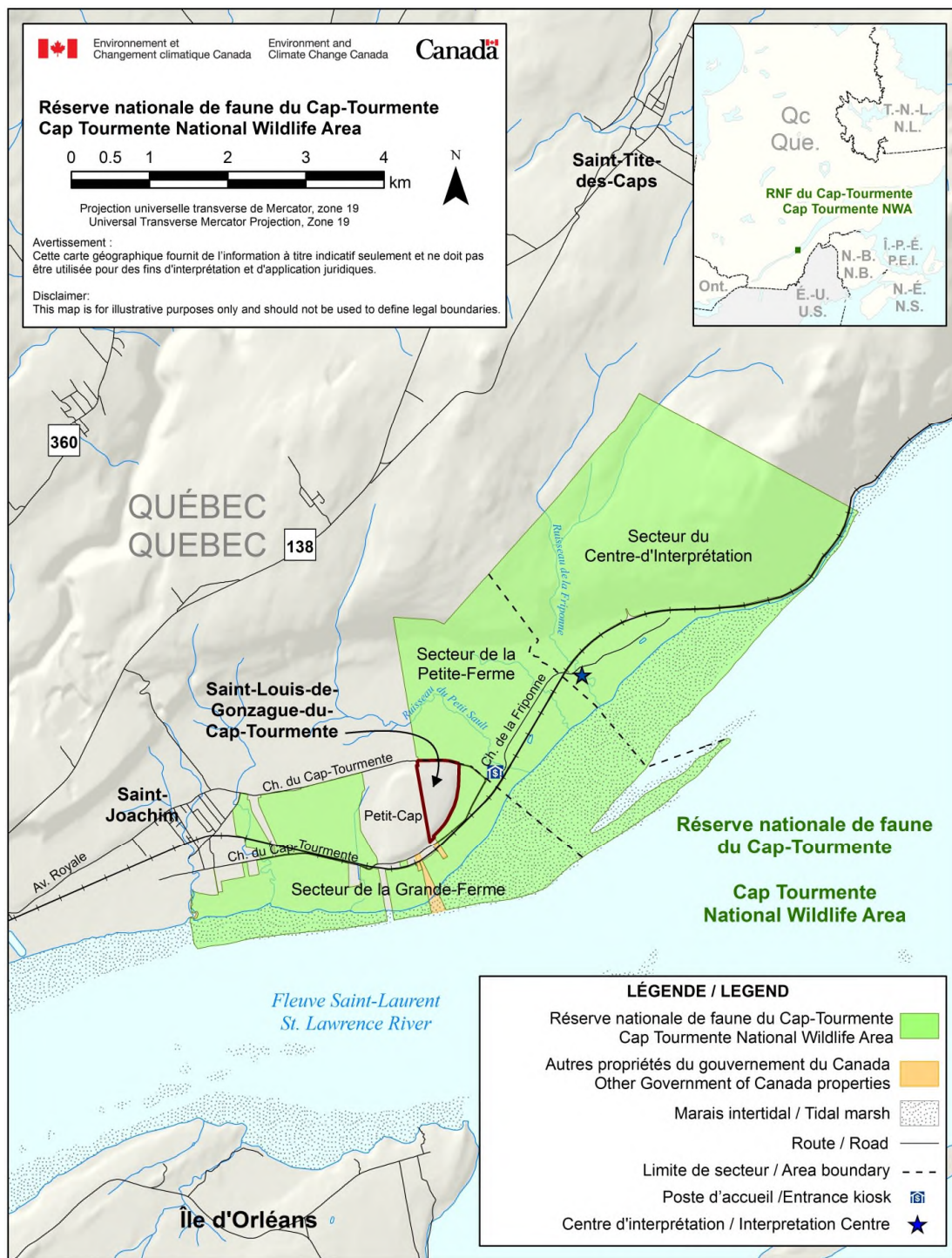


Figure 1.1 Carte de la Réserve d'Ajoaste-Cap-Tourmente (établie par Environnement et Changement climatique Canada)

Des sédiments marins et littoraux, schisteux, sableux, assez mal drainés, composent le sol de la plaine, et les espèces cultivées dominent la végétation. Ces cultures sont essentiellement

Francine

l'orge, le foin et l'avoine, même si plusieurs fleurs sauvages poussent dans les zones en friche (en plus des eupatoires, les verges d'or et les asclépiades ne fanaient pas, en septembre). Les espèces arborescentes éparses comprennent des lisières d'ormes longeant la route vicinale et la végétation arbustive garde les lots et les ruisseaux comme des parents prudents.

Lorsque les vagues se calment et que le fleuve aspire ses eaux, les oies prennent leur envol. Un nuage épais et caquetant rejoint la batture, cette zone composée d'un marais que la marée inondait, et qui se découvre alors en entier, à l'exception de flaques stagnantes et de rigoles qui la hachurent. Les battures comme celles du Cap sont divisées par un talus en zone haute, le schorre, et en zone basse, où s'établit le marais intertidal. Ce marais est très changeant selon les mois et les saisons, le temps modifie son profil, ses couleurs. L'auteur et naturaliste Pierre Morency, qui connaît bien les battures pour avoir habité longtemps devant celle de l'Ile d'Orléans, capture ses développements dans son recueil *L'œil américain* : « La désolation de cette étendue limoneuse qu'est la batture en avril offre un tableau pour le moins rébarbatif, mais la multitude des oies, des malards et des Canards pilets éclaire le paysage d'une beauté dure et tremblante » (2020, 27). De ce « désert de boue et de glace fondante » de la fin de l'hiver va jaillir, dès mai, « les joncs et les sagittaires » et « une plante très jolie avec des fleurs semblables aux boutons-d'or » (28), la population des marais. C'est à partir de juin que la batture prend ses airs d'été, « muée en un tapis vert tendre, coloré par les populations et les "clajoux" » (30), aspergée du chant des bécassines.

Francine

La batture du Cap ressemble beaucoup à ce portrait que dresse Morency. Le changement de couleur et le chant des bécassines aussi s'y font voir et entendre. Mais elle est dominée par la plante favorite des oies en période de migration, le scirpe d'Amérique, qui compose le paysage particulier des marais de la Réserve. Le marécage côtier occupe une zone vaste, que l'action des marées inonde et exonde. L'écosystème de marécage, hautement productif et relativement fermé, génère des processus de cyclage impliquant un transfert d'énergie à tous les niveaux trophiques. En cela, la zone intertidale du Cap, comme l'ensemble de la vie végétale du moyen estuaire et de l'estuaire maritime, montre un faible taux de diversité, mais des populations importantes, surtout pour la faune aviaire.

Francine

Le substrat limoneux de la zone marécageuse subit le rythme saisonnier et journalier de la marée et le mouvement des glaces au printemps. Le Cap divise l'embouchure du Saint-Laurent entre les sections du haut et du moyen estuaire. Ce dernier est caractérisé par la présence d'eaux saumâtres, de l'ordre de 0 à 25‰ de salinité. À la hauteur de la Réserve, la salinité presque nulle et l'action des marées d'eaux douces font des battures un lieu propice à l'établissement du scirpe américain, une graminée dulçaquicole. Le biotope du marécage, formé de boue limoneuse, reçoit périodiquement l'apport de l'eau douce de l'estuaire au rythme de cinq heures de marée montante et de sept heures de marée descendante. Le brassage de l'eau stimule sa turbidité et entraîne une sédimentation des particules en suspension particulièrement importante au marais. Comme l'écrit la biologiste Marie-Andrée Doran, la « floculation qui est un phénomène très actif dans la zone de mélange eau douce-eau salée favorise la sédimentation des agrégats de particules au détriment de celles qui sont plus libres, plus légères et donc susceptibles d'être facilement entraînées par le courant » (1981, 19). Elle ajoute que ces dépôts jouent « un rôle déterminant dans la répartition des groupements végétaux du marais » (19), qui varient en fonction des dénivellations de la zone côtière.

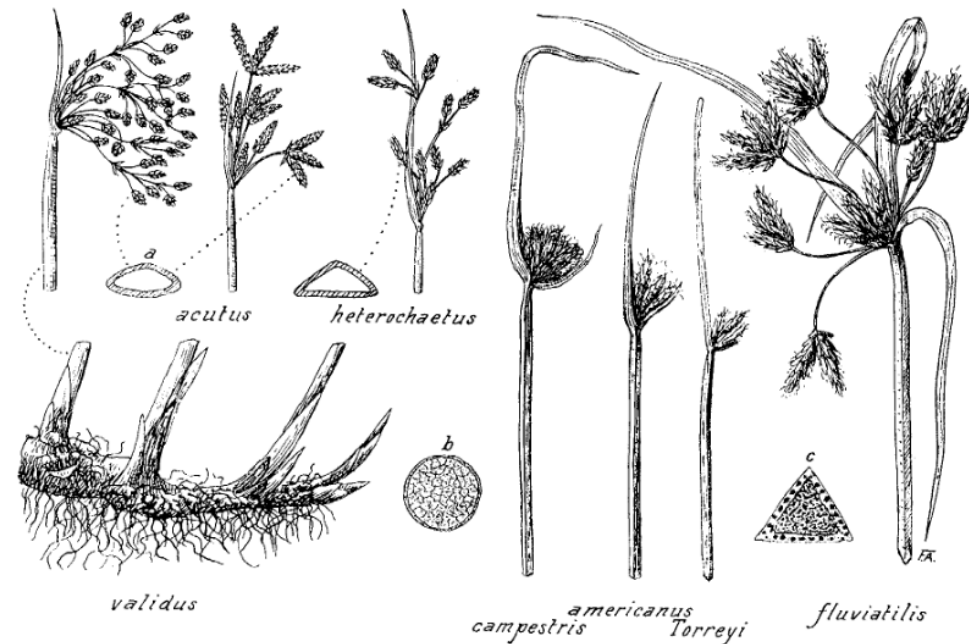
Francine

Le biotope des battures supporte donc cette production primaire composée de scirpes d'Amérique, qui pousse aux zones basses du marais. Un écart d'environ un mètre le sépare du marécage et Doran note que « le marais est dominé par la présence du scirpe américain alors que le marécage est dominé par celle de la spartine pectinée et de saules arbustifs » (1981, 16-17). Le puissant système souterrain du scirpe, ancré dans la boue, résiste à l'action mécanique des marées, des vagues et des glaces. Le sagittaire et le plantain d'eau fleurissent aussi dans cette végétation riparienne, accompagnés de la prêle des marais, de la massette, du riz sauvage et d'autres espèces. L'arrivée d'une partie de la population des grandes oies blanches en migration marque le point culminant de l'usage des plantes du marécage. Les oies atteignent les rhizomes du scirpe qu'elles extirpent en enfonçant la tête jusqu'au cou dans la boue, ce qui leur confère parfois un teint ferreux. Une oie consommant en moyenne trois rhizomes de scirpe par jour, on imagine toute la pression qu'un troupeau de dizaines de milliers d'individus, séjournant à la batture de quatre à six semaines, exerce sur la colonie de scirpe.

Je lis dans *La flore laurentienne* du botaniste Marie-Victorin une description où les mots de ma mère ondulent. Les phrases se répondent. Elles jouent de la réflexion, vont et viennent comme

l'action des marées. Je n'oublie pas que ma mère était engagée aussi, à sa manière, dans la réécriture, qu'elle travaillait en se balançant à d'autres textes, taillant des pièces à sa mesure. L'activité scientifique se couche dans l'écriture. Présenter ses résultats, énumérer ses postulats, établir ses conclusions, prouver, réfuter et défendre : le sens des documents scientifiques, comme celui de tout texte, dépend d'un réseau de producteur·trices, d'une communauté de lecteur·trices, d'institutions reconnues et d'expressions figées. Propice aux reformulations, le texte scientifique n'épuise pas sa signification dans l'intention d'écriture ou la preuve des données. Il s'appuie sur des non-dits, des précipitations. Nos mots se stratifient, comme un réseau trophique, en séquences où l'énergie et les sens circulent :

Le puissant système souterrain du *S. americanus*, très résistant à l'action mécanique des vagues et des glaces, fait de cette espèce l'une des plus importantes plantes ripariennes du Saint-Laurent. Sur les battures de la section alluviale, et dans la zone intercotidale de la section estuarienne, le *S. americanus* existe en immenses formations pures, alternativement inondées et exondées, soit par le rythme saisonnier, soit par le rythme quotidien de la marée. Ces formations sont particulièrement remarquables dans la région du lac Saint-Pierre, où elles constituent une proportion considérable du « Foin de grève ». Là où la force mécanique des marées d'eau douce atteint son maximum, comme au pied du cap Tourmente, le *S. americanus* constitue à lui seul la végétation intercotidale (Frère Marie-Victorin, 1995, 694).



Scirpus: *S. validus*, système souterrain, sommité fructifère, (a) coupe transversale de l'achaine, (b) coupe transversale de la tige; *S. acutus*, sommité fructifère, (a) c. t. de l'achaine, (b) c. t. de la tige; *S. heterochaetus*, sommité fructifère, c. t. de l'achaine, (b) c. t. de la tige; *S. campestris*, sommité fructifère, (c) c. t. de la tige; *S. americanus*, sommité fructifère, (c) c. t. de la tige; *S. Torreyi*, sommité fructifère, (c) c. t. de la tige; *S. fluviatilis*, sommité fructifère, (c) c. t. de la tige.

Figure 1.2 Planche botanique représentant certaines espèces de la famille *Scirpus*, dont le scirpe d'Amérique (Frère Marie-Victorin, 695)

Je ressens une bordée de chaleur lorsque je lis ce que d'autres ont écrit à propos du Cap. J'y trouve un réconfort. C'est une découverte. La découverte de quelque chose de doux qui a son importance, pour ma thèse, dans notre histoire. Je constate que le lien qui unit le scirpe à cet espace a été reconnu et remarqué, transcrit sous le regard d'écrivain·es, de botanistes et de géographes. On a noté depuis des générations l'action du scirpe, l'acharnement qu'ont ses racines à résister aux chocs, aux démembrements et à la marée. L'acharnement comparable et glouton des oies à extraire le corps racinaire, le bulbe, le cœur du réseau étendu sous les vases du fleuve. Je remarque les mots employés il y a longtemps, qui décrivent ces relations et nous aident à les comprendre. Je crois qu'eux aussi, à force de relecture, de réécriture, de transmission et de transcription, arrivent à convoquer un sentiment d'appartenance à l'espace, une envie d'entrer plus profondément en relation avec ce lieu. Une envie d'y établir nos pensées. Cette présence ressentie, composée de familiarité et d'espèces qu'on reconnaît, au nom ou juste à la forme, à l'odeur, la tige allongée et

Francine

la coupe de l'akène, c'est un contact à l'espace vécu aussi important dans l'accueil au lieu et sa composition que le sont la vase, le socle de schiste et les plantes compagnes.

Dans son recueil d'essais *Cultiver l'appartenance*, l'écrivaine afroaméricaine bell hooks s'interroge sur son lien d'attachement au territoire, sur la signification de l'appartenance à un lieu et sur ce sentiment qui consiste à se savoir chez soi quelque part. L'écrivaine entame une recherche littéraire, attentive à ses traces et à ses origines, pour retrouver ce qu'elle nomme une *culture du lieu, une culture de l'attachement* : « Tout mon ardent désir d'appartenance, de trouver une culture ancrée dans le lieu, toutes les investigations que j'avais menées de ville en ville, à la recherche d'une communauté d'âmes sur la même longueur d'onde que moi, m'attendaient dans le Kentucky, attendaient que je m'en souvienne et que je me les réapproprie » (2023, 48-49). Pour hooks, ce lien ressenti la ramène au Kentucky, son lieu de naissance, qu'elle a quitté pour poursuivre ses études et sa carrière d'écrivaine. Son attachement est indissociable de la nature qui y vit, proliférante. Indissociable des montagnes reculées de sa région : « La nature était vraiment pour moi un sanctuaire, un refuge, un endroit où guérir mes blessures » (2023, 30). En se penchant sur la culture du lieu, hooks lie les enjeux de travail du sol, d'engagement avec une terre vivante et d'accomplissement personnel, de découverte de soi. Le lieu où l'on se pose, celui où une telle culture réussit à fleurir, en est un où la guérison de soi et des siennes peut s'accomplir.

La notion d'attachement que je privilégie est très proche de ce que l'écrivaine nomme le *belonging*, l'appartenance. Être attaché·e à un texte comme à un lieu, signifie s'y sentir à sa place et chez soi, ressentir un lien personnel d'affection. Loin d'une entrave qui enferme et cloue sur place, le lien sincère constitue une ouverture vers ce qui peut faire du bien, une attention aux signes déployés et à ce que leur reconnaissance provoque chez nous. Le site d'attachement en est un où on peut prendre et être pris en soin. Mais le sentiment d'appartenance s'apparente à une route à parcourir, un processus dynamique d'adaptation de soi au milieu, à la fois commun et partagé. C'est entre autres là que vient en aide la réécriture, qu'elle intervient – elle agit comme guide vers une culture changeante et communautaire du lieu.

Le concept d'appartenance à un lieu a intéressé les géographes et l'essai de hooks, un *memoir* littéraire, a fait l'objet d'une recension dans la revue universitaire de géographie *Southeastern Geographer*. L'auteur de la critique et géographe, J.A. Cooper, note que l'approche

de hooks aide à « reconsidérer » des sujets « couramment abordés » en géographie, grâce à un « éclairage différent » (2020, 360, je traduis). Mais il reconnaît surtout la compréhension profonde et la relation au savoir qui émane du texte :

Les pratiques de création du lieu [*placemaking*, qu'on pourrait aussi traduire par aménagement de l'espace] sont des processus extrêmement complexes et émotionnels, et la terre, la nature et le paysage sont des participants actifs et dialogiques de la construction du lieu. Cela a des conséquences directes dans la manière dont les gens comprennent leur intégration à leur maison, à leur communauté et à leur monde (361, je traduis).

Un intérêt à la culture du lieu, la valorisation du rapport émotif qui lie un·e chercheur·se à un espace de vie, redispense nos mécanismes d'accès à la connaissance et la manière dont l'espace est sujet à enquête. Cet intérêt pratique une ouverture prolifique dans nos habitudes de dire et de faire en compagnie des natures pas juste humaines. Il aide à saisir les interactions complexes qui animent les lieux.

Cette culture du lieu, pour ma mère, elle se trouve à Ajoaste-Cap-Tourmente, elle se situe, comme pour hooks, dans sa région natale. Exilée elle aussi dans une métropole afin de poursuivre ses études, c'est là que ma mère a décidé de revenir pendant sa maîtrise en environnement, profitant de l'occasion pour étudier la manière dont la Réserve naturelle affectait les communautés voisines de Beupré et de Saint-Joachim, et pour enquêter sur cette espèce qu'elle connaissait bien, les oies blanches. Ces oies qui se posaient au printemps et à l'automne près de Beupré, depuis son enfance, en passant au-dessus de sa tête : « Quand j'étais jeune, me dit ma mère, c'était vraiment juste au Cap que les oies blanches se réunissaient. C'était très spécial. Pour voir des oies au sud du Québec, il fallait venir ici. Maintenant c'est différent, elles vont un peu partout. »

Francine

Je me penche sur les travaux de ma mère, qu'elle poursuit à sa manière aujourd'hui, dans les discussions et les sorties au Cap. J'emploie les instruments de l'écriture et de la mémoire, indispensables à la recherche d'appartenance de hooks. L'autrice entrevoit ces instruments comme les remèdes au sentiment de dispersion qui l'habite : « J'étais persuadée que si je parvenais simplement à poser ces souvenirs sur le papier et à les ordonner, cela m'aiderait à mettre de l'ordre dans ma vie » (2023, 44). Les liens entre l'écriture et la mémoire sont multiples, et en mesure de

revêtir plusieurs formes. L'une pour l'autre, elles servent de matériau de base, de déclencheur, de prise sur le réel ou le passé. L'écriture peut permettre de supporter les failles de la mémoire, de la relancer en la relayant, ou servir à transmettre et à interpréter ses souvenirs. Lorsqu'elle dirige notre attention vers la vitalité des lieux, l'écriture aide même – c'est le parti-pris de l'autrice – à se lier au territoire, à y poser des cultures multiples et durables, et à se remémorer l'histoire de vie des espèces qui y habitent.

Si j'emploie ces mêmes outils, mon approche est différente de celle qui anime *hooks*. Mon centre d'interprétation est un texte, le mémoire de ma mère. J'ai voulu le lire un jour, par curiosité, et j'ai demandé à ma mère si elle pouvait le retrouver chez elle. Elle l'a cherché partout dans les tiroirs et les fonds de placard, mais sans succès. Le mémoire avait dû être égaré ou jeté par erreur. Après un déménagement peut-être. On s'était dit que le texte avait disparu. C'est possible que ma mère l'ait abandonné, parce qu'on ne sait plus qui ça intéressera, qui lira cette analyse en environnement. Puis je me suis souvenu que l'Université archivait la plupart du temps les thèses et les mémoires produits par ses étudiant·es. J'ai fait une recherche dans la base de données des bibliothèques de l'UQAM et je l'ai retrouvée, elle était là, la seule copie restante patientait à l'entrepôt de la bibliothèque des sciences :

Analyse critique de l'évolution spatiale et environnementale de la réserve de faune du Cap Tourmente, Francine Bélanger, 1981.

Ce texte, je l'arpente et je le travaille. Je me le rends familier. Je m'habitue à ses mots et à ses approches, j'apprends à reconnaître son style, le style de ma mère. Je baigne dans ses phrases. L'ouvrage qui commence à vieillir est plein de post-it. Les archives de la bibliothèque ont apposé une couverture rigide et noire, anonyme, aux pages du document. Un code à barres est fixé à l'endos. L'unité de recherche, l'année de dépôt et le nom de ma mère ne figurent que sur la tranche. Aucun nom n'est inscrit sur le carton d'emprunt, collé à la dernière page, qui aurait pu servir à indiquer la date de retour.

Depuis qu'il a été déposé, je suis la première personne à demander ce texte, à le repêcher des archives. Il m'accompagne maintenant, il me suit dans mon sac à dos et traîne sur ma table de travail. Je le lis et le relis, le parcours à grands traits ou par petits sauts, comme on savoure une

bouchée et on se rappelle de son goût, superposant des couches qui se cramponnent à ce que je savais, aux souvenirs et aux moments passés au Cap. Je constate que ce texte m'envoie une demande, comme s'il me regardait dans les yeux. Je dois me positionner face à lui. C'est une recherche de science, un mémoire en environnement. Mais il s'agit d'abord pour moi du travail de ma mère. Ce sont avant tout ses mots, les résultats de son enquête.

L'audace maternelle s'emmêle à la scientifique, à la géographe, qui a produit ce texte et ces cartes.

Ne pas établir de contrat avec ma mère, qu'on ne pourrait plus révoquer, de pacte de lecture et d'écriture, ne pas figer le contact. Qu'il reste mouvant. Rester dans la marge, dans le non-officiel et dans le changeant. Ce qui ne s'approprie pas. Ne pas m'approprier son travail, le faire mien, le plier à ce que j'aimerais bien qu'elle dise.

Ma mère enquêtait sur la gestion des oies blanches à la Réserve de faune d'Ajoaste-Cap-Tourmente. Elle mettait en doute certaines pratiques de gestion qui tendent à isoler la Réserve d'une partie de son histoire. À sa fondation, dès ce moment, c'est tout un appareil, une équipe et des intentions différentes qui viennent s'établir sur place. Cet appareil prend possession du territoire et trace la voie à suivre. Des pratiques ancestrales et des manières de faire sont proscrites, ployant sous un regard autoritaire, et d'autres les remplacent qui n'avaient pas lieu jusque-là. En évacuant ses habitant·es humain·es, n'oublie-t-on pas le rôle des pratiques d'aménagement, de partage et d'agriculture, essentielles à la formation du site? Cause-t-on des torts qui auraient pu être évités? Les Réserves ont tendance à renforcer l'idée que la cohabitation humaine est un antagoniste au monde vivant. C'est vrai que le développement industriel, autoroutier et urbain de la Côte-de-Beaupré a empiété sur bien des lieux de vie ancestraux d'autres espèces. Mais des pratiques vitales de partage de l'espace y ont aussi trouvé refuge. Les gens de Saint-Joachim comprenaient bien leur place dans cet environnement. Peut-on penser des méthodes d'action pérennes avec la nature, autre que le morcellement du territoire en zone à protéger et en zone dédiée à l'usage exclusif de l'humain (de certains groupes humains, en situation de connaissance et d'autorité, en particulier)?

Francine

J'étais de plus en plus convaincu, à la lecture de hooks, de la pertinence d'une attention accordée à l'attachement à l'espace – sa continuité dans le temps et sa persistance dans nos souvenirs. Cette pensée me rapprochait forcément de l'idée de maison, de la familiarisation à un lieu spécifique et aux espèces qui y habitent, et du problème inconfortable de savoir quoi en faire.

J'ai découvert, pendant mes recherches, les travaux du philosophe et éthologue Thom van Dooren, qui tente lui aussi de revoir certaines pratiques de conservation de la faune, en apparence bénéfiques, mais dont les conséquences entraînent parfois des effets néfastes sur la prolifération du vivant. Son livre *Dans le sillage des corbeaux* examine les vies entrecroisées de corvidés et de communautés humaines à divers lieux de la planète. Dans un chapitre consacré à la conservation des corneilles d'Hawai'i ('*alalā* pour les gens du coin), le chercheur nous met en garde contre des efforts de sauvegarde qui ignoreraient l'histoire d'une espèce à protéger et des autres vivants avec lesquels celle-ci coévole. Comme l'écrit van Dooren, il s'agit de réfléchir à cette question en termes d'héritage responsable :

À une époque d'extinction et de colonisation, une époque qui, à bien des égards, est marquée par des motifs de perte biologique et culturelle entrelacés, que veut-on dire quand on parle d'hériter *de façon responsable*? La thèse que je défends ici est que, dans un "monde postnaturel" (un monde qui refuse l'illusion dangereuse d'un état sauvage auquel on pourrait revenir, d'une nature qui serait "là", coupée de la vie humaine), la conservation doit être repensée sous la forme d'un *travail d'héritage* (2022, 114).

Ce travail considérerait, sérieusement, les histoires qui font monde, les histoires de famille, qui façonnent les trajectoires de vie des différentes espèces et qui entrelacent et contaminent leurs parcours. Il s'agit d'un travail sur le passé, sur le passé et sur sa narration¹⁰.

Avec les essais qui composent *Cultiver l'appartenance*, hooks aussi nous entraîne dans un travail du passé, un exercice de mémoire, dont la résurgence déchire autant l'écologie que la famille :

¹⁰ C'est ce travail sur le circuit de l'héritage que je poursuis au long de ma thèse. Je me permets d'aborder rapidement ici ce texte de van Dooren, en guise de présentation, puisque ses travaux reviendront à plusieurs reprises dans ma recherche et que la question du remplacement de la pensée de conservation vers l'activité d'héritage, comme van Dooren le suggère, mérite une réflexion lente et attentive, qui constitue un des motifs communs aux trois chapitres de ma thèse.

En me servant du passé comme d'une matière première qui me force à adopter un raisonnement critique sur ma région natale, sur l'écologie et sur les questions de durabilité, je reviens encore et toujours à mes souvenirs de famille. Pendant l'écriture de ces articles, Rosa Bell, ma mère, a commencé à perdre la mémoire, à tomber rapidement dans un espace d'oubli duquel on ne revient pas. En constatant sa peine profonde et persistante à l'égard de cette détérioration, j'apprends une nouvelle fois, encore, à quel point il est précieux de posséder une mémoire.

Nous naissons et existons dans un lieu de mémoire. Nous dessinons notre vie en nous servant de tout ce dont on se rappelle, du moment le plus anodin au moment le plus grandiose. C'est par la mémoire, à la fois comme art et comme acte, que nous nous connaissons nous-mêmes. Les souvenirs nous offrent un monde où la mort n'existe pas, où nous nous maintenons par des rituels de révérence et de remémoration (2023, 27-28).

Mes parents m'amenaient souvent à la Réserve, lorsque j'étais enfant. Une année, mon père avait pris congé les vendredis et on y passait notre temps, là ou au moulin du Petit-Pré, près de la chute ou dans la forêt, à quelques minutes de marche en haut de la maison. Le Cap n'était qu'à une demi-heure de route de ma maison d'enfance, après le corridor cendrex du boulevard Sainte-Anne. Il fallait dépasser le Ski Michel, où les skieur·ses du Mont affluaient en hiver, le *Outlet* qui accueillait encore une rangée de magasins. On longeait le fleuve sans vraiment le voir, à cause des commerces et des logements bâtis sur les battures. Je me souviens de la route après Saint-Joachim, qui nous envoyait vers les marais des berges. On tournait à gauche au stop, continuait entre les champs et passé les Écuries du Cap-Tourmente, où mon père faisait de l'équitation. On voyait la Réserve apparaître, la guérite et le poste d'accueil, juste au bout de la voie.

Ces endroits représentaient des lieux sûrs, des lieux de ma jeunesse, qui se dressaient infailliblement d'une visite à l'autre. Je replonge dans mes souvenirs pour composer ce texte et y inscrire des perspectives qui figurent trop rarement dans nos discussions sur l'écologie et l'environnement. Nos mémoires nous aident à retrouver ce monde de transmission et de partage auquel on appartient. Elles facilitent l'ancrage au territoire. Et comme hooks, je ressens maintenant de manière poignante, dans ma chair, l'importance de ces souvenirs. Pendant la rédaction de ce livre, notre famille a appris que ma mère était atteinte de la maladie d'Alzheimer. Comme celle de hooks, Rosa Bell – le parallèle me donne des frissons –, la mienne est engagée dans une cruauté qui lui dérobera la mémoire. Le diagnostic est venu jeter un tout autre regard sur mon travail. La valeur du souvenir dans ma recherche s'affirmait davantage. Il devenait important pour moi de les saisir, de saisir ces instants qui passent, avant qu'ils ne disparaissent. Je suis devenu avide de tous

les détails que ma mère pouvait me confier. Les détails sur elle, sur la Réserve, son séjour de cartographie ou l'écriture de son mémoire. Cette soif de ce qui a été, de ce qui est silencieusement en train de s'effacer, m'apparaissait essentielle à mon travail sur l'héritage et me connectait plus largement à l'extermination des espèces, aux saccages de nos milieux de vie. C'était la blessure personnelle de la perte. Car ce n'est pas qu'à titre de chercheuse que ma mère m'a fait porter attention à la Réserve, à ses occupant·es : elle et mon père m'amenèrent m'y promener, enfant, on me présentait aux oies et aux espèces qu'elle avait étudiées. Notre rencontre avec ces oiseaux fait partie de notre histoire. C'est ce que je souhaite conserver – c'est-à-dire transmettre en héritier.

À notre retour du Cap une journée de printemps, j'ai demandé à ma mère comment elle avait trouvé sa sortie à la Réserve. Elle m'a souri : « Quand je suis là-bas, je me sens comme à la maison. » J'ai ressenti beaucoup de douceur dans cette remarque, un apaisement et un bien-être. Visiblement, notre sortie lui avait fait du bien. Mais il y avait aussi une charge forte, une insistance qui demandait davantage au réconfort. Davantage à la maison. La Réserve est un espace de survie administrée, en grande part, en fonction des besoins des espèces qui y vivent. Les passereaux et les autres oiseaux migrateurs qui y séjournent dépendent du site. Si la Réserve est bien ce lieu d'accueil des oies et des visiteur·ses, un site d'hébergement, pouvait-elle être aussi quelque chose comme un espace de résistance? De résistance à quoi? La Réserve héberge beaucoup des souvenirs de ma mère et elle opère, par l'entretien de ses champs et de ses marais, comme site adapté à la vie des oies. Mais il s'agit de deux choses très différentes. Comment éviter l'amalgame? Ou bien peut-on assumer ce rapprochement, y voir un point de passage significatif? C'est peut-être justement dans notre souvenir de l'importance de ce lieu pour la faune et la nature, dans notre mémoire attachée à la survie du vivant et au retour des oies, que des gestes concrets de préservation ont cours¹¹.

¹¹ Pour le sémioticien Daniele Salerno, comme il le défend dans l'article « A Semiotic Theory of Memory : Between Movement and Form », les études sur la mémoire oscillent entre le modèle de la mémoire-contenant (plus ou moins localisée) et de la mémoire-flux (toujours en mouvement). Pour l'auteur, la perspective sémiotique permettrait le dépassement de ce modèle dualiste : la « sémiotique offre la possibilité d'envisager le confinement et le flux comme des modèles complémentaires : la mémoire migre, voyage, se déplace, mais s'arrête aussi, se sédimente, se repose et se cristallise, prenant des formes plus définies et plus nettes. Nous avons donc besoin d'un modèle capable de prendre en compte et de saisir ces deux moments. En sémiotique, cette dichotomie se traduit par le contraste entre la structure, définie en termes de système synchronique de relations entre les éléments, et la sémiose, c'est-à-dire les façons dont les significations se forment et prennent corps à travers des processus temporels d'interprétation » (2020, 97, je traduis). Suivant l'évaluation sémiotique de la mémoire que produit Salerno, je m'intéresse aux processus vivants par lesquels la mémoire engage une matérialisation signifiante du territoire, à la fois dans « le mouvement incessant de la sémiose et la stabilisation transitoire des significations dans des formes culturelles plus structurées » (97, je traduis). Ce modèle

Dans le court essai « Homeplace : A Site of Resistance », hooks révèle la portée révolutionnaire, largement sous-estimée puisque relevant du travail des femmes, de l'espace domestique : « Je souhaite parler de l'importance du lieu d'attache [*homeplace*] au sein de l'oppression et de la domination, du lieu d'attache comme site de résistance et de lutte de libération » (1990, 43, je traduis). hooks parle ici du travail de sa mère et de la résistance des femmes noires, de l'influence de leur attention au chez-soi dans les luttes antiracistes aux États-Unis, mais je crois qu'on peut étendre cette pensée, avec prudence et sans oublier d'où elle provient, à d'autres lieux domestiques, dressés contre d'autres formes de domination. La domination de la nature, par exemple. Pour hooks, la douceur et la charge de résistance contenues dans la maison n'entrent pas en contradiction. C'est justement en tant qu'espace de soin que la maison établit l'architecture de la subversion : « Travailler à créer un chez-soi [*homeplace*] qui validait nos êtres, notre identité noire, notre amour les un-es pour les autres était une résistance nécessaire » (46, je traduis). Concevoir une réserve de faune comme un espace domestique, le lieu où quelqu'un habite, impose en soi une vision radicale et éthique de ce que je peux y faire. J'y suis *reçu*. Même si ma mère fait l'expérience de la Réserve en tant que maison, elle partage toujours ce chez-soi avec d'autres, humains ou non. C'est ce qui forme, en grande partie, nos attaches. C'est peut-être même pour cette raison qu'elle peut en faire l'expérience en tant que maison : les oies et d'autres vivants avant elle l'ont façonnée en espace habitable. Les plus âgées se souviennent de l'hospitalité du site.

Accepter d'héberger avec douceur et bienveillance constitue aujourd'hui un acte subversif de résistance. Nous luttons contre des pertes. Partout nos habitats s'atrophient. Nous résistons aussi à la perte de la mémoire, à l'écoulement des souvenirs. Une réserve de faune est un des rares lieux où l'humain dicte des règles en se souciant du non humain. Où il ne peut pas faire exactement ce qu'il veut. D'autres impératifs sont pris en considération et les oies sont projetées – encore trop faiblement – au pouvoir. La Réserve peut inspirer un acte de résistance, par notre attachement à elle, par son importance capitale dans nos souvenirs, et exactement parce que le vivant y est pris en soin. Quelque chose de radical et d'important surgira de la Réserve si on accepte d'ouvrir ses frontières, d'étendre la rationalité et la sensibilité qui y fleurissent à d'autres secteurs – tout en étant

d'une mémoire située « entre mouvement et forme, entre flux et endiguement » (97, je traduis) trouvera une représentation juste dans la pensée de l'héritage de Françoise Collin, comme elle sera mise à contribution dans ce chapitre, et même dans la linguistique de la réécriture qui se développe ici.

attentif·ve à la manière dont la Réserve répond elle-même à une volonté de domination de la nature. Comment faire pour valoriser cet attachement? Pour mettre en action nos héritages?

1.2 Histoires d'arrivée, d'occupation et de désertion

Il existe des ruines au Cap, les vestiges d'envols hâtifs, d'arrêts et de migrations. À la fin de l'Allée d'ormes, une vieille maison bâtie en pierre se fend comme une carcasse. C'était une maison carrée, comblée d'une pièce centrale spacieuse. Les deux murs qui se font encore face, au sommet tranché en octogone, accueillait un toit pentu qui s'est envolé. Il y a les brèches pour les fenêtres, la porte. On voit encore les cadres de bois. Une pièce adjacente prend forme au fond du volume principal, et la cheminée de l'ancien foyer s'extrait des pierres, dressée devant le marais côtier. Des éclats de crépi jauni picorent les murs comme le ferait la moisissure. On les dirait montés en pierre sèche. Chaque dalle est unique, irrégulière. Les plus grosses, fendues droites comme des briques, calent des couches de galets minces comme des feuilles de schiste. Au haut des murs, des panneaux de tôle solidifient maintenant la structure. Une clôture la protège des promeneur·ses.

Il y a aussi la maison des Français, un bâtiment historique simple qui n'a pas vieilli. Le four à bois extérieur pourrait encore cuire du pain et le crépi coquille d'œuf ne s'effrite pas. On remarque à peine les mousses qui peuplent les bardeaux du toit. Mais c'est rare que je m'y attarde. La maison gravite vers autre chose, une aura ancienne capte le regard. C'est l'arbre posté devant qui attire l'attention. Il était là quand j'étais jeune, mes parents me sortaient de la voiture et mes pieds faisaient craquer le gravier en courant vers lui. Le peuplier d'Ajoaste-Cap-Tourmente. Un des plus grands arbres que j'ai vu. Le dernier de ses troncs siamois (l'autre qui périssait a dû être coupé) perce le ciel de jets gris-brun qui retombent en fontaine de feuilles vertes, en nénuphars aériens. Son écorce est comme un magma séché, dense et escarpée, des lignes de vieillesse coulant sur son tronc. On devine ses racines campées loin dans le sol de glaise.

La Réserve est un lieu attesté d'habitations semi-sédentaires (anciennement occupé entre mai et octobre), d'agriculture, de chasse et de pêche pour les Iroquoien·nes de la province de Canada. Des fouilles ont été faites pour révéler des fondations de camps estivaux (Plan de gestion de la réserve nationale de faune du Cap-Tourmente, 2021, 116) et d'autres traces d'occupation,

comme des outils, des poteries et des graines séchées. Les témoignages du passé sont nombreux. En 1535, Jacques Cartier remarque d'ailleurs l'emplacement, adjacent à trois autres sites, lors de son deuxième voyage en Amérique : « Et auparavant que arryver audict lieu [Stadaconé] y a quatre peuples et demourances savoyr Ajoaste Starnatan Tailla qui est sus une montaigne et Sitadin » (1986, 166). Claude Chapdelaine et ses collègues ont effectué des relevés archéologiques extensifs à Ajoaste-Cap-Tourmente et sur la Côte-de-Beaupré, dans le but de retrouver les villages que Cartier mentionne. Leur étude signale la découverte de vases, d'outils, de fragments de poteries et de haches, de meules et de polissoirs, et exhume les vestiges des murs de tranchée des maisons-longues, concentrés près du Petit-Cap. S'il demeure prudent sur ses conclusions, Chapdelaine termine son rapport en mentionnant que « tout porte à croire que la grande visibilité des maisons-longues a attiré l'attention de l'explorateur français [Cartier] et que la “demourance” nommée Ajoaste a très bien pu être la communauté iroquoienne installée devant le Petit-Cap¹² » (2023, 288).

Les pratiques autochtones d'habitation du territoire, rendant le lieu propice à s'y établir, ont eu un rôle majeur à jouer, plus tard, dans le choix de Samuel de Champlain d'installer des colons au Cap. Entre les voyages de Cartier et de Champlain, la communauté a quitté les villages qu'elle occupait en aval de l'Île d'Orléans, laissant Ajoaste en friche. C'est alors sur le sol riche de sédiments marins et littoraux de la plaine côtière que vont s'intensifier les premiers établissements hors-les-murs de l'Habitation de Québec, aux origines de la colonie française. En 1623, Champlain, jugeant l'endroit propice, y faisait récolter deux mille bottes de foin pour la nourriture des bestiaux à Québec.

C'est d'abord le « foin de mer » destiné aux bétails qui dirige l'attention des Français vers le Cap (Richard, 2009, 38). Le foin de mer est une appellation locale qui regroupe une diversité d'espèces d'herbes hautes poussant dans les marais intertidaux du fleuve Saint-Laurent, et qui inclut la spartine, le juncus et, bien sûr, le scirpe (Plante, 2005, 5). Venant en soutien à l'élevage, le foin de mer récolté sur les battures est une ressource vitale pour les seigneuries de l'époque et constitue une des principales motivations économiques à l'acquisition de terres dans la région

¹² Une brochure d'Environnement Canada sur la Réserve, parue en 1987, reconnaît la dénomination d'Ajoaste attribuée au Cap, mais le nom iroquoien n'apparaît plus dans les publications officielles subséquentes (Environnement Canada, 1987, 6).

(Harnois, 2005 et Plante, 2005, 157). Traditionnellement, le foin est tassé en balle et laissé à sécher dans la zone haute du marais côtier lui-même.

Francine

Dès 1667, le Séminaire de Québec, sous l'autorité de Monseigneur de Laval, devenu propriétaire des lieux, préside à l'établissement de la Petite-Ferme et de la Grande Ferme sur la plaine fertile. Plusieurs familles de colons s'installeront au Cap. Elles veilleront à la production agricole et à l'essor des habitations.

Francine

Le fief agraire connaît dès lors un cheminement unique au Québec. L'avantage technologique et économique des fermes du Séminaire, notamment par rapport aux seigneuries, accroît les valeurs immobilières, maisons de ferme et dépendances, vastes et confortables pour l'époque. Le personnel qualifié et les apprentis-artisans de l'école d'arts et métiers, disponibles sur place, contribuaient à l'entretien du matériel et à l'aménagement des bâtiments de la communauté religieuse.

Francine

Les « messieurs du Séminaire », comme on les nommait avec circonspection, détenaient, en plus de propriétés terriennes, un pouvoir religieux et politique écrasant. Contrairement aux seigneurs, dont l'autorité civile avait finalement peu d'emprise sur les décisions des communautés de colons, le pouvoir décuplé des prêtres du Séminaire pesait lourdement à tous les échelons de la vie sociale. Dirigée à partir de Québec, la petite société agraire du Cap s'organisait en fonction de ses chefs religieux et de ses propriétaires terriens. Elle a bénéficié d'avantages technologiques certains, et a prospéré sous la structure de pouvoir à la fois moral et territorial qu'assurait le clergé. Ce vécu culturel s'accordait à l'idéologie agriculturiste¹³, appuyée sur les dogmes et les croyances religieuses.

La structure de pouvoir mise en place au 17^e siècle a perduré, à la faveur du régime anglais et des privilèges accordés au clergé, jusqu'au milieu du 20^e siècle, résistant aux bouleversements sociopolitiques et aux changements apportés à la structure de la production.

¹³ À cet égard, l'historien Fernand Ouellet, dans son livre *Histoire économique et sociale du Québec, 1760-1850*, affirme que le « manque d'intérêt et souvent même l'absence des seigneurs laïcs, dont la plupart ne voyaient dans la seigneurie qu'un instrument de prestige social, et le caractère peu rémunérateur de l'agriculture favorisèrent l'influence du clergé, le seul groupe à s'occuper activement de ses fiefs » (1966, 9).

Certaines difficultés dues au désintéressement croissant des autorités du Séminaire pour ses fermes d'Ajoaste-Cap-Tourmente, liées à des problèmes de rentabilité et de coût de modernisation, ont finalement eu raison de l'organisation territoriale en vigueur depuis trois siècles. L'historien de la Côte-de-Beaupré Léonard Bouchard (1976) rapporte qu'au milieu des années 1960, le Séminaire accusait un déficit annuel de quarante mille dollars en coût d'opération de ses fermes au Cap. La perte graduelle de privilèges politiques, sociaux et économiques à la suite de la Révolution tranquille, a élimé les pouvoirs de gestion dévolus au clergé dans le domaine de l'éducation et contraint le Séminaire de Québec à sabrer de plus en plus dans ses propriétés agricoles et ses terres forestières groupées dans la région de Charlevoix, comme à Ajoaste-Cap-Tourmente et au Petit-Cap.

Francine

En 1969, le Service canadien de la faune (SCF) se portait acquéreur des terres agricoles du Séminaire. La transaction touchait la Petite-Ferme et la Grande Ferme, du ruisseau Blondelle à la pointe du Cap, et incluait le marécage intertidal et la zone montagneuse au-delà du faite du promontoire. Alors que le Séminaire cherchait depuis un certain temps à se départir de ses terres, le gouvernement fédéral y voyait un moyen sûr d'acquérir sans résistance la majeure partie de la localité. Le large contrôle territorial plaçait le Séminaire comme interlocuteur presque unique de la transaction. De petites parcelles, appartenant à des particulier-es, étaient enclavées dans le périmètre délimité par l'achat et seules deux d'entre elles, situées à l'est de la Grande Ferme, refusaient toujours de vendre leur terre au moment où ma mère écrivait son mémoire. Encore échaudé des expériences récentes et politiquement malsaines de Mirabel et du parc Forillon, le gouvernement fédéral a adopté une attitude conciliante vis-à-vis des petit-es propriétaires, négociant avec discrétion et de gré-à-gré, sans recourir au spectre de l'expropriation.

Francine

Le SCF prend donc possession, en 1969, des fermes d'Ajoaste-Cap-Tourmente et des battures frontales dans le but de créer une aire protégée favorable aux haltes migratoires printanières et automnales de la population des grandes oies blanches (bien que la Réserve ne voit le jour qu'en 1978). Sur le territoire désormais connu sous le nom de Réserve nationale de faune du Cap-Tourmente, s'amorce un changement d'orientation, du domaine traditionnellement agricole vers une réserve faunique que le gouvernement fédéral canadien administre.

Francine

Francine

Afin de réaliser ses objectifs, le SCF sillonne la plaine côtière de rigoles et d'étangs, petits écosystèmes maintenus artificiellement pour favoriser la nidification de la sauvagine et l'observation par le public d'une faune facilement accessible. Quatre marais, ceux de la Petite-Ferme, de la Grande Ferme, du Cap et des Graves, ont même été aménagés par le groupe pro-chasse Canards Illimités, dans le but de disposer de « mares à canards » où chasser la sauvagine¹⁴. Une infrastructure administrative et éducationnelle, propre aux réserves fauniques, prend également forme sur la plaine. Une série d'embauches fournit le personnel d'accueil et d'entretien, les guides et les technicien·nes de la faune, pigé·es parmi les gens du coin, comme Louis Matte et Élise. Les biologistes, les directeur·trices et les gestionnaires viendront plus souvent de Québec.

Francine

Certaines tensions se créent dans la communauté, puisque des chasseur·ses des environs continuent à pratiquer l'activité ancestrale – considérée maintenant comme du braconnage – au sein de la Réserve. Les expert·es du 35 millimètres s'opposent à ceux et celles du calibre 12. La police de Québec ne peut pas intervenir sur le secteur des réserves fédérales et un nouvel employé devient nécessaire : l'agent·e de protection de la faune. De nouvelles installations voient également le jour : les deux stationnements remblayés de gravelle, la route entre les champs, asphaltée depuis, le bassin de filtration, le centre d'interprétation près du ruisseau de la Friponne et le pavillon Léon-Provancher. Le maintien d'une agriculture de service, utile à l'entretien des champs, s'ajoute à ces aménagements. Traditionnellement exclue du contrôle de la population locale, même si elle s'intègre, de par sa vocation, à l'aménagement rural des villages limitrophes de Saint-Joachim et de Saint-Tite-des-Caps, la plaine côtière du Cap, en plein processus d'anthropisation, se muait plus que jamais en chasse gardée.

Francine

Outre les aspects conjoncturels de l'échange entre le Séminaire et le SCF, le partenaire gouvernemental incarnait l'agent par excellence du pouvoir décisionnel en matière de rationalisation de l'aménagement, le véhicule privilégié de l'idéologie du progrès et du contrôle. Le mythe de l'objectivité scientifique et technique, sanctionné par l'équipe de fonctionnaires et de

¹⁴ À l'image de son nom franchement déconcertant, Canards Illimités considère les canards et les oies comme une « ressource renouvelable » : « À nos yeux, la chasse à la sauvagine, si elle se déroule dans le respect des lois et de la pérennité, constitue une utilisation légitime et admissible d'une ressource renouvelable » (Canards Illimités Canada, 2025). Je reviens sur le groupe Canards Illimités et la question de l'exploitation de la nature à la prochaine partie (et ailleurs). Je formule une analyse critique des violences que perpétue la gestion des vies animales comme ressource au service de certaines personnes.

biologistes en place, rassure et garantit la sauvegarde des valeurs dominantes. Celles-ci sont assez éloignées du rapport à la nature et des savoirs des populations locales, que le pouvoir étatique perçoit à tort comme insensibles aux enjeux de préservation de l'environnement¹⁵. Le Séminaire ne pouvait trouver meilleur acheteur, le gouvernement offrant les garanties d'un apport monétaire et d'une gestion rationnelle de l'espace. L'ancienne élite cléricale en perte de vitesse cédait le pas à la nouvelle vague du pouvoir technocratique.

J'ai appris beaucoup de cette critique de ma mère, le mode de contrôle, qui annexe et enrôle une nature à ses fins. Ça me surprenait, au départ, de tomber sur cette partie du mémoire, un mémoire en environnement, qui ne faisait pas l'éloge des réserves de faune. Je savais que ma mère se sentait très bien là-bas, elle aimait s'y rendre, depuis l'enfance, lorsque la Réserve ne réglait pas encore la vie du lieu. C'était sa seconde maison, quelque temps avant – comme elle me l'a dit. Elle trouvait aussi quelque chose à redire et c'est délicat, parce que la Réserve procure un grand bien et ce bien ne doit pas se noyer sous la critique. Ma mère ne me partageait pas ses hésitations à haute voix. Alors j'ai appris de son texte et d'autres travaux. Je me suis mis à lire sur le sujet et plus je lisais sur la création des parcs nationaux en Amérique du Nord – un modèle de protection de la nature très en vogue au moment de la création de la Réserve du Cap –, plus venait se troubler mon image d'enfance d'une zone protectrice et harmonieuse, où m'attendait une nature à l'abri de ce qui la menace. Les oies revenaient, le Moqueur-Chat endiguait le marais et il était interdit de cueillir des plantes, de ramener une feuille chez soi. La Réserve fait un bien fou. Mais il y a une autre Réserve, une autre facette à la préservation de cet espace, beaucoup moins sage et écologiste que la première. Je crois que c'est ma principale ambivalence, l'indécision à laquelle je suis confronté : mon amour profond pour la Réserve et ce qu'elle accomplit – ce que les gens y accomplissent – cohabite avec ma reconnaissance grandissante de ses limites et de ses dommages.

Aux yeux de ses critiques, dont ma mère, une des principales failles au modèle des parcs nationaux pour assurer la protection de la nature est qu'il pose assez peu de problème à ce qui, dans le passé et actuellement, détruit les territoires et les milieux humides, nuit à la biodiversité et au

¹⁵ Dans ses recherches sur l'établissement des parcs nationaux des monts Adirondacks, de Yellowstone et du Grand Canyon, aux États-Unis, le sociologue Karl Jacoby s'intéresse à bon nombre de ces « préjugés de classe tapis au cœur du mouvement de conservation de l'environnement » (2021, 90). Jacoby démontre qu'avant l'intervention de l'État, il existait déjà une série de directives, implantée par les communautés locales, concernant l'utilisation acceptable du territoire.

développement des espèces, provoque et exacerbe les changements climatiques¹⁶. Il véhicule même une certaine image de la « pureté » de la nature, une pureté noble, forcément à préserver, et que la présence humaine entache.

Francine

Les anthropologues Adel Selmi et Vincent Hirtzel critiquent ce qu'ils nomment le « parquage » de la nature, dans l'ouvrage collectif *Gouverner la nature* (2007). Ce parquage, ou mise en réserve, nie d'une part la possibilité d'une cohabitation durable des humains sur un territoire naturel, et masque, d'autre part, la tolérance induite envers le saccage des zones propices au développement, qui, de par leur intérêt économique, n'auraient pas à être soumises au même souci écologique que les zones protégées. Étalement urbain, développement des industries et du port de Québec, agrandissement du réseau autoroutier (boulevard Dufferin-Montmorency et boulevard Sainte-Anne); la Réserve pallierait les dommages causés à la faune et à la flore sur les battures du Saint-Laurent, aux environs de Québec. Elle viendrait démontrer que le mode de production et d'organisation du travail actuel est soutenable, compatible avec les visées de protection des milieux naturels, de survie à long terme des espèces non humaines et d'adoucissement des impacts nocifs de ce rythme de vie. Il n'y aurait pas de contradiction entre l'accroissement accéléré des réseaux du commerce capitaliste, lancés à la recherche d'une captation illimitée de la richesse, et la préservation des espaces naturels.

« Parquer la nature » aide alors à la dissocier de la vie courante et à éviter de s'en soucier dans les décisions d'aménagement, qui touchent l'organisation des activités quotidiennes et du travail¹⁷. La nature se sépare de la vie ordinaire, elle devient cet endroit hors du temps, un espace figé dans l'image fantasmée que je m'en faisais, les volées spectaculaires d'oies blanches, où il

¹⁶ Sur les possibilités d'une protection non capitaliste de la nature, j'ai été marqué également par *Le vivant et la révolution* (2023) de Bram Büscher et Robert Fletcher, où les auteurs dressent un état des lieux du débat sur la conservation.

¹⁷ C'est à une vision spécifique et étreinte de la nature que renvoie ce projet (et la portée au sein de laquelle il serait réalisable). Comme le rappelle le géographe Jamie Lorimer dans *Wildlife in the Anthropocene* : « la vie sauvage est parmi nous. Elle comprend les éléments microbiens intimes qui composent notre flore intestinale ainsi que les plantes et les animaux féroces qui peuplent les écosystèmes urbains. Audacieuse, attachante, charismatique et méconnue, la vie sauvage persiste dans notre monde post-naturel » (cité par Büscher et Fletcher, 2023, 92). Revaloriser les écosystèmes urbains et accorder notre attention au concept de *postnature* n'indiquent pas cependant une prise à la légère des saccages et des morts que provoque volontairement le développement capitaliste hétéropatriarcal. Une pensée de la postnature n'oublie pas forcément qui est responsable de cet état, et ne s'accommode pas de ses dégâts sous prétexte que la vie arriverait à proliférer sous d'autres formes ou processus d'adaptations jusqu'ici. Elle cherche à souligner l'entremêlement indissociable qui unit les phénomènes plutôt naturels et les phénomènes plutôt culturels.

sera toujours possible de me ressourcer. Mais cette image n'est que la validation du mode de vie et d'inattention capitaliste, qui valorise la « protection » et la « conservation ».

Francine

Ces voies de croissance et de rentabilisation du milieu dérivent d'une conception particulière – adoptée sans réserve par les sphères du pouvoir politique et les milieux d'affaires – de protection et de conservation de la faune et d'écosystèmes exceptionnellement riches (une conception toujours dominante au Québec et faisant l'objet, étonnamment, de très peu de discussion). Elles surimposent à l'aménagement organisé par tradition depuis plus de 6 000 ans dans le cas du village iroquoien d'Ajoaste, un nouvel ordre où la protection de l'environnement se conçoit comme une mise en réserve de sites naturels. Une frontière nette est établie entre une nature en danger et l'humain, même si les pratiques de cohabitation locale et millénaire entre les espèces humaines et non humaines ont permis de rendre la zone si attrayante pour la faune, en aménageant, entre autres, de larges champs où les oiseaux migrateurs étaient libres de se poser, après les récoltes.

Francine

Depuis le dépôt du mémoire de ma mère, le territoire alloué à la Réserve s'est considérablement agrandi, sous une politique d'acquisition des terres agricoles mises en vente, à la municipalité de Saint-Joachim. Il est assez difficile d'obtenir des chiffres clairs sur la question et ces chiffres changent, selon à qui on s'adresse, mais la Réserve contrôlerait aujourd'hui la moitié des terres agricoles de la municipalité. Un village qui dépend de ses cultivateur·trices. Les oies aussi dépendent de ces champs dégagés, qui les hébergent lors de leurs haltes au sud du Québec. Les travaux agraires entretiennent une couverture végétale basse, constituée d'herbacées, faisant de la plaine côtière, à l'automne et au printemps, une vaste aire de repos pour le troupeau. Puisque la Réserve maintient cette pratique d'agriculture au service de la faune, les terres achetées aux cultivateur·trices ne changent pas de vocation. Cette différence n'en représente pas moins un bouleversement fondamental dans la gestion du territoire. La plaine devient bien moins intéressante à cultiver pour les gens du coin, des gens dont c'est le métier depuis longtemps, puisque des règles strictes de production en zone protégée s'y appliquent. Depuis 1969, l'utilisation des lots à des fins agricoles nécessite un permis du SCF. L'agriculture aurait pu tout autant disparaître du paysage sous tutelle, sans cette utilité évidente au maintien de l'écologie de l'oie blanche.

Considérant les coûts inhérents à la coupe et à l'entretien des prés, qui composent 80% de la superficie de la plaine côtière de la Réserve, le SCF opte pour le maintien de l'agriculture. La formule retenue consiste en des permis octroyés annuellement, pour chacun des lots, aux agriculteur·trices des villages voisins. Ces permis comprennent les spécifications quant à l'affectation des lots, culture ou, anciennement, pâturage, le type de culture (orge, avoine, maïs, etc.), la date de coupe, et, autrefois, le nombre d'animaux à faire brouter.

Francine

Peu au fait de la pratique agricole et peu intéressé par le savoir-faire des fermier·ères, le SCF, sous le contrôle d'Environnement et Changement climatique Canada, n'a jamais élaboré de planification à moyen terme relative au terroir, préférant composer chaque année avec la conjoncture. Cette planification négligente aboutit à un désintéressement croissant de la part des agriculteur·trices. Les lots à proximité du piémont et à l'est du territoire sont en friche depuis longtemps (ce qui fait le bonheur des bruants des prés), et le pâturage a disparu. De plus, la construction d'étangs artificiels pour la sauvagine, à l'inauguration de la Réserve, s'est faite au détriment d'une centaine d'acres autrefois cultivés.

Francine

Les fermier·ères ne possèdent plus les terres, qui leurs sont prêtées à bail; très peu d'espèces végétales peuvent y être plantées (ce qui favorise la monoculture); des contraintes encadrent les intrants agricoles, le temps et les méthodes de récolte. Ces solutions sont-elles bien ajustées à la vie des habitant·es du coin? Une prise en charge véritable du terroir aurait pu sauvegarder, dans une large mesure, un dynamisme local en accord avec l'aménagement limitrophe des villages de Saint-Joachim et de Saint-Tite-des-Caps. En lieu et place se creuse davantage le fossé culturel qui isole le Cap en réserve privilégiée à des fins récréatives.

Francine

Les décisions d'aménagement sur les territoires s'éloignent souvent du rapport vécu à l'espace et aux corps qui s'y situent. Elles évacuent l'histoire des passées familiaux des différentes espèces qui enrobent les lieux, les façonnent dans la durée. Ce sont eux et elles qui lui donnent une texture, une densité, et ils et elles en retirent quelque chose d'indispensable, en retour, le corps est marquée de l'intérieur par ses lieux de vie. Les espaces naturels, en tant que modèles imaginaires, sont ainsi organisés en fonction des pôles conceptuels d'une urbanité rationalisée et patriarcale¹⁸.

Francine

¹⁸ Dès le début de la pensée conversationniste en Amérique du Nord, la protection de secteurs naturels était perçue comme une façon, pour les élites, d'assurer les besoins en ressources de l'industrie et de lutter contre une prétendue

En 1969, Ajoaste-Cap-Tourmente n'est encore, dans l'esprit des nouveaux propriétaires, qu'un espace abstrait à développer. Trop modelé par ses habitant·es et associé culturellement à la vie agricole, le territoire demande une reconstruction selon le plan souhaité, issu des représentations de la nature que valide la culture institutionnelle dominante.

C'est ainsi qu'est entreprise, dans les plus brefs délais, une série de démolitions et de restaurations de bâtiments, afin de rehausser l'esthétique du paysage et de l'accorder à une image naturalisante de l'environnement. Je demande des précisions à ma mère :

Francine

Je m'en souviens pas – mais Réjean [son frère] dit qu'ils ont acheté des terrains aux cultivateurs et qu'ils ont démoli les bâtiments agricoles et les fermes qu'il y avait. Mais il y avait pas de maisons, pas de village, personne vivait vraiment là. C'était pour l'agriculture.

Quelques maisons se dressent dans les environs de la Grande Ferme et un petit nombre de familles habite tout juste à la limite des terres appartenant désormais à la Réserve. Ces terres étaient connues sous le nom du Domaine du Petit-Cap ou de la municipalité de Saint-Louis-de-Gonzague-du-Cap-Tourmente, fondée en 1917 par cession avec Saint-Joachim, et qui « incluait six fermes et plusieurs hectares de terres agricoles » (Leclerc, 111). En 1969, lors de la vente au Service canadien de la faune, la municipalité n'a conservé que 0,26 km² de ses terres. Figurant toujours dans les registres officiels de recension, Saint-Louis-de-Gonzague-du-Cap-Tourmente est la plus petite municipalité du Québec (ne comptant actuellement aucun·e résident·e) et est un vestige du régime colonial religieux (une des six municipalités à vocation religieuses sur le territoire québécois, « une situation quasi unique sur la scène internationale », Leclerc, 101).

dégénérescence de la virilité masculine chez les jeunes. Le rapport de 1873 de la Commission d'étude sur la création du parc national des Adirondacks aux États-Unis avance d'« importantes considérations de politique économique », en plus « des raisons sociales et morales qui recommandent la préservation de la forêt. » La fondation du parc rendra accessible, « auprès des jeunes gens à la mode de notre époque », des activités vouées à remplacer leurs « plaisirs violents, débilitants et avilissants » : « Afin d'encourager et promouvoir ces exercices naturels et sains chez les jeunes hommes de l'État, il est, dans une certaine mesure, nécessaire de préserver le gibier ainsi que la forêt qui lui procure refuge, » conclut la Commission (cité dans Jacoby, 2021, 41). Jacoby ajoute que ce lien, établi par le rapport, « entre une crise environnementale (déforestation et pénurie d'eau) et une crise sociale (urbanisme croissant et déstabilisation des modèles traditionnels de la virilité) rend bien compte des impulsions tant modernes qu'antimodernes qui, en une combinaison déconcertante, nichaient au cœur du mouvement conservationniste émergent » (2021, 41).

La loi autorisant sa fondation, adoptée le 22 décembre 1916 par l'Assemblée législative, fait état qu'une soixantaine de propriétés foncières, enregistrées au cadastre de Saint-Joachim, formeront la nouvelle entité placée, sans conseil municipal, sous le contrôle du Séminaire de Québec. Celui-ci jouira d'« autonomies opérationnelles et fiscales » (Leclerc, 103). Une communauté composée de familles d'agriculteur·trices et d'ouvrier·ères du Séminaire, largement abandonnée par l'autorité religieuse, a pu alors poursuivre son développement au pied du Petit-Cap. Le 19 septembre 1968, quelques mois avant que le gouvernement fédéral achète les terres, un article du journal *Le Soleil* annonce que les « 30 familles du Cap Tourmente » ont dû s'entendre avec la municipalité de Saint-Joachim pour subvenir à leur besoin en eau potable (Rivard, 1968). L'article rapporte que ces familles possèdent un revenu annuel moyen d'environ 2 000\$, soit l'équivalent de 17 500\$ en 2026. Le Ministère aura pris possession des champs et détruit les installations agricoles, et la sublimation esthétisante du paysage atteindra son paroxysme lorsque de vastes travaux de creusage d'étangs et de rigoles grèveront la plaine côtière. Ainsi épuré d'artéfacts indésirables, témoignant de l'histoire de ces familles, et doté d'aménagements fauniques maximisant la présence de la sauvagine à un lieu choisi pour l'agrément du public, Ajoaste-Cap-Tourmente deviendra le musée de la nature qu'on connaît aujourd'hui.

L'étang que le castor a aménagé, au Cap, près des chutes, n'est pas plus naturel, normal ou adéquat que les étangs et les rigoles du SCF et de Canards Illimités. Mais il faut remarquer que la nature, dans les réserves de faune, n'est jamais simplement « conservée ». Ni préservée dans un état de stabilité fantasmé, ni récupérée miraculeusement comme ilot restitué d'un passé harmonieux, la nature est un lieu façonné de symboles, de signes et de visions, humaines et non humaines. Dans les réserves et ailleurs, elle y est aménagée, exposée selon certains intérêts (comme la pérennité d'une « ressource » pour la chasse) et en fonction de certains principes, qui ne s'énoncent pas très souvent : en tant que culture institutionnelle, ces principes (et leur interprétation) paraissent aussi naturels que la nature qu'ils conçoivent. La Réserve génère ainsi une visibilité du monde naturel, un assemblage hybride, où une série d'interventions gestionnaires, plus ou moins intrusives, s'entremêle à l'autonomie du vivant.

Le caractère hautement spécialisé du territoire correspond aux valeurs et aux besoins qu'exprime une partie privilégiée de la population urbaine. Le morcellement territorial est une conséquence et une condition des contradictions spatiales inhérentes à l'idéologie et au mode de production que promulgue le milieu des affaires, aidé de l'État. Mais les critères technoscientifiques avancés comme catalyseur des actions et des objectifs de la Réserve trouvent peu d'écho auprès de la population locale. Celle-ci s'adapte difficilement au changement soudain de vocation territoriale, en 1969, comme en témoignent les nombreux actes de vandalisme à la propriété fédérale, pendant les premières années des aménagements côtiers. Aujourd'hui, l'histoire de résistance des villageois·es est évacuée du site, comme la richesse et la portée de la présence ancestrale iroquoise de Kaniatarowanenneh. Comment pourrait-on prendre ces présences au sérieux? Comment inscrire l'histoire de ces cohabitations à nos actions écologiques, quand nous avons tellement tendance à les gommer?

Ces questions nous demandent, comme le suggère van Dooren, de repenser le modèle de préservation selon un travail d'héritage. Comment ce travail, attentif aux voix qui ont peuplé et modelé les lieux, peut-il jeter les bases plus solides de la continuation des espèces, assurer davantage l'ouverture des trajectoires vécues des individus qui en dépendent? Comment peut-elle être le territoire fertile à partir duquel se pense et s'active une éthique véritablement aimante des mondes pas juste humains? Dans mon cas, le travail d'héritage est un geste de l'écriture. C'est elle qui me place sur ce sentier du legs, de la transmission, et c'est par cette démarche qu'une attention est accordée aux soulèvements comme aux chants qui s'amenuisent, dans ces instants de danger climatique, de disparition des espèces et de perte des souvenirs. Il faut ouvrir la Réserve et ses préoccupations, en prenant acte des paroles qui l'habitent, redécouvrir la sonorité particulière des voix qui remuent le territoire.

Je m'entête à réécrire leurs chants pour ne pas les oublier.

1.3 Les oies cacardent

L'air du printemps déborde de musique. Dès qu'on met les pieds à la Réserve, les chants, l'animation et les caquetages nous submergent. On voit les prouesses de vol des hirondelles, les vrilles et les plongées sans battement d'ailes, mais les autres oiseaux se tapissent dans les prés et

les fourrés, hébergés au cœur des branches d'un orme. Un moqueur-chat se cache peut-être sous les fougères qui déplient leur tête, à ce moment de l'année, étirée vers la chaleur de la saison. Des petits cris attirent l'attention vers un peuplier qui vieillit. On cherche entre ses branches, les feuilles sont ouvertes et denses, on affine le regard puis on croit voir quelqu'un. Une forme, un jaune, les deux bandes qui la distinguent, couleur canari, au-dessus des yeux fronçant les sourcils. Un gros-bec errant annonce son arrivée ou l'emportement de son départ.

On entend leurs voix avant de les voir. Elles ne nous laissent pas tranquilles. Dans son livre *Almanach d'un comté des sables*, le forestier et écologiste établi au Wisconsin Aldo Leopold décrit l'arrivée des oiseaux dans le bois derrière sa maison et s'intéresse à la composition du paysage sonore qui en résulte. Tôt le matin, Leopold gagne un banc, écoute et prendra note de la série d'interprètes qui relaient leurs chants à mesure que le soleil se lèvera. Chacun semble avoir son heure de convocation dans cette « cérémonie quotidienne » (2022, 64). Mais rapidement, les paroles s'entrecroisent et les voix digressent :

le troglodyte [...] explose en vocalises. Une demi-douzaine de ses congénères donnent de la voix et cela tourne au tintamarre. Gros-bec, moqueurs, parulines, merlebleus, bulbuls, tohis, cardinaux, tous s'y mettent. Ma liste consacrée d'interprètes, rangés par ordre et horaire d'entrée en scène, hésite, fluctue, s'interrompt, car mon oreille ne parvient plus à distinguer les priorités (65).

La composition sonore du Cap ressemble à celle du Wisconsin de Leopold. On retrouve d'ailleurs, aux deux endroits, mais à différents moments de l'année, plusieurs des mêmes espèces migratrices, les gros-becs errants et les moqueurs roux, les parulines à croupion jaune et les tigrées, les autres, qui connaissent ce parcours, le chemin à emprunter entre le Cap et les séjours au Wisconsin.

J'ai cherché bien longtemps, moi aussi, comment suivre l'écriture et prendre note de ces sonorités. Le courage de convoquer ces voix. J'ai fait souvent des ajustements. Je portais ces dettes et je ne savais pas sur quel fil tiré en premier. La première image à montrer, le premier fil. Je n'arrive pas à le reconnaître, pas encore, à reconnaître la couleur du tissu, et le chemin de l'écriture m'échappe. J'ai l'impression qu'il suffit de tenir ce premier morceau pour soulever le reste, les pièces à assembler, les pages se colleront d'elles-mêmes, bien ajustées ensemble, bien suivies. Et que si tout ne s'assemble pas seul, c'est que je ne suis pas parti au bon moment, ce n'était pas la

bonne saison, je n'avais pas reconnu les signes ou c'était un signe trompeur qui me faisait marcher. Le territoire apparaissait sous les yeux, à cet instant du texte, mais il s'ombrageait, s'ennuageait. Je perdais la vision qui assuraient l'assiduité des attaches.

Je ne voulais oublier personne.

Je me voyais encore en contrôle, c'est-à-dire que cette idée du bon fil à saisir témoignait de la persistance déroutante des ambitions sur le savoir. Je n'étais pas prêt au réapprentissage dans lequel je m'engageais, parce que j'en avais peur. Parce qu'au bout du fil, après avoir vidé mes bagages, je devrai réapprendre à être quelqu'un pour ma mère, en sa présence. Réapprendre nos rôles respectifs. L'écriture me demandait déjà de changer les pôles, ou au moins de douter de la stabilité de notre rapport, son aspect « pour toujours », les habitudes où nous sommes bien et proches l'un·e de l'autre. Nous savons comment être ensemble. Les rôles de soin, de partage, de discussion. On sait depuis longtemps comment se parler, se comporter et se faire rire.

Il fallait partager son temps entre la place des oiseaux, l'intimité qu'ils déploient, les oies à placer au centre de l'écriture, cet amour profond que le Cap inspire, les déceptions qui me happent face au mépris de ces vivants, et ce qui arrivait et venait à accaparer le temps.

J'étais peut-être pris dans un cercle, fait de pensées que je voyais difficilement, pris et à l'aise dans leur récurrence. Dans cette relation maternelle très difficile à rompre, celle que décrit Plumwood :

Différents courants de la théorie féministe s'accordent pour reconnaître que les mères sont invisibilisées. Les aptitudes physiques, personnelles et sociales transmises par la mère, qui sont pourtant d'une importance primordiale, sont considérées comme le préalable de l'apprentissage *réel*, associé à la sphère masculine de la raison et de la connaissance. La mère elle-même est reléguée au second plan, et son statut est établi en relation à son enfant ou au père de celui-ci, tout comme le statut de la nature est établi en relation à l'humain compris comme fournissant à ce dernier son « environnement ». Et de même qu'en Occident l'identité humaine est définie par opposition à la nature (et au prix du déni de cette dernière), de même le produit de la mère – typiquement : l'enfant masculin – définit son identité masculine par opposition à sa mère et tout particulièrement à ses fonctions nourricières, qu'il cherche à expulser de sa propre personnalité en les remplaçant par la domination et par la réduction des autres à un statut instrumental (2025, 47).

C'est cette idée que soulève Plumwood, celle qui venait barrer la route, que la mère prépare l'enfant à l'apprentissage, un apprentissage réel et profitable qui est à suivre ailleurs, hors de la maison et loin d'elle. Les mères donneraient à tous·tes, plus ou moins, le même sac de capacités et de débrouillardises, très associé à la survie et à la nature, ce qu'il faut faire pour demeurer vivant·e et en santé, et son travail, le travail de la mère, serait accompli une fois ces compétences de base transmises. L'enfant sera prêt à recevoir l'éducation scolaire patriarcale, de laquelle on apprend véritablement quelque chose (le métier). Cette pensée réquisitionnait le mémoire de ma mère. Si le travail des mères se réduit à la reproduction, la passation immuable des connaissances qu'elles ont elles aussi reçues de leur mère, que restait-il à réécrire qui n'était pas déjà su?

L'écriture déplace cette attente, qui restreint son mémoire à une source de réconfort, de bonheur et de soin. Une base à partir de laquelle je me lance et qui m'ancre au territoire. C'est tout ça, son texte est fort et attachant. Mais il s'agit du produit d'une recherche universitaire, de cycle supérieur, en sciences de l'environnement, écrit par une personne qui a fait du Cap sa spécialité. C'est un texte qui se tient déjà seul, ses pairs et les géographes qui lui ont enseigné sa discipline l'ont reçu et validé. Son expertise ne se réduit pas à un décor inspirant et même hors d'une institution qui le certifierait, l'apprentissage que je réalisais auprès de ma mère était déjà bien réel.

Je réapprenais à écrire un texte où je n'avais pas la maîtrise du contenu et du savoir, où je déplaçais la position de l'expert·e, et ça allait de pair, c'était comme reforger cette identité du fils, les bases habituelles de sa performance, au moins tenter la refonte, non en opposition à la nature et à la mère, mais en complicité avec elles, en accord. Pour Plumwood, une position de domination, la perspective du maître, impose son contrôle sur les femmes et la nature et bâtit son identité sur le déni de la dépendance dont il a déjà été question, qui désavoue ce que nos vies empruntent et doivent à la mère, aux parents, aux êtres vivants et aux espaces naturels. Retracer nos appartenances, reconstruire le chemin vers ce qu'on emprunte, fait germer une attention à l'ensemble des voix qui les crée, à leur maillage et leurs points de couture.

Il est délicat de constituer des manières dont nous pouvons parler avec ces voix, comme celles des oiseaux, nourrir le dialogue, à l'heure de leur suppression de masse. Je lis qu'un tiers de la faune aviaire a maintenant disparu de ses milieux de vie en 30 ans (Labrecque, 2019) et les insectivores sont frappés de plein fouet. Je suis le contemporain de trois milliards d'oiseaux de

moins que ne l'a été ma mère, à mon âge. Comment puis-je faire le deuil de ce que je n'ai pas vécu, l'expérience de première main de ces volées démesurées qui obscurcissent le ciel? Des chants truffant les forêts? Comment faire le deuil de ce qui ne m'a été que rapporté?

Il pleut des oiseaux et les oiseaux tombent du ciel. Chacun est une goutte d'eau que l'air ne supporte plus. C'est une métaphore de l'extinction que je retrouvais, qui a réussi à se forger. Mais ce n'est pas que ça, non plus, c'est autre chose qu'une métaphore. C'est une phrase qui décrit bien ce qui se passe, ce qui s'est passé. Le roman *Il pleuvait des oiseaux* (2011) de l'écrivaine Jocelyne Saucier prend comme point de départ les grands feux qui ont ravagé le nord de l'Ontario en 1916. Pour composer le roman, Saucier a parcouru le territoire autrefois brûlé, elle est allée à la rencontre des familles qui ont vécu ces événements, dont une dame âgée, enfant de survivant·es. « La dame que j'ai rencontrée, une vieille dame de 82 ans, son père est un survivant et c'est elle qui m'a dit qu'à cause du manque d'air et de l'extrême chaleur, que les oiseaux mourraient en plein vol, » raconte l'autrice. « Elle m'a dit qu'ils tombaient à leurs pieds comme de la pluie et c'est comme ça que m'est venu le titre. » Après la parution remarquée de son livre, Saucier retrace la dame en question : « Je suis retournée voir cette dame-là et je lui ai dit que j'avais écrit ce livre-là et que le titre venait d'elle, de ce qu'elle m'avait raconté et je voulais la remercier. Et elle m'a dit : "J'aimerais tellement ça me rappeler que je vous ai rencontrée" » (Parent-Bouchard, 2016).

Le roman de Saucier lutte contre ces pertes, des pertes conjointes et entremêlées. Une intersection importante se dresse entre les deux, entre l'extinction des espèces et l'effritement des souvenirs. Les deux imposent une disparition. Une rupture des transmissions, la fin d'une forme particulière de vivre. Une manière pérenne d'habiter s'éclipse dans les deux cas. Si la dame âgée connaît un moyen de se souvenir, c'est bien par le roman de Saucier et l'histoire de son écriture. L'autrice reprend ses paroles, elle réécrit une partie de son histoire. On oublie aussi. On oublie ce qui est arrivé au territoire, comme la séquence des feux qui l'ont marqué. Le langage doit affronter ces pertes. Il faut parler longuement et en détail de la désaffection.

Lorsque j'étais enfant, le bruit des oies m'assourdissait. Un vacarme résonnait lorsqu'elles se rassemblaient sur les champs récoltés. Elles s'étendaient entre les marais et l'affairement rocheux du Cap et laissaient entendre leur fanfare, leurs plaintes de soldates. Un couac, un cri geignard. Le son venait de partout, percutait la falaise dressée derrière elles et faisait son nid dans

mes oreilles. Il n'y avait pas de notes à distinguer, pas de mélodie à suivre. Les oies ne chantent pas, elles cacardent – ce mot bruyant a été inventé pour elles. Toujours dans son *Comté des sables*, Leopold décrit le son comme un « aboiement sortant des nuages ». « Il est étrange, dit-il, de voir comment le monde dresse l'oreille à ce bruit » (2022, 93). Morency le perçoit aussi comme un « tumulte d'abois et de jacassements » (2020, 26). C'est un aspect de la présence des oies, de leur façon unique d'habiter. Elles arrivent en essaim, blanchissent le territoire et couvrent les bruits qui l'animaient – les couinements des colibris, les pépiements du passerin indigo – du battement de leurs tambours.



Figure 1.3 Houak-Houak-Houak (panneau à Ajoaste-Cap-Tourmente)

Entre l'extinction de masse des oiseaux et le tumulte des oies, il y a un nœud, un écart. Un courant ne passe pas. Le saccage des milieux de vie affecte les oies, bien sûr, mais d'une façon différente de celle qui, par les infrastructures du commerce mondial, le développement urbain et de notre mode de vie, les installations de production et de distribution, anéantit ou met en péril les vies animales. Les biologistes spécialistes de l'espèce ont longtemps considéré, ces dernières années, les oies comme « surabondantes » (Table de concertation sur la gestion de la Grande Oie des neiges, 2013, i). Loin de tomber en trombe ou de nous assourdir par leur silence, les oies sont nombreuses à broyer dans leur gosier les racines de scirpe, à déposer et couvrir leurs œufs au nord.

La précarité écologique s'avère aussi une affaire d'espèce *abondante, populeuse, nataliste*. Comme l'espèce humaine, la grande oie des neiges, d'un point de vue populationnel, se porte à merveille dans l'ère de l'extinction.

Francine

Au seuil de la disparition en 1900, l'oie a connu une progression rapide du total d'individus présents dans la volée. Les nombres records obtenus au début des années 2000 (plus d'un million d'oiseaux) et stabilisés depuis, assurent la survie et la prolifération de l'espèce. Il faut prendre garde toutefois, comme le suggère l'historien de l'environnement Etienne Benson, « de réduire l'épanouissement à une simple abondance quantitative et à une distribution biogéographique » (cité dans van Dooren, 2022, 376). Pour les administrateur·trices des réserves et les biologistes, le succès de gestion d'une espèce se réduit trop souvent à une croissance populationnelle, un natalisme exubérant. Ou, au contraire, à la sanction d'abattages massifs. Nous devons réfléchir à ce que pourrait signifier l'épanouissement des oies, au-delà de leur démographie ou du respect des aires protégées où nous les assignons à résidence – et desquelles elles devraient pouvoir déborder, si elles le souhaitent. Une définition trop étroite de la maison peut servir de justification à un retour vers soi, à un repli vers le connu et les façons de faire convenues. Quelles stratégies créatives les individus de cette espèce déploieraient pour régler eux- et elles-mêmes les problèmes rencontrés, comme la diminution de la repousse des sources de nourriture, au marais protégé? C'est aussi ça, respecter la trajectoire de vol¹⁹ d'une espèce, ouvrir l'héritage à un changement de territoire et à une réorientation de ce qui est dit, de ce qui est vécu.

Je cherche une écriture qui maillera les voix qui peuplent ma thèse : celles indisciplinées des passereaux, celle qu'on tait de la mère et celle exubérante et forte des oies. C'est un défi mémoriel de les tenir conjointement. Je crois que ce défi demande une réflexion sur la reprise, les formes de citation de la parole, dépassant l'obsession d'un sens fixe comme d'une nature figée.

La fermeture du texte et la fermeture de la Réserve contribuent toutes deux à la stagnation du sens. Le texte clos s'établit dans une institution rigide et répond à un but précis – l'avancement

¹⁹ L'expression « trajectoire de vol » (*flight way*) désigne, pour van Dooren toujours, le devenir d'une espèce en tant que réalisation intergénérationnelle et interspécifique : une manière de vivre léguée d'une génération à l'autre, toujours actualisée chez les individus présents, mais dont le futur est ouvert à la chance et à la modification des façons de faire. Elle permet de prendre au sérieux l'extinction d'une espèce bien avant que son ou sa dernier·e représentant·e ne disparaisse, si les individus de cette espèce s'avèrent incapables de vivre comme ils et elles l'entendent.

de la science, l'obtention d'un diplôme. Il est dirigé et déployé dans un esprit et un territoire obtus. Ses mots et son assemblage valorisent la conventionalité de sa signification, qui témoigne après coup, les mots suivent en retard la réalité et sont la preuve des expériences qu'on a menées, des conclusions obtenues. Et la Réserve, la conservation des espaces naturels sous tutelle, affûte aussi les notions de stabilité et de prévisibilité comme preuves, du succès, cette fois, de la gestion : la repousse constante du marais à scirpe, les projections de la population d'oie, les travaux incessants de restauration des étangs artificiels. On se bute à une nature et à un sens qui sont voulus figés une fois pour toute, confinés à la volonté d'un·e auteur·trice-gestionnaire.

Francine

Le terrain poétique déploie une première stratégie d'égarement prémédité du sens. Mais je ne cherche pas à opposer science et poésie, car c'est souvent une prise de parole commune qui amorce la révision de nos manières de dire. Sans une compréhension fine, il arrive que les oiseaux soient piégés dans un symbolisme élogieux de l'immensité de la nature et de la liberté qui appesantit leurs ailes, masquant les grandes contraintes avec lesquelles ils sont aux prises – les grands dommages causés à leur environnement et aux autres vivants dont ils dépendent. Dans le cas des oies, la sacralisation de l'espèce démontre l'émergence d'une certaine perception environnementale, une représentation paradisiaque du monde sauvage, qui teinte nos poèmes et nos politiques publiques. Au Cap, sur la Côte, à Québec et jusqu'à Ottawa, dans les bureaux de la gestion faunique, on retrouve cette idée de la fixité débordante des oies, dont le retour biannuel certifierait le succès de sauvegarde de la nature. Il en résulte des situations assez confuses et contradictoires, qui sont la conséquence d'un décrochement culturel évident.

Il est possible, pour revoir la fixité du sens, de s'intéresser aux manières multiples dont celui-ci est remis en circulation. La citationnalité du langage nomme la disponibilité de toute parole à la reprise, la redécouverte ou le recadrage, dans un nouveau lieu de production; possibilité toujours présente dans le discours, la citationnalité indique le double risque de parler et l'opportunité d'un saisissement. Pour le linguiste Roman Jakobson, « tout message poétique est une sorte de citation et présente tous les problèmes spéciaux et compliqués que le “discours à l'intérieur du discours” offre au linguiste » (2003, 238). Jakobson conçoit cette citationnalité du langage poétique comme allant de pair avec son ambiguïté « intrinsèque », puisque c'est l'ambiguïté des pôles de destinataire·trice (qui parle ou écrit?) et de destinataire (qui entend ou lit?) qui régule la reprise du message dans une nouvelle position de parole. Dans un roman, par exemple,

un dialogue entre des personnes peut s'interpréter aussi bien comme une représentation de leurs pensées, comme un choix argumentaire de la narration et comme une adresse au lectorat. Les sens se superposent et entrent en lutte, dans le même passage. C'est en jouant sur les situations de l'adresse qu'on réveille la poésie de la parole. Par là, écrit Jakobson,

un principe de répétition est acquis qui rend possible non seulement la réitération des séquences constitutives du message poétique, mais aussi bien celle du message lui-même dans sa totalité. Cette possibilité de réitération, immédiate ou différée, cette réification du message poétique et de ses éléments constitutifs, cette conversion du message en quelque chose qui dure, tout cela en fait représente une propriété intrinsèque et efficiente de la poésie (239).

En offrant un déplacement des rôles de producteur·trice du message, on pourrait donc dynamiser la conversion de la parole dans le temps, promouvoir et encourager sa passation. C'est entre autres ce que permet la double reconnaissance qui se déploie ici : dans une étudiante qui écrit un mémoire de maîtrise pour son directeur et ses évaluateur·trices, il y a aussi une mère qui écrit pour son fils, il y a le brouillage et la convergence de nos voix.

Dans cet extrait de son livre, Jakobson semble toutefois mettre en opposition la fonction poétique du langage et sa fonction référentielle. Le moment où le sens devient évasif repousserait celui où le sens tend une main claire vers le « monde réel », lorsque la décidabilité de « ce dont il est question » n'est plus un problème. Ce n'est que dans le premier cas, pour Jakobson, que de multiples destinateur·trices citeraient déjà le langage de l'intérieur. La citationnalité ne s'activerait qu'en régime poétique.

Les travaux du philosophe Jacques Derrida marquent une étape importante de la pensée sur la citationnalité, en ouvrant les conditions qui la rendent possible et en repoussant l'idée de « fonctions » stables du langage. Pour Derrida, la citationnalité (ce qu'il nomme l'itérabilité) est un trait essentiel de toute prise de parole. Dans sa communication *Signature Événement Contexte*, Derrida met d'abord en question le présupposé du « contenu déterminé » ou du « sens identifiable » d'une production linguistique. Il refuse l'idée selon laquelle l'écriture ne serait que la « transmission » de ce sens (1972, 369). L'écriture dépasse chez Derrida le « moyen de communication » (369), mis au service de la diffusion d'un message que cernerait définitivement

le contexte ou l'intention d'écriture. Le rôle fixe de l'écriture, tout ce qu'elle permettrait, pour cette vision consensuelle à laquelle Derrida s'oppose, c'est de communiquer, de se parler entre absent·es. Elle étendrait les capacités de la parole et n'en serait qu'une extension, se contentant d'en combler les limites, sans affecter l'état du langage ou la nature des idées qu'on véhicule. Elle saurait suppléer aux *absences* qu'elle postule – absence des destinataires, bien sûr, présumée dans un texte écrit qui se destine à être lu *ailleurs* et *plus tard*. Mais Derrida note aussi l'absence radicale de la personne qui écrit et qui laisse sur le papier une « marque [...] qui se coupe » d'elle (372).

Pour Derrida, les absences de l'écriture imposent une révision beaucoup plus radicale qu'il n'y paraît des actes de parole. Ce qu'il nomme la « disruption de la présence dans la marque » (390) est due à la vulnérabilité de toute écriture à sa réécriture. La parole est susceptible d'être déplacée dans de nouveaux environnements, qui témoignent des redéfinitions accessibles au texte. Le terrain est précaire et le contexte mouvant. La question de la lisibilité même de l'écriture (sa « fonction » selon Derrida) se trouve liée indissociablement à sa capacité à être reprise – le caractère « répétable » de la trace (392) –, c'est-à-dire à être signifiante en retrait de ses origines, puisqu'un texte peut être compris malgré l'indécidabilité des intentions de son écriture et de la rencontre totale avec son contexte de production. Cette itérabilité essentielle du signe met le sens en déroute, elle conduit à son soulèvement. C'est la possibilité du « prélèvement et de la greffe citationnelle » (381) qui place un sens en dérive, satisfait par aucun contexte permanent. Derrida en fait même une condition de son fonctionnement comme signe.

La réitération du texte de ma mère démontre que même une situation de parole hyper codée, comme peut l'être un mémoire de maîtrise, ne s'épuise pas dans son contexte. Il présente une partialité inévitable. Le texte peut être repris, relancé, mené à d'autres territoires. Et ce n'est pas que l'intention d'écriture de ma mère disparaît, bien au contraire, on apprend encore des informations sur l'écologie d'Ajoaste-Cap-Tourmente et on pourra difficilement imaginer une situation de réécriture de ce texte qui serait entièrement dépourvue de la factualité nécessaire à l'obtention d'un diplôme universitaire. Mais il n'y a plus de « saturation du contexte », ou saturation du texte par son contexte – cette clôture de l'environnement. Si les intentions de parole s'échappent sous l'analyse de Derrida pour faire place à une plus libre circulation des mots, il faut prendre garde d'y voir une déconnexion entière de ses milieux :

Tout signe, linguistique ou non linguistique, parlé ou écrit (au sens courant de cette opposition), en petite ou en grande unité, peut être cité, mis entre guillemets; par là il peut rompre avec tout contexte donné, engendrer à l'infini de nouveaux contextes, de façon absolument non saturable. Cela ne suppose pas que la marque vaut hors contexte, mais au contraire qu'il n'y a que des contextes sans aucun centre d'ancrage absolu. Cette citationnalité, cette duplication ou duplicité, cette itérabilité de la marque n'est pas un accident ou une anomalie, c'est ce (normal/anormal) sans quoi une marque ne pourrait même plus avoir de fonctionnement dit « normal ». Que serait une marque que l'on ne pourrait pas citer? Et dont l'origine ne saurait être perdue en chemin? (381)

La citationnalité – l'itérabilité de la parole – est le point commun de nos tentatives de signification, qu'elles soient poétiques ou non. Cette fois, l'éclipse des personnes du discours marque les tracés du sens (376). Et donc, si chez Jakobson, c'est par l'ambiguïté des positions de parole que la dérive citationnelle déjoue la fixité du sens (ce qui explique son isolement en régime poétique), c'est plutôt leur dissolution qui, pour Derrida, convie la possibilité constante de l'itération. Contexte toujours en reste, conscience intentionnelle discréditée à elle-même, sens échappé et pulvérisé. Ce qu'on conçoit plus facilement comme des traits particuliers de l'écriture (citation, absence, écartement de la marque) sont en fait constitutifs de nos expériences du langage – et même de signification.

Il y a encore le danger de considérer les pratiques concrètes de citationnalité comme des usages dérivés, secondaires, non sérieux du langage ordinaire ou de notre utilisation réelle de la parole. La citation et la reprise sont tour à tour établies comme des usages parasites du langage, une menace à son fonctionnement, un site spéculaire ou une sorte « de lieu de perdition externe dans lequel la locution pourrait toujours ne pas sortir, qu'elle pourrait éviter en restant chez soi, en soi, à l'abri de son essence » (387). Face à elle, l'usage ordinaire ou sérieux créerait une sorte d'originalité et de singularité primaires, indissociables d'un événement et d'un acte de parole. Derrida avance, au contraire, que c'est par l'itération, la codification et la conventionalité qu'un acte de parole est repérable comme tel, compréhensible ou lisible jusque dans ses originalités les plus radicales. Il n'y a plus d'usage primaire et secondaire du langage sous cette perspective, c'est-à-dire un texte original et ses reprises, mais une « typologie différentielle des formes d'itération » (389), qui reconnaît la pluralité des manières dont la reprise s'institue. L'itérabilité du langage est tout aussi active dans le mémoire de ma mère que dans ma réécriture de son mémoire.

Derrida pointe de plus, à quelques reprises dans *Signature Événement Contexte*, vers une structure de l'itérabilité agissant dans un au-delà du langage et de la communication. Une pensée de la répétition, inspirée de l'écriture, réviserait jusqu'à la primauté accordée à la pleine présence à soi :

je voudrais démontrer que les traits qu'on peut reconnaître dans le concept classique et étroitement défini d'écriture sont généralisables, écrit-il. Ils vaudraient non seulement pour tous les ordres de « signes » et pour tous les langages en général mais même, au-delà de la communication sémio-linguistique, pour tout le champ de ce que la philosophie appellerait l'expérience, voire l'expérience de l'être : ladite « présence » (376-377).

S'il propose plus loin que l'expérience ne saurait se dissocier du « champ de la marque », Derrida reste assez évasif sur le repérage de l'itérabilité expérientielle et sur ses conséquences. De quelle manière les traces itérables agissent-elles sur le sujet? Comment la répétabilité du signe le fonde-t-il?

C'est la philosophe féministe Judith Butler qui répondra le mieux aux hypothèses de Derrida, en prenant ces questions pour cible dans son livre *Ces corps qui comptent*. Usant de la réflexion de son prédécesseur sur l'itérabilité de l'expérience, Butler lie la notion de performativité du genre à la formation du sujet par le pouvoir chez Michel Foucault. Actions de performativité et gestes du pouvoir s'établissent tous deux sur les assises de la recitation, ils engendrent par-là des espaces et des corps qui prennent matière et viennent à compter. La performativité, d'abord, correspond à ce remplacement de la référence passive à un corps – la constatation du genre « après coup » – par l'émergence d'un sujet genré dans la récurrence des actes d'interpellation qui participent à « l'inculcation répétée d'une norme » (2009, 21). Et le pouvoir n'a d'effet que par cette répétition de normes, la recitation permanente des lois qui l'impose et le matérialise – il est une habitude formative. C'est ainsi que pour Butler, « la matérialité du sexe est construite à travers la répétition ritualisée de normes » (12), où la réitération des positions de domination influent sur la capacité des corps à se faire corps.

Butler poursuit l'ouverture derridienne de la citation à tous les « actes », explicitement linguistique ou non, comme reformulation de ce qui a été :

Le concept dérivé d'itérabilité, formulé en réponse à la théorisation des actes de discours par John Searle et John L. Austin, implique aussi que tout acte est lui-même une recitation, la citation d'une chaîne d'actes antérieurs qui sont impliqués dans l'acte présent et qui vident perpétuellement tout acte « présent » de sa présentéité (23-24).

La répétition semble vouée à sa réduction dans le saisissement d'un acte – événement unique et en apparence épuisé dans le présent. Il se manifeste comme tel par une « dissimulation citationnelle », qui fait croire à la présence et au présent essentiels de l'acte, alors qu'il surgit d'un passé et d'une absence qu'il réitère. « En ce sens, un “acte” est toujours une défaillance de la mémoire, » écrit Butler (23). L'acte est cette défaillance, la défaillance mémorielle de la répétition.

Rencontrer l'action citationnelle dans un événement apparemment singulier d'écriture revient à activer la disponibilité du passé et à agir dans les vivacités de la mémoire. C'est une pensée qui déjoue les arrogances de l'expertise. Butler attise la circulation du sens, sa dispersion dans de nombreux champs d'action :

Il me semble en effet – et il y a là quelque chose d'encourageant – que l'on écrit dans un champ d'écriture toujours plus grand et moins maîtrisable que celui sur lequel on maintient une autorité provisoire, et que les réappropriations inattendues d'un ouvrage donné dans des domaines auxquels il n'avait jamais été consciemment destiné sont parmi les plus utiles (34).

Un mémoire de maîtrise en sciences de l'environnement peut-il se rendre utile ailleurs que dans ce domaine? Utile pour d'autres personnes et à d'autres moments? Peut-il être la passation d'un héritage vivant? Je crois que oui, bien sûr, mais la lucidité de la répétition est essentielle pour éviter de faire du mémoire de ma mère *une matière première*, à laquelle je donnerais forme. Dans *Ces corps qui comptent*, Butler renvoie au travail de la professeure en sciences politiques Wendy Brown, en particulier à sa critique du rapport genré à la forme et à la matière. Brown s'intéresse à la question dans *Manhood and Politics*, dans la foulée d'une critique de la politique masculiniste de Machiavel :

Les termes « matière » et « matériau » viennent du latin *mater*, qui dérive, à son tour, du grec *ule*. Les termes grecs et latins signifient tous deux « mère » et « matière », et le terme grec signifie également « bois », « forêt », « bois d'œuvre », « ressource dont on fait un objet » et « tronc d'arbre ». À partir de cet éventail de significations, deux explications possibles du lien mère-matière se dégagent : (1) l'homme perçoit le bois

ou les forêts comme une matière pour ses entreprises de la même manière qu'il considère les mères, c'est-à-dire comme « la matière dont une chose (un artefact ou un enfant) est faite » [...]. (2) Si mère et femme sont idéologiquement synonymes dans la culture patriarcale, alors le terme « matière » désigne les femmes en général, non seulement les mères. Dans ce cas, les sens multiples de *mater* révèlent une facette plus générale de la relation de l'homme à la femme et de son attribution de genre au monde : les femmes sont perçues comme un matériau qu'il peut utiliser, à son service ou auquel il peut imposer une forme [...]. En d'autres termes, la femme-matière-mère est opposée à l'homme-forme-père et la première n'existe pas seulement pour l'usage du second, mais est aussi perçue comme ayant une forme et un but grâce à lui (1988, 87-88, je traduis).

Il ne suffit pas de rappeler l'indépendance du texte de ma mère, d'affirmer que son texte a déjà une forme, possède déjà une pertinence pour son domaine, émane déjà d'une experte (même si tout ça est bien vrai), il ne suffit pas de prendre quelques précautions épistémologiques, une fois juste ici, pour échapper à ces habitudes de formation, à ce qui s'est imposé, a été imposé à coup de réitérations forcées, à la longue et à la longue, ce qui sculpte de l'intérieur nos rapports aux savoirs, à l'apprentissage et à la formation culturelle. Ça se joue au-dessus de nous, ma mère et moi, au-dessus et par (malgré) nous.

Cette relation de formation patriarcale est probablement déjà inscrite dans le mémoire de ma mère, dans ses citations et ses références, les rapports d'autorité et immanquablement dans la façon dont on lira ma reprise de son texte. Elle n'est peut-être pas entièrement délogeable. Mais on peut participer à l'élaboration de nouvelles habitudes, encourager la redistribution active de la matière et des mémoires. Car la reprise n'est pas qu'imposition de la forme, soumission à ce qui fait autorité. Pour Butler, et c'est central à sa réflexion, *une puissance d'agir* se dégage de la reprise citationnelle. La pratique itérative peut mettre de l'avant ce qui lui glisse des mains et exposer le sens à la dérive :

Effet sédimenté d'une pratique réitérative ou rituelle, le sexe acquiert ainsi son effet naturalisé et, cependant, c'est aussi en vertu de cette réitération que s'ouvrent des failles et des fissures, qu'apparaissent les instabilités constitutives de telles constructions, ce qui échappe ou excède la norme, ce qui ne peut être entièrement défini ou fixé par le travail répétitif de cette norme (2009, 24).

Qu'un fils trouve dans les gestes de sa mère une source d'inspiration dont il fera un usage intellectuel est en accord exact avec la norme forme-matière héritée des philosophies masculinistes

dominantes. Ce qui l'est moins, ce qui déplace cette norme, c'est qu'un fils réécrive quelque chose qu'il connaît moins qu'elle, sa mère, malgré le temps et les rapports de genre, que je me fie à son expertise et affirme le lien bien présent de dépendance, puisqu'elle fait partie de mon *apprentissage réel* dont parlait Plumwood. Je m'appuie sur ma mère comme autorité intellectuelle sur le Cap, sur les espèces, le vivant et la géographie, sur bien d'autres choses.

Le changement de domaine devient *un facteur de protection* contre la réduction de ma mère et de son travail, ma condition de possibilité du déplacement et de la redéfinition du sens (ce sens figé comme relation répétée de pouvoir). L'ambivalence des pôles réception-destination crée une précarité entre l'autonomie de la personne qui informe et celle de la personne qui apprend. Cette ambivalence rejoint alors la conclusion de Jakobson sur l'origine de la polysémie poétique. Je dois peut-être passer par une réaffirmation stratégique de la présence maternelle dans le mémoire (contre Derrida, mais sans oublier les absences, les esquives que manifeste toujours son texte), ce que j'appellerai *la voix de la mère*, pour produire une recitation critique des normes de nos rapports aux expertises maternelles. Mais également celle des normes qui habituent à un certain regard, un certain usage et une certaine manière de parler de la nature. C'est très visible dans « l'acte » de fondation d'une réserve de faune, celle du Cap par exemple. La fondation masque en tant qu'acte, comme on l'a vu, le processus historico-réitératif par lequel des gestes concrets d'héritage de la nature, disons des lieux, des espèces qui y vivent ou y séjournent, étaient déjà posés. Ces gestes se réinscrivaient dans les pratiques d'habitation, et de coopération parmi la nature, des gens des environs, de Saint-Joachim, et des agriculteur·trices dont le travail saisonnier assurait la pérennité de ces terres.

Pour Butler, la « “matérialité” désigne un effet du pouvoir ou, plutôt, elle *est* le pouvoir dans son effet formateur et constitutif » (2009, 46). La Réserve ne vient pas s'établir après coup sur une nature qu'on constate passivement « en danger », mais active l'acte performatif ritualisé par lequel se refonde (se réitère) la valeur de la nature, en même temps que sa dangerosité (parce qu'elle ne peut être laissée seule et doit être protégée d'elle-même : la gloutonnerie des oies menace la repousse du marais à scirpe). La « valeur » de la nature, la valeur d'une zone naturelle à protéger, n'est pas un effet émanant de la rareté ou de la disparition (puisque des milliers d'espèces meurent chaque année dans l'inattention dominante), mais est un produit culturel matérialisant une certaine nature bien précise, bénéfique pour les intérêts du pouvoir capitaliste hétéropatriarcal. Elle fonde

un espace de protection, bien plus qu'elle n'en constate la précarité, et délimite par ce geste une nature ayant valeur d'une nature dont on peut bien se passer.

Le naturel, écrit Butler, « est conçu comme ce qui n'a pas de valeur : il est ce qui n'assume de valeur qu'au moment où il assume un caractère social, c'est-à-dire au moment où la nature abandonne sa naturalité. Ainsi, la construction sociale du naturel supposerait l'annulation du naturel par le social » (2009, 19). Le cadrage de ma mère dans la citation est concomitant au geste de cadrage culturel de la nature en zones qui méritent notre attention (elles en gagnent une valeur). Dans cet acte fondateur de protection de la nature, la Réserve est autant, en réemployant les mots de Brown, « une forteresse contre la nature », c'est-à-dire contre certaines natures, proliférantes et indociles, « et contre un monde qui contrôlera l'homme s'il ne les contrôle pas » (1988, 106, je traduis). C'est un geste contre la matière de la nature, qui n'a pas de sens sans l'action culturelle posée sur elle, l'effet matérialisant du pouvoir. C'est-à-dire qu'on voit bien comme la matérialisation de l'oie blanche, du troupeau d'oies blanches, en ressource renouvelable par Canards Illimités et d'autres gestionnaires de l'oie, ce produit du discours de pouvoir capitaliste cynégétique, incarne un régime de domination sur la nature et met en place un rouage sur lequel ce pouvoir a prise. On repère, entre 1964 et 1979, la création de six étangs et d'un champ de 32 rigoles. Canards Illimités a creusé et entretient constamment les plans d'eau, afin de maintenir un habitat stable, prévisible et favorable à la venue de la sauvagine. Cet entretien est mis au service de la (re)production du matériel nécessaire au régime de puissance (domination du vivant et imposition des volontés humaines) par *naturalisation*, la nature toute naturelle des étangs à sauvagine, des mares à canards, comme industrie de production dissimulée d'une ressource à son service. Cette nature toute naturelle des oies comme *ressource renouvelable*.

Francine

On voit aussi ce qui déborde, de cette réécriture de la domination, de cette renouvelabilité factice, qu'une oie particulière n'est jamais la répétition d'une autre, venue remplacer celle qu'on a tuée, l'oie n'est pas réitérée de cette façon, malgré notre incapacité à percevoir les différences individuelles ou notre refus de s'y intéresser. Il y a ce qui ne peut être tamisé, ce qui excède, ce qui cacarde trop fort pour être ignoré. Les oies n'ont pas besoin de moi pour faire entendre leurs cris. Ma mère aussi, bien différemment, aménage un débordement du texte que je ne contrôle pas, l'expertise étrangère à la mienne, position, situation et paroles, enrichies d'audaces et de souvenirs que je n'ai pas.

À Ajoaste-Cap-Tourmente, l'histoire des passereaux et des oies blanches dépend de la prolifération du scirpe d'Amérique dans les marais intertidaux qui bordent le fleuve Saint-Laurent, de la naissance des insectes et du travail des agriculteur·trices dont les champs récoltés aplanissent le territoire, des directives et des actions des biologistes sur place, celles que les bagueur·ses, comme Sarah, Vincent et Thomas, de l'Observatoire d'oiseaux de Tadoussac, appliquent minutieusement. On doit compter aussi sur les gestes d'une multitude d'autres acteur·trices, à commencer par les habitant·es de Beaupré, de Saint-Joachim, et les familles du Domaine du Petit-Cap.

Les oiseaux se présentent souvent, par leur voix et les chants qui les annoncent, dans « une intimité sonore » (Macé, 2022, 33), grâce à laquelle nous les sentons tout proches. Ce n'est pas le cas de tous les oiseaux, mais les oies qui emplissent l'espace sonore avant leur arrivée – leur « aboiement sortant des nuages » –, répondent bien à cette description. Elles sont déjà près de nous. Même en plein vol, au creux du ciel. Elles signalent une présence qui sera là, qui se posera devant, sur les foin·s couchés. Nous levons la tête à leur passage.

1.4 La voix de ma mère

Je me forge l'image de ma mère qui écrit son mémoire derrière sa fenêtre, à l'étage de la Petite-Ferme. Elle m'a désigné l'endroit, lors d'une promenade, mais nous ne sommes pas entré·es à l'intérieur, nous ne sommes pas entré·es pour voir. J'imagine le mur en angle du toit pentu, le bâtiment au style colonial, les meubles âgés où elle pose son matériel de travail, pendant quelques semaines. Elle étudiait à l'UQAM, mais devait être sur place pour cartographier la Réserve. Elle arpentait le terrain, embarquait derrière le quatre roues de Louis Matte ou longéait à pied les limites du Cap. Elle était revenue près de son village natal et on lui avait confié ce bureau.

Le service des archives de la bibliothèque a ajouté une note à la fin de son mémoire, dans une police d'écriture plus récente que le reste du texte dactylographié. Selon cette note, le mémoire inclurait deux diapositives reproduisant les cartes de ma mère, dont la confection lui a demandé une grande part de travail, en tant que géographe : une carte dépeignant le territoire en 1964, avant la fondation de la Réserve (elle se basait sur des archives), et une autre en 1979, après les changements, les aménagements. Elles se juxtaposaient, nécessitaient et appelaient une

participation mutuelle, et modelaient en comparaison la compréhension, ou la visualisation de l'histoire, le repérage des marquages anthropiques, des aménagements de la nature, le souvenir des lieux avant la Réserve et le tracé territorial de l'héritage. Ces diapositives ne se trouvent nulle part. Envolées. Mais il reste elle, ma mère. Son mémoire comme témoignage. Peut-être que nos deux textes fonctionnent un peu comme ces deux cartes.

Francine

Dans les remerciements qui ouvrent sa recherche, ma mère exprime sa reconnaissance envers Diane Trempe « pour la dactylographie du texte ». En cherchant à savoir qui était cette femme, je suis tombé sur un vieux numéro numérisé du journal de l'UQAM, un numéro paru en mars 1999. La une souligne l'anniversaire des 25 ans de la maîtrise en sciences en environnement. Elle inclut des photos du personnel réuni pour l'occasion. Il est dit sur elle : « Présence remarquée également, celle de Mme Diane Trempe, qui compte 23 ans de service à titre d'assistante à la direction du programme » (Journal *L'UQAM*, 1999). C'était une époque où les assistantes de programme (majoritairement des femmes) dactylographiaient les projets que les étudiant·es des cycles supérieurs déposaient. Combien de thèses, de mémoires, a-t-elle recopiés? Combien de résultats de recherche a-t-elle lus et réécrits? J'ai accès au texte de ma mère tel que Diane Trempe l'a réécrit. A-t-elle effectué des modifications, elle aussi? Glissé une ligne, un ajout? Corrigé des erreurs? Était-elle une copiste fidèle?

Ma mère avait vingt-huit ans lorsqu'elle a écrit son mémoire. Elle s'était déplacée à Montréal après ses études de baccalauréat en géographie, suivies à l'Université Laval. Son directeur, le célèbre écologiste Pierre Dansereau, un pionnier des sciences environnementales qui a donné son nom au Complexe des sciences de l'UQAM, était en préretraite. Il ne dirigeait plus que quelques étudiant·es à la maîtrise et au doctorat. Au début des années 1970, il avait joué un rôle majeur dans la mise sur pied de la maîtrise en sciences de l'environnement de l'Université. Ses méthodes particulières valorisaient l'interdisciplinarité des recherches en écologie, incorporant les dimensions humaines et sociales aux analyses sur les milieux naturels. Les actions anthropiques, les questions de la *représentation* et de la *perception* de la nature, trouvaient une formulation sous son approche, guidée par la métaphore du « paysage intérieur », ou *inscape*, ce pays naturel qui nous habite. Dans un de ses livres phares où il développe le concept, *La terre des hommes et le paysage intérieur*, paru en 1973, Dansereau énonçait déjà son désaveu devant un des fondements de la science occidentale classique :

La science moderne, qui s'est développée dans le contexte occidental judéo-chrétien, plaçait encore l'homme au centre de la nature (à moins que ce ne soit au sommet) et a rationalisé résolument ce qui le séparait des plantes (« L'homme est un roseau pensant », disait Pascal), et des animaux (« un animal raisonnable », toujours d'après Pascal) (1973, 13).

Pour renouveler cette approche, Dansereau s'inspire du recueil autobiographique d'Antoine de Saint-Exupéry (repris dans le titre), *La terre des hommes* (il fait peut-être également référence à l'héritage de l'exposition universelle de Montréal, qui s'est tenue en 1967 sur ce thème). Il cherche d'abord à favoriser une redécouverte du monde matériel, géographique et organique, à l'aide de l'éducation et de l'apprentissage – à l'aide de la transmission. Il s'inspire d'une disposition sensorielle à la perception minérale du paysage chez Saint-Exupéry, qui se rappelle, perdu dans le désert, « ce contact élémentaire avec le sable rugueux, avec la chaleur abrutissante, avec le firmament implacable » (Dansereau, 1973, 21). Approche absolument inspirante : chercher à « resserrer le fil de la réalité objective » non pas en développant des outils de plus en plus précis, spécialisés, innovants et efficaces, mais en s'intéressant aux liens qui composent « le tissu de ce discours sur le paysage intérieur (l'inscape) et le paysage réel (le landscape) » (32).

Un réel intérêt pour l'écologie des « associations » interespèces et du « phénomène du partage » (71) est mis de l'avant dans la recherche de Dansereau. Face aux approches écologiques misant sur « la nature moins l'homme » (94), Dansereau élabore un « langage écologique » (100) qui rend compte des modifications humaines du paysage. Si on sent encore chez lui une certaine dichotomie entre l'humain et la nature (que les générations suivantes d'écologistes et de chercheur·ses en humanités environnementales voudront dépasser, remettre en question), Dansereau souhaite néanmoins que ses études attirent « l'attention des spécialistes » en anthropologie et en sociologie (99). Ce qui, je crois, a inspiré un grand nombre de ses étudiant·es, comme ma mère, est cette volonté explicite de ne pas participer, comme tant de biologistes ancien·es et actuel·les, à une écologie de l'arche de Noé, qui se satisfait du sauvetage du plus d'espèces possibles d'un désastre (éco)systémique dont rien n'est dénoncé. Dansereau s'attaque de front aux causes de ce désastre, prend parti et position :

la croissance industrielle a pris les proportions d'un mythe en symbolisant la promesse même du bonheur terrestre, écrit-il en fin de course. Des propositions sérieuses visant au ralentissement de la productivité industrielle n'ont peut-être pas été déclenchées par

ces hippies qui ont tourné le dos à la société de consommation, mais j'ai bien confiance que leur rejet de certains mythes moralement indéfendables de l'ère industrielle a donné du cœur au ventre aux économistes bien qualifiés et aux sociologues dans leur opposition aux standards acceptés (163).

Cinquante ans plus tard, ça me désole de constater que ma réécriture de ses phrases conserve toute sa charge critique. Certains héritages comblent de bonheur, d'autres nous atterrent, et les deux sentiments proviennent souvent des mêmes communautés.

Un jour, ma sœur Emmanuelle a découvert au fond d'un tiroir de la table de chevet de ma mère une pipe à tabac en bois. Avec sa façon particulière de mener un interrogatoire (ma sœur, maintenant avocate, est assez espiègle avec la famille, on ne sait pas si elle cherche à vous faire dire quelque chose qui la fera rire de vous pendant des années – le genre de honte bénigne, naïve et de bon cœur qu'elle n'oublie jamais), Emmanuelle a questionné ma mère au sujet de cet objet détonant. Francine a avoué qu'elle fumait la pipe, lorsqu'elle était jeune adulte, et qu'elle a arrêté de le faire quand elle a su être enceinte de ma sœur, la première de ses deux enfants. Mes parents étaient des hippies, ça se voit sur leurs anciennes photos. Mon père a étudié aux cycles supérieurs en sciences politiques. Alors que je lui disais que j'allais participer, avec un groupe de recherche en littératures environnementales, à la COP15 tenue à Montréal en 2023, mon père a dit en riant : « Tu vas rejoindre l'ennemi? »

Fils d'un épicier et fille d'un ouvrier, de mères à la maison ou serveuse, ma grand-mère, quelques années – mes parents aussi, après cette prouesse du diplôme d'études supérieures rendu accessible grâce à la grande vague de démocratisation de l'université québécoise en 1970, ont « rejoint l'ennemi », pour reprendre, en riant avec lui, l'expression de mon père. Tous·tes deux ont bâti leur carrière en tant que fonctionnaires au gouvernement – provincial pour elle, fédéral pour lui. Ma mère a participé au programme gouvernemental *Chapeau, les filles!*, une initiative très importante qui a favorisé l'insertion de nombreuses femmes dans des milieux de travail traditionnellement masculin, en sciences et en construction. Elle a ensuite travaillé dans un petit comité de révision des programmes d'études et d'analyse de demandes d'exemption d'écoles à cheminement particulier (art- ou sport-études, par exemple). C'est là, dans les bureaux du comité, que j'allais la rejoindre après l'école.

Francine

Mais dans son mémoire comme dans *La terre des hommes* de Dansereau, un des principaux antagonistes identifiés est l'idéologie de l'aménagement du territoire que promeuvent, selon ma mère, les « technocrates gouvernementaux ». C'est ce qui l'a gênée, au départ, lorsque je lui ai demandé si je pourrais reprendre son mémoire. Qu'est-ce qu'on allait faire des technocrates, qu'elle se sentait être devenue, peut-être? Mais non. Je ne crois pas qu'elle s'est sentie en faire partie, sentie représentée par ce groupe, désormais, bien qu'elle voyait en quoi sa vision, à vingt-huit ans, avait quelque chose d'explicitement frondeur. Avec son sens de la formule, ma sœur est descendue un autre jour du bureau de la maison avec un manuscrit brandi au-dessus de la table à diner (pièce à conviction – elle adorait faire des découvertes sur nous, fouiller dans nos placards) et, s'adressant à ma mère : « T'as écrit un mémoire marxiste sur les oies blanches ?! » Postmarxiste, pour être exact. C'était avant qu'on perde la copie.

Francine

Ma mère est frondeuse. Elle l'est encore, comme sa mère Béatrice. J'aime rencontrer cette jeune femme, qui fait entendre une voix plus radicale que celle que j'ai connue. Elle exprime sa pensée différemment. Quarante ans plus tard, elle ressent une gêne face à certains passages de son mémoire. Elle fumait la pipe et à une fête de Noël, mes oncles et ma tante (ses frères et sa sœur) l'ont taquinée, parce qu'elle rentrait souvent tard, à la maison familiale de Beaupré. « En tout cas, Francine elle savait que la clé de la maison était cachée dans la boîte d'épingles à linge. » J'aime la lire lorsqu'elle s'emporte contre les technocrates du gouvernement, qu'elle rejoindra pour assurer, sans se trahir, le confort classe moyenne que ma sœur et moi avons connu. J'aime réécrire ses phrases assurées, dénonçant le morcellement du territoire, le développement destructeur, les moyens étatiques mis au service du capital – ces tactiques socialement inacceptables, car le rôle de l'État, qui consiste à atténuer, s'il ne peut les éviter, les conflits sociaux et environnementaux par l'adoucissement des contradictions de la production, se manifeste fortement dans la gestion de l'environnement. Il est évident que l'environnement sert de prétexte à des abus politiques. Les environnementalistes se soumettent au jeu du pouvoir et masquent à la population les enjeux réels des décisions technocratiques et politiques, prêtant leur concours à des mystifications désastreuses.

Francine

Pense-t-elle encore que l'avènement d'un discours environnemental conscient des intérêts des citoyen·nes, et dénonçant la démagogie des arguments conformistes et productivistes, serait de nature à contrecarrer les pratiques abusives ayant comme prétexte une meilleure gestion de l'environnement? Les connaissances environnementales ne sont pas le privilège exclusif de la

classe dominante – qu’elle soit au sommet des gouvernements ou des entreprises –, mais émanent aussi des villagois·es de Beupré, de Saint-Joachim et de Saint-Ferréol-les-Neiges, souvent installé·es là depuis des générations, et qui savent quoi faire pour que les oies reviennent. Elles découlent des savoirs autochtones transmis, de la pratique intime du lieu des fermier·es et des promeneur·ses, des birders plaqué·es à leurs jumelles. Mises au service d’une gestion communautaire de l’espace local, ces connaissances ne peuvent qu’ouvrir de nouvelles pistes d’analyse et d’actions revendicatrices. On voit que la prise au sérieux des valeurs écologistes reste une avenue peu explorée, puisque ces valeurs ne seront pleinement actualisées qu’en tant que partie centrale des actions et des revendications sociales, comme les luttes queers et féministes et la répartition plus égalitaire des richesses, qui comprend la garantie d’un accès juste et communautaire aux aires et aux « ressources » naturelles.

Ma mère s’inscrivait dans cette manière de penser, de chercher, exprimée chez Dansereau. Elle militait pour un investissement social de l’environnement. Elle a même développé une perspective féministe qui ne se trouvait pas tellement dans les textes de son directeur. Pour faire contrepied au réseau officiel d’intervention en environnement, il existe des groupes marginalisés qui revendiquent une approche écologiste de nos communautés. Leur cheminement théorique, bien que d’allégeances diverses, est associé organiquement à d’autres luttes sociales, elles aussi minorées, comme les mouvements féministes. Ces réseaux marginalisés, et non marginaux, peuvent mieux appréhender, malgré les moyens dérisoires dont ils disposent, les problèmes environnementaux dans une position transdisciplinaire, affective et locale. Plusieurs liens unissent les groupes féministes et écologiques, qui ont en commun leur situation de dominé·es dans le partage social des richesses et du savoir. De cette conscience de la domination pourra surgir une approche critique du discours officiel, par laquelle les valeurs environnementales seront comprises comme partie intégrante de nos revendications sociales, de l’égalité entre les genres et de notre manière d’habiter un monde commun.

Francine

Ça veut aussi dire que je suis fier d’elle – et que cette fierté, ce que je ressens, facilite la réécriture. Qu’est-ce que j’aurais fait de conclusions qui me sembleraient consensuelles, où aurais-je placé les idées avec lesquelles je n’aurais pas été d’accord? L’accord, la proximité, la collégialité. C’est une intimité aussi, ça représente une façon de se lier. Cet accord d’idées prodigue bien un passage entre nous. Mais il y a une autre formule, une autre approche de l’intimité, celle-là sonore

et affective. Autre point de passage sensible, la voix trace le chemin de l'affect, de l'affectivité des corps rapprochés et pouvant, de là, être mis en position de compassion. La reconnaissance de cette sonorité nous engage dans un rapport soignant avec l'autre. La passion que provoque le timbre d'une voix, son bruissement à nos oreilles, comme un chatouillement sur la peau, le signal qui fait répondre à l'appel, ces sensations nous place dans un rapport sensoriel incarné au monde vivant. Ce liant, on le ressent pleinement, en premier lieu, dans les significations rattachées à la mère, dans les promesses de présence que sa voix contient. La voix, les affections et la mère sont intimement liées.

L'écriture de ma mère, son écriture scientifique, universitaire, offre bien autre chose que les chuchotements du réconfort qu'on associe souvent à la voix maternelle. Elle connaît des buts bien différents des comptines qu'elle me chantait. Le rapport aux mots n'est pas le même. Leur usage non plus. Reconnaître l'affectivité des comptines dans son mémoire de maîtrise reviendrait à tordre ses mots, à les plier dans un sens qui me convient un peu trop. Je dois la prendre au sérieux. Il n'y a pas dans les comptines que ma mère me chantait une expérience première d'elle ou de sa voix, que je dois récupérer ou reconstruire à l'intérieur de son mémoire et malgré l'écriture scientifique. Par là, je reconduirais l'idée que la parole est antérieure à l'écriture, ou son original. Un moule premier sous lequel l'écriture ne serait qu'une trace déclinante, insuffisante. Incapable de retenir ce qui est cher.

J'espère faire sentir le contraire.

La voix de ma mère n'est pas à reconnaître derrière la rationalité du texte ou sa tentative d'objectivation. L'écriture scientifique ne fait pas obstacle à une démarche affective. Son texte scientifique est une trace d'elle, une autre, par laquelle je la rencontre et fais son expérience, comme l'ont été ses chants et ses chuchotements. C'est par l'accumulation des moments passés ensemble et des signes qui ont quelque chose en commun que je peux me rapprocher d'elle, m'attacher à elle. J'en reconnais certains, d'autres me traversent sans que j'en prenne conscience. Son texte scientifique dévoile une nouvelle forme d'attachement à ma mère qui m'est proposée, une autre manière d'entendre sa voix et de la reconnaître. Ma mère se compose à mes yeux de ce que j'ai pu récolter sur elle au cours de ma vie et de beaucoup de choses qui m'échappent. Ce que j'ai gardé en mémoire et en photos. Ce que j'ai couché sur papier et que l'écrit a permis de saisir. Tout ce que

Francine

j'ai lié à elle, à tort ou à raison, des traces que j'ai rattachées à « sa voix » et qui me composent maintenant, puisque c'est en moi qu'elles vibrent d'un lien particulier, à l'intérieur de mes souvenirs. C'est en moi que je les garde intimes, au plus près, parce que je sais que je devrai m'en souvenir pour deux.

Je ne cherche pas la voix de ma mère *malgré* son écriture scientifique, mais *par elle*, dans ses demandes et ses exigences particulières. Sa voix n'est pas au creux du texte, à reconfigurer comme un casse-tête ou à éclaircir comme un enregistrement brouillé – le texte est en lui-même une manière dont je peux avoir accès à sa parole, un artéfact qui aide à définir ma mère, puisqu'il provient d'un passage marquant de sa vie. Il tend un lien auquel me rattacher.

Le texte est un discours vivant, un discours ancré dans le monde sensoriel du corps. Une voix en est aussi responsable. Même si on cherche à évacuer cette conscience des écrits scientifiques, dans une logique implacable de rationalité, la rédaction émane d'une histoire. Elle a ses traces et ses signes distinctifs, comme une signature. Elle est son témoignage.

Déjà me souvenir de ça : ma mère n'a pas besoin de moi pour faire entendre sa voix. Phrase splendide de l'écrivaine Carole David, repêchée du recueil *Terroristes d'amour* (je la déplace, j'inverse les rôles) : « Et affirmer qu'elle aurait besoin de toi c'est déjà te leurrer sur la maternité » (2003, 49).

Ma mère et moi échangeons beaucoup de livres. C'est une de nos manières de communiquer. Avant qu'on sache tout ce qui lui arrive maintenant – mais c'était quand même après ce qui est arrivé à mon grand-père, la maladie –, je me souviens de lui avoir prêté ma copie d'*Une nageuse au milieu du lac* de Patrick Nicol. Ce n'était pas très sensible de ma part. J'avais lu le livre au hasard, parce que je lisais un peu tout ce qui me tombait sous la main, je lisais ce qu'on me conseillait. C'est le récit d'un fils qui soigne sa mère atteinte d'Alzheimer, à un stade avancé. Je lui ai demandée ce qu'elle en avait pensé, après sa lecture. « Je n'ai pas vraiment aimé ça, » elle a dit. Juste ça. Avoir l'Alzheimer un jour était une de ses grandes craintes.

Francine

En racontant une partie de l’histoire qui nous lie à la littérature, à son enseignement et à son partage, j’essaie tranquillement de me rapprocher de sa voix, de ce que je reconnais instantanément de son timbre, mais qui est assez dur à cerner. Je tâtonne. Quel est son grain particulier, qui m’affecte autant? Où m’est-il possible de le relancer, vers quelle parole, quelle écriture? Et conservera-t-il sa texture? La voix est-elle seulement accessible, dans son texte? Ça ne va pas de soi, mais je cherche la présence de sa voix dans la réécriture

Avec l’essai *Renversements. L’écriture-voix*, le poète René Lapierre pense la voix en tant que passage. Il s’agit pour lui d’une méthode de liaison au vivant. La voix taille une brèche dans la dissolution des corps, cette dissolution qui conduit à l’éloignement au monde et à son morcellement dans l’espace de la valeur et du profit. Lapierre insiste sur les impératifs de rendement et de consommation qui chavirent notre rapport au monde. En notant l’effacement de ces rapports, son écriture porte attention au contact interprétatif rompu avec la nature :

Effacer, briser, estomper les rapports et la diversité au profit des objets et des exploitations constitue une négation de la complexité des liens et des écosystèmes. Cesser de *lire la nature* pour tirer d’un champ de maïs une augmentation continue du rendement ne se traduit pas par une amélioration de la nature mais par son éviction (2011, 9, je souligne).

Francine Le découpage du territoire découle aussi de ce souci de rendement. Les zones d’intérêt structurent les règles s’appliquant à tel ou tel lieu, et ces règles, imposées à leur tour, interrompent nos interprétations vivantes du monde naturel, sa lecture et son écoute. Sur le territoire, ce ne sont que des infrastructures d’accès commerciales, loin d’offrir un passage comparable à celui de la voix, qui relient ces zones : « Dans l’ordre du saccage écosocial et de la suppression des rapports au sens et au vivant, poursuit Lapierre, couper est le maître mot, doté d’un poids de rationalité et d’une allure de nécessité » (14).

Face à cette coupure, la voix ne peut faire autrement, pour le poète, que de mettre en lien. Elle creuse un passage praticable : « Quoi qu’elle tente la voix ne peut être qu’adressée : vouée à la présence, confiée » (92). En accord ou non, la voix le fait en se dirigeant droit au corps, en se frayant un chemin jusqu’à lui. Elle tend un fil, instable, appelant une substance de chair, avant de bifurquer à son contact. C’est que le souffle s’échappe, il résiste alors, jamais entièrement la proie

d'une compréhension ou d'un saisissement. La voix émane d'une présence tout en dépendant d'une autre qui participe à sa circulation : « Ce que la voix demande, elle le demande au corps. Elle fractionne dans les corps les contenus et les sens, et œuvre dans leur croisement à produire de la complexité et du mouvement. Nous ne le comprenons pas. Nous le réalisons » (88). La voix est une échappée de l'ordonnement rationnel du monde et Lapierre révèle que son sens provient en partie d'une interprétation vécue, intérieure au corps. Une interprétation considérablement incarnée.

L'écriture a un rôle à jouer dans les essors de la voix, dans ses puissances. La voix revendique sa pulsion dans le texte, elle s'y inscrit et participe à sa composition vivante, puisque sans elle le texte ne saurait pas se faire voir comme discours. Elle peut agir plus ou moins en retrait, elle tente de s'effacer ou de faire jour, entre les failles, parfois, d'une parole rationnelle et construite. Et on peut sentir la présence de plusieurs voix dans un texte, différents timbres, des voix qui s'écoulent et se répondent. C'est peut-être toujours le cas. Il s'opère alors quelque chose entre ces voix, lorsqu'on les remarque, un tissage et une couture. C'est qu'il s'agit de plusieurs voix, de voix mises en contact, qui s'entrelacent, se perçoivent conjointement. Des approximations comme les grains ou les timbres approchent cette coprésence des voix dans l'écriture, et cernent ce que l'écriture est en mesure de capter de leurs trouées :

Écrire au milieu d'elles [les voix] c'est moduler des tensions, composer avec la voix comme avec des intensités et des retenues. Le souffle, le rythme, les résistances ne sont, pour parler de la voix, que des expressions moins évasives que d'autres, l'intuition d'une physique. Dans la voix les mots peuvent être banals, c'est sans importance. Ils n'essaient plus d'être éloquents, ne sont plus là comme message mais comme passage (132).

L'écriture poétique écoute ce corps à corps de la voix, en réalisant qu'elle ne le saisit pas. Elle la relance dans le champ de ses propres résistances. Elle ne cherche pas l'éloquence mais le contact, la coparole : une proximité perceptible bien au-delà du geste d'écriture. Lorsque ma mère me prête un livre à lire, elle y place en don une partie même de sa voix. C'est en partie son timbre qui me signale le texte, me rend attentif à lui, en me plaçant dans une posture d'écoute. Mais c'est d'autant plus senti lorsque je m'attelle à son texte – lui aussi un don et un héritage. L'écriture et la réécriture partagées deviennent alors des disciplines de l'écoute, elles valorisent une attention soutenue au

monde vivant et pas juste humain. Lapierre insiste sur cette double disposition de la voix, en ajoutant une condition : « si la voix écoute, il faut qu'elle y ait consenti. Non pas en faisant silence, en s'effaçant comme voix, mais en se liant à d'autres voix. En respirant et en touchant, en se mêlant avec amour de tout ce qui la regarde et de tout ce qui lui échappe » (114). Se mêler avec amour. C'est en s'affirmant pleinement comme voix, entière et puissante, en faisant sonner son timbre que la voix peut le mieux rendre sensible cette écoute. La rendre sensible et la partager, la relancer.

Placée dans la dynamique corporelle de l'écoute, la voix agit en liant. C'est une tension, une histoire réciproque, qui s'organise. C'est notre organe attentionnel en régime capitaliste : « Il faut par la voix, de vivant à vivant, rouvrir le passage; c'est nécessaire, c'est urgent, et c'est immédiatement politique, » dit Lapierre (131). C'est ce souffle qui est partagé, ressenti par une communauté, et les écritures qui le haussent, l'insufflent elles-mêmes comme une mousse comblant l'espace des corps, soignent nos sensibilités. Elles se campent en résistance face à la dynamique du morcellement et de l'inattention. Lapierre n'est d'ailleurs pas le seul à noter la continuité du souffle de la voix dressée entre les vivants, en particulier le lien aérien glissant entre nos paroles et le chant des oiseaux. Comme le note l'écrivaine Maylis de Kerangal, dans le recueil de textes *Un archipel* : « il existe toutes sortes de parallèles entre notre façon de parler et le chant des oiseaux – ainsi c'est l'air filtré par notre larynx qui produit la voix humaine; de même, les oiseaux chantent quand l'air touche leurs cordes vocales supérieures après avoir traversé leur syrinx » (2022, 180). Cette proximité de la voix et la ressemblance de sa perception allument des passages entre vivants.

Je suis surpris de rencontrer, plus loin dans le texte de Lapierre, une pensée de la mémoire, une mémoire qui accoste la voix. Qu'est-ce qu'elle vient faire là, la mémoire? « La voix n'est pas ce qu'on entend, mais ce qu'on entend *chargé de ce qui se rappelle*, et détaché de ce qui fut. Pas souvenir : mémoire » (59). Ça rejoint l'acte, l'acte de Butler – la voix n'est pas un acte mais une répétition. Pour Lapierre, le double mouvement de la voix, son balancement entre le « donné-rendu, abandonné-recueilli, passant et repassant » (59) ne fige pas la voix dans le souvenir clos, le *memorabilia*. On pourrait soutenir l'idée que le souvenir et son support aussi se balancent entre deux modes d'apparition, entre le passé et son événement présent, mais je crois que l'important ici pour Lapierre est surtout de poser le diagnostic de l'atrophie des forces de la mémoire, une perte globale de son usage, qu'il lie directement à une incapacité de faire-avec la nature. La mémoire de la voix nomme la reconnaissance nécessaire qu'elle contient, et c'est aussi d'une transmission

vivante de la parole dont il est question, de son activation rejouée dans les ponts et les passages qu'on dresse. Il y a, entre nous, un legs de la voix.

Habiter avec quelqu'un, c'est découvrir ses livres. Audrey a emménagé à l'appartement pendant l'écriture de ma thèse et des dizaines de nouveaux livres ont peuplé les étagères, les tablettes et les bords de fenêtres, avant qu'on leur trouve une meilleure place. Des voix différentes s'épanouissaient chez nous. J'ai découvert ses préférences de lecture et ses autrices fétiches, comme Joan Didion que je ne connaissais pas vraiment, ses zines de photographie, Françoise Vergès, Vivek Shraya et les lectures obligatoires de son certificat en études féministes. Des tas de livres que je n'avais jamais vus. Ces textes aussi signalaient sa présence, me la faisait voir et sentir. Ils servaient souvent d'envol à nos discussions. Elle me les recommandait chaudement, rapportait les échanges que les étudiant·es avaient eu dans les cours, autour des livres au programme. Des voix les peuplaient mais une autre les rendait présents. La voix d'Audrey les recueillait et ajustait nos intimités.

Francine

Je sais qu'en 1981, l'année de dépôt de son mémoire, ma mère a lu le roman *Tropique du cancer* d'Henry Miller. C'est un autre livre qu'elle m'a prêté. La vieille couverture de l'édition folio de 1974 a bruni. Sur la page de garde, à l'époque, elle a inscrit son nom, l'année et le lieu de lecture, « Montréal ». C'est une note simple qu'on écrit pour ne pas perdre le livre si on le prête, mais je crois que la note marque autre chose qu'un acte de possession. C'est maintenant une manière dont le texte se présente à moi. Son invitation.

Je prends ce point de départ : même dans le texte, gravée d'écriture, la voix – et la voix maternelle d'autant plus –, façonne un liant communautaire, comme le pense Lapierre, elle est une voix *chargée de ce qui se rappelle*.

Je lui fais confiance et ça fait toute la différence.

1.5 S'engager à la suite

La voix de ma mère, j'entre en correspondance avec elle. Mais c'est marcher sur un fil, le fil de l'écoute tendu entre nous. Je ne dois ni la remplacer ni la supplanter. Je dois porter attention

à ce qui s'entend de singulier dans la voix de la mère, cette voix unique dans l'histoire de mes attachements et de mes dépendances. Avant de retourner vers son texte, les oies et la gestion de la Réserve de faune, je souhaite m'engager, dans ce qui suit, avec les voix de quelques mères, et réfléchir avec elles aux particularités de leurs écritures. Ces voix ouvrent une place à la parole maternelle et l'inscription particulière de la mémoire, de la filiation et de l'héritage dans leurs textes nous positionne, comme lecteur·trice, en tant que légataires. Jusqu'où peuvent-elles nous conduire, si on les suit attentivement, si on parcourt le fil qu'elles tendent? Si nous acceptons de les suivre, quelle territorialité – comme un nouveau champ de possibles – permettraient-elles de découvrir?

Dans son livre *Cicatrices*, l'essayiste Sara Danièle Bélanger Michaud réfléchit à son épreuve de conversion de « fille qui devient mère » (2022, 58). En écrivant à sa fille, l'autrice constate que cette conversion de la maternité ne peut advenir sans un retour vers la mère, sa propre mère, qui signale sa « présence [...] dans l'espace (l'écriture) » (58). Le rôle de l'écriture devient alors central à l'acte de conversion, comme en témoigne l'obsession de l'autrice pour les « *public notebooks* au féminin » (58). C'est par la trace de la parole maternelle que la transformation s'énonce et prend corps, qu'elle marque la double présence, ambivalente, de la convertie – « [m]ère, non-mère, mère écrivaine, non-mère écrivaine? » (59). Ces traces de maternité assument une dimension littérale, ici. Elles s'inscrivent sur le corps, se manifestent surtout dans cette cicatrice au ventre laissée par la naissance, « le ventre coupé, [...] la trace que rien ne sera plus comme avant » (40). Dans une adresse à sa fille, la mère dénoue le fil de ce qui est arrivé en premier – « l'œuf et la poule » (49) –, comme si elle retrouvait le premier domino qui a fait chuter tous les autres, vers une sorte de conversion finale :

Par toi, j'ai retrouvé un « je » dégagé de sa ventriloquie, qui ne cachait plus une posture critique. Maintenant, la cicatrice est tracée. Tu m'as convertie en écrivaine. En écrivant, j'ai tâté les contours de mes nouvelles formes de mère, les mêmes qu'avant ton séjour dans mon ventre, en plus aiguës. L'écriture m'a convertie en mère. Et je ne sais pas si je vivrai d'autre conversion (94).

Bélanger Michaud nous parle de cette possibilité d'accéder à une maternité portée par l'exercice de l'écriture. L'écriture comme façon d'accorder attention aux traces et au parcours de ce rapport à l'autre et aux autres générations. Aux suivant·es. C'est une vision du monde différente que ces paroles peuvent nous transmettre.

Dans un passage où sa fille et elle se baladent en forêt (ou Bélanger Michaud *porte* sa fille), l'autrice souligne l'émerveillement de son enfant pour ce qui l'entoure. Sa fille s'enthousiasme pour la mousse, « cette vaste guimauve verte » (81), qui recouvre le petit bois derrière la maison de son grand-père. Et puis Bélanger Michaud écrit cette phrase, obsédante : « Tu es dans mes bras, tu commentes un monde que je tolère mieux en t'entendant me le traduire » (81).

« [T]u commentes un monde que je tolère mieux en t'entendant me le traduire. » Ces mots qu'elle écrit à sa fille, je peux les écrire à mon tour à ma mère, les lui adresser. Son mémoire lutte pour un monde que j'aimerais voir advenir, de tout mon cœur, un monde pour lequel elle met en jeu sa parole et son savoir. Son commentaire est scientifique. Elle développe un raisonnement logique qui traduit ce terrain, son terrain, Ajoaste-Cap-Tourmente, en zootrophies et physiographies, en séquences trophiques et écotones. Elle dresse des cartes. Ce ne sont pas des mots et des méthodes que je maîtrise pleinement. Je ne la tiens pas dans mes bras, comme le fait Francine Bélanger Michaud avec sa fille, mais je sais qu'un jour notre rapport s'inversera. Un rapport de dépendance, de soin, qui bascule. C'est un abandon de maîtrise que j'entame, dans l'écriture. Elle commentera ce monde qu'elle percevra à sa manière. Sa parole fera sens autrement, avec ses mots que je ne saisis déjà qu'en partie. Elle me sera peut-être douce aussi. Je me perdrai ailleurs dans son raisonnement, dans une manière crue de voir les choses, qu'elle recueillera peut-être dans les déphasages de la maladie.

Je suivrai toujours la voix de ma mère dans ce qu'elle accomplit, sa parole vive, dans ce que son écriture manifeste et que nos paroles jointes soulèvent à leur tour. Je cherche une écriture de la mémoire, de la transmission et de l'attachement. Penser, dans les mots de la philosophe féministe Françoise Collin, « un héritage sans testament » (2020). Car c'est une parole différente de celle de Bélanger Michaud que ma mère propose : elle parle d'avant qu'elle ait été mère, une parole antérieure à sa première grossesse. Ma mère qui n'était pas mère est une femme que je n'ai pas connue. Comment la penser comme une collègue, une compagne de recherche, en conservant sa familiarité – ma mère chercheuse?

Dans son court essai *Un héritage sans testament*, Collin aborde le legs que les féministes de sa génération (marquée par les luttes des années 50, 60 et 70) laisseront aux femmes qui les suivront. Pour Collin le testament, et par lui la filiation patriarcale, fixe sa linéarité,

l'unidirectionalité du père au fils l'engageant dans un lignage imposé. La notion de transmission qu'elle lui préfère arrive à soustraire les générations de femmes à cette « fatalité » historique : « Dans l'histoire générale, l'histoire des hommes, la société des femmes serait en quelque sorte une société sans histoire, vouée à la répétition des mêmes gestes autour de ce qui se nomme, dans tous les sens du terme, la reproduction » (2020, 9-10). Grâce aux luttes individuelles et collectives des femmes, les féministes, pour Collin, ont voulu arracher les jeunes filles à cette linéarité

non pas en contestant la maternité, mais en suscitant dans et à côté de la reproduction (biologique) la génération (symbolique). Elles voudraient que quelque chose – quoi? – de leur travail de transformation passe non pas seulement comme un acquis, mais comme une dynamique à prolonger (10).

La génération symbolique par laquelle la filiation s'adopte, se choisit – dans la reconnaissance d'une affinité idéologique ou d'une proximité des luttes – instaure une nouvelle linéarité à la passation. Elle active le rôle du légataire, valorise une réception située et vécue du travail des plus anciennes.

Cette transmission dont parle Collin est dynamique, toujours rejouée. C'est elle qui offre l'avenue la plus féconde à ma propre reprise, la reprise du mémoire de ma mère :

La transmission n'est pas un mouvement à sens unique. À la différence de l'histoire, la transmission est toujours une opération bilatérale, un travail de relation, prélevée sur le vivant. Elle ne peut se comprendre comme le transfert d'un objet d'une main à une autre. Elle exige une double activité : de la part de celle qui transmet et de la part de celle qui accueille la transmission (11).

Par cet échange, fait proprement dialogue, chacune est appelée à adapter son langage vers le langage de l'autre, à restructurer sa parole dans une continuité des pratiques et des revendications. La voix entendue des plus anciennes ne marque pas l'impératif d'un retour infini aux mêmes lieux, aux mêmes obligations. Cette forme fluide d'héritage « ne s'accompagne d'aucun testament si par testament il faut entendre son mode d'emploi » (12). Les descendantes ont un rôle primordial à jouer dans le tri de ce qui est encore à l'ordre du jour et ce qui ne l'est plus, ce qui demeure pertinent et ce qui mérite de reposer en paix : ainsi revue, « la filiation est un art de tenir le fil et de casser le fil » (12). Tout se joue dans ce choix. Et bien suivre ce fil est une responsabilité qui s'apprend.

Ma place, la place du fils, Collin la pense également. Je suis ma mère dans l'exploration des enjeux écoféministes qui lui tenaient à cœur en 1970 (ça n'a pas changé), quand elle travaillait sur son mémoire, à l'UQAM et à la Réserve.

Féministe de cette génération, elle conduisait ses recherches, participait à sa manière aux mouvements collectifs qui soulevaient ces décennies. Quelle est ma place dans cette histoire féministe? Comment puis-je en parler de la position du fils, dans le respect de celles qui sont venues avant moi, sachant que ce lignage n'est pas le mien?

Collin offre une voie possible. Pour elle,

[L]e changement du rapport entre les sexes dépend de la reconnaissance par les hommes – se faisant fils – de ce qu'ils peuvent apprendre quelque chose des femmes, quelque chose de l'ordre de la vérité. Que les fils portent un jour le nom de leur mère [...] n'est qu'un symptôme d'une transformation plus profonde – dont on n'aperçoit pas encore vraiment les signes – par laquelle la pensée, la parole des femmes serait méditée, interprétée, citée par les hommes, mériterait leur attention, la consécration de leur temps (26).

En suivant Collin, je cherche à citer ma mère au-delà du fait qu'elle est ma mère. La citer aussi parce qu'il s'agit d'une des sources les plus crédibles sur le lieu, sur Ajoaste-Cap-Tourmente, que sa pensée implique des transformations profondes et profitables, des solutions avec les oies, que ses recherches sont minutieuses. Le message des « femmes vivantes, proches », les mères et les sœurs, trop souvent, « nous apparaît comme une simple émanation de la vie » (Collin, 20). Instaurer avec ma mère une nouvelle forme de parenté, qui passe par la discussion et le rapprochement des idées, dans les mots de Collin encore, « une “famille” qui se réinvente et se remodèle en fonction du désir, *une parenté de la langue au lieu de celle du sang ou de la loi*, qui s'accomplit “en voyageant à travers les mots ou les images” » (26). C'est faire le choix de ma mère, le choix de son modèle, et entendre sa voix autrement que par l'attachement qui m'a lié à ses soins. Ou plutôt entendre autre chose dans cet attachement, y voir une pertinence renouvelée, une connaissance du territoire et des façons de l'habiter dont j'ai aussi dû dépendre pour (sur)vivre. Suivre ce liant vers une autre parentalité, une filiation de langue et de signes, où se constitue quelque chose de l'ordre de la vérité et du sens : entendre une sémiotique de la mère l'oie.

S'engager à la suite demande le déploiement d'une véritable sémiotique de l'attachement et de l'attention, ça demande une réflexion qui porte sur les signes que nous échangeons. Les signes, aussi, nous construisent dynamiquement, de l'intérieur. Bélanger Michaud et Collin, chacune à leur manière, appuient leur pensée sur la richesse des signes et sur nos capacités à les traiter. C'est visible dans la trace, l'importance de celle-ci. Visible dans le faire trace. La trace pour chacune marque un passage, une ouverture, où la suite peut se reproduire et s'inscrire. Elle offre en elle-même un « espace d'inscription » (Collin, 2020, 10) qui relance la parole. Pour Collin, la trace permet de demeurer dans le temps et cette demeure érige le lieu d'où d'autres, femmes féministes, pourront à leur tour faire trace, poursuivre l'histoire. Sans ce marquage, sans son inscription dans la durée, rien ne peut s'établir qui prolongera l'histoire de la société des femmes et fera transmission. Pour Bélanger Michaud, la trace, c'est la cicatrice, c'est la naissance. Elle aussi accepte le transfert biologique et symbolique, elle localise l'endroit d'où la suite a éclos. Une suite qui est à la fois l'enfant et l'écriture, l'adresse à l'enfant. La poétesse et romancière Mireille Gagné, dans son premier recueil de poésie *Les oies ne peuvent pas nous dire*, construit magnifiquement ce rapport personnel à la filiation, en même temps qu'au monde des oies, dans ce poème qui ouvre le livre (ce n'est pas négligeable) :

À l'aube ma mère touche son ventre le monde
s'ouvre sous les draps la terre déplie ses
plaies glisse son nombril le soleil se lève les oies
ne l'entendent pas (2010, 13)

On retrouve le nombril comme lieu et trace du lien, la plaie qui s'entaille en faisant place. La voix maternelle renoue le lien du cordon ombilical, elle le retrace, après la perte.

Collin aussi associe le faire trace à la fécondité (11), mais signale que le sens de la marque n'est jamais fixé une fois pour toutes. Il ne doit pas l'être. La trace, il faut y repasser, la rouvrir, la re-marquer et la travailler, pour qu'elle ne cesse pas, justement, d'avoir du sens, pour que son sens ne s'épuise pas. C'est un geste de lecture, d'interprétation et je dirais de réécriture : « la lecture doit lire et relire » (13) pour que la « polysémie des signes » (13) se manifeste pleinement entre les générations. Chacune resémiotise les legs de leurs parents, réimagine ce que ces legs veulent dire pour elle. Nous n'avons pas de mode d'emploi, mais nous avons des guides. Il reste les traces de

celles et de ceux qui sont passé·es par là, qui ont pratiqué et marqué leur présence sur le territoire. Nous avons les empreintes de leurs pas, leur cacardage à l'oreille.

Suivre la voix de ma mère pose aujourd'hui une difficulté que je ne peux éviter. Il y a quelque chose dans cette voix qui est portée à s'appesantir, à reculer dans une intensité défaite. À s'empreindre, contrairement à la voix mémorielle de Lapierre, d'oublis et de trous, même si ces oublis et ces trous témoigneront eux aussi d'une histoire qui est la sienne et la nôtre, de l'histoire de notre famille. Depuis plusieurs années, ma mère fait partie d'une étude que mène une équipe de l'Institut Douglas sur les personnes à risque de développer la maladie d'Alzheimer – l'historique familiale face à la maladie étant le critère principal d'entrée. Elle vient dormir chez moi à Montréal avant ses tests et part tôt le matin en métro et en autobus pour l'hôpital. Les examens durent toute la journée. Les chercheur·ses lui demandent de retenir des mots à son arrivée et de les répéter à la fin de l'après-midi, alors que leurs exercices l'ont épuisée. Chaque deux ans, elle passe même un scan IRM complet de plusieurs heures où elle ne doit pas bouger. Je la revois le soir, je fais à manger et elle est exténuée. Vidée, elle me parle des tests de la journée. Les maudits mots qui lui ont échappé. Ma mère a le sourire et dédramatise l'épreuve, mais je sens que cette dernière fois a été plus difficile que les autres. Je n'imagine pas sa peur, sa panique, qui n'a pas dû aider la mémoire, se sentir échouer un test en sachant ce qu'échouer ce type de test veut dire. Je lui dis que je n'aurais probablement rien retenu non plus après une journée comme la sienne. Peut-être désespérée, ma mère a demandé aux chercheur·ses une reprise de l'examen, plaçant l'échec sur les conditions de la tâche et son état de fatigue.

Francine

J'aimerais beaucoup que la recherche fonctionne de cette façon. Qu'elle nous permette de recommencer, de se reprendre. Je crois que c'est à ce moment que l'équipe de Douglas a transféré son dossier à son neurologue.

Maggie Nelson, une autrice que j'ai mentionnée en ouverture, qui place ses références dans la marge, développe une pensée de la dédramatisation qui me rejoint beaucoup. Elle voit, dans les

descriptions du pédiatre Donald Winnicott, une « dédramatisation sans déni » (*deflation-without-dismissal*) (2017, 68) des difficultés propres à l'enfance et à l'adolescence. La dédramatisation sans déni possède l'avantage de compliquer l'écriture épanchée, elle rompt l'envie au déversement lyrique (*lyrical waxing*) (68). Nelson reprend en ses mots la pensée du poète Michael Snediker, selon qui le déversement lyrique « signale (voire occasionne) souvent un engouement pour des concepts et des figures englobants qui peuvent faire peu de cas des spécificités de la situation présente » (68). Nelson note que plusieurs écrivain·es n'en seraient pas surpris·es, « particulièrement ceux » et celles « qui ont essayé de rendre hommage, par l'écriture, à un être aimé » (68). Ici je pense à Joan Didion et à Annie Ernaux, qui ont toutes deux écrit sur la mort d'êtres cher·es dans une langue franche, vulnérable et sans effusion.

Audrey me dit que ma thèse au fond c'est un peu comme *Les pages de notre amour*, une histoire sentimentale popularisée par le film de Nick Cassavetes (2004) et provenant du roman du même nom de Nicholas Sparks (1996). Je ne l'ai pas vu alors on le regarde, un soir, et je suis sous le choc. Rachel McAdams et Ryan Gosling interprètent les rôles de deux personnages amoureux (Allison et Noah) à travers une grande période de leur vie. En vieillissant, Allison développe la maladie d'Alzheimer et Noah lui lit chaque jour l'histoire de leur vie dans l'espoir de voir une lueur de mémoire renaître dans ses yeux, au moment où elle reconnaît Noah. Je pleure évidemment parce que ça me fait penser à ma mère et je me rends compte que ce que j'écris n'est pas plus compliqué, théorique, accessible ou profond. *Les pages de notre amour* différentes, réécrites. « Oh glorieuse dédramatisation sans déni!, » (84) dirait Nelson. Une dédramatisation qui fait tellement de bien, qui allège ce qui est grave en acceptant sa gravité. Quelque chose se dégonfle. Il y a même des oies dans le film!

Je n'aime pas, par contre, ce que Nelson dit à propos de l'Alzheimer lorsqu'elle partage ses impressions sur la vie commune des artistes George et Mary Oppen. Alors que George est atteint de la maladie, Mary écrit sur son mari et rappelle des moments de leur vie dans son autobiographie *Meaning of Life* (1978). Inspirée par leur histoire qu'elle relie à la sienne, Nelson commente : « alors que son mari commence à se détacher du langage, Mary essaie de dire » (55). Nelson n'écrit pas grand-chose d'autre sur l'Alzheimer, mais quand même, « se détacher du langage » (*peel away from language*), c'est vite dit. Par contre, dans la mesure où le mot « langue », et non « langage », est utilisé le plus souvent pour traduire *language* en français, c'est probablement la traduction qui

pose problème ici. On peut se détacher de la langue, de ses règles et de ses exceptions à retenir (c'est d'ailleurs un des tests sémantiques effectués à Douglas), mais du langage, je ne crois pas. Le langage prend d'autres formes, il se conjugue différemment, et lui et la voix – une des formes d'expression qui le supporte – demeurent. Fermement. Ils essaient de dire, ils s'efforcent, et le sens ne cesse pas d'être mis en route et en déroute, suivant ses tentatives, il ne cesse pas d'être soufflé entre les corps.

Sur cette question, je me range plutôt du côté de la psychiatre et poète Ouanessa Younsi, qui, dans son magnifique recueil *Emprunter aux oiseaux*, coud une poésie empreinte des paroles et de la voix de Denise, sa grand-mère souffrant de la maladie. En préface à l'ouvrage, Younsi écrit : « Parler de Denise ne suffit pas. Denise possède une parole riche et pauvre, défenestrée et parfaite parce que sienne. Il me faut lui donner un espace » (2014, 9). La poète utilise l'italique pour indiquer les paroles revenant à Denise à l'intérieur de ses (leurs?) poèmes. Dans plusieurs cas, les premiers vers viennent d'elle, de Denise, ils servent d'impulsion à l'écriture et à la parole poétique. Ailleurs, les paroles se relaient et se tissent :

tu déposes
les ailes

ne m'abandonne pas

sans souvenir
sans abri (81)

Je conçois le mémoire de ma mère comme un abri, c'est un héritage qui m'est confié. Comme chez Younsi, qui « emprunte la fragilité aux oiseaux » (8), son legs textuel est au cœur de mon attention, dirigée vers les oies. Ses recherches patientes, ses explorations de terrain, conduites il y a des années, guident désormais mon écriture. Ce sont ses mots que je reprends, que j'emprunte. Si pour van Dooren « nous héritons dans nos gènes, nos pratiques culturelles, nos langues et bien plus encore » (2022, 120), le mémoire que je reçois, écrit par ma mère sur Ajoaste-Cap-Tourmente et ses oies en migration, accomplit aussi, chez moi, un acte de transmission. Il imprime en moi le relief de sa présence.

L'hérédité définit la transmission de caractéristiques récurrentes d'une génération à la suivante. Pour en parler, on emploie souvent l'expression de « bagage génétique ». C'est le matériel des gènes que nous aurions hérité de nos parents, de nos ancêtres. Il dicte un certain nombre de facteurs, la couleur de nos cheveux, de nos peaux, notre taille ou les traits de ressemblance qui forment nos visages. Mais l'expression ne dit pas tout – elle cache, en fait, une bonne partie de l'histoire. En biologie, l'hérédité a réussi à s'extraire des seuls gènes, où elle était maintenue par la « nouvelle synthèse » du début du 20^e siècle. Celle-ci ne percevait l'héritage que sous la forme d'un transfert : celui du matériel génétique, légué d'une génération à la suivante, action exclusive de la reproduction. « [C]ette conception, nous dit van Dooren, est largement remise en cause car on sait désormais que les gènes (et les facteurs épigénétiques) ne sont pas les seuls éléments significatifs et vitaux dont nous héritons » (2022, 120). On conçoit maintenant que les relations environnementales, les habitudes apprises et forgées, laissent aussi sûrement leurs traces que les gènes dans nos descendance. Cette nouvelle biologie cherche à saisir la continuité – « des gènes aux pratiques culturelles traditionnelles » (van Dooren, 2022, 41) – de ce qui nous constitue. Sous son regard, le bagage génétique a cédé de sa suprématie à ces forces longtemps ignorées²⁰.

Si je reçois en partage, de ma mère, son mémoire et ses gènes, il y a des héritages dont on se passerait, certains bagages que je laisserais derrière moi. Je redoute l'action de quelques-uns de ces gènes, qui semblent avoir gardé, au cœur de leur code, toute la dominance que leur accordait la « nouvelle synthèse » biologique. Des adaptations en cul-de-sac, des séquences défectueuses. Il y a les « gènes de susceptibilité », qui rendent vulnérables à certaines maladies. D'autres encore imposent leur programme, assurent le développement des dégénérescences dont nous héritons.

Au moment où sa mère souffrait de la maladie d'Alzheimer, Annie Ernaux a rapporté dans « *Je ne suis pas sortie de ma nuit* », les carnets qu'elle tenait au retour de leurs rencontres,

²⁰ Sur la passation d'un bagage intergénérationnel situé bien au-delà de l'individualisme du gène, on pourra consulter les études des biosémioticiens Søren Brier (2008) et Marcello Barbieri (2008). Brier développe une perspective biologique centrée sur la sémiotique de Peirce, et met en valeur « son importance pour comprendre les relations écologiques et héréditaires dans une perspective évolutionniste non réductionniste; elle s'oppose à des points de vue tels que la théorie des gènes égoïstes de Richard Dawkins » (48, je traduis). Barbieri, quant à lui, s'intéresse à ce qu'il nomme les « conventions naturelles », un concept qu'il vient ajouter à celui de la sélection naturelle. Selon l'auteur, « la différence entre la sélection naturelle et les conventions naturelles, en d'autres termes, est la différence qui existe entre le changement individuel et le changement collectif. On peut observer un exemple de cette différence dans n'importe quelle langue, dont l'évolution est due à des variations qui se produisent non seulement au niveau des mots individuels, mais aussi au niveau collectif des règles grammaticales » (27, je traduis).

qu'« [é]crire sur sa mère pose forcément le problème de l'écriture » (1999, 49). Peut-être pensait-elle qu'il est difficile de croire en ses mots, lorsqu'on les mêle à la vie d'êtres chers. La question de la fidélité ne se pose pas de la même manière. Elle se décale. Comment est-on fidèle à ce genre d'héritage?

Ma mère m'a fait part, alors qu'elle me racontait son rendez-vous avec le neurologue qui l'a informée de son état, d'une question qui lui a été posée et qui m'a surpris. Le neurologue lui a demandé son niveau de scolarisation. Face à la maladie, on croit que le niveau d'études est un facteur de protection. Il ralentirait les dégradations cognitives qui affectent les malades. Le mémoire de mère, curieusement, revenait vers moi. Il me rappelait à sa présence, à ce moment déjà broyé par nos sentiments et par les charges à venir. Son mémoire est un outil de protection, au-delà de ce que j'avais imaginé. Il offre son support aux oies et au Cap; comme à ma mère et à moi, face à la maladie qui troublera ses capacités et sa mémoire. Et si ma thèse, elle aussi, pouvait accueillir cette mémoire, et ralentir pour un temps certaines conséquences de nos héritages? Reprendre, à ses côtés, un travail de mémoire.

Francine Mais l'illusion consiste peut-être à croire, ici, qu'il est possible de mettre entre parenthèses un territoire, de figer son dynamisme et d'assurer pour l'avenir le matrimoine contre les effets hautement perturbateurs.

Je lis sur la maladie. J'en apprends sur les facteurs de risque et les recommandations des spécialistes. On conseille aux personnes atteintes des stimulations mentales. Je suis soulagé de pouvoir lui procurer des pages de plus, à ma mère qui lit déjà beaucoup, qui me parle de ses livres préférés, qui me demande des suggestions pour elle et ses amies. Le club de lecture qu'elles ont formé se réunit tous les mois. Elle m'a donné deux signets – un pour Audrey et un pour moi –, imprimés en l'honneur de leur quinzième anniversaire.

Dans *Une femme* (1990), Ernaux dresse un récit de la vie de sa mère. Elle parle de cette tâche d'écriture dans « *Je ne suis pas sortie de ma nuit* », lorsqu'elle rentre de la maison de retraite où sa mère, aux dernières années de sa vie, reçoit des soins adaptés. « Je raconte l'enfance, l'adolescence de ma mère, je la "vois" dans ma tête, la force, la beauté, la chaleur. Et je la trouve comme aujourd'hui endormie, bouche béante, décharnée [...]. Les deux images ne peuvent pas coïncider » (99). Chacune de ces histoires se tend vers son double, leurs trajectoires s'aimantent. Mais elles se fuient, aussi, en raison de leur emboîtement douloureux. Le récit s'engage dans une course, avec retard : « je suis en marche, poursuit Ernaux, dans mon écriture, vers ce moment où elle sera ainsi dans ce fauteuil. Mais si elle n'y était plus, si la vie allait plus vite que l'écriture... » (99)

Le mémoire de ma mère, ce n'était pas un legs qui m'était confié. C'était d'abord l'accès aux études supérieures, la première de sa famille à y arriver, la passion pour les recherches dans son domaine, la réussite dans ce cadre et un emploi qui lui conviendrait. Je le transforme, en me l'appropriant. Je dois aussi le penser sans moi, dans ses actes autonomes d'exploration. Qu'est-ce qui réagit dans le texte? Qu'est-ce qui résiste ou s'épanouit? Il n'est pas question de fidélité, mais de la réception sincère d'un héritage. Et de la volonté de réaliser avec son aide quelque chose de durable.

Je pense à la famille, établie sur la Côte. Certaines personnes que je n'ai pas vues depuis longtemps participent à la vie du village, travaillant à la pharmacie, au dentiste. J'allais jouer chez des cousin·es dont la maison plantée sur les battures comprenait un accès au fleuve, comme en bénéficient celles adjacentes au boulevard Sainte-Anne. Je me demande ce que ma grand-mère de là-bas a pensé du choix de Francine, partie étudier à Montréal. Elle avait passé un an dans l'ouest, loué un appartement à Edmonton, puis en avait pris un dans Villeray, avec mon père. Il y avait eu le déménagement, le camion, la route. Ma grand-mère, elle, vient de l'Isle-aux-Coudres. Elle connaissait le traversier à heure fixe, l'épicerie Chez Paul et la marée.

Noël, mon grand-père maternel, était plombier au moulin. Si vous parlez d'un « moulin », à Beupré, c'est à l'AbitibiBowater, l'usine de pâtes et papiers, que vous faites référence. Là où deux de mes oncles ont travaillé, avant les lock-outs, les moyens de pression, avant qu'elle ne ferme et que les fonds de pension se retrouvent loin sur la liste des créanciers.

Je ne pouvais plus aller le voir à la fin de sa vie, quand la maladie est devenue trop sérieuse. « C'est pas beau, » on me disait. J'étais jeune, Noël avait sa chambre à l'hôpital neuf de Beaupré. Ils l'avaient inauguré en grande pompe. Mais mes parents me disaient que mon grand-père n'était pas dans « un bel état ». Il dévissait et patentait comme il pouvait la tuyauterie de sa chambre, se croyant peut-être encore au moulin. Pour lui, l'usine n'avait jamais annoncé sa faillite, elle n'avait jamais fermé.

J'ai peur qu'on m'interdise (qui le ferait?) de voir ma mère, un jour, parce que ce ne sera « pas beau ». Quels gestes elle posera, dont il ne faudrait pas que je sois témoin? À quelle étape de la maladie on juge qu'un fils ne devrait plus rendre visite à sa mère? Je réfléchis à la proximité entre aimer et aider. Je ne crois toujours pas qu'elle pourra faire quelque chose que je trouverais laid.



Figure 1.4 Au Cap avec ma mère (automne 1994)

CHAPITRE 2

2.1 Un monde d'oiseaux

Le réveil de mon téléphone a sonné à quatre heures ce matin et je suis sur la route. Ma voiture est la seule à dévaler les bretelles de l'autoroute Dufferin-Montmorency. Je passe la baie de Beauport et longe le fleuve attaché au boulevard Sainte-Anne. La nuit estompe la batture, le scirpe et les joncs, même si l'émission du matin joue à la radio. La route est presque déserte. Dans le ciel, des formations d'oies désunies s'organisent. Elles pivotent vers les berges, volent bas et sur de courtes distances. Il ne s'agit pas du vol de la migration, le vol vers le sud – le séjour au Bombay Hook National Wildlife Refuge, les eaux du Delaware, l'été, les passages au-dessus de Kent Island quand il fait chaud, vers les baies et les marais, la Blackwater National Wildlife Refuge et plus loin, la Baie d'Albemarle, l'Alligator River ou les bras de Pamlico. Au sud du Québec, l'heure du départ n'a pas encore sonné. Quand elles partent pour de bon, des centaines et des milliers d'oies quittent les battures en même temps. Elles volent beaucoup plus haut, le tourbillon monte très rapidement à partir du lieu de décollage. Ce n'est pas le cas ici. Ces petits vols, des groupes d'une dizaine d'oies, c'est pour aller manger. Elles partent à la recherche des racines de scirpe ou de grains des champs. Une envolée à l'air poussée comme moi vers le Cap.

Les premiers rayons émergent au loin, glissent sur le pare-brise, mais c'est encore grâce aux phares sur les hautes que je vois la route. Je reconnais les lieux marquants de la période où j'habitais à l'Ange-Gardien. Il y a la Chute Montmorency puis la carrière désaffectée avec les maisons à ses pieds, qui n'existaient pas quand j'étais jeune, l'allée de concessionnaires automobiles et de stations-service, le Château vert-de-gris, le Château Richer, à l'abandon en haut de la côte. Le boulevard étire ma fatigue sur des kilomètres de battures. Arrivé à Beaupré, je passe devant la maison où mes grands-parents ont habité, bâtie en pierres sur deux étages. Sans escalier à l'intérieur, il fallait aller dehors pour monter au deuxième. Les cèdres et la platebande entretenue d'hostas et de bégonias vivent toujours, ils couvrent l'avant de la maison, mais je parie qu'il n'y a plus le jardin de mon grand-père, un champ de tomates cultivées, semées d'année en année, les bâtons de bois en tuteur. Ma grand-mère Béatrice cuisinait de la soupe minestrone et on s'asseyait à deux pas du jardin, sur la balançoire comme une table à pique-nique peinte en blanc, après avoir joué à l'atelier, un garage adjacent, reconverti avec le banc de scie et les outils.

Un pont enjambe la rivière Sainte-Anne. Je vois l'heure qui avance. C'est par Saint-Joachim que je passe ensuite, le village que je traverse, laissant les maisons derrière. Il en reste quelques-unes parsemées entre les champs.

Plus loin la route trace une courbe qui se retrousse sur elle-même autour du Petit-Cap, un promontoire de cinquante mètres accueillant d'anciens bâtiments du Séminaire, comme le Château Bellevue et une chapelle. L'entrée de la Réserve attend au bout du demi-cercle, où deux voitures, conducteur·trice au volant, sont garées l'une derrière l'autre. Je me faufile à côté d'elles. Il n'y a que des champs, mis en jachère ou récoltés depuis la fin de l'été. On voit bien le fleuve, le cap ferme l'horizon à ma gauche. Les couleurs changent vite et le ciel se mouille de turquoise et de pourpre. En se levant face à nous, le soleil agite les oies qu'on entend caqueter de plus en plus fort. C'est le bruit de fond, le bruit blanc de la Réserve. Elles se réveillent avec la piqure du brouillard.

Je patiente quelques minutes dans ma voiture, posée devant une barrière close. Je porte seulement des Reebok que je vais échanger pour des bonnes bottes de marche le lendemain. On doit se rejoindre à six heures cinq. L'heure d'arrivée évolue pendant la saison, en fonction du lever du soleil. Les filets doivent être ouverts une demi-heure avant son apparition, au moment de la journée où les oiseaux s'activent le plus. C'est le meilleur temps pour les observer, alors qu'ils s'ébrouent, socialisent et s'alimentent, chassant les insectes ou recueillant les graines. L'après-midi chauffe encore les champs en octobre. On gardera les pièges levés pendant six heures, en faisant des tournées de capture toutes les vingt minutes. La fiche que l'Observatoire d'oiseaux de Tadoussac envoie aux bénévoles est très précise.

Une minute avant l'heure annoncée, une lumière apparaît à un crochet de la route. Un petit VUS lancé vers nous. Le conducteur s'arrête à la barrière, une passagère ouvre sa portière et fait quelques pas. Elle déverrouille le cadenas et retire la chaîne qu'il gardait. J'entends les conducteur·trices redémarrer les voitures. Je les imite, les phares reprennent vie, éclairant à peine les murs de la Petite-Ferme, les trois oies qui parquent sur l'affiche du Ministère, les gaillets, les quenouilles, les tiges des roseaux qui guettent la limite des champs. Je ne sais pas ce qui m'attend. On s'engage sur la route de la Réserve, la route qui a été asphaltée, on passe devant la ferme et les étangs, les dos d'âne me secouent. La rive sud au loin échappe au fleuve. Je me sens endormi, un peu embrouillé. Je retrouve le verger, les marais, la forêt profilée sous le cap.

Les voitures se rangent au fond du stationnement et je me gare en face du peuplier. Je compte une dizaine de personnes, réparties dans quatre ou cinq véhicules. Le ciel pourpre plonge encore le Cap dans une demi-obscurité mais on fait vite, on sait que le soleil ne tarde pas à émerger de la noirceur. Il faut être en place à ce moment. Des bénévoles agrippant leur thermos et leur gourde d'eau partent sur le sentier. Je mets un imperméable supplémentaire avant de les suivre.

La voie qu'on emprunte permet de marcher en petits groupes dans lesquels on échange nos noms. Plusieurs bénévoles se connaissent bien. On franchit un pont de bois sur la Friponne et un bosquet d'aulnes, de noisetiers et d'érables grêles borde le ruisseau. Le sentier mène à l'Allée d'ormes, qui ouvre le regard et allonge l'horizon, en traversant le Cap d'ouest en est.

La station de bagage taille un abri comme une cabane à oiseau. Un faux trou noir a été peint sur le côté, au-dessus d'un bâton fixé à l'horizontal, sur lequel un merle géant pourrait se poser. La vue se dégage sur les champs qui filent les herbes couchées jusqu'à la forêt du piémont. Je pose mon sac et ma gourde sur le banc derrière la station. Juste à côté, il y a une zone appelée l'observatoire à rapaces, à cause de la perspective donnant sur la falaise. Des amateur-trices viennent s'installer à l'ouverture de la Réserve, avec des centimètres de lentilles moulées à leur appareil photo. Ils et elles déplient leurs chaises de camping, fixent les crevasses de la paroi ou l'air chaud soulevé au sommet du cap. On porte attention lorsque leurs exclamations révèlent la venue d'un grand rapace, un faucon pèlerin ou un pygargue. De nombreuses espèces d'oiseaux carnassiers chassent les rongeurs, les petits mammifères et les oiseaux de la plaine : épervier, buse, aigle, effraie, grand-duc, hibou, gerfaut et autres. Les oiseaux insectivores et pêcheurs, quant à eux, cherchent leur pâture dans les champs, les ruisseaux, les étangs et les rigoles. Les mammifères carnivores habitent également ces champs et les rives des ruisseaux. Les coyotes s'attaquaient aux génisses égarées qui brouaient autrefois les lots pâturés, à l'orée de la forêt, et une hermine, une fois, a tué un junco juvénile qui s'était pris dans les mailles les plus basses d'un filet. Il était mort et du sang dégoutait sur un tas de plumes, lorsqu'on l'a trouvé.

Francine

Un matin, entre deux tournées de filets, je cours sur le sentier du Bois-Sent-Bon pour me rendre jusqu'au fleuve. Je veux surprendre les oies à leur lever.



Figure 2.1 Les oies réveillent la batture (matin d'octobre 2023)

Si l'Observatoire d'oiseau de Tadoussac a choisi de conduire un programme de baguage au Cap depuis 2015, c'est que la Réserve de faune d'Ajoaste-Cap-Tourmente représente une halte essentielle pour de nombreuses espèces d'oiseaux migrateurs de l'est du continent. En compagnie des oies blanches, estimées à plus de 20 000 individus présents chaque jour entre septembre et octobre, plusieurs espèces séjourneront sur le site pendant quelques semaines. Les moucherolles des saules, les tarins des pins et toutes les espèces de parulines, comme la paruline rayée, la tête cendrée, la masquée, la flamboyante, la paruline des ruisseaux et du Canada, celle à gorge orangée et la paruline bleue forment la première vague de migrants, dès le mois d'août. Les bruants à gorge blanche, de Lincoln, chanteurs ou à couronne blanche les remplaceront progressivement, accompagnés de canards comme le colvert, le souchet, le pivot, les sarcelles et le canard d'Amérique, des grives à joues grises et solitaires, des roitelets à couronne rubis, des juncos ardoisés et des viréos à tête bleue. Certains, comme les bruants des prés, occuperont les champs élagués, les moqueurs chats piailleront sous le couvert des hautes herbes et des fougères. Les mésanges à tête noire feront de la place à ces invités.

Francine

Francine

En Amérique du Nord, il existe quatre grandes voies que les ornithologues, à la suite de l'observation des habitudes des oiseaux migrants, ont délimitées²¹ : la voie migratoire du Pacifique, marquée par l'arrivée des limicoles inondant les berges comme le bécasseau d'Alaska; celle du Centre, utilisée par la grue blanche et le pipit de Sprague; la voie du Mississippi, où des milliers de petites buses tourbillonnent en *kettles* bouillantes au-dessus des rives des Grands Lacs, et celle de l'Atlantique, que les pygargues à tête blanche et le troupeau des grandes oies empruntent. Par ce trajet migratoire, l'oie trace un corridor assez étroit depuis son aire de nidification à l'Ile Bylot, au nord-est de l'Ile de Baffin, jusqu'à la région côtière des états du New Jersey, de la Virginie et de la Caroline du Nord. C'est lors de ses haltes à l'automne et au printemps qu'une grande part du troupeau se concentre à Ajoaste-Cap-Tourmente et sur les battures environnantes des îles et de la rive sud du Saint-Laurent. Comme le croit l'historien Léonard Bouchard (1976), une des sources principales de ma mère, il est probable qu'à une certaine époque, on ait observé la présence d'oies blanches sur les rives du fleuve à la hauteur de la rivière Saint-Charles, à Québec. Les oies bénéficiaient alors d'une aire de distribution plus large aux périodes de migration – le support écologique, épargné du développement urbain, industriel et autoroutier qui alourdit aujourd'hui les battures, aurait favorisé sa prolifération.

Francine

Comme bien des espèces migratrices, les oies franchissent des milliers de kilomètres entre leur aire de nidification et leur habitat d'hiver. Au sud, durant la saison froide au Québec, elles s'établissent sur la côte est des États-Unis, entre autres dans la baie protégée de Chesapeake. Vulnérables pendant les périodes de pontes et de couaison²², les oies montent au nord à l'été, profitant des ressources disponibles et évitant les prédateurs, moins nombreux dans les zones arctiques. Pour la volée, Ajoaste-Cap-Tourmente et les battures du Saint-Laurent possèdent cette particularité de l'étape, de l'entre-deux : lieu de repos et de halte dans le voyage de leur migration.

²¹ Voir par exemple le balado *Migrations d'oiseaux* de Jean-Philippe Gagnon du Biodôme de Montréal (épisode 5 : « Les routes migratoires », 2020).

²² La mue saisonnière, qui se déroule à ce moment, entraîne la perte simultanée des plumes de vol (les rémiges) chez les oies reproductrices, les rendant incapables de prendre leur envol pour une période d'environ trois semaines. Les biologistes profitent de la mue pour capturer et baguer les oies. Voir à ce sujet l'article « Molt Migration in Relation to Breeding Success in Greater Snow Geese » d'Eric Reed et *al.* (2003).

Francine

Les biologistes s'accordent pour reconnaître deux variétés d'oies apparentées à la grande oie blanche : l'oie de Ross et la petite oie blanche. Ces deux espèces font partie de la famille des Anatidae, qui comprend les canards, et composent la sous-espèce des Anserinae, avec les bernaches et les cygnes. La petite oie blanche ressemble beaucoup à la grande oie des neiges, mis à part sa taille, comme on le devine, et la présence plus répandue chez elle de la forme sombre, où un bleu grisonnant teinte le plumage du cou aux ailes. Contrairement aux grandes oies qui se limitent à la côte atlantique et nichent plus au nord, il existe plusieurs colonies nicheuses de petites oies, empruntant différentes routes migratoires, d'est en ouest de l'Amérique du Nord. Bien que leur territoire de nidification diffère, on les observe mêlées aux grandes oies blanches aux périodes de migration.

Francine

La population des grandes oies représente un élément majeur de l'environnement d'Ajoaste-Cap-Tourmente. Réduite à son plus bas niveau vers la fin du 19^e et le début du 20^e siècle, elle jouit à présent, grâce à la création d'une réserve faunique qui lui est spécifiquement consacrée, d'une attention soutenue de la part des expert·es de la faune et du public, séduit par ses attroupements spectaculaires, ses volutes blanches arpentant les battures et les champs.

Francine

Ce sont principalement les marécages intertidaux situés en bordure du fleuve qui attirent les oies. Le marécage de la Réserve est le siège d'un lent processus de sédimentation au niveau minérotrophique. La partie souterraine des plantes aquatiques, en particulier du scirpe d'Amérique, assure le renouvellement annuel de la biomasse et garantit le stock alimentaire indispensable au troupeau migrateur. La constitution d'une réserve de graisse chez les oies blanches (également chez les petites oies, les oies de Ross et les bernaches) à partir de la biomasse phytotrophique représente un investissement nécessaire aux longs périples qui les mèneront successivement à leur territoire de nidification et à leur aire hivernale. Les allées et venues des chasseur·ses empruntant des sentiers dédiés, la mise en place de caches enfouies, que la sagittaire latifoliée occupe, et les voies de passage de petits mammifères comme les rats musqués et les hermines marquent également le paysage du marécage.

Francine

La présence de carnivores dans le marécage dépend de ces petits mammifères, mais aussi de l'activité d'amphibiens et d'oiseaux rapaces qui s'attaquent aux larves et aux poissons. Les espèces herbivores comme l'oie blanche, l'outarde et les canards ne connaissent pas de prédation,

autre que celle imposée par des humains à la période de chasse. Le contrôle de l'effectif des chasseur·ses, la fixation de quotas de gibiers abattus et les facteurs climatiques limitent toutefois la pression exercée sur le troupeau. Le tableau de chasse de 1973 (qui peut être considérée comme une « bonne année » du point de vue des chasseur·ses) montre que trois cents groupes de deux personnes ont tué 2 877 oies et 500 canards sur le périmètre de la Réserve. Les résultats au tableau ont beaucoup diminué ces dernières années, principalement en raison de la baisse de popularité de la chasse dans la région. La direction de la Réserve et ses biologistes ont annulé le programme de chasse en 2023, en réaction au taux de population du troupeau, jugé adéquat, mais le programme pourra être réouvert et on entend toute la journée, alors qu'on fait tellement attention aux oiseaux entre nos mains, lorsqu'on les bague ou les dénoue des filets, les détonations des fusils des chasseur·ses, planqué·es à la limite de la Réserve.

Avec le peuplement graduel de la rive nord du Saint-Laurent au début de la colonisation, aux 17^e et 18^e siècles, correspond une pression de chasse de plus en plus importante pour les oiseaux migrateurs. Les peuples autochtones et les colons de la Côte-de-Beaupré, et en particulier d'Ajoaste-Cap-Tourmente, avaient une prédilection pour la chasse. Le rituel de la chasse aux oiseaux migrateurs, comme les canards et les oies, avec ses techniques distinctives, représentait bien autre chose qu'une pratique sportive. La récolte de gibier garantissait une réserve d'appoint durant les longs mois d'hiver et ses péripéties alimentaient les récits des conteurs, les soirées autour du feu. Elle favorisait de plus la connaissance intime des battures et des habitudes des oies. Ces pratiques de chasse ont perduré sur le territoire, malgré les différentes politiques d'occupation. Comme le note l'ouvrage de Gilles Richard, *Le Cap Tourmente et son légendaire Charles-Henri Boucher* (2009), les habitant·es s'adonnaient au braconnage sur les battures du Cap avant l'établissement de la Réserve, puisque de riches clubs privés s'approprièrent les berges (ce qui est encore le cas à l'Ile-aux-Oies).

Francine

Richard raconte, dans son livre, les méthodes de capture conçues par les braconniers et les chasseurs (ce sont surtout des hommes qui s'adonnaient, à ce moment, à la pratique), dont Charles-Henri « Dédé » Boucher, l'un des plus connus à Saint-Joachim : Dédé et ses amis utilisent un « pompeux » (une draisine) pour se déplacer sur la voie ferrée de Charlevoix, il leur arrive de chasser la nuit et ils confectionnent une cache à gibier quelques milles avant l'endroit où les gardes-chasse les attendent habituellement, pour respecter, en apparence, la limite de prises. Il y a une

photo de Dédé, entouré de quatre amis. Chacun tient dans ses mains ou suspend à ses épaules trois à quatre oies, nouées ensemble par le cou. Deux enfants, de dos, s'approchent à l'avant-plan. Un de ses amis, identifié comme Gaston Gagnon, est agenouillé et épaula sa carabine. Il porte une chemise carreautee et ressemble à s'y méprendre à mon oncle, Martin Gagnon, sans que je sache s'ils sont parents.

Francine

La formation des clubs de chasse, contestables par leur caractère élitiste, a contribué indirectement à la préservation de l'espèce. En 1900, la population d'oies atteint son seuil critique, ne comptant plus que quelque 2 500 individus dans la volée. Au cours du 20^e siècle, l'adoption d'une série de réglementations contribue à diminuer la pression de chasse et favorise la progression constante du nombre d'oiseaux. En 1908, la formation du club de chasse du Cap-Tourmente, qui loue les battures sur 17 kilomètres du ruisseau Blondelle au cap Brûlé, limite par voie de conséquence le nombre de chasseurs. En 1916, le Canada et les États-Unis signent un traité conjoint pour la protection des oiseaux migrateurs. Une des premières ententes du genre, celle-ci interdit la chasse du printemps et limite la période de chasse de l'automne et le taux de prises. Puis, en 1931, une loi américaine prohibe la chasse, le long de la côte atlantique, en tout temps de l'année.

Francine

Dans un esprit plus démocratique que les clubs privés, et suivant une volonté ferme de protection de la faune, ces ententes ont écourté suffisamment la période de chasse pour qu'en quelques années, le nombre oies blanches grimpe de manière substantielle.

Francine

Au moment où ma mère écrivait son mémoire, les données les plus récentes disponibles indiquaient que la population d'oies blanches se situait autour de 200 000 individus. Les meilleures estimations, que ma mère reprend de Bouchard (1976), démontrent également une progression constante du taux de reproduction dans la volée. Les recensements de l'espèce au long du 20^e siècle témoignent de cette progression et laissent croire que l'aire de repos des oies à Ajoaste-Cap-Tourmente – de larges champs plats entretenus par l'agriculture des villageois-es de Saint-Joachim – assurait la santé de l'espèce et de son milieu écologique.

En près d'un siècle, le statut que les biologistes attribuent à l'espèce a complètement changé. La Table de concertation sur la gestion de la Grande Oie des neiges, réunie en 2013, considère l'oie blanche comme une espèce « surabondante » – le troupeau atteignait le million

d'individus et présentait un taux de reproduction imposant. Depuis ce sommet, la taille de la volée se met à diminuer, en une dizaine d'année, et se maintient actuellement dans les seuils de population visés par le Service canadien de la faune et par le Conseil de la voie migratoire de l'Atlantique, c'est-à-dire entre 500 000 et 750 000 oiseaux (Bélangier et Lefebvre, 2006).

Entre la précarité du début du 19^e siècle et l'abondance qui a suivi, les nuages d'oies s'égarent encore à perte de vue sur les battures du Saint-Laurent. Les oies broutent le scirpe et les volées rendent justice aux descriptions de leur passage qu'on retrouve dans les récits des premiers temps de la colonisation, le plumage qui blanchit le territoire, ces existences indéniables qui ont imposé leur nom à l'Ile-aux-Oies, nouveau repaire privatisé, visible de la berge du Cap.

2.2 Lever des filets

À la Réserve, un junco se prend tête première dans le filet de nylon. Les mailles ne mesurant pas plus d'un centimètre enroulent son cou. Il faut les passer derrière son crâne comme un col de chandail, trouver le premier trou dans lequel son corps s'est enfoui. Les mailles voisines coïncident ses ailes. Le fil se noue aux pattes de l'oiseau, se perd sous ses plumes. Il est difficile à démêler. Il faut de la patience et de la dextérité, ça s'apprend, et on veut sortir au plus vite l'oiseau du piège, surtout lorsque d'autres attendent notre aide et se débattent ailleurs dans le filet. Ses serres agrippent fermement les mailles. Immobiliser le « poignet », ouvrir ses pattes, déplier les articulations une à une, avec attention pour ne pas blesser. Je ne me souviens pas de m'être concentré autant sur le mouvement de mes doigts. Je les décortique dans ma tête, retourne l'attention sur mes jointures et mes mains, là où ça se rencontrent. L'index et le majeur retiennent la tête de l'oiseau, au niveau de son cou, comme si on allait écrire avec un crayon. C'est la prise du bagueur, les ailes sécurisées dans la paume l'empêchent de se débattre.

Les plumes remontent, se retroussent à mesure que la maille les soulève. Je mets mon pouce devant son bec pendant l'opération, comme on me l'a appris. Le junco pique la pointe contre ma peau, ça fait un petit creux. Si on y va de cette manière, sa tête ne risque pas de blessure, le retrait des mailles ne pose pas de pression sur ses vertèbres.

Mes mains sentent un mélange des arômes du désinfectant, qu'on se met quand on y pense entre les manipulations, et de l'odeur des oiseaux. Une odeur charnue, colorée.

Les pièges qu'on monte chaque matin avant le lever du soleil ressemblent à des filets de volleyball. Quand ils s'y prennent, les juncos ardoisés ne bougent pas beaucoup. On dit souvent : « T'es chanceux·se, c'est un junco. » Les roitelets sont tellement petits, on a de la difficulté à défaire les mailles qui les retiennent, et les parulines se débattent et s'emmêlent plus que les autres. J'ai dépris une mésange qui m'a presque fait saigner du bout du pouce. Elle picossait ma peau et ne lâchait pas lorsqu'elle avait une bonne prise. Les bruants à gorge blanche aussi sont indociles. Je les aime pour ça.

« Est-ce que tu connais les oiseaux?, » me demande Sarah. J'ai les pieds dans un sentier boueux tracé entre une série de filets, qui passe par le Moqueur-Chat et qu'on appelle le M pour faire court. Est-ce que je connais les oiseaux? Devant une jeune biologiste qui en est spécialiste, une des deux bagueuses de profession, responsable de la station de baguage d'Ajoaste-Cap-Tourmente avec Thomas, non, je ne les connais pas. Je dis « non ». Je ne sais pas comme elle identifier un nuage de tarins au vol. Je ne sais pas reconnaître la rareté d'une capture de bruant des champs. C'est Rémi, un observateur et un bénévole de longue date, qui m'a indiqué qu'un pygargue se perchait dans l'arbre mort près du fleuve, traquant les mouvements de ses proies. Et si le chant des moqueurs ne me berne pas, c'est que je ne sais pas exactement qui ils prétendent imiter.

Le premier oiseau que j'ai bagué est un bruant à gorge blanche, un juvénile, à juger selon la forme en pointe des plumes de sa queue. « Couteau à steak ou couteau à beurre?, » me demande Thomas, qui supervise l'opération de près, à la station de baguage. L'humidité fait craquer la cabane où les bénévoles s'entassent. Plusieurs portent un harnais qui retient une paire de jumelles sur le torse. Quelqu'un allume la lampe chauffante fixée au plafond et dévisse le bouchon d'une gourde en plastique de couleur tapissée d'autocollants. J'ai l'oiseau à la hauteur de mes yeux et les coudes appuyés sur la table de travail, où s'éparpillent les outils, une petite règle, les bagues ajustées à l'étroitesse des pattes des oiseaux. Je place le dos du bruant dans ma paume, je retiens une plume à l'extrémité de sa queue et la déplie en la soulevant comme un éventail, comme un paon, pour bien voir les pointes qui se démêlent.

Couteau à steak.

J'ai mesuré ses ailes, ensuite, et soufflé sur son ventre pour évaluer son taux de gras. Sa poitrine révélait des poches jaunes sous la peau. 2 sur 4, on note. J'ai serré un anneau gravé autour de sa patte, avec une pince conçue pour ça. Ce bruant possède maintenant un numéro de bague identifiable, associée à mon nom dans un tableur Excel. L'oiseau s'agite, battant des ailes, remuant et agrippant des serres, et j'attends qu'il se calme. Je le replace sur ses pattes, dans ma paume, et ouvre les doigts qui immobilisaient sa tête. Il prend son envol en un éclair vers le marais de la côte.

On m'a dit que les cas de recaptures entre sites étaient très rares, alors je n'attends pas de ses nouvelles.

Dans *Habiter en oiseau*, la philosophe Vinciane Despret livre une enquête ornithologique sur les manières qu'ont les oiseaux d'habiter et de chanter leurs lieux de vie. Elle s'intéresse à l'évolution de la discipline et voit dans les dispositifs de recherche, ces outils dont on dispose pour conduire nos enquêtes, des façons « de s'organiser avec les animaux », des manières « de créer avec eux, certaines formes d'intimité » (2019, 42). L'attention portée à l'intimité des relations qui se tissent dans la recherche est centrale dans la perspective de Despret. Ça compte aussi. Qui se présente à notre rencontre? Qui vient chanter sous la fenêtre? Il y a un risque d'oubli de cette intimité, le lien établi entre cet oiseau et moi, son observation assidue ou sa manipulation soignée, car c'est elle qui permet de reconnaître les manières bien à eux qu'ont les oiseaux de socialiser leur espace, de chanter leur place dans la nature et de se figurer les relations sociales qui les attachent aux autres. Les techniques de manipulation des oiseaux, les bagues et les filets japonais, sont des méthodes de recherche, de collectes de données, mais ces méthodes créent aussi un lien privilégié avec les oiseaux étudiés. Elles représentent des façons d'entrer dans une intimité profonde et prolifique avec les êtres qui participent à nos recherches.

La performance de ces gestes est une redite. Tout le matin des dizaines de passereaux sont capturés et placés dans des sacs en tissu, ils défilent, attendent d'être inspectés et relâchés. La recherche scientifique choisit la répétition comme protocole (longueur des ailes, aspect de leur pointe, taux de gras, on note et reprend la mesure pour s'assurer de sa justesse), ce qui donne à voir, fait apparaître une certaine forme de l'oiseau, un oiseau à sa mesure (et à mesure qu'on le

note). L'oiseau, comme le bruant que je bague, fortifie sa capacité de resignifier ce que ça peut vouloir dire, aux yeux du pouvoir scientifique, d'être un bruant. S'il est perçu comme l'exemplaire ou la copie *des* bruants, de son espèce – une actualisation qui permet tout de même de mieux le comprendre, de suivre la population, d'estimer ses capacités et d'ajuster nos attentes – il y a toujours un risque (un reste) à ce dispositif de captation et de reproduction. Ce qui en dépasse, ce dont on pourrait parler d'une autre façon, sous une autre forme – un dispositif de l'écriture qui en inscrirait l'importance. C'est essentiel pour les stratégies de détournement du point de vue de la domination, car une puissance d'agir s'amplifie dans les pratiques de resignification alternatives, lorsque, comme l'écrit Butler, « les copies se mettent à parler » et lorsque « ce qui est purement matériel commence à signifier » (2009, 65).

Ce n'est pas que les biologistes qui baguent au Cap ignorent cet excédent de la recherche ou n'y font pas très attention. C'est le contraire. Pour aider les oiseaux trop épuisés pour s'envoler après l'épreuve du baguage, Sarah, Thomas et Vincent ont fabriqué une petite boîte en carton capitonnée avec du tissu. La boîte est blanche et une croix rouge a été dessinée au feutre sur les côtés. Ça arrive rarement, mais lorsque l'oiseau ne s'envole pas quand il est relâché, quand il reste au creux des mains, un·e bagueur·se le dépose dans la petite boîte, à l'air libre. Il se repose quelques secondes ou quelques minutes. On n'y pense plus et quand on retourne voir la boîte, elle est vide de l'oiseau convalescent.

Je veux un espace de recherche qui fait place à la boîte de carton, avec les croix rouges sur les côtés. Qui l'inclus dans son système d'expression du savoir. Il s'agit d'affûter une écriture qui sait auditionner ces autres dispositifs, qui se fait elle-même une habitude répétée de la connaissance, en complémentarité des filets japonais, de la pince, des sacs et des capsules à pellicule photo, recyclées en distributrices de bagues.

C'est par ces dispositifs que je connais un peu mieux les juncos, les roitelets et les bruants, aujourd'hui, que je peux tenter, un peu mieux, de m'imaginer un monde à leur mesure. Grâce à eux et à Sarah, Thomas, Vincent, Rémi et aux autres bénévoles rencontrés au Cap, qui m'autorisent à assister à leur rythme quotidien et partagent la vie avec les oiseaux.



Figure 2.2 Paruline à tête cendrée, prise au filet
(Le pavillon Léon-Provencher et la station de baguage sont visibles à l'arrière.)

Le matin vers six heures, je dénoue les cordes qui maintiennent le piège enroulé. Les mailles des filets peuvent être de différentes tailles, en fonction des oiseaux qu'on cherche à capturer. Au Cap, les bagueur·ses s'intéressent à la migration des passereaux, ce sont eux qu'on veut saisir et répertorier. Les mailles resserrées de trente millimètres servent bien ce but, elles pourront retenir les petits oiseaux. Les filets sont aussi placés à des secteurs stratégiques et diversifiés, représentatifs des biotopes de la Réserve, dans la terre marécageuse du Moqueur-Chat et le long de la Cédrière, aux champs, masqués dans les bandes riveraines ou bordant la forêt – un dernier plus loin, près de la batture.

Si la taille des mailles est choisie avec soin, elle n'est pas pensée pour certains oiseaux, certaines captures. Elle s'en accommode mal.

Dans les premiers jours, alors que je débute une tournée de filets avec d'autres bénévoles, Vincent, un employé de l'Observatoire, me tend un talkie-walkie : « Si tu vois un épervier, appelle-

nous sur la radio. » Je n'en vois pas durant la tournée ni au cours de la journée, mais quelques jours plus tard, dans la Cédrière avec Vincent, en s'approchant d'un filet, on remarque un oiseau plus gros, au regard plus pénétrant que les autres. Une bande de jaune cerne ses yeux comme une éclipse. Il semble contrarié. Vincent s'active. « Ils se prennent pas dans les mailles, sont juste tombés dans la poche, » il dit. Le dispositif n'était pas pensé pour ça, pour ce cas et pour cette personne. On ne sait pas quoi faire de l'épervier. L'oiseau en liberté se débat, comme s'il volait dans le filet, et Vincent le saisit en cornet, en prenant garde aux serres qui voudraient plonger dans la peau de son bras. Il le place délicatement, tête première, dans un des sacs en coton qu'on traîne pour ramener les oiseaux à la station. Ça les calme et ils ne risquent pas de se blesser, dans les sacs. Vincent noue le cordon autour des pattes de l'épervier.

Je me remets de l'émotion que j'ai ressentie, même en ne faisant qu'observer la scène. Je poursuis la marche sur des planches de bois vers le filet qui attend, les passereaux qui attendent dans ses cordes. Ma mère n'a pas connu ça. La station de baguage n'existait pas lorsqu'elle cartographiait la Réserve. Je me demande si c'est trahir les oiseaux, l'épervier et ce bruant-là, que j'ai bagué, de dire que je vais à la Réserve pour me rapprocher d'elle. Pour me rapprocher de ma mère, aller y travailler parce qu'elle est allée y travailler. M'y rendre pour les oiseaux, apprendre l'intimité avec eux, mais aussi pour connaître cette autre intimité que ma mère a connue, en parcourant le territoire, réapprendre les endroits où elle marchait, là où elle a noté que le marais s'interrompait, que les rigoles hachuraient la plaine, que la plaine atteignait le piémont. Me rapprocher de ce qu'elle a vu. Me rapprocher d'elle, en portant une petite partie de ce qu'elle a vécu. Est-ce que c'est trahir les oiseaux? Est-ce que c'est m'absenter du moment, que de vouloir le vivre par mes souvenirs et aussi dans les souvenirs de quelqu'un d'autre? Cette mémoire de ma mère. Le vivre grâce à ça, par elle – les rappels, les échos et les doutes que ça impose.

Ou le vivre à leur suite, à la suite de ces détours, dans la lignée du souvenir.

Est-ce que c'est déjouer notre rencontre, la méconnaître, m'y rendre moins réceptif, à cette rencontre, entre l'oiseau piégé et moi, l'oiseau que je bague et moi? Est-ce qu'il aurait reçu un meilleur service, auprès d'une autre personne, plus présente et expérimentée? Est-ce qu'il s'agit de mon rituel, de ma préparation, au contraire, de ma manière d'être *inoccupé*, d'être là avec lui, nos

souvenirs piégés aussi dans une rencontre où le passé est à table, nos passés sont là, même si on ne vit pas du tout, en ce moment où il est pris et où je dépends, pas du tout la même chose?

Nos dispositifs de recherche demandent des ajustements constants, des retours en arrière et des réflexions sur leur compatibilité avec le monde qu'on cherche à connaître aujourd'hui. De la même façon, je crois qu'il faut ajuster notre langue et nos langages, afin de capter ce qui nous paraît pertinent en ce moment, ce que nos postulats identifient comme ayant son importance. La langue et l'écriture sont aussi des dispositifs de recherche. Ce sont avec elles qu'on entre en contact, qu'on se lance dans l'apprentissage. Sans compter que les filets, les bagues, les capteurs et les radars eux-mêmes, aident à adapter notre écriture, en nous familiarisant avec le monde autre-qu'humain. Ajuster des histoires intimes de recherche devient un acte créateur. Et la langue, c'est sûr, est avant tout une affaire de transmission.

La perspective que j'adopte, celle qui fait place à l'histoire personnelle des gens en recherche, n'est pas nouvelle et s'est établie comme une critique des prétentions et des ratés de l'objectivisme scientifique. Cet objectivisme dominant serait davantage, en suivant les idées de Plumwood et de la spécialiste des sciences Sandra Harding, un déni des subjectivités (et des influences diverses) qui composent déjà la représentation des sujets d'études, la transmission des résultats et les méthodes de la recherche scientifique. Ce déni de la participation subjective se poserait à deux niveaux, entre l'observé·e et l'observateur·trice (pour reprendre ces grandes catégories dualistes).

Au premier versant, un point de vue dominant de la science (et que la science participe à instaurer) conçoit le monde comme un système purement matériel, une série d'objets reliés par les lois de la physique, de la chimie, de la biologie, sans significations, communautés et perspectives qui leur sont propres et qui méritent de figurer dans nos analyses. Plumwood nomme ce biais le réductionnisme matérialiste (2025, 199). Selon elle, le « refus cartésien d'attribuer des propriétés mentales au monde est au fondement des conceptions scientifiques occidentales de l'objectivité²³ »

²³ Et ce projet d'objectivation de la nature est lui-même à penser conjointement avec celui, capitaliste, de marchandisation des êtres vivants : « Ce n'est pas un hasard si cette vision de la nature s'est imposée avec l'émergence du capitalisme, car celui-ci avait besoin de transformer la nature en un ensemble de marchandises et de ressources dont il était possible de disposer sans la moindre contrainte morale ou sociale » (Plumwood, 2025, 186).

(204). Ce premier rejet d'action des subjectivités rend une image tronquée du monde, mise au service de l'exceptionnalisme humain et de l'accaparement des ressources. En opposition à cette suppression des voix, il faudrait faire preuve de curiosité envers l'agentivité déjà à l'œuvre dans les natures étudiées. Sans quoi, la science en vient à taire les voix non humaines qui peuplent le monde (ou celles, humaines, jugées inaptées au savoir dans un processus de naturalisation). Elle impose leur statut de ressource, dépourvue d'intentions et de priorités morales, comme le fait Canards Illimités, en se disant « favorable à l'utilisation durable des ressources renouvelables grâce à la rigueur de la science » (2025, je souligne).

Au second versant, Sandra Harding, dans son livre *Objectivity and Diversity*, met en doute le présupposé d'indépendance, qui guiderait la méthode scientifique. Harding identifie l'objectivité sans jugements de valeur, c'est-à-dire neutre axiologiquement (« [v]alue-free objectivity », 2015, 1), comme une des « idées centrales » sur laquelle repose la philosophie dominante des sciences occidentales (le positivisme logique). Cette philosophie est utilisée, selon Harding, pour « contrôler les programmes d'études universitaires, les témoignages publics et les débats sur des sujets comme les changements climatiques » (2, je traduis cette citation et les suivantes). Mais cet « idéal d'objectivité » contredit, dans un déni de réalité,

les histoires vraies et les pratiques actuelles des sciences et de leurs philosophies. Les sciences et leurs philosophies n'ont jamais été exemptes de valeurs. Elles ont toujours été profondément ancrées dans les particularités de leurs contextes sociaux et historiques. Si elles en étaient abstraites, elles ne seraient pas pertinentes [ou elles seraient sans conséquence (*irrelevant*)] (2).

En suivant la pensée d'Harding, la prise en compte et la représentation de ces contextes dans les produits de la recherche pourraient conduire à une plus grande reconnaissance des particularismes qui affectent les questions à l'étude, et à un meilleur ajustement des moyens à la situation concrète d'apprentissage (*un objectivisme fort*, selon le terme d'Harding, 31-33). Une inclusion, dans l'écriture de la science, des participant·es sur place, des espèces précises touchées et des décisions déjà prises, compliqueraient aussi les généralisations qu'on compte tirer d'une étude (conclure par exemple, à partir de ce qui a été dit concernant les réserves de faune, que les décisions à Ajoaste-Cap-Tourmente *sont toujours* une exclusion de l'humain du reste de la nature).

Harding soutient qu'un objectivisme fort – réflexif par rapport à la situation d'apprentissage en jeu – se soucie des défis de contrôle du savoir par le pouvoir, visibles dans la façon dont certaines épistémologies (autochtones, postcoloniales, populaires, féministes) sont écartées et discréditées par la rationalité scientifique. Harding milite en faveur de sciences qui développent une perspective critique face à l'accaparement des données et des savoirs (sciences par et pour les groupes dominés ou *sciences from below*, 34-36). Harding reprend ici les épistémologies féministes du point de vue situé pour théoriser l'objectivisme fort :

S'inspirant du « point de vue du prolétariat » marxiste, ces théoriciennes ont fait valoir que dans les sociétés structurées par l'inégalité, les connaissances et les croyances dominantes avaient tendance à représenter principalement les intérêts des groupes dominants. Or, ces groupes étaient presque exclusivement composés d'hommes. Les femmes étaient exclues d'une participation pleine et entière, voire de toute participation, à ces groupes. Ainsi, les cadres conceptuels dominants des disciplines n'étaient en aucun cas exempts de valeurs. Il s'agissait plutôt de cadres qui répondaient aux intérêts des groupes dominants masculins. Les résultats de la recherche produits dans ces cadres ont ensuite été utilisés pour concevoir une politique sociale qui « concrétisait » – qui instaurait dans la vie sociale – uniquement les points de vue de ces hommes (29).

Certaines chercheuses en études féministes, en théorie des sciences ou en études du droit, comme Harding et Catherine MacKinnon (1983), d'autres en études de classes et raciales (Aníbal Quijano, 2007), se sont aperçu qu'un type précis de personne investissait souvent la position de neutralité de la science dominante. Plusieurs ont défendu l'idée que la prétention à la neutralité émanait (dépendait) d'une capacité qu'ont certaines personnes (et pas d'autres) à apparaître comme neutres. Haraway a défini ce qu'elle nomme la théorie du point de vue (*standpoint theory*), où le savoir prend forme à la surface d'une position localisée et d'un jeu de situations :

L'attention portée aux structures et aux connaissances élaborées à partir du point de vue des positions non standards (positions qui ne conviennent pas mais avec lesquelles il faut vivre), y compris les positions hétérogènes des femmes, et les questions sur qui et pour quoi les appareils sémiotiques et matériels de la production de connaissances scientifiques sont construits et maintenus, sont au cœur des études scientifiques féministes (2018, 269, je traduis).

La production scientifique et ses savoirs ne sont jamais désincarnés de ces positions²⁴, mais ils ne sont pas non plus déconnectés des situations réelles d'apprentissage : nos savoirs se situent dans la transmission. Il y aurait donc une certaine honnêteté épistémologique et grammaticale à réclamer le « je » de la parole et à l'engager dans un lieu concret d'enseignement, plutôt que de produire son effacement par les stratégies objectivantes, passifiantes de la langue. Du point de vue d'Haraway, les savoirs produits sont des savoirs situés, qui émergent d'une « pratique localisée et hétérogène qui peut (ou non) être “globale” et “universelle” de manière spécifique, enracinée dans des activités d'articulation en cours qui sont toujours potentiellement ouvertes à un examen critique à partir de perspectives disparates » (2018, 137-138, je traduis). L'attention portée aux activités d'articulation de ces savoirs est essentielle à la compréhension du contexte de connaissance. Qui est mis en présence (ou en absence) par ces pratiques? Comment matérialisent-elles les pôles de sujet et d'objet scientifique, dans une perspective précise d'étude?

Dans leur domaine propre, des ethnographes ont aussi mené des réflexions particulièrement convaincantes sur les conditions sociales de l'observation scientifique et sur le rôle de l'écriture dans la formation et la passation de ses résultats. Un courant d'*autoethnographie* a œuvré et œuvre à réintroduire les méthodes d'engagement et de participation à la position d'observateur·trice. Dans son livre *Essentials of Autoethnography*, le professeur en communication Christopher N. Poulos retrace l'intérêt de la recherche pour l'expérience incarnée :

Peu à peu, l'idée d'écrire sur l'expérience du chercheur ou de la chercheuse in situ (en position, en tant que partie intégrante de la scène) a émergé lorsque des questions sérieuses se sont posées sur la possibilité et la légitimité d'offrir des comptes rendus purement objectifs sur les pratiques culturelles, les traditions, les symboles, les significations, les prémisses, les rituels, les règles et d'autres engagements sociaux. Après tout, les chercheur·ses qualitatif·ves sont des acteur·trices humain·es – inexorablement affecté·es et influencé·es par leurs réactions aux événements qui surviennent et leurs prémisses culturelles et historiques, les règles et les contextes – et pourtant, on leur demandait d'être des observateur·trices « scientifiques » neutres ou objectif·ves. Nombre d'entre eux et d'entre elles ont commencé à tenir des journaux

²⁴ En général, la sémiotique et la sémiotique de l'éducation sont en accord avec cette affirmation. Dans l'article « Learning and Adaptation from a Semiotic Perspective », Alin Olteanu et Andrew Stables font un bon retour sur la pensée sémiotique du *savoir incarné*. Selon ces chercheurs, « un élément de subjectivité est justifié dans la recherche scientifique, car la connaissance elle-même appartient à des organismes incarnés qui ne peuvent être que subjectifs » (2018, 414-415, je traduis).

personnels, séparés de leurs rapports de recherche, mais qui ont parfois été publiés sous forme de monographies ou de mémoires (2021, 7, je traduis).

Plus encore, *l'écriture* de l'autoethnographie est considérée, sous cette perspective, comme un geste participant aux découvertes de l'enquête :

Comme l'autobiographie, les mémoires et la *creative nonfiction*, l'autoethnographie utilise activement et de manière réflexive l'écriture comme partie intégrante de la recherche et comme méthode principale d'enquête. En d'autres termes, les autoethnographes invoquent et emploient la découverte disponible dans le processus d'écriture, en utilisant l'écriture comme une pratique de recherche qui alimente l'enquête, plutôt que comme une activité de « figinage » après que la recherche a été menée (2021, 5, je traduis).

C'est suivant ces héritages que j'ai voulu développer la richesse des croisements de la voix, de l'écriture et de la mémoire, dans sa capacité à capter furtivement et à relancer nos moyens d'accès au Cap, les méthodes de figuration d'un espace vécu dans ses complexités, et traversé de signes, d'attachements et de raisonnements. Les oies font partie de ma vie depuis mon enfance, elles font partie de la vie de ma mère depuis son enfance, et elles marquent sémiotiquement et matériellement l'écologie du Cap depuis des milliers d'années, migration après migration. Une recherche qui tenterait, tant bien que mal, de se déconnecter de cette histoire, au nom de l'objectivité restreinte, propagerait non seulement une vision de la nature comme ressource (par la négation des subjectivités), mais se priverait d'une compréhension plus riche de l'espace. Comment la science saisirait-elle un monde de répétitions et d'attachements, sans donner à voir, et sans être affectée elle-même par ces répétitions et ces attachements? Comment croire qu'ils n'entreraient pas en jeu, même dans une recherche acceptant tous les codes de l'objectivité rationnelle classique?



Figure 2.3 À un an, avec papier peint de la mère l'oie

C'était l'anniversaire de ma mère en janvier et mon père lui a dessiné une carte de souhaits. Il y a un arbre et des joncs au premier plan. Une oie plane entre les deux, on imagine qu'elle passera devant les feuillages. Peut-être pour se poser, déterrer le scirpe. La batture et le fleuve étalés à l'arrière, on reconnaît aussi le Cap ou une autre falaise abrupte. Les couleurs orangées rappellent la photo que j'ai prise, un matin de baguage.

Il m'écrit : « Collage et crayons feutres sur carte d'anniversaire », comme un vrai peintre.

À cause de la distance, je ne fais que passer un appel à ma mère, mais mes parents montent à Montréal la fin de semaine suivante pour voir des ami·es et nous dinons et allons prendre un café avec Audrey. Ma mère me donne une grande accolade. On discute de plein de choses, des voyages qui s'en viennent et aussi de la nouvelle recherche sur le vieillissement du cerveau à laquelle elle participera. Elle m'a demandé d'être son partenaire d'étude, ce qui implique d'entretenir une correspondance avec elle, pendant un mois. Je préécis des messages qu'elle recevra. Les chercheur·ses lui confient une montre intelligente, qui enregistre des mesures quotidiennes, comme

les cycles de sommeil ou le nombre de pas, et ma mère devra noter toutes sortes d'informations sur ses habitudes de vie et sur son alimentation. Je suis déçu d'apprendre que l'aspect social de l'étude ne sera mesuré que par ces trente messages que je préécrivais. J'imaginais des chercheur·ses s'intéressant à une correspondance en liberté, en vol, une correspondance qu'on soutient et qu'on relance. À ses potentiels. Mais comment la noter? Comment l'évaluer? Comment ajuster les critères à la spécificité de nos accords, à ce qu'on veut se dire?

Je me demande ce qu'ils et elles savent du passé de ma mère, qui ne concerne pas sa maladie – son « historique » familial. Ce qui en déborde. Au café, je veux demander à ma mère comment elle va, comment tu te sens, mais je ne veux pas que la maladie prenne toute la place.

Une soirée, je veux écrire les trente messages qui lui seront adressés, mais ça ne vient pas du tout seul. C'est assez dur et je me demande quoi lui dire. Je dois en composer un pour chaque jour de l'étude. Elle ne les verra que si elle réussit son défi de la journée, surveillée par la montre : marcher un certain nombre de pas, toujours plus grand, jusqu'à devenir presque absurde. Je ne marche même pas autant en promenant mon chien très actif. J'écris les messages laborieusement, ça demande plus d'une soirée et elle ne les recevra pas tous. Le message de la journée disparaît, si elle n'a pas fait assez de pas. Je pense à la montre intelligente qu'elle porte, à sa charge de travail. Il y a trois débuts de message imposés : « Tu es importante pour moi parce que... », « Ça me fait sourire quand je pense à... » et « Je suis fier de toi parce que... ». Je suis sensé l'encourager à accomplir son défi.

On me demande de réaliser certains tests moi aussi. Je crois qu'ils les font passer à tous les partenaires d'étude, passer à tout le monde peu importe, mais je ne peux pas m'empêcher de penser qu'ils le font avec moi en particulier. Avec moi pour une raison particulière. Que je pourrai leur servir, plus tard. Comme mon oncle qui a choisi de se joindre au programme.

Je suis assis à mon ordinateur et je dois retenir une combinaison de chiffres, recomposer une série d'image, identifier des émotions et penser en une minute au plus grand nombre d'animaux dont le nom débute par A. Je suis en conversation avec une responsable de l'étude. J'en nomme quelques-uns (albatros, alligator) et je me demande si mon résultat est dans la moyenne. Je réfléchis aux messages que je suis en train d'écrire à ma mère.

Ça me fait sourire quand je pense à toutes les fois où on est allé au Cap-Tourmente quand j'étais jeune!

Le philosophe de la nature Andreas Weber, dans l'essai marquant *Invitation au vivant*, nous appelle à « adopter un nouveau langage pour la vie et le vivant, un récit sur ce que cela signifie d'être vivant » (2021, 60). Il invite à forger ces nouvelles prises de parole grâce à la création de récits différents, de récits préoccupés par les personnes non humaines placées en leur cœur et qui sont appelées à y jouer un rôle actif. « Avec ce nouveau récit, continue Weber, il ne s'agit pas de “parler de” l'autre comme de quelque chose d'étranger avec lequel on n'entretient pas de relations [...]. Il ne peut s'agir que de “parler avec”, d'engager une discussion » (60-61). Ça me fait penser à la dédramatisation, à l'effusion de la langue et aux généralisations, lorsqu'on parle des personnes qu'on aime. C'est tout le défi, la discrétion de la prise de parole, nouer une discussion qui n'enterre pas vivant, pour donner place à nos « expériences signifiantes » (61) partagées. De même, il faut faire attention à ce que les langages de nos recherches ne parlent pas « par-dessus », qu'elles ne nient pas la richesse des vies animales non humaines. Il faut prendre garde à ne pas leur imposer nos volontés, nos compréhensions de ce que ça peut signifier d'être un oiseau. Ils le savent mieux que nous.

Il devient nécessaire, en cette ère d'extinction, de repenser la gouvernance de contrôle en favorisant une relation affectée aux autres formes de vie²⁵. Cela signifie, pour moi, de réfléchir à la manière dont je peux raconter l'histoire de la Réserve d'Ajoaste-Cap-Tourmente et de la trajectoire de vol de ses occupant·es avec les oies – et non à leurs dépens. Ça demande d'avoir à l'œil les reprises de langue, ce que notre affolement de parler projette. Cette relation affectée ne

²⁵ Je m'inspire encore une fois ici de la réflexion van Dooren, qui cherche une alternative « diplomatique » à l'abattage des corbeaux – espèce jugée surabondante, tout comme l'a été l'oie –, dans le désert des Mojaves. Pour van Dooren, la cohabitation diplomatique qu'il préconise « est une pratique qui exige davantage à la fois des corbeaux et des êtres humains que ne le fait l'abattage » (2022, 218). En demandant mieux de nos pratiques de partage du territoire, van Dooren aiguise l'attention que nous portons aux échanges sémiosiques avec les autres animaux et à leur manière personnelle de faire monde (215-218).

peut faire l'économie du deuil des dizaines de milliers de morts supplémentaires d'oies blanches par année, dues à l'instauration de la seule nouvelle politique de contrôle de la population efficace à ce jour : la « récolte de conservation », qui autorise la chasse des oies blanches au printemps depuis 1999 (Table de concertation sur la gestion de la Grande Oie des neiges, 2013, 11). La Table de concertation, qui réunit plusieurs grandes spécialistes de l'espèce comme Josée Lefebvre et Gilles Gauthier, est une des principales actrices dans l'établissement de politiques de gestion de l'oie au Québec. Elle se désole de la diminution de la popularité de la chasse au cours des dernières années et recommande d'en faire la promotion active (5). Leur première piste de solution s'énonce comme suit : « mettre en valeur la ressource afin de permettre à l'ensemble des intervenants d'en tirer le maximum de bénéfices » (2). De même, le Plan d'action 2005-2010 du Comité de gestion intégrée de la Grande Oie des Neiges au Québec, où siège Lefebvre et un autre grand spécialiste des oies blanches, Luc Bélanger, débute sa mise en contexte comme ça : « La Grande Oie des Neiges est une ressource internationale²⁶... » (4)

Les formules coulent de ma tête, comme si elles ne tenaient plus en place, qu'il leur manquait la force de s'accrocher. *La récolte de conservation... Récolter l'oie... Mettre en valeur la ressource afin de permettre à l'ensemble des intervenants d'en tirer le maximum de bénéfices... Une ressource internationale...* Le deuil est difficile à situer lorsqu'il y a encore autant de vie. Lorsque les oies sont si nombreuses, lorsque je ne vois aucun changement dans la vitalité de ma mère. Serait-il mal venu de vivre cette tristesse, ou même d'en parler, de lui rendre sa place, quand le temps est encore aux récoltes et aux réjouissances? Comment développer sa contribution, au deuil, jusque dans ces formes de langage?

Je suis fier de toi pour ta persévérance et ta force quand ce que tu vis est difficile.

²⁶ Voir aussi le Plan stratégique conjoint des oies de l'Arctique (Plan nord-américain de gestion de la sauvagine, 2020), selon lequel les populations d'oies et de bernaches « constituent une ressource naturelle d'une énorme valeur sociale, économique, culturelle et récréative » (1).

Dans une situation d'apprentissage très concrète (une conférence destinée aux enfants), la philologue Barbara Cassin réemploie une comparaison pour parler de l'usage de la langue dans le monde :

Au XIX^e siècle, les romantiques allemands proposèrent une très belle comparaison en inventant ou en réinventant la linguistique, c'est-à-dire l'art de traiter des langues. Ils disaient qu'une langue est comme un filet qu'on jette sur le monde, et selon les mailles du filet, l'endroit où on le jette, la manière de le jeter et de le relever, il remonte différents poissons [ou prend différents oiseaux, pourrait-on supposer]. Une langue est ce qui ramène certains poissons, un certain type de monde (2019, 13).

Cette comparaison aide à voir la langue comme une tâche dynamique, par laquelle les choses du monde prennent une certaine forme à nos yeux. C'est une bonne image, si on n'oublie pas que langue et filet font partie du monde, et que la langue n'est pas qu'un outil : elle n'arrive pas après coup, pour remplir un besoin. Elle encourage une prise sur les choses, elle les provoque et fait remonter jusqu'à nous leur complexité et leur résistance. C'est une méthode d'intervention, mais aussi d'action. Il s'agit alors moins d'une langue au sens strict, par exemple le français, l'anglais ou le créole haïtien, que d'une matière à parole, comme un éventail dont on dispose et qui diffuse des visions du monde, en bloque d'autres – ça forme la langue des biologistes, la langue des environmentalistes ou la langue des poètes. Ces langues se côtoient et réagissent à la franchise des autres. Il y a aussi, bien sûr, ce qu'on appelle la langue maternelle, à laquelle Cassin se montre attentive.

Je pense à cette comparaison en revisitant mes journées au Cap, passées à démailler des oiseaux. J'en apprenais beaucoup sur eux, le rythme de leur vie. Quel monde ramenons-nous à la surface, lorsque nous décrivons l'oie comme une ressource, grâce à laquelle l'ensemble des intervenants (humains) pourra maximiser ses bénéfices (monétaires)? Quelle commodification, fétichisation de l'oie, impose-t-on? Est-ce bien un monde qu'on veut voir advenir? Un monde où on est fier·e de la langue des biologistes, fier·e de les citer?

Sarah répète souvent aux bénévoles une phrase très simple : « Birds first. » Ça veut dire qu'on relâche, sans le baguer, le roitelet épuisé qu'on a eu de la difficulté à démailler, lorsqu'on remarque que ses yeux commencent à se fermer (il se fatigue). Ça veut dire qu'on rabat les filets

quand le vent est trop fort, le soleil plombant, ou qu'on soulève les mailles quand il y a trop d'eau accumulée au sol. Ça veut dire qu'on laisse tomber la prise de photo d'une espèce rare, si l'individu a été manipulé trop longtemps. Vincent ne le présentera pas aux visiteurs. Tant pis pour eux, pour elles, tant pis pour les données, tant pis pour le suivi ou les souvenirs. Les oiseaux passent en premier. C'est une manière de faire remonter leur monde, leur importance, à la surface.



Figure 2.4 Roitelet à couronne rubis emmaillé devant le cap

Dans son essai personnel *Belonging : Natural Histories of Place, Identity and Home*, l'autrice Amanda Thomson témoigne de sa vie dans les territoires et les villages d'Écosse. Elle nous parle d'identité, de parenté, et discute des oiseaux familiers aux habitants du coin, comme les choucas, les alouettes d'été et les oies (d'espèces différentes de celle des neiges). Elle mentionne le parcours de ces parents et grands-parents, « my gran and papa » (2022, 10), et l'histoire des petits villages où la famille a vécu, comme Kilsyth et Abernethy. Thomson est une lectrice de hooks, d'ailleurs, et le titre de son essai, *Belonging*, installe peut-être une complicité.

Thomson consacre quelques pages de son livre à la pratique du baguage (*bird ringing*).

Chaque printemps, écrit-elle, de nombreux oiseaux réapparaissent après avoir disparu à l'automne, et ce n'est que depuis l'avènement du baguage des oiseaux que nous avons pu comprendre leurs parcours de migration [...]. Le baguage – placer un anneau léger à numéro unique autour de la patte d'un oiseau afin qu'il puisse être identifié – nous révèle aussi si les espèces sont en plein essor ou en déclin, et joue un rôle important dans les stratégies de conservation (142-143, je traduis les citations de Thomson).

Thomson observe un bagueur professionnel pendant une journée de travail. Son souci de bien faire et « ses gestes doux et patients » (143) émerveillent l'autrice. Elle souligne le « respect » et « l'attention » accordée à chaque oiseau et j'ai senti la même chose au Cap. La première journée, on ne fait qu'observer. On parcourt les sentiers, on parle aux autres et on apprend. Chaque oiseau pris dans les filets mérite un regard fin, une attention soutenue et des gestes calculés. Il mérite qu'on prenne pleinement conscience de lui et qu'on sache quoi faire. C'était la première fois que je ressentais avec autant de force l'identité propre d'un oiseau, son individualité. Quand je le démaillais, quand je le manipulais avec la prise du bagueur ou du photographe, et surtout quand je vérifiais les recaptures ou baguais le bruant, dépliant les ailes pour mesurer leur longueur, je me trouvais en face de quelqu'un, en contact avec lui ou elle. Ça demandait de la finesse et de l'écoute. Ça demandait de respecter le rythme et les capacités de l'oiseau. Là où ça plie et là où ça ne plie pas. Mon élan ne primait plus, c'était notre accord qu'il fallait mettre de l'avant.



Figure 2.5 Vérification de la pointe des ailes d'un bruant à gorge blanche

J'ai remarqué que les bénévoles avaient tendance à adresser la parole aux oiseaux, à leur indiquer ce qu'on allait tenter ensuite et la manière dont ils pouvaient coopérer. « Je dois juste passer une maille derrière ta plume, ça va te déprendre. » Je ne faisais pas exception. Même si ce n'était pas conseillé, je disais des mots pour les calmer, les premiers jours, je leur disais que ça ne serait plus très long. C'était surtout moi que j'essayais de rassurer. J'avais les choses en mains, l'oiseau serait vite dépris, sans problème et sans mal. C'était peut-être une façon de les remercier aussi de ce que nous vivions ensemble, d'« à quel point je me suis senti privilégiée et touchée d'être proche de ces créatures, » (144) dans les mots de Thomson.

Malgré toute cette beauté et tous ces bénéfices, Thomson ressent une tension face au baguage,

la tension entre les raisons positives et importantes du baguage – le fait que la procédure ne nuit visiblement pas aux oiseaux, et le soin apparent dans la manière dont le bagueur s’est occupé d’eux – et l’inconfort et le stress que j’ai ressentis – que les oiseaux eux-mêmes doivent sûrement ressentir, même momentanément, quand je vois à quel point ils étaient *piégés* (144).

Je ne crois pas qu’il faille résoudre cette tension – Thomson ne le fait pas. Plusieurs de nos pratiques avec les animaux sont inconfortables, *tendues*, et ça ne veut pas dire qu’elles sont dépourvues de respect, d’attention et de soin. Je crois que la recherche scientifique peut se pratiquer comme un acte de soin (ce n’est pas assez le cas). La connaissance scientifique aussi peut soigner – c’est une des raisons qui animent l’écriture de ma thèse, une des raisons qui m’aident à l’écrire, à me sentir mieux par rapport à ma mère et aux oies lorsque j’écris sur elles. Je crois qu’il faut continuer à s’interroger sur nos pratiques collaboratives, continuer à les faire croître vers une plus grande empathie et une plus grande compréhension. *Tu es importante pour moi parce que j’aime discuter avec toi. Je trouve nos conversations drôles et intéressantes!* Il faut s’interroger toujours plus sur la place accordée aux personnes qui composent nos textes et nos recherches.

Si l’oie ou un oiseau d’une autre espèce n’est qu’une ressource à récolter, quelle place réserver pour un deuil vécu, et surtout, comment accorder notre sentiment de perte à cette vision gestionnaire, économiste, en tout *humaniste*? Weber nous invite à « compléter la vision du monde extrêmement étriquée de la pensée dominante sur l’écologie, qui considère la nature comme une réserve de ressources » (2021, 103-104). Comment y parvenir? Pour lui, à « la perspective scientifique à la troisième personne de la “réalité objective”, nous devons ajouter une écologie à la première personne » (104). Cette écologie à la première personne tient compte des phénomènes de la signification, ce sens que des organismes distincts vivent et partagent, comme élément essentiel aux relations qui tissent le monde, le ramène à la surface et créent ces organismes – un élément essentiel de leur préservation. La réalité vivante n’est jamais délogée des consciences qui la traversent. J’ajoute à l’idée de Weber que nous pourrions penser une écologie *aux premières personnes*, une écologie de la nature active, où s’inscrit le dialogue des voix autre-qu’humaines. Cette dernière écologie placerait en son centre la polyvocalité du discours, l’enchevêtrement des

voix et leur convergence provisoire; oui, céder la place à une autre parole, à un « tu » qu'on reconnaît comme interlocuteur·trice, mais surtout la relocaliser au sein de nos intérêts, de notre voix qui ne se tait pas (Lapierre), examinant nos solidarités imparfaites, et engageant une partie de nos convictions dans la parole des autres, dans nos recommandations pour les vivants.

Ça veut dire déjà d'imaginer de meilleures accommodations avec les oies, et de se rendre compte de ce que nos gestes, comme nos paroles scientifiques et poétiques, leur imposent. Quoiqu'en pensent une partie des expert·es, l'oie n'est pas une ressource à récolter, indifférente à son sort et dépourvue de chemins qu'elle aimerait suivre. Et je ne crois pas qu'en parler de cette manière soit bien scientifique. Ça me rappelle Saucier et les pluies d'oiseaux. Elle a raison, même dans le cas des oies et malgré leur abondance : elles pleuvent aussi, les oies. Elles n'ont jamais autant tombé du ciel. On les encourage à le faire.

« Parler avec », ça peut aussi demander de « parler contre ». Parler contre certains types de langage, certaines paroles, certaines publications. Je crois, avec le spécialiste en écocritique Yves-Charles Grandjeat, que « la question de la représentation de la nature [...] se pose en même temps que celle de son exploitation » (2005). Il est important de se rendre attentif·ve aux manières – souvent problématiques – dont la prise de parole humaine *matérialise et modèle* la nature, comment elle la représente, la façonne, et parle par-dessus un milieu déjà plein d'intentions, de voix et de sens. C'est un état de fait qu'il faut assumer, mais aussi tenter d'améliorer. C'est que plusieurs publications littéraires et poétiques reposent elles aussi sur une vision de l'oie comme ressource – une ressource symbolique à extraire, un puit de beauté et d'inspiration, qui autorise et récupère au fond la vision gestionnaire des espèces non humaines, sans prendre leur parti.

Je souhaite inscrire mon écriture dans une approche du filet et de la cueillette. Comme on recueille des bleuets sauvages, des bribes de conversations. Elles sont déjà là. Oui ça se parle par-dessus, ça s'embrouille, mais plutôt comme la superposition du chant des oiseaux, près des champs et des marais du Cap. Au Moqueur-Chat. Le passerin grésille d'impatience à l'idée de retrouver son perchoir, le pic et un canard me renseignent sur la distance à conserver. Et bien sûr les oies cacardent, appellent à serrer les rangs. C'est dans les hautes herbes du Cap que je comprends que décentrer mon regard ne veut pas dire sortir du cercle. J'ai un rôle à jouer dans ce démaillage, dans

cette passation. Je comprends que ma parole se mêle aux autres, comme écouter et écrire participent d'un même geste.

En promenade, commenter avec ma mère les chants que nous entendons aide à leur porter attention.

2.3 Une perspective sur les oies

De passage à Québec avec Audrey, je demande à ma mère de ressortir les albums photo que mes parents ont gardés. Les roses et les bleus poudre colorant les couvertures recyclent une familiarité bien calée dans ma tête. Je retrouve les images datant de ma jeunesse, les images qu'on montre à Audrey pour rire, les fêtes d'enfants, les costumes d'Halloween, les sorties et les vacances, les souvenirs amassés comme un sac de pommes. Je cherche celles qui ont été prises au Cap, glanées dans le coin à travers les années. Elles sont nombreuses et bien identifiées. La date et l'âge qu'on avait y figurent toujours, notés à l'endos avec soin.

Je vois ma sœur, les cheveux qui sont courts ou qui rallongent, je reconnais les cousins et les cousines, avec moi en toute saison. Emmitouflé-es l'hiver pour affronter les vents du Cap, imperméable autour de la taille en automne, shorts et casquette dans le soleil des étés. Je me souviens des marches dans les champs et pour arriver aux battures. Au Petit-Cap, mon oncle nous demandait de se cacher derrière les banquettes de sa voiture pour ne pas payer les frais d'entrée des enfants.

Je fouille dans la bibliothèque et ma mère me prête ses exemplaires de quelques livres. *Le cap-tourmente et la chasse aux oies blanches* de Léonard Bouchard, qu'elle a lu en rédigeant sa maîtrise et dont les annotations gardent la trace du passage; *L'œil américain* de Pierre Morency, acheté beaucoup plus tard. Je dois me débarrasser de cette impression que les gens parlent de moi quand ils parlent du Cap. C'est erroné et je crains que ce soit une sorte d'ascendant que j'essaie de conserver, comme si j'y avais autorité à tous les sujets, parce que j'y vais depuis longtemps. Si je ne dépistait pas le Cap, dans ses écritures? Qu'est-ce que ça dirait de moi? C'est-à-dire si d'un coup, je remarque que la vision déployée par les auteur·trices ne rejoint pas à la mienne. Je ne le vois pas sous cet angle, je ne reconnaissais pas le paysage, comme s'il y avait erreur. Je sens qu'il

y a erreur et ça forme une connexion ratée avec un nœud que je crois immuable dans ma tête. Je ne m'en suis pas rendu compte, pas rendu compte avant qu'on le dise, et la correspondance ne me doit rien, elle n'a pas à être faite avec mon vécu, n'a pas à s'y rapporter de force. On peut avoir éprouvé des Caps qui diffèrent, qui s'approchent, et alors à qui le Cap? Si je passais à côté des évidences qui ont paru si naturelles à d'autres? On dirait que ça me heurte. C'est assez dur à comprendre dans le contexte des mémoires qui s'entrechoquent.

On s'est beaucoup émerveillé·e. On a beaucoup parlé d'elles, les oies. Il existe de nombreux ouvrages à leur sujet. L'auteur Gérald Baril, dans son essai *Si près, si loin, les oies blanches*, en fait une recension assez exhaustive, très fouillée. Il note ceci à propos des écrits qu'elles inspirent : « Les impressionnants cortèges aériens des oies sauvages ont suscité de nobles émotions, marqué l'imaginaire et stimulé la propension humaine à la fabulation, contribuant ainsi à la richesse de notre univers symbolique » (2020, 276). J'ai parcouru la phrase plusieurs fois, à ma première lecture de son livre. J'étais au café Orr, au début de mes recherches. Quelque chose me dérangeait dans la phrase de Baril. Elle paraît assez innocente, pourtant, assez consensuelle : c'est vrai, les oies, le monde sauvage, forcent l'admiration, et alors? Mais ça se glissait quelque part dans le dualisme affiché, quelque part entre la sauvagerie des oies et la noblesse des émotions. J'essayais de ne pas le prendre personnel, car il s'agit de nuancer, de départager, ce qui m'appartient de ce qui ne m'appartient pas.

On voit que pour l'auteur, cette noblesse est humaine, les émotions aussi. Les sentiments auxquels Baril accorde de l'importance, ça se confirme dans le reste du livre, proviennent rarement des oies. Dans sa perspective, les oies servent de muses, elles sont reléguées au mutisme devant la richesse de l'univers humain. Ce monde émotionnel foisonnant et stimulant, qui anoblirait, par ses élans inspirés, la sauvagerie de l'oie. On les admire et on s'émeut à leur passage, mais d'elles-mêmes, les oies n'ont pas accès à la signification. Elles ne veulent rien dire.

L'œuvre de Baril était une des premières que je lisais au sujet de l'oie blanche et d'Ajoaste-Cap-Tourmente. Je crois que l'auteur avait de belles intentions. L'impulsion donnée à son écriture m'intéressait. Il décrit sa rencontre marquante avec les oies, au hasard de son travail, puis cette passion ornithologique qui le prend, et l'amène à s'approcher des battures, à y poser les pieds : « Le printemps et l'automne, je me mis à fréquenter les rives du Saint-Laurent pour traquer les

oies » (2020, 9). Mais je retrouvais partout ces dualismes étriés, hérités des Lumières et de la pensée humaniste, qui séparent l'homme (masculin générique) de la nature, la raison des sentiments et la science de la poésie. Selon lui, l'« anthropocentrisme, de tout temps décrié dans les domaines scientifiques et techniques, n'a rien de répréhensible lorsqu'il s'agit d'appréhender le monde dans le registre poétique » (306). C'est déjà bien faux de croire que la science a toujours « décrié » son anthropocentrisme (ou que d'autres l'ont critiqué pour elle), et même qu'elle continue à le faire. On a vu que plusieurs biologistes n'ont encore aucun mal à décrire scientifiquement les animaux non humains comme *sources* de profit et comme ressources au service de *certain*s humains (car ce ne sont pas tous les humains qui sont inclus dans cette position de pouvoir centrale). S'intéressant à l'idée de *valeur* de la nature, le spécialiste en éthique environnementale Gérald Hess écrit par exemple que

les problèmes soulevés par les ressources naturelles [...] sont subsidiaires par rapport à la question des valeurs, car ils *présupposent* déjà une posture morale particulière. Ils ne se posent en fait que de l'intérieur d'une conception généralement *anthropocentrée* du rapport de l'homme à la nature²⁷ (2013, 26).

De plus, la séparation rationnelle de la vie ne tient pas la route, elle ne reconnaît pas les échanges vivifiants des écosystèmes, la contamination des terrains d'écriture. Je parle ici de la distinction simpliste que Baril trace, entre les techniques de la science et celles de la poésie.

Je rappelle que pour Jakobson, une des façons dont on peut définir la poésie (dans la mesure où elle peut ou doit l'être) est par l'ambiguïté de sa parole. La poésie proposerait une énonciation multiple, grâce à laquelle la dénotation, le *ce dont il est question*, serait partiellement indécidable ou reportée. Ce que le linguiste identifie, de plus, comme « la fonction poétique » du langage, met de l'avant les qualités sonores ou matérielles du message – disons des signes de la langue –, qui codirigent le choix de combinaison du ou de la poète. Cette utilisation de la langue est en rapport de polarité, dans le système de Jakobson, avec « la fonction référentielle », qui se rapporte, elle, à l'identification des réalités extralinguistiques, comme des objets ou des personnes, qui

²⁷ L'anthropologue Philippe Descola a aussi développé une critique du naturalisme anthropocentrique, qu'il associe au point de vue culturel dominant en Occident, dans le livre *Par-delà nature et culture* (2005). Voir entre autres la partie « Une nature asociale et des sociétés exclusives », p. 353-356.

appartiennent à l'environnement contextuel de la parole. Ce serait cette parole factuelle que les journalistes et les scientifiques activent dans les productions associées à leur profession.

Or la parole référentielle possède bien des traits en commun avec le registre poétique. L'absence à son texte du ou de la scientifique qui écrit, garantirait l'autonomie du message (reproductibilité de l'enquête, universalité des découvertes) : les signes du message fonctionneraient seuls, puisque l'identité de la personne qui énonce est superflue à la compréhension de l'article scientifique ou du mémoire de maîtrise. Mais on voit, avec Harding et Haraway, que l'écriture scientifique émane d'un contexte d'enquête (qui ne l'épuise pas), d'une position de pouvoir, d'une localisation au sein d'un champ, qui dissimule (la dissimulation citationnelle de Butler) son action et sa présence, grâce à la réitération de stratégies de parole. L'écriture de ma mère est prise (reprise, elle se débat) avec cette force réitérante dissimulée, une manière de faire qui impose un sens matérialisant à la nature qu'elle prétend découvrir. Concrètement, je me suis rendu compte que je *retournais* assez systématiquement les phrases de ma mère, lorsque je les réécrivais, puisque la voix passive écrit la science (on dirait : la science s'écrit à la voix passive). Je me suis mis à traquer les « par ». Alors que ma mère écrivait que *le paysage particulier des marais de la Réserve était composé par le scirpe d'Amérique*, je disais que *le scirpe d'Amérique compose le paysage particulier des marais de la Réserve*. Ça paraît anodin et ce n'était pas un geste conscient, au départ, c'était « pour que ça sonne mieux » (*pour que ça sonne mieux* est un geste décidément poétique, selon Jakobson). C'était un geste poétique qui faisait encore de la science. Et c'était une réécriture qui me semblait davantage en accord avec la récupération de la voix de ma mère dans le texte, ce qui est assez étrange, en y pensant, puisque je n'imposais pas de première personne, je n'ajoutais pas de « je » au texte de ma mère qui aurait été le « je » inventé de ma mère. Qu'est-ce ça changeait, alors, la traque au « par »?

Francine

Sur une phrase, pas grand-chose. Mais à force de réitération, de placage et de contre-placage, *l'effacement des scientifiques facilite la passivité de la nature*. On est placé·e sur ce « grand trottoir roulant » (l'expression est de Proust qui décrit le style de Flaubert), où tout paraît s'exposer par soi-même. Causes et effets mis en route sans acteur·trice, intention ou expressivité. Ceci est causé par cela, qui est le résultat de ceci. C'est comme ça. Dans son article « La nature à la voix active », Plumwood reprend l'idée du réductionnisme matérialiste, et critique cette vision de la nature qu'accepte et propage la science moderne :

La science joue un rôle crucial dans le renforcement de l'Empire de l'Homme sur les Simples Choses. Dans le nouveau fantasme scientifique de maîtrise, la nouvelle tâche de l'homme consiste à remodeler la nature pour qu'elle se conforme aux préceptes de la raison [...].

Le monde est conçu comme un agrégat d'objets matériels, insignifiants en tant que tels et auxquels seul un pilote peut donner sens ou forme [...]. Le paradigme organiciste de la nature conçue comme un règne de systèmes créatifs auto-organisés doit être aboli par le capitalisme/réductionnisme, parce qu'une nature à la voix active et douée d'intelligence ne saurait être aussi facilement reléguée à l'arrière-plan, appropriée et détruite au bénéfice des humains. Le réductionnisme scientifique présuppose un univers purement matériel, insignifiant et brut, ouvert à une manipulation et à une appropriation sans limites (2021).

Pour cette pensée de la réduction et du musellement, seul un « pilote » (en position de domination) est en mesure d'interpréter la nature, attribuant un sens et une signification à ce qui en serait dépourvu. Mais cette attribution de l'explication scientifique se base sur le présupposé de la stabilité de la dénotation et le repoussement spéculaire honteux de l'ambiguïté poétique, tous deux dépendants, comme on l'a vu, de l'effacement (dissimulation) du sujet scientifique – de la voix singulière du chercheur ou de la chercheuse. Car la référence, ce n'est pas une voix signifiante (même dissimulée) qui dirige l'attention vers une matérialité passive. C'est une voix qui se débat déjà dans une matière coécrite. Elle en fait temporairement sa substance, l'emprunte et se place en position de coécriture matérielle des intelligences de la nature.

Dans *Ces corps qui comptent*, Butler aide à repenser les présupposés d'une structure traditionnelle du langage, celle qui régit les liens noués entre la matérialité et la référence :

Les catégories linguistiques supposées « dénoter » la matérialité du corps sont elles-mêmes troublées par un référent qui n'est jamais entièrement ou définitivement « résolu » ou contenu par aucun signifié donné [...]. Poser une matérialité en dehors du langage, c'est toujours poser cette matérialité, et la matérialité ainsi posée aura toujours comme condition constitutive le fait d'être posée. Poser une matérialité à l'extérieur du langage, lorsque cette matérialité est considérée comme ontologiquement distincte du langage, c'est miner la capacité du langage à indiquer ou à correspondre à ce domaine d'altérité radicale. Ainsi, la distinction absolue entre langage et matérialité, qui devait garantir la fonction référentielle du langage, mine radicalement cette fonction [...].

[L]a matérialité du signifiant (qui inclut à la fois les signes et leur capacité à signifier efficacement) implique qu'il ne peut être fait référence à une matérialité pure excepté par le biais de la matérialité. Par conséquent, le problème n'est pas que l'on ne pourrait pas sortir du langage pour saisir la matérialité en elle-même, mais bien plutôt que tout

effort pour se référer à la matérialité s'inscrit dans un processus de signification qui, dans sa phénoménalité, est toujours déjà matériel. En ce sens, langage et matérialité ne sont donc pas opposés, car le langage est matériel en même temps qu'il se réfère à ce qui est matériel, et ce qui est matériel n'échappe jamais entièrement au processus par lequel il est investi de significations (2009, 79).

Si seule l'usage de la matérialité (en passer par la matérialité) arrive à faire référence à la matérialité, le travail sur la matière de la langue (les mots, la sonorité ou la graphie, l'agencement et le rythme), ce travail de la poésie, est déjà un travail sur la matérialité du monde et sa compréhension, déjà une composition interprétative du monde. La réécriture donne matière, elle accorde une prise, à cette agentivité et à ses énonciations multiples. Elle a le bénéfice de reconnaître la qualité agentielle des êtres vivants qui assurent les mouvements du sens, non pas, justement, en réincarnant la figure de l'auteur·trice (même scientifique) comme pilote intentionnel de la signification, ce qui reviendrait à réaffirmer sa position de pouvoir sur le sens (la matière, la nature), mais en soulignant l'importance des gestes posés en faveur du redéploiement des sens, de leur libre activation – et donc des gestes posés en faveur de la mémoire.

Les stratégies de refiguration de la voix maternelle dans le mémoire de ma mère et la superposition de nos voix (en assumant le pôle subjectif de ma lecture de son texte et de notre connaissance intime des lieux d'où on parle) participent à une échappée de la matérialité dans ses dimensions collaboratives et agissantes : la nature déjà peuplée de sens, les territoires déjà accordés aux rythmes de vie des espèces qui les habitent. Accepter la perte de stabilité de la dénotation, en rompant les leurres de la dissimulation citationnelle (effacement de la personne qui parle, origine/originalité de la parole, passivité de ce dont il est question), c'est rendre (bien partiellement et bien localement) la matérialité à ses qualités mouvantes, agentielles et réorganisantes – au détriment de sa prétendue fixité ou incapacité à l'expression (qui toutes deux justifient la marchandisation capitaliste de la nature). Le sens est marqué par ma mère, puisque ça change quelque chose, pour moi, que ce soit elle qui ait écrit les mots de son mémoire, mais il est aussi marqué par l'absence de toutes les personnes (incalculables, humaines ou non) qui y ont contribué, et par une promesse, celle de son absence, difficile à accepter. Il y a un fil mince à tendre – c'est délicat mais il est important – entre la reconnaissance de l'absence de *gouvernance* des signes par la personne qui parle (puisque les signes peuvent toujours être réitérés, c'est l'idée de Derrida), et la prise en compte du rôle décisif des personnes bien réelles qui les relancent et déboussolent les

manières habituelles d'être significatif·ve – une mère qui coécrit un mémoire de maîtrise avec les oies blanches.

Je reviens à Baril et à son livre sur les oies. Je le lisais en m'efforçant de reconnaître la valeur poétique du mémoire de ma mère. Je voulais créer un sentiment fort, un attachement vécu à la science environnementale et au lieu où elle s'écrit. Si je ne savais pas tout à fait par où passer, je ne voyais pas la contradiction. Mais Baril, à le lire, m'en empêchait. Je ne le critique pas pour m'élever au-dessus de lui, mais parce que je crois que certaines idées ont déjà fait assez de tort comme ça. La question de la domination de la nature se pose au moment de son écriture, que cette écriture soit plus poétique, plus scientifique ou qu'elle tente de conjuguer ces perspectives. La manière dont on poétise la nature influence directement les actions qu'on se sent légitime de poser dans les milieux humides, les forêts et les piémonts. Selon nos paroles poétiques, c'est une nature ajustée qui se prend dans nos filets, une nature ajustée qui se montre à nous. Lorsqu'on la ventriloque, qu'on l'anthropomorphise sans y penser, les effets dévastateurs se font sentir aussi dans les domaines de la poésie.

Face aux dommages causés au nom de l'humanisme sur les écosystèmes et les populations animales jugées « autres », je me range aux côtés des biosémioticien·nes Andreas Weber (que j'ai cité précédemment) et Wendy Wheeler, qui chacun·e à leur manière cherchent le dépassement de l'humanisme et de ses dualités asphyxiantes. Il me semble important de s'attarder sur cette critique afin d'investir un mode de dialogue plus-qu'humain adéquat et profitable pour tous·tes. Sans compter que ces idées de l'humanisme entraînent des conséquences visibles dans les stratégies d'aménagement à Ajoaste-Cap-Tourmente et pour la gestion actuelle des oies blanches.

La sémiose – l'action interprétative que tout organisme vivant effectue pour assurer ses buts et ses fonctions – est le principe structurant que la sémiotique et la biosémiotique mettent à l'étude. La biosémiotique s'intéresse à l'*expérience vécue* des organismes et à la modélisation du monde qu'elles et ils performent, comme d'un élément central de leur biologie. Dans *Expecting the Earth*,

un essai marquant qui a rattaché la biologie aux études culturelles, la biosémioticienne Wendy Wheeler définit très bien ce processus vivant et son importance : un organisme doit continuellement « interpréter (ou échouer à le faire) ce que [ses] sens révèlent ». Dès lors,

chaque espèce en vient à modéliser les apports environnementaux qu'elle peut décoder (les signes qu'elle peut lire [...]) en une image cohérente de l'environnement selon le point de vue des individus de l'espèce et de leurs besoins, donc de leurs buts. Il s'agit là du *pont de la sémiose vivante* qui lie les expériences de tous les organismes au monde qu'ils et elles habitent, et les un·es aux autres – même si ce n'est que partiellement. (2016, 116, je souligne et je traduis les citations de Wheeler)

La sémiose est un pont qui se dresse entre les dualismes humanistes – entre l'humain et la nature, par exemple. Notre intériorité, comme celle des oies, se lie *par nature* à l'environnement dont nous codépendons, à lui et aux autres êtres qui nous forment, toujours partiellement, *de l'intérieur*. La nature est en nous comme dans notre culture. Pour Wheeler, la culture « repose sur elle [la nature] *comme un enfant sur son parent* et, bien sûr, est en dialogue avec elle; chacune fait partie de l'autre » (151).

L'humanisme, se liant aux systèmes de savoir du réductionnisme matérialiste, associe l'interprétation des signes et la signification en général à un phénomène culturel réservé aux humains. Il la limite souvent aux contributions qu'on prétend géniales de nos cultures : aux grandes œuvres d'art, aux événements historiques ou aux phénomènes sublimes et magnifiques qui dépassent l'expérience quotidienne. Cette pensée réduit la complexité de la vie avec les signes au seul *régime symbolique* : c'est par la valeur qu'il a acquise culturellement qu'un signe gagne en importance et qu'un objet du monde atteint une carrure significative. Mais la vie de tous les organismes en dépend, elle tire ses origines de ces actions interprétatives, de la sémiose. Comme le dit Wheeler :

Nous comprenons parfaitement que les mêmes mots des langues humaines puissent avoir des sens différents selon l'interprétation contextuelle; il s'avère que le code ADN est, comme le langage humain en fait, non pas un phénomène mécanique, mais sémiotique, et donc interprétatif, par lequel les cellules (comme les corps et les organismes) ont appris à fabriquer de nombreuses significations (143).

Sous ce regard, la nature se fait profondément poétique, sensible aux divergences d'interprétation et aux actions de la lecture (et de la relecture). Le sens la crée et la recrée, il engendre l'auto-organisation des êtres vivants. C'est cette idée que Weber nommera synthétiquement la « biopoétique » (2021). L'organisation vivante est autant poésie, création matérielle et performance éphémère, que science dite rationnelle.

Selon Weber, les biologistes « abordent de plus en plus le codage génétique et les processus de développement et de régulation en termes de capacité d'un organisme à interpréter et à faire l'expérience de la signification biologique et de la subjectivité » (2021, 98). Dans cette perspective, tout organisme est un « sujet doté d'un point de vue intentionnel » (2021, 100). C'est sa « *sensibilité* » propre qui guidera le contact avec le monde. Elle guidera son organisation du monde en un environnement perceptif signifiant, où l'organisme pourra poser des actions, faire des choix et s'orienter. Et si la sensibilité prend appui sur les sens, elle doit s'étendre au-delà d'une stricte perception sensorielle : la vie émotionnelle, les liens d'attachement, le territoire et l'histoire familiale l'aiguisent, ils composent sa richesse.

On comprend en quoi les visions de la nature et des écosystèmes que véhicule la biosémiotique diffèrent des « propres convictions humanistes » (2020, 293) de Baril. Les propos de Baril sont très représentatifs des idées des Lumières, lorsqu'il pose, en bon humaniste, l'existence d'une « frontière infranchissable » entre « l'humanité et le reste du vivant », une protection hygiénique « que constitue la culture » (301). Sans que l'auteur s'essaie à la définir, la culture est réservée ici à l'humanité, dans l'ignorance des méthodes animales et non humaines de transmission des savoirs et des pratiques²⁸. La suprématie humaine et l'anthropocentrisme fondent les présuppositions de Baril : les humains sont « différents, et uniques » et il faut « assumer la donnée fondamentale de l'*asymétrie du dialogue avec la nature* » (303, je souligne). On voit que l'humain, étrangement, est exclu de la définition de nature de l'auteur.

²⁸ Voir, par exemple, les observations éclairantes du philosophe et pisteur français Baptiste Morizot, contenues dans son livre *Sur la piste animale*, concernant les transmissions culturelles à l'œuvre chez une meute de loups qui a appris à pêcher : « l'art du naturaliste s'enrichit un peu plus : on n'isole pas seulement le genre biologique *Canis lupus*, mais des ensembles plus délicats, des êtres pris dans des traditions familiales : l'apprentissage partagé et la transmission d'une culture de pêche » (2018, 125). Et plus localement, l'ouvrage *Têtes de linotte?* de l'éthologue et romancier Louis Lefebvre, qui parle de la « culture non humaine » présente entre autres chez les mésanges et qui remarque que des « traditions culturelles » sont « bel et bien transmises » chez elles (2023, 207).

Aussitôt, en milieu naturel, l'humain se fait profanateur. Il s'agit d'une des figures classiques de la pensée humaniste, une conséquence de cette vision, qu'on sent aussi bien dans les mises en réserve de la nature : l'humain, isolé des tissages et des relations constitutives qu'il entretient avec le reste du vivant, ne pourrait plus qu'avilir une nature sauvage et sa pureté fantasmée d'avant sa présence. Alors qu'il se rend en avion à l'île Bylot, au Nunavut, où niche la plus grande colonie d'oies blanches à l'été, Baril se « sen[t] soudain submergé par l'émotion ».

Je prends véritablement conscience à ce moment, nous partage-t-il, de mon appartenance à une espèce dont le progrès s'accompagne d'une dimension de profanation. À cet instant précis, j'éprouve un peu de regret pour le temps où seuls les oiseaux et les chamanes survolaient le territoire (117).

Francine

La nature, vue ici à travers la migration des grandes oies blanches, donne une image spectaculaire et rassurante d'une autre vie oubliée, où la paix et l'harmonie régnaient. La sacralité de la nature se vit sur le mode de la perte et contient sa souillure, puisque les espaces naturels ou les espèces vivantes ne se laissent pas cerner à l'aide de concepts comme celui de la pureté. Il peut paraître surprenant que les humanistes épousent bien facilement cette vision (pureté/sacralité de la nature préhumaine), alors qu'*ils* militent pour un contrôle de la nature. C'est qu'il existe une dissociation conceptuelle, où la nature pure est dressée contre la nature présente, la nature que nous sommes et celle qui se trouve avec nous, et qui ne sait même pas ce qui lui manque (paternalisme). C'est une nature qui n'a plus de valeur, parce qu'elle a déjà connu la souillure (il y a ici un rapport misogyne), une souillure que la grandeur humaine – art, symbolisme, rationalité – pourrait seule reproduire, représenter et recadrer. C'est une autre crise de la dénotation d'un référent absent (Adams, 2016), mais dont la matérialité offre donc peu de résistance au fantasme humaniste. La pureté de la nature s'installe à l'endroit de l'humanisme où celui-ci devrait opérer son autocritique : ce n'est pas une culture bien précise, défendue par les gens bien précis qui en tirent profit, une culture de domination accrochée à la supériorité humaine, qui saccage, met à mal et sabote, mais l'évolution impérative (on a lu Darwin) de *l'espèce entière*. La déculpabilisation humaniste s'accomplit au moment où la culture de la domination se convainc qu'elle procure la solution.

Pour bien le comprendre, il faut revenir sur cet oxymore de Baril, cité au dernier paragraphe : le *dialogue asymétrique* avec la nature. L'idée de l'asymétrie dans le dialogue, c'est pour le moins étonnant. On peut se demander jusqu'à quel point un dialogue « asymétrique »

demeure un dialogue, un échange prolifique où chacun·e s'exprime : ce dialogue d'*appren-tissage* mutuel dont parle Collin (voir chapitre 1). Ça ressemble plutôt à une excuse dont on se drape. Un peu partout, l'auteur tombe en effet dans un monologisme humain, un monologue replié sur soi, qui ventriloque et impose ses significations aux animaux autre-qu'humains. Il prétend par exemple qu'un chasseur « fait honneur à l'animal » en le tuant, puisqu'il lui offre « une fin plus significative que de mourir de faim, de maladie, ou sous la dent d'un autre prédateur » (302). ... Significative pour qui? Sa pensée prive les animaux non humains des capacités sémiosiques qu'ils et elles possèdent en propre et les dépouille des multiples manières dont ceux et celles-ci sémiotisent un monde personnel, significatif dans leur perspective. On sait d'emblée que l'humain vaut mieux que les autres. Comme le dit Haraway (je ne m'essaie pas à la traduire) : « All that is unhuman is not un-kind, outside kinship, outside the order of signification, excluded from trading in signs and wonders » (2018, 8). Sans envisager la distinction des points de vue, l'humain (Baril) s'arroge pour lui seul ces capacités sémiosiques partagées.

Le déploiement d'un langage qui dépouille les animaux de leur vitalité tourne le dos aux sensibilités non humaines et limite du même coup la complexité des expériences humaines. Ce langage crée les conditions de possibilité de leur négation. Il devient possible de les ignorer, de les balayer du revers de la main, malgré leur importance capitale dans le développement de nos propres affectivités et de nos systèmes de signes. Ça évite de devoir les prendre au sérieux et en considération, de devoir en tenir compte, dans les choix d'aménagements territoriaux, par exemple. C'est ce langage qui désigne des êtres vivants en tant que « ressources », comme la Table de concertation sur la gestion de la Grande Oie des neiges s'autorise à le faire. D'autres phrases sont typiques de ce mode d'expression. Baril décrit par exemple le parcours des oies en tant qu'« ordre migratoire *immuable* » (27, je souligne). Il avance plus tôt dans l'essai que ces oiseaux se comportent « *instinctivement* afin d'assurer la pérennité de leur espèce » (15, je souligne). Ce n'est pas du tout le cas. Les nouvelles générations se lancent dans une redéfinition constante des habitudes migratoires de leur espèce. Il s'agit d'une relecture des parcours parentaux et sociaux. Au Québec et ailleurs, les oies fréquentent des territoires qu'elles délaissaient auparavant. Elles s'adaptent, abandonnent de force les lieux que le développement humain rend inhabitables. Elles s'ajustent fougueusement et on voit parfois leurs solutions comme des nuisances. Parler d'immuabilité ou d'instinct force un désengagement face à ces choix. C'est imposer une

invisibilité²⁹. Heureusement pour leur survie, plusieurs espèces changent d'habitudes, réapprennent à migrer et déjouent la prétendue immuabilité de leur « ordre » (je dirais pratique) migratoire. Heureusement que Baril se trompe, alors, et que les capacités sémiotiques individuelles et collectives sont toujours capables de s'exprimer, à travers le choix des générations. L'observation des oies au Cap rend évidente les erreurs de ce jugement.

La pensée de Baril n'est qu'à un pas d'un néodarwinisme daté que résume bien Weber, où les animaux autre-qu'humains sont « considérés comme des machines en concurrence les unes avec les autres » (2021, 53). Dans cette vision, leurs instincts les poussent à s'entredévorer dans la lutte constante du plus fort. C'est la somme des expériences sensibles et significatives auxquelles ces animaux aspirent. La nature, cruelle, instable, les hommes (masculin générique) auraient le devoir de l'arbitrer, d'en devenir les « “intendants” (en fait des souverains), » résume Weber (38). Et on retrouve bien cette idée, chez Baril, la nature doit être protégée contre elle-même, « les humains peuvent et doivent modifier la nature » (2020, 305) selon un rapport de gestion rationnelle, d'« appropriation » (294), et en évitant, surtout, tout « attachement sentimental » (302).

L'humain ne peut pas être l'arbitre de la nature, car il participe déjà à la partie. Pas de point de vue extérieur, pas de perspective neutre d'où venir observer, juger et s'abstraire. « [N]ous sommes engagés de manière sensible dans ces relations, » écrit Weber (2021, 43). Si la plupart des pratiques de la conservation et de l'aménagement du territoire sont déjà celles de l'arbitre, l'enjeu serait alors de décentrer ce regard de domination, en examinant des modes d'engagement participatif qui tiennent compte de la liberté d'action des vivants.

Pour Baril, au contraire, même la poésie est une abstraction au monde et sert son désengagement. Il ne s'agit pas d'une participation sensible avec le vivant et l'autre-qu'humain, la matière de nos liens ou le principe en son cœur. S'opposant à la proposition de traiter le fleuve Saint-Laurent comme un « sujet de droit » (ce qui n'est peut-être pas une très bonne idée, pour plusieurs raisons boudées par Baril, comme la justice classiste ou le colonialisme de la judiciarisation de la nature), Baril affirme : « Nous ne devons pas nous porter à la défense du fleuve parce qu'il a des droits, mais parce que nous sommes attachés à sa grandeur et à ses délicatesses.

²⁹ Un exemple encore plus parlant, celui de l'adaptation des grues blanches du Wisconsin, sera présenté à la partie suivante.

Comme ces fumées de mer de janvier, encore et toujours pour moi réminiscence des voliers blancs... » (2020, 305). C'est leur importance en fonction des besoins humains qui dicterait la valeur des sujets naturels. Cette pensée d'une nature-spectacle mise au service de l'humain, entièrement disponible à sa poésie et à ses élans de grandeur (encore des retours vers soi), pose les mêmes problèmes que nos tentatives d'arbitrage. La nature n'est pas une toile blanche sur laquelle on peut dessiner ce qu'on veut. Les vivants manifestent des désirs et des préférences dans un monde qu'ils et elles sémiotisent déjà³⁰.

Ce n'est pas étonnant que Baril, dans la même section, s'insurge contre celles et ceux qui cherchent à modifier l'« ordre coutumier » (hétéropatriarcal) de nos relations aux animaux et qui poussent l'audace jusqu'à « conférer aux animaux une valeur *en soi* et *même* des droits » (297, je souligne). Qui de mieux alors qu'un « grand humaniste européen » (298) pour réfuter cette pensée, pour remettre ces « animalistes » à leur place, et leur rappeler que « la solidarité *fraternelle* peut aller jusqu'à embrasser l'humanité entière, mais pas au-delà » (paroles de Claudio Magris reprises par Baril, 298, je souligne)?

Dans son livre sur les oies, je ne trouvais que de l'humain, de l'irréremédiablement humain. Elles, les oies, je ne les voyais nulle part. Elles n'avaient pas leur place. Baril parlait bien d'elles, mais sa parole n'accompagnait pas les sens, les manières de vivre propres à ces oiseaux. Elle ne s'ouvrait pas à l'autre.

Pour Weber, la pensée humaniste entrave la prolifération de la vie. Le dualisme de cette pensée « est au cœur de l'idée des Lumières selon laquelle seule la raison peut rendre le monde habitable » (2021, 81). Cette raison en est venue à *dépeupler* la nature, à diviser et à « organiser systématiquement » (81) le monde entre sujets (humains) et objets (naturels). Seules les personnes humaines sont reconnues comme telles, des êtres autonomes, libres et indépendants, ayant droits et acteur·trices du destin du monde (et encore, à divers degrés selon la classe, l'origine perçue, le sexe et le genre; une division en entraîne d'autres). Plumwood est une voix importante pour la critique des désastres écologiques que le courant humaniste et rationaliste a causés, en particulier par son livre *La crise écologique de la raison* (2024) et par les textes que j'ai déjà cités. Elle y fait

³⁰ Comme l'écrit magnifiquement Morizot : « Pas d'humains silencieux en contemplation face au sublime, mais des animaux volubiles enquêtant sur le mystère d'un monde partagé » (2018, 189).

valoir que les ravages causés à l'environnement et le génocide actuel des espèces non humaines prennent appui sur une « culture de l'arrogance », qui valorise l'indépendance des humains face à la nature. Les tenants de ce rationalisme (qu'on associe souvent à la pensée de Descartes – qui l'a formulé le plus explicitement, mais qui était bien implanté avant lui, chez Platon entre autres, comme le démontre Caroline Merchant dans *La mort de la nature*, 2021), ses tenants se font un devoir de *gérer rationnellement* une nature désordonnée, chaotique et quasi-indomptable. C'est la faculté de la raison, proprement humaine, qui justifie cette intervention sur la nature, une nature qui ne fait plus partie de nous, de nos corps et de nos héritages – de ce que ça signifie au départ d'être vivant et humain. La raison autorise ce détachement de nos perspectives, et certain·es y voient même un devoir de l'humain. C'est ce point de vue, véhiculé par la culture de l'arrogance, que Plumwood critique, problématise : il s'agit pour elle du « point de vue de la domination » (*standpoint of mastery*) de la nature.

C'est mon problème avec la posture de Baril sur la nature et sur les oies blanches. Même si son écriture célèbre la beauté de la nature et qu'elle le fait bien, que le paysage est un ravissement, le spectacle qu'elle nous renvoie est encore un détachement. Chez lui, ce spectacle est dédié à son auditoire, pensé pour lui, il se soumet entier à son jugement. Que fait-on d'une nature qui ne respecterait pas cette esthétique? Des êtres qui dérogent de ces standards? Valent-ils moins la peine d'être protégés, respectés? Le regard impose un quatrième mur, une distance de la scène, où les humains-arbitres ne posent pas les pieds. On juge, on se cantonne dans un point de vue, celui de la domination, qui s'épanouit dans la célébration de la nature. On oublie les terreurs et les beautés de nos interdépendances, et on ne voit pas que ce qu'on célèbre en fait, dans le « spectacle de la nature », ce serait cette capacité admirable de l'humain de s'émerveiller. Il y a bien sûr beaucoup de spécificités et de particularités dans les vécus humains. Beaucoup de capacités inspirantes que l'espèce possède en propre. Mais a-t-on besoin, pour reconnaître ces caractéristiques, d'adopter une perspective de domination, de gestion et de contrôle de la nature? A-t-on besoin de servir son abstraction?

Les raisonnements humanistes visent le musellement philosophique de la nature et de l'autre-qu'humain. Maintenu sous l'arrogance de ces perspectives, la nature, aussitôt, se dépeuple, elle se vide de ses sujets, comme un paysage inoccupé ou à l'abandon, un réservoir inerte. Elle devient cette fiction dénuée des perspectives et des vies qui la composent pourtant, de l'action

autogénératrice des plantes et des arbres, du partage des signes endogènes du départ de la migration des oies, aux agissements des milliards d'organismes qui évoluent dans les sols. L'environnement ainsi conçu se gère à la façon d'une marchandise, disponible en des lieux spécifiques et suivant un modèle planifié³¹. C'est un bassin de ressources, accessible à nos envies. Des ressources qui attendent patiemment d'être cueillies, à la Réserve. Mais la nature n'est pas vierge, pure ou intouchée – *stable* –, elle est au contraire pétrie et façonnée, suivant les actions de toutes ces vies. En broutant les racines du scirpe, les oies modifient la composition de la vase et la structure des berges où s'échouent les joncs. Les tiges de ces joncs déracinés, les tiges qui flottent sur le fleuve, expriment leur arrivée.

Cette nature active est autant une relation au territoire qu'un contact familial. Je crois que les deux viennent à se troubler, le territoire et la famille, les deux s'entremêlent. Faire ressentir ce maillage est un projet d'écriture.

2.4 « Nouveaux rituels de considération »

Pendant longtemps, les enjeux de la perte de mémoire et du souvenir commun, les enjeux de l'héritage et de sa disparition, qui se sont imposés à moi, à mon projet, ces enjeux étaient absents de ma recherche. Ils n'y figuraient pas. Mon projet concernait le mémoire en environnement de ma mère, la Réserve de faune, les oies. Quand j'en avais l'occasion, je le présentais de cette manière, mettant ces sujets de l'avant, et même depuis le diagnostic, j'élidais le plus souvent cette facette de ma recherche. Ils en faisaient bien partie, maintenant, ça teintait tous les aspects, mais on ne parle pas de ces sujets en vitesse, on ne les expose pas en vingt minutes. Et ça demandait une mise à nu

³¹ Baril, Canards Illimités et la Table de concertation sur la gestion de la Grande Oie des neiges, diffusent à ce titre trois variations, modulées en fonction de leurs intérêts propres, de ce que Plumwood appelle *le modèle égoïste-instrumentaliste*, une conception des actions du soi face à la nature : « Dans le modèle égoïste-instrumentaliste (le modèle du soi fondé sur la maîtrise), le soi expulse l'autre du domaine de l'éthique. Pour le soi, l'autre est soit un obstacle soit une ressource destinée à satisfaire ses besoins; il est entièrement défini en relation à ses finalités propres. Par conséquent, ce soi ne peut admettre que l'autre soit lui-même un soi, un foyer singulier d'agentivité et de résistance, dont les besoins, les finalités et la valeur intrinsèque imposent au soi certaines limites éthiques qui doivent être prises en compte et respectées [...]. Pour l'égoïste rationnel, les autres, en tant qu'ils sont des moyens ou des "ressources", sont définis par rapport au soi et à ses finalités. À condition de produire des satisfactions équivalentes, ils sont donc interchangeables; une même valeur est attribuée à différentes choses ou à différents êtres si tant est qu'ils permettent d'atteindre des objectifs similaires [objectif d'inspiration, objectif de chasse, objectif de conservation]. Cette interchangeabilité des autres lorsqu'ils sont perçus comme des moyens permet de nier toute dépendance à l'égard d'un autre particulier, de telle sorte que les autres sont appréhendés de façon homogène, comme de simples membres d'une classe ou d'une catégorie préalablement définie en termes instrumentaux » (2025, 239-240).

qu'il est bien normal de refuser, quand le choc est encore trop vif, trop près de soi. Autre refus, absolu : que mon projet *devienne meilleur* à cause de ce qui arrive. Alors je le décrivais sans évoquer la maladie. Je faisais des demandes de bourses, des soumissions à des revues, des présentations à l'Université, en me concentrant sur ses autres facettes. Souhait que mon projet se porte seul, tentative de repousser la nouvelle, peut-être, qu'elle ne figure pas encore là, par écrit. On laisse la recherche sur l'Alzheimer aux professionnel·les. Qu'est-ce que j'aurais à en dire? J'ai cette impression, mon projet se tenait sur une jambe et il en a deux maintenant. Il apprend à marcher comme j'ai dû réapprendre l'écriture d'une thèse. Réécrire les pages déjà produites, noter ce qui s'est imposé au cours de l'écriture, ce qui s'impose à l'écriture. Comment poursuivre comme avant? Il nous faut, comme le pense hooks, participer au tournoiement de nouveaux rituels d'égards et de considération – partout, dans chaque geste qui compte avec l'autre.

Dans un court texte dédié à sa mère et qui clôt le recueil *Cultiver l'appartenance*, hooks écrit à propos des changements profonds qui affectent les deux femmes. Elle s'intéresse aux sens différents, aux sens avivés sous le souffle de ces changements, et tente de le mettre en mots. Les significations du fleurissement de la maladie, ce que ça signifie d'être encore là ensemble.

Malheureusement, écrit hooks, en raison de sa condition actuelle de perte de mémoire, maman ne cuisine plus ni ne trouve plus de plaisir à manger de délicieux repas. Il faut l'amadouer pour qu'elle vienne à table. Il en est souvent ainsi des gens atteints de démence ou de la maladie d'Alzheimer. Il faut alors trouver d'autres rituels de révérence [*regard* – je ne me reconnais pas dans les façons de la révérence, alors je préfère utiliser les mots d'égard ou de considération] (2023, 307).

Il faut penser à autre chose, dans la maladie, son tournoiement qui secoue, il faut apprendre à vivre ensemble d'une nouvelle façon. Être ensemble et être proche ne se fait plus comme avant. Ce qui témoignait d'une attention, d'une préoccupation pour l'autre, ne réussit peut-être plus à donner du bien, ou est perçu très différemment, on le perçoit sous un autre jour. Ça n'agit pas pareil, à cause de circonstances forcées, les petits événements échappant à notre contrôle. On se débrouille au mieux. Une manière d'être ensemble qui paraissait naturelle déroute considérablement et on s'ajuste, certaines bonnes nouvelles peuvent faire mal, c'est notre lecture de la stabilité qui s'échappe. La capacité à interpréter les événements du monde, les événements récurrents, est mise au défi. Je vois cet aspect de la maladie ailleurs maintenant, l'inconfort d'espérer un retour à la

normal. Une angoisse me saisit à voir des oiseaux migrateurs arriver beaucoup trop tôt dans la saison surchauffée, ce vol, la vision d'une oie qui me ferait du bien normalement. Les migrations changent, comme ce qu'elles peuvent vouloir dire. Il y a des gestes à revoir, à reconsidérer – c'est une gestuelle qu'on réapprend, sans nostalgie.

Maman passe désormais la majeure partie de son temps assise, ajoute hooks. Sa personne et son identité s'expriment actuellement sous des formes qui, par certains aspects, sont magnifiques et merveilleuses. C'est un vrai plaisir de s'asseoir à côté d'elle, de pouvoir la serrer contre soi, de lui caresser les mains, autant de gestes qui auraient été impossibles à l'époque. Elle aurait trouvé ça ridicule de rester assis-es à parler d'amour alors qu'il y avait des tâches à accomplir (308).

Je crois qu'une fois confronté·e à ce qui disparaît, une fois que la réalité de ces disparitions a frappé notre chair et nous a changé·es, on ne peut plus se comporter de la même façon. Il faut réapprendre la joie en compagnie de la personne affectée. Parmi les gestes qu'on pose, les touchers et le contact, la parole se situe en plein centre de nos réapprentissages³². Elle est à renouveler – la maladie l'exige des malades comme des proches. Quand ce qui s'épaissit est en face de nous, quand c'est le vide qu'on aspire, comment s'exprimer encore avec le même langage? Écrire une thèse de la même façon? Même si on le fait, parce qu'on voudrait tellement être en mesure de le faire, ça semble un peu dépassé...

Comment réécrire sa recherche en prenant garde à ces changements, qui affectent forcément le geste de l'écriture, le rituel de l'écriture?

Pour bien suivre ma mère, je dois la lire et la relire. J'apprends à reconnaître une voix qui s'affiche et se renouvelle. Je porte attention à ses particularités et aux changements qui l'affectent. En les mettant en circulation, ces changements m'affectent aussi, j'accepte d'être modifié d'une manière qui m'échappe partiellement. Mais le trait le plus important, le plus notable de ma recherche : l'implication d'autres mouvements du corps, d'autres gestes, qui remplacent ceux

³² Sur cette question de la place de la parole dans nos liens affectifs, je pense surtout au travail sur les matérialisations des affects, que le philosophe Georges Didi-Huberman entreprend dans *Brouillards de peines et de désirs*. En mettant en doute la découverte d'une prétendue origine au langage, Didi-Huberman ne soulève pas moins la puissance du langage comme signe affectif : « Imaginer l'origine du langage sous l'angle du “signe émotionnel de l'affect”, c'est moins décrire une genèse réelle qu'exiger quelque chose de crucial quant à la place des affects dans nos usages de la parole ou du discours » (2023, 66).

auxquels je suis habitué, l'adoption d'autres habitudes de recherche, comme retracer des mots, recopier et abandonner les façons de mon expertise. Ça me demande de me familiariser avec des approches qui ne sont pas les miennes, avec des méthodes de travail, des méthodologies scientifiques qui ne font pas partie du bagage de savoir-faire qu'on m'a transmis dans mes études universitaires en lettres. Je fais des lectures différentes, des recherches en archéologie et en ornithologie. Je réapprends. Des relevés de datations d'artéfacts des ruines du Cap aux tonalités des chants d'oiseaux. S'acclimater à ces langages facilite l'accès à différents mondes. Ça altère le sens, la nature de la recherche.

Écrire certaines parties de ma thèse me procurait un sentiment d'imposteur. Qu'est-ce que je connaissais à l'ornithologie? À l'organisation du territoire ou à la gestion d'une réserve de faune? Avec quelle crédibilité je me prononce sur ces questions? Je ressentais comme un dépaysement, l'inverse d'être confortable et de se savoir à sa place. Je crois que ce sentiment est tenace chez bien des personnes qui font de la recherche et il l'était chez moi. Avec le temps, je me suis rendu compte qu'il s'agissait d'un doute, une ombre inscrite en moi, qui dénigrait des voies essentielles de l'enseignement et de la transmission. Un tapis à secouer. Je sous-estimais le savoir familial et l'éducation non académique que j'avais reçue. Une forme d'éducation m'avait même appris à ne plus voir ces partages comme des savoirs. Mais les enseignements transmis au Cap et ailleurs, ce que mes tantes, mes oncles, mes parents, Noël et Béatrice, ce que tous ces gens m'ont montré sur le territoire que la famille habite mérite de figurer dans nos études. Le savoir profane et le savoir expérientiel ravive les conditions normatives de connaissance. Ça aussi, c'est un champ de compétence, un savoir du lieu, à revendiquer et à transmettre à notre tour avec une passion qui endosse sa valeur. Ma mère m'a préparé à recevoir son mémoire, comme une qualité qui fait partie d'elle et qu'elle m'a apprise. J'ai commencé la lecture de son mémoire bien avant de l'avoir entre les mains. Nous ne sommes pas sagement en attente d'une première empreinte à traquer, d'une piste à suivre – le début du mémoire de ma mère n'est pas le début du sentier, il n'offre pas un premier mot à partir duquel tout le reste découle. Il n'y a pas de point d'origine à l'interprétation³³.

Francine

³³ Les sémioticien·nes connaissent bien l'idée sous le terme de *sémiose infinie* (ou *infinite semiosis* d'après son principal théoricien, Charles Sanders Peirce). Pour Peirce, la sémiotie infinie énonce le principe selon lequel il n'y a ni point d'origine ni point final à l'interprétation d'un signe. Un signe se compose toujours, selon lui, d'un *representamen* (le représentant), d'un *objet* (le représenté) et d'un *interprétant* (l'effet de l'interprétation du signe : une compréhension, une (ré)action, une traduction). Or cet interprétant peut toujours devenir le *representamen* d'un

Je suis aussi très fier de poursuivre une tradition propre à l'ornithologie, une façon de faire la science que les ornithologues, plus que bien d'autres scientifiques, reconnaissent, célèbrent et acceptent de conserver dans leurs espaces de savoir et de discussion. Je ne sais pas si une autre science du vivant aurait aussi bien accueilli une recherche comme la mienne. C'est un trait de son domaine que l'ornithologue (professionnel) et biologiste Louis Lefebvre prend la peine de souligner, dans *Têtes de linotte?*, un ouvrage que j'ai déjà cité.

L'ornithologie est une des dernières sciences où les non-professionnels peuvent publier leurs découvertes dans des revues sérieuses. Jusqu'au XX^e siècle, c'était le cas de toutes les sciences, mais on imagine difficilement aujourd'hui des recherches avancées en physique ou en chimie faites en dehors d'un laboratoire universitaire ou industriel. En ornithologie, ce sont souvent les amateurs qui sont les plus calés (2023, 20).

L'ornithologie est une science qui se pratique souvent à la maison, près de chez soi, sur les lieux qu'on habite. Elle ne dépend pas d'une université ou d'un laboratoire, d'oiseaux en cage et de cobayes. Elle se tient dans les lieux qu'on aime fréquenter, en compagnie d'oiseaux qu'on observe et qui nous rendent notre regard, un amour, des oiseaux qui resurgissent année après année et dont les habitudes ou les incohérences guident nos conclusions. Pour mener les recherches, les ornithologues professionnels se fient même aux observations collectées par le public non expert, des milliers de personnes attentives à la vivacité des oiseaux dans les lieux qu'ils et elles connaissent. On entre nos données dans *eBird*.

Mais il y a bien une autre particularité de ma recherche, déjà soulignée, qui lui confère une grande part de sa valeur ornithologique. Si les ornithologues reconnaissent la pertinence des voix non professionnelles de leur domaine, les voix de ma thèse ne le sont pas entièrement. C'est ma mère l'experte. Sur ces questions, sur les oies blanches et l'aménagement du territoire, c'est elle qu'il faut écouter, c'est sa parole qui mérite d'être reconnue, commentée et suivie. La crédibilité, ce n'est pas moi qui l'ai. C'est ma mère.

Francine

nouveau processus de signification et donc, à l'inverse, un representamen est toujours le dérivé d'un interprétant antérieur. On peut rapprocher la sémiose infinie des concepts de Derrida et de Butler sur la nature réitérative du langage et du pouvoir, sachant que Peirce remarque qu'en pratique, la chaîne sémiotique connaît un arrêt, son « interprétant logique final », que constitue *l'habitude* (1992, 1998). C'est la sémiose infinie qui est responsable du renforcement ou de la détérioration de nos habitudes.

Suivre les voix dont on s'est imprégné·e représente avant tout une question de reconnaissance et d'attachement. J'ai suivi ce sentiment d'attachement, d'égards envers la recherche de ma mère et les sujets impliqués. J'ai lu avec beaucoup d'enthousiasme des recherches scientifiques sur les stratégies de gestion de la nature et des réserves de faune, sur les habitudes des oies et des oiseaux migrateurs. Dans mes recherches sur les oies, j'ai trouvé beaucoup de préconceptions, de formules arides, décharnées, répétées et répétées pour faire, c'est bizarre, avancer la science – l'oie est une ressource à prélever qui agit par instinct. Dernièrement, le biologiste Michel Leboeuf, dans *Les chants perdus de la nature*, dénonce le triste sort qu'on réserve aux oiseaux, c'est-à-dire, dans ses mots, le « taux de prélèvement des ressources biologiques [...] non soutenables » (2024, 137). J'ai vu que je n'étais pas le seul à répéter.

Mais j'ai lu aussi des recherches qui m'ont frappé. L'attention, la finesse, la rigueur, le savoir-faire et le regard intime dont elles faisaient preuve me fascinaient. J'ai lu des recherches étonnantes sur les habitudes migratoires. Elles renouvelaient mes perceptions de la trajectoire de ces espèces. Elles mettaient en question des notions qui m'étaient chères, les notions de fidélité, de parcours d'un territoire, de suivi des aîné·es et du choix dont les personnes plus jeunes disposent, le choix qui s'offre à elles. Je ne suis pas le seul, non plus, à m'intéresser à ces choix. Ils font partie de la vie, de la manière de vivre et de l'éducation des animaux qui partagent nos espaces. Mais avant de m'intéresser à ces études, je crois qu'il faut prendre une précaution quant au passage entre ma démarche de réécriture et le parcours migratoire des oies – sur l'influence des oies dans ma recherche. Il y a une dépendance similaire, ici, une dépendance au même processus, structurellement, le processus réitératif, le retour et la répétition, la répétition du souvenir et le rappel à la mémoire. Mais ce passage pourrait se faire trop rapidement et avec trop d'aisance. Je dois faire attention au rapprochement qui s'insinue entre ma recherche et les habitudes des oies.

Ma compréhension du mémoire de ma mère, et ce que j'arrive à en dire maintenant, est intensément redevable à la présence des oies sur le territoire. Les oies, comme pour plusieurs visiteur·euses du Cap, ont dirigé mon attention à la Réserve. Elles ont conduit mon regard. Dès l'enfance, elles ont orienté ma sensibilité et mon développement, notre envie d'hériter responsablement des endroits où elles se posent. Leur vitalité parcourt mon écriture d'une manière que je ne saisis pas entièrement. Si je séjourne à Ajoaste-Cap-Tourmente, si je choisis d'y faire bagage, c'est qu'elles y sont passées en premier. Leur pratique, leur manière de faire, d'adapter un

espace, font partie de mon apprentissage : les organismes ne sont pas séparables de leur environnement³⁴. Nous nous inscrivons sur le territoire comme le territoire s'inscrit en nous.

Je les observe lorsque j'ai la chance de me rendre en même temps qu'elles à la Réserve. Je m'attache à ces oies dans ce qu'elles ont à m'enseigner sur leur terre. Leur méthode de jardinage³⁵, leur manière de broyer le scirpe, de se tenir en bande. Mais je m'exprime peut-être mal. Dans *Habiter en oiseau*, Despret partage une belle réflexion :

Je ne cherche toutefois pas à demander aux animaux de nous édifier, pas plus que je ne veux les mobiliser pour trouver des solutions à nos problèmes. J'ai appris [...] que lorsqu'on engage les animaux dans ce type de demandes, la manière même de construire le problème et de l'imposer exclut justement ceux que l'on interroge puisqu'on attend d'eux de répondre dans des termes déjà ficelés à l'avance (2019, 36).

Si nous sommes à la recherche, comme Despret, de nouvelles manières de « [c]réer des mondes plus habitables » (35), il faudrait cesser d'attendre des animaux non humains qu'ils répondent à nos problèmes, en les percevant comme des sources inépuisables d'inspiration ou des miroirs grâce auxquels les humains pourraient se connaître. Nous ferions mieux de nous intéresser passionnément à leurs manières propres d'habiter, de socialiser des mondes communs. De pratiquer et d'arpenter des territoires assez différents des territoires humains. Nous ne sommes pas placés en face d'eux, en train de leur lancer toutes sortes de demandes. Leur présence doit infuser nos questions de recherche, les imprégner, comme les cohabitations territoriales nous affectent de l'intérieur. Comment partagent-ils leurs mondes? Despret entrevoit chez les oiseaux une habitude du « territoire chanté » beaucoup plus ouverte et socialisée que l'idée d'une appropriation jalouse d'un secteur, d'un arbre ou d'un nid. « Ce n'est sans doute pas un hasard, écrit-elle, que, lorsque s'opère un passage trop rapide, en matière de territoires, des animaux aux humains, on se retrouve

³⁴ Le philosophe de l'écologie profonde Arne Næss défend ardemment cette idée : « parler d'interaction entre les organismes et leur milieu est une expression maladroite parce qu'un organisme est une interaction. Les organismes et leur milieu ne sont pas deux choses [...]. Les organismes présupposent leur milieu » (cité dans Levesque et Caccamo, 2017, 1). L'idée est soutenue également par bien des biosémioticien·es, comme Wheeler, pour qui un organisme se développe dans l'attente de son environnement (« *expecting the earth* »).

³⁵ « Jusqu'alors, on croyait qu'un stimulus négatif comme le fait de couper la tige du scirpe ou une portion du rhizome inhibait sa croissance et mettait en péril sa régénération. On sait maintenant qu'un tel stimulus négatif n'a pas l'effet négatif attendu et que la plante molestée réagit positivement, car on constate une stimulation de la croissance des rhizomes et la formation de nouveaux bourgeons de rhizomes et de tiges aériennes. Ceci nous porte à croire que le broutage du scirpe par la grande oie blanche n'a pas nécessairement pour effet d'éliminer le scirpe du marais intertidal » (Doran, 1981, 80).

à attribuer aux premiers notre conception du territoire comme propriété » (37). M'intéresser à la territorialité des oies non pas pour déballer ce qu'elles auraient à m'apprendre sur la Réserve et l'espace humain, mais dans le but d'ouvrir de nouveaux paysages habitables avec elles, des espaces et des langages en commun, attisant une curiosité pour d'autres façons de vivre qui déjouent nos appropriations.

Il faut prendre garde au passage brusque entre le parcours des oies et ma démarche de réécriture. Le raccourci se verrait sous des phrases comme : *j'entame une migration; je m'élance à la suite de ma mère vers de nouveaux territoires; je suis les signes écrits de ma mère* « comme » *les jeunes oies suivent les caquètements des leurs*, etc. Il y a beaucoup de choses enfouies dans ce « comme », beaucoup de choses qu'il tait. Ces manières de parler ne nous mènent pas à grand-chose de neuf. Elles laissent même entendre qu'il y aurait chez ma mère – pire, dans sa féminité – un souffle naturel, confinant au monde sauvage, auquel elle serait mieux adaptée ou plus connectée que moi. Par nature, en tant que mère ou en tant que femme. Ce n'est pas le cas; ou plutôt, ce n'est pas mon rôle de statuer sur ce que c'est au juste d'être une mère pour ma mère. Je réfléchis à la maternité de la place de celui qui suit. Moi enfant qui la suit, moi qui la réécrit, qui la réécrira longtemps.

Reprendre un mémoire, ce n'est pas retourner dans le passé.

Je ne cherche pas une inspiration ou une réponse à mes problèmes dans le monde naturel. Je ne cherche pas auprès des oies une manière de bien partir à la suite de ma mère. Ce n'est pas comme ça que ça marche. Les oies m'affectent, elles m'influencent comme elles influencent ceux et celles qui les côtoient, elles ont modifié le territoire et donc ma façon de l'habiter. Ça ne fonctionne pas à la manière d'un calque métaphorique, d'un parallèle tranchant. On ne peut pas s'orienter en nous pour saisir ces mécanismes. Il faut se contenter de bien comprendre – de voir comment elles, elles font.

Il s'agit de multiplier les mondes, poursuit Despret, pas de les réduire aux nôtres. Et de ne pas insulter les pratiques qui participent de cette multiplication. Parce que justement elles comptent dans cette multiplication, ne fût-ce que parce qu'elles obligent à ralentir ces passages et à les compliquer (36).

Je me rends compte de quelque chose, alors. Quelque chose que j'ai mis du temps à comprendre, parce que c'est moins aisé à accepter. C'est comme une injonction, une mise en demeure, dans l'état de ma recherche – une mise en demeure que mon texte prépare, une lettre que j'envoie en requête au mémoire de ma mère. Je lui demande de livrer des réponses novatrices aux problèmes qui pèsent maintenant, ceux qui m'absorbent, j'exige de ma mère, encore, qu'elle m'apprenne des gestes de vie, cousant sur mes épaules des solutions de résistance. Là aussi, il y a un piège. Je la force, même doucement, avec bienveillance, mais je la pousse dans une voie, elle est forcée de livrer des espoirs et des pistes de sortie. Je fixe une série de sens et de dispositions, une prescription d'inspiration, comme si elle était responsable de ce qui arrive ou comme si elle devait bien sûr – c'est son rôle de mère – avoir des solutions à offrir aux dégradations qui la dépassent, dont elle n'a pas à porter la responsabilité. Ça aussi, c'est une exigence qui n'aurait pas dû peser sur elle. Une attente typique, une attente aveugle assez similaire, est adressée à la science. Les sciences savent mieux que nous, elles diront quoi faire.

Je me tourne vers ma mère comme un réflexe de survie. C'est là qu'on m'a appris à regarder quand ça n'allait pas du tout. C'est une imprégnation très vaste, ancrée loin, qui m'a peut-être mené vers ces sentiers connus à un moment d'insatisfaction face à la portée de nos actions collectives et des discours tenus sur nos milieux de vie. Un repli vers le chez-soi et le domestique, celle ou celui qui s'en occupe, comme un « Elle va sûrement finir par faire quelque chose », que je n'arrive pas à taire. À taire parce qu'elle en a déjà fait bien assez; et parce que personne ne peut épuiser entre quatre murs la puissance de dévastation du capitalisme patriarcal. Je me tourne vers ma mère pour trouver des solutions à des problèmes étatiques, politiques et de gouvernance, reproduisant ainsi les conditions de maintien et de reproductibilité du système colonial, appuyé sur l'extraction des ressources de la maternité. Est-ce que je peux faire confiance à cet automatisme? Le troubler?

Dans « Imperialism and Motherhood », un chapitre du recueil collectif *Tensions of Empire. Colonial Cultures in a Bourgeois World* (1997), l'historienne Anna Davin retrace la manière dont les mères, dans le discours public de l'empire britannique du 20^e siècle, ont reçu le poids, la responsabilité (et la honte lorsqu'elles « échouaient » à accomplir ces tâches démesurées) de régler à la maison, dans l'espace domestique, des problèmes étatiques, collectifs et systémiques qui dépassaient largement toute puissance d'action individuelle. C'est à partir de ce moment de l'histoire que la maternité et le rôle de la mère ont connu leur redéfinition occidentale actuelle,

selon Davin. Que les salaires injustes qui leur étaient accordés ne permettent pas de nourrir convenablement leurs enfants, que les charges de travail excessives ne leur laissent pas le temps de veiller étroitement à l'éducation des jeunes, que l'inaccessibilité des logements et le manque d'entretien forcent les familles à tolérer des conditions d'insalubrité – il incombait aux mères de fournir chez elles des solutions à ces problèmes. Davin décrit le changement de perspective sur la démographie nationale opéré au tournant du 20^e siècle, un changement survenu dans le discours sur le taux de mortalité infantile particulièrement élevé dans la Grande Bretagne de l'époque : alors que jusque-là, les classes dirigeantes déformaient à leur compte les théories darwinistes de l'évolution centrées sur la lutte et la survie du plus fort (la mort des enfants faibles renforcit le sang national), le devenir colonial de l'empire britannique a imposé un discours nataliste au corps médical et scientifique. Le taux de natalité des autres nations coloniales effrayait les élites britanniques qui prévoyaient, à terme, la disparition de la « race anglo-saxonne ».

La survie infantile et la croissance saine des jeunes sont aussitôt devenues des enjeux critiques pour l'occupation, indispensables à la propagation de la violence coloniale. Culpabiliser les mères est apparu comme une solution désignée au problème. Dans les mots de Davin : « Tout comme il s'agissait du devoir et de la récompense d'une mère d'élever des membres sains d'une race impériale, c'étaient son ignorance et sa négligence individuelles qui devaient expliquer les maladies et la mortalité infantiles » (91, je traduis cette citation et les suivantes). À l'échelle de la nation, un discours médical « exploitant les difficultés et les insécurités ressenties par plusieurs mères » et « dénigrant les méthodes traditionnelles de soin des enfants » (91-92) a imposé aux mères la tâche « d'élever les jeunes à un coût minimal pour l'État et en bonne condition de servir » (138), sans leur reverser une aide appropriée³⁶.

Pour Davin, cette redéfinition du rôle maternel a produit des conséquences très profondes, beaucoup plus étendues que les simples « mesures établies à l'époque » (138). C'est une exigence qui croît comme une liane : elle s'infiltre et se tord chez nous, ligote nos manières de voir les choses et de poser des actions dont on connaît les effets. Il y aura des mères pour nettoyer, pour rendre

³⁶ Mariarosa Dalla Costa dénonçait aussi, deux décennies plus tôt dans *Les femmes et la subversion sociale*, texte paru en 1972, la domination de « la fonction capitaliste de l'utérus », c'est-à-dire « la reproduction de la force de travail qui se vend comme marchandise », au détriment des « pouvoirs naturels » et du « bagage social » de la maternité (2025, 105).

vivable, endurent, il y aura des mères pour entretenir et préserver, pour assurer la survie, supporter les besoins. Peu importe les désastres opérés, les conséquences prévisibles de nos choix écocidaire, il y aura des mères pour s'en occuper. Leur bonté, leur bienveillance, la compassion « naturelle » donnée à l'autre ne nous appartiennent pas, n'entrent pas en compte dans nos prises de décision – c'est l'affaire (la responsabilité démesurée) des mères. Ce sont elles qui répareront.

Comment est-il possible de leur faire porter ce poids? Comment pourraient-elles jamais en faire assez pour leurs enfants dans un tel monde, accablées d'un tel discours? Comment ma mère pourrait-elle jamais en faire assez?

Ne pas dicter cette demande ou, si ça m'est impossible (ce l'est peut-être), prendre garde à mes attentes, prendre garde à ce qui veille dans son mémoire et à ce qu'il est raisonnable d'attendre d'un texte. Ça suggère de revoir mon rapport à l'argumentation, à la reprise des conclusions, au développement d'une pensée logique, à la légitimité des sources, comme d'autres ont pu décomposer le récit, sa linéarité et sa logique désirées. Comment écouter ce que ma mère a à offrir, à suggérer, comment cultiver ses bonnes idées, forcément, des perspectives qui devraient figurer dans nos orientations pour la suite, sans exiger d'elle des solutions? Sans mettre ma propre survie dans la balance, parce que ça ne serait pas très juste.

Suivre la mère et suivre les oies, le défi est différent donc. Il possède ses particularités. Les stratégies, les méthodes de marquage ne sont pas les mêmes. Mais la dimension éthique demeure. Comment bien les suivre, ma mère et elles, vers les territoires que sa parole et leur caquetage m'ont ouverts? Comment les parcourir convenablement, à leur suite, dans les allers-retours de nos mots et de nos envols? Comment les oies elles-mêmes *suivent-elles*, engagées vers les territoires qui jalonnent leur route? Peut-on, au-delà d'une inspiration qu'on puiserait chez elles, sortir durablement modifiées de nos attachements avec les oiseaux?

Il est important de penser ces questions de l'entrelacement entre nos vies et celles des oies. C'est alors, plus généralement, la déficience du rapport actuel aux vies non humaines qui se dégage. L'attention portée aux parcours des oies, à leur manière d'habiter le territoire, aide à renouveler ce rapport et à énoncer un langage plus adapté à la reconnaissance des sensibilités animales. Ça nous aide à adopter de nouvelles stratégies d'égard et de considération. Pour bien suivre les voix, il faut leur faire place *en soi*, c'est-à-dire à l'intérieur de soi et, en même temps, dans leur différence propre. Pour prendre garde à ce que cette migration à travers les lieux et les identités ne soit pas qu'humaine, et qu'elle ne soit pas qu'intérieure. Ma démarche pourrait d'ailleurs laisser croire que les oies gagnent une valeur *grâce à mon attachement à ma mère*, grâce à son travail. Que c'est en gravitant sous l'activité humaine que la nature non humaine trouve en dignité et en profondeur. En un mot, que l'humain confère encore une fois sa beauté au monde « sauvage », comme chez Baril. Mais ce n'est pas parce que ma mère m'a fait porter attention aux oies qu'il n'existait pas déjà une richesse dans leur manière d'être et de vivre. Le travail de ma mère, mon attachement à elle et la gravité de ce qui lui arrive m'ont guidé vers un problème, qui venait d'un coup se poser très différemment sur ma table de travail. Il se réorganisait sous ce regard et je sentais que j'avais un billet d'accès entre les mains. Ce n'était pas le déclenchement de quelque chose, d'une conscience ou d'une attention, il faudrait remonter bien plus loin pour ça et se perdre de toute façon dans l'idéal des origines. C'était une redistribution du sentiment d'égard, l'ouverture de nouveaux rituels de recherche, pour moi. Pas un déclencheur ou un véhicule de sens et d'attention, mais un moment où ça se place et où j'ai vu ceux et celles que j'aime être affecté·es nettement par le problème.

Le bris de ces raccourcis passe d'abord par une bonne compréhension des manières autres de vivre les enjeux qui aiguillent mon écriture : la relation au territoire, l'attachement, le soin des plus jeunes et la reprise d'une pratique d'habitation. Ne pas importer les définitions étiquées de ces phénomènes demande une attention lente à la migration des oies, à leur sociabilité et leur territorialité. Je crois que cette histoire entame aussi une veille. Une manière de rendre sensible cette diversité et de présenter autrement nos liens de vie. Nous avons besoin de zones de contact, de points de passage lent. Il faut des écritures qui s'intéressent aux perspectives personnelles de l'oie, aux manières diverses dont le sens participe et traverse leur vie, et qui valorisent la soif d'habiter.

2.5 Migration : imprégnation

Suivre, c'est très différent que de savoir où on va. Cette confiance qui nous est demandée lorsqu'on se place à la suite, elle exige d'avoir foi dans la perspective de l'autre, foi en ses choix. Elle demande de savoir se fier aux traces de son passage. Savoir se mettre à sa place, en comprenant qu'à un certain point, *on en sait moins*, sur la route à emprunter, sur les pièges qui attendent dans les détours et les chasseur·ses planqué·es sur les battures. Contrairement à ce qu'on pourrait penser, c'est un travail épuisant, très actif. Il faut garder l'œil ouvert pour repérer les bifurcations, reconnaître l'endroit où la meneuse est passée. Et dans le ciel, en plein vol, où il n'y a pas de branchage disponible pour héberger les marques du passage, pas de boue où imprimer sa patte, c'est garder à l'œil et à l'oreille, se tenir en formation et à porter de caquetage. Ça demande une attention soutenue et particulière, une attention, dans la parole, qui veille à ne pas enterrer les voix, sinon elle se perdra. Une posture qui les soutient, plutôt, une posture qui les relance.

Le parcours migratoire des oies, leur arrivée soudaine et en grand nombre, fascine les visiteur·ses de la Réserve, qui sont des dizaines de milliers à s'y présenter, au cours des mois d'octobre et de novembre, au plus fort de l'occupation du territoire par le troupeau. Le Cap est le point de chute automnale, à l'image des oies blanches, d'une bonne proportion d'usager·ères, venu·es s'imprégner de la nature. Ce déplacement de personnes occupant le périmètre de la Réserve en même temps mime celui des oies, et on regrette de ne pas pouvoir jouir en solitaire du spectacle ressourçant de la faune en liberté.

Les scientifiques aussi ont concentré leur attention sur cette pratique territoriale, qu'adoptent de nombreuses espèces d'oiseaux. Les ornithologues ont cherché à comprendre et à expliquer les méthodes d'orientation et de repérage, les stratégies de départ groupé, de formation de vol et les raisons pour lesquelles ce long déplacement s'impose. Il ne faut pas oublier que ce n'est qu'assez récemment, grâce aux recherches patientes des scientifiques employant la méthode du baguage, qu'on a pu comprendre où les oiseaux partaient, où ils se posaient, et obtenir des preuves qu'il s'agissait bien de la même population, observée au nord et au sud, celle-là même qui avait fait le voyage. C'est grâce au baguage, qui n'est pratiqué que depuis le 20^e siècle, que les scientifiques ont pu établir un lien entre les populations et suivre leur envolée. Les oiseaux ne disparaissaient plus – ils retraçaient un parcours.

Des théories avaient été avancées pour expliquer la disparition et le retour des oiseaux, et la plus populaire d'entre elles, à l'époque, voyait l'origine des canards et des oies dans les crustacés : « Les oies bernaches, écrit Thomson, sont appelées ainsi parce qu'on pensait qu'elles provenaient des *goose barnacles* [pouces-pieds en français, ou *Pollicipes pollicipes*, un crustacé cirripède] qui s'accrochent aux rochers et émergent à marée basse (et comparez les têtes des oies et les couleurs et les formes des pouces-pieds) » (2022, 142-143). Les canards naissaient des crustacés Anatifes, qui doivent leur nom à cette croyance. Puisque les Cirripèdes s'accrochent au bois de grève, on a aussi vu dans le bois pourrissant le début de « pousses » ou de nids d'oies et de macreuses, d'où elles éclosaient. Avec le temps, cette croyance s'est mêlée à des mythes, comme celui de l'Arbre à canards, et a été perçue comme tel sans qu'une nouvelle explication valable ne soit avancée. Le baguage des passereaux a changé la donne, au début du 20^e siècle :

Les hirondelles, les coucous, les fauvettes, les moucherolles et les balbuzards reviennent tous [en Écosse] au moment où les oies s'en vont, ajoute Thomson, et le baguage nous aide à comprendre les mouvements, les déplacements et les changements constants de la population (2022, 143).

Dans le cas de l'oie blanche, ce n'est qu'en 1957 que le biologiste Louis Lemieux, suivant « l'élimination des endroits peu favorables à la nidification » et « le recueil de quelques renseignements épars » (Bouchard, 1976, 88), se rend à l'Ile Bylot et découvre le principal lieu de nidification de l'espèce. Ma mère a souligné ces phrases dans son exemplaire du livre de Bouchard, à un passage où il rend compte de l'expédition de Lemieux : « 385 furent baguées. 120 oies munies de ces bagues ont été parmi bien d'autres abattues par les chasseurs au Cap-Tourmente depuis. Preuve donc que les oies de Bylot, les Grandes Oies blanches sont bien celles qui séjournent au Cap-Tourmente, à St-Joachim » (1976, 94). Ma mère a inscrit « 1957 » dans la marge.

Le baguage des oies sur l'Ile Bylot, à la période de mue, a permis de suivre le troupeau. Le geste de Lemieux, ses méthodes de rassemblement des oies, l'usage des cordes et des colliers d'identification, l'inventaire qu'il dresse, son journal et ses travaux démontrent que les oies d'Ajoaste-Cap-Tourmente ont fait le voyage jusqu'à Bylot, à l'été, et qu'elles descendent au sud, sur la côte ouest des États-Unis, des milliers de kilomètres plus loin, à la chute des températures. On peut suivre la trajectoire de leurs vies. Depuis Lemieux, de nouvelles recherches, conduites sur le vol des oies, des canards et des passereaux, ont apporté des pistes de réponse aux questions que

ces découvertes soulevaient : comment les oies font-elles pour voyager si loin, pour ne pas se perdre, pour partir ensemble et revenir aux mêmes lieux? Pourquoi retournent-elles précisément à l'endroit de leur naissance?

Deux facteurs liés à l'apprentissage des oisillons sont impliqués dans le traçage et le retraçage de cette route migratoire, année après année, à travers la moitié de l'Amérique du Nord. Les éthologues nomment ces facteurs l'*imprégnation* et la *philopatrie*. Comme Bélanger Michaud et Collin l'ont montré, la trace du passage, pour être signifiante, doit être reparcourue ici aussi sous l'impulsion des enfants. À la fin de l'été, les nouveau-né-es doivent être prêt-es à partir.

L'imprégnation, d'abord, constitue l'une des formes les plus poignantes d'attachement entre deux êtres. L'imprégnation désigne la faculté qu'acquière très jeune le nourrisson – souvent dans les premiers jours, sinon les premières heures de sa vie – de reconnaître sa mère ou une figure maternelle. La reconnaissance de la mère dont dépend l'imprégnation nécessite l'interprétation sémiosique des traces et des signes rattachés à sa présence. Cette reconnaissance n'est pas la copie dégradée d'un acte premier de rencontre, un moment source où j'aurais fait, si je prends mon cas, connaissance pour de bon avec ma mère et dont l'infailibilité me servirait de lieu de référence pour l'identifier encore et encore. Les idées de la sémiose infinie de Peirce et de la dissimulation du passé impliquée dans l'acte selon Butler, indiquent que *l'acte de connaissance* est déjà un processus répété, une *reconnaissance*, par laquelle j'en suis venu à joindre de nombreux signes et indices qui se jalonnet, et signifient ma mère, à mes yeux.

L'éthologue Konrad Lorenz a conduit les premières recherches sur l'imprégnation, et nos connaissances sur ce lien émergent de ses travaux et des capacités des oies cendrées et des choucas des tours qu'il a élevé-es et observé-es. Lorenz garde des oiseaux en captivité et met en contact les oisillons, dès leur naissance, à diverses formes de « figures parentales ». Le chercheur théorise qu'une imprégnation répétée, une exposition à une source reconnaissable aux premiers moments de la vie, mène à l'établissement d'une *empreinte* chez l'oisillon. Une empreinte forte, souvent indélébile, un lien interprétatif très résilient s'établit entre les marques du maternel et une jeune personne. L'association demeure souvent inchangée tout au long de la croissance, de la vie de l'enfant, elle oriente son développement.

Dans son article « The Companion in the Bird's World » (1937), Lorenz décrit le comportement des oisillons à son égard, à la suite de l'établissement de cette empreinte filiale. Van Dooren s'intéresse aux travaux de Lorenz, dans *En plein vol*, et résume ses expériences :

[il] a pris des œufs et des oisillons nouvellement éclos et les a exposés à une série de “parents” alternatifs : des canards élevés par des oies, des oies élevées par des dindes, etc. Dans une expérience, une perruche a été élevée de façon isolée pour déterminer si elle prendrait l'empreinte d'une balle suspendue par une ficelle dans sa cage; et elle l'a fait (Lorenz, 1937 : 270). Dans plusieurs autres cas, Lorenz lui-même a été l'objet de ces empreintes, ce qui a donné lieu aux photos désormais emblématiques de Lorenz en tant que “mère des oies” : un homme marchant dans un champ suivi attentivement par une file de poussins d'oies cendrées (2021, 161).

Les recherches de Lorenz ont « montré que de nombreuses espèces d'oiseaux ne reconnaissent pas instinctivement leurs parents, ou même d'autres de leur propre espèce, mais qu'ils sont “conditionnés” à cette connaissance dans les premiers stades de leur vie » (van Dooren, 2021, 160). Ce conditionnement s'effectue par un travail interprétatif actif de l'enfant, déclenché par des *représentants* parentaux – des matériaux sonores, visuels et mobiles, tactiles – qui indiqueront la présence d'une figure parentale. L'enfant ressent et active ces traces, il entend et répond à l'appel. Il y est sensible, y réagit, et forme une compréhension progressive du sujet parental, d'où jaillissent les prémisses d'un attachement.

Les travaux de Lorenz ont fait l'objet de nombreux commentaires. Dans *Si près, si loin les oies blanches*, à un chapitre où il se réjouit de l'appropriation du monde vivant par les humains, Baril critique la pensée de Lorenz, qui aurait « à force de vivre en compagnie des oies, [...] réduit littéralement à néant la distance à son objet de recherche. » Lorenz aurait commis cette erreur en faussant son jugement « par un attachement sentimental à des animaux particuliers » (2020, 302). C'est donc très étrange de voir Baril écrire, quelques pages plus loin, que « parmi les humains, il en est à qui je suis intimement lié et pour lesquels j'éprouve un plus fort attachement sentimental, » et surtout que cet attachement particulier à « des êtres chers » permet à Baril de ressentir « un amour plus vaste envers [s]es frères humains » (2020, 307, je souligne le masculin). Pourquoi l'attachement à des êtres humains spécifiques agrandit son amour pour d'autres êtres, alors que l'attachement à des personnes non humaines spécifiques fausseraient soudainement les données? C'est tout le contraire qui se produit et c'est à cette vision très étriquée de la recherche scientifique

que je me confronte. L'attachement à un être particulier, qu'il soit humain ou non, affine nos connaissances et rompt l'interchangeabilité des vivants. Il aide à se prendre d'amour pour d'autres personnes qui paraissent lui ressembler, et pour le territoire où se joue cet amour. L'amour aussi construit, modifie, implante des territoires – il façonne des lieux d'échange et de résistance. Il étend notre empathie et nos actes de considération.

Le biologiste et éthologue Jacob von Uexküll commente à son tour l'étude de Lorenz sur les choucas. Il note l'ordre primordial de la voix, celle qui m'intéresse tellement, dans la reconnaissance de ce qu'il nomme le « compagnon maternel » : « L'image-perception du compagnon maternel semble dans la plupart des cas ne pas être fixée à la naissance quant à sa forme et sa couleur. Il est en revanche fréquent que ce soit la voix maternelle³⁷ » (2010, 134). Le rattachement à ces signes vocaux est bien sûr vital pour l'oisillon. Les chuchotements, les vocalises, le cacardage de la mère, ces bruits rejoignent l'enfant, ils dirigent son attention vers la figure maternelle et les soins qu'on lui prodiguera. L'enfant apprend à les reconnaître et les incorpore, il les recompose, sa vie en dépend, et le discernement de l'oisillon offre un exemple du rôle crucial de la sémiose (l'action des signes et du sens) dans le développement de la vie. Von Uexküll prétendra d'ailleurs que la « *question de la signification est [...] chez tous les êtres vivants une question de première importance* » (2010, 107).

L'attachement parental qui se forme, en grande partie grâce à la voix, a beaucoup d'autres implications pour le développement de l'enfant. Il est à l'origine de ce que Lorenz a nommé l'*attachement social* ou la reconnaissance de sa communauté, la constitution d'une société de pairs, la compréhension de soi dans ces liens sociaux. L'oisillon aura tendance à se rapprocher de ce qui lui paraît ressembler à cette première image du parent. Il recherchera ses traits chez ceux et celles avec qui il se liera. En bien des aspects, l'attachement est essentiel à la survie de l'oisillon, qui ne s'éloignera pas trop du nid, ou qui au contraire partira loin au sud vers les marais de scirpe et au-

³⁷ La traduction est ambiguë : il faut comprendre que la voix maternelle est dans la plupart des cas « fixée » – marquée par habitude – chez l'enfant, en tant que signal perceptif du compagnon maternel avant la naissance, contrairement à la forme et à la couleur corporelles qui sont reconnues plus tardivement. C'est donc cette voix, en premier lieu, qui forme l'image-perception de la mère et qui indique un lien à l'enfant.

délà, lorsque le coup d’envol aura sonné. L’attachement a un rôle crucial à jouer dans le parcours migratoire.

Le phénomène de suivi intéresse van Dooren dans son chapitre consacré au programme de conservation des grues blanches du Wisconsin, dont la population était presque éteinte. Grâce aux travaux de biologistes et de conservateur·trices, une nouvelle génération d’oiseaux a pu, pour la première fois, s’envoler dans une migration à la suite d’un avion ultraléger auquel les grues, dès la naissance, avaient été soigneusement imprégnées. On les avait habituées au bruit du moteur de l’appareil et un biologiste les avait nourries, à l’aide d’une marionnette de grue, depuis l’avion posé au sol. En s’imprégnant de ce modèle parental, les grues ont pu suivre une « mère » reconnue – l’ultraléger qui semblait leur apporter des soins – dans une direction pérenne pour l’espèce. Les grues adultes ont ensuite enseigné la route migratoire, et le nouveau lieu de destination, à la génération suivante, sans l’aide de l’ultraléger cette fois.

Van Dooren décrit les précautions extensives qu’ont prises les biologistes pendant l’élevage des jeunes grues. La première attention passe par le port d’un costume, qui masque les formes humaines et imite celles des grues adultes, mais les pratiques d’imprégnation vont beaucoup plus loin :

Pour éviter que les oisillons ne s’imprègnent des humains, les costumes sont associés à un système élaboré de projection et à l’introduction d’oiseaux adultes vivants et artificiels en guise de “modèles d’empreinte” – qui sont maintenus visibles et audibles par les jeunes grues. Le travail quotidien d’élevage est effectué par un personnel silencieux portant des masques et des coiffes et utilisant des marionnettes de grues pour interagir avec les oiseaux, tout en portant de petits appareils audios qui diffusent des vocalisations parentales réconfortantes (2021, 167).

L’imprégnation nécessite énormément de précautions, énormément de soin. Elle peut causer préjudice au développement de l’enfant, si on ne fait pas attention. Discutant du cas de Lorenz et de « ses » oies, Despret dira que Lorenz « a joué le rôle d’une bonne mère l’oie » (2004, 129). Il se serait engagé, avec elles, dans une pratique communautaire interespèce, soignante et attentive. Est-ce que c’est suffisant, pour être une bonne mère l’oie? Van Dooren n’en est pas si sûr, lorsqu’il note les grands dommages que l’adoption d’une figure parentale inapte à les guider a causé chez les enfants :

indépendamment des précieuses connaissances scientifiques qu'elles ont produites – connaissances qui contribuent aujourd'hui à la conservation de la grue blanche –, il s'agissait de relations fondamentalement coercitives, dans lesquelles un participant manipulait sciemment les délicates étapes du développement de l'autre pour produire un attachement à vie : une forme de vie *captive* (2021, 173).

Il s'agit en tout cas d'une anthropomorphisation de l'oie au sens propre : la mère oie prend forme humaine, aux yeux de l'oisillon imprégné. Recherchant les traits de Lorenz chez ses congénères, l'oie s'avère incapable de former des liens solides avec les individus de son espèce et de s'engager dans une relation affective ou parentale avec une autre oie. Elle cherchera auprès des formes humaines ces sentiments intimes.

Et cette figure de la mère l'oie, que Lorenz adopte, ne peut voir le jour sans une interaction sensible avec les oies : c'est un rôle que les oiseaux lui confient. C'est aussi en devenant l'objet de cette reconnaissance, la destinataire pour un oisillon et un nourrisson des signes d'attachement, qu'un rôle parental se forme, avec ses joies, ses douleurs et ses exigences. La position de la « mère l'oie » demande des qualités, des attentions particulières et soignantes, chez la personne qui la remplit. On peut s'interroger sur le rôle communautaire et interespèce d'une bonne mère l'oie, c'est-à-dire qu'il y a des conséquences éthiques à être suivi·e. Au risque de mener n'importe où, et de générer un attachement dont on ne saurait pas être responsable.

L'imprégnation, c'est aussi le geste du déplacement. Pour Van Dooren, les travaux de l'éthologue Eckhard Hess sur l'imprégnation démontrent que « [l]e comportement de suivi peut jouer un rôle important dans la consolidation de l'attachement de l'oisillon à l'objet parental » (2021, 161). L'attachement se lie intimement à l'acte de suivi, jusqu'à s'en rendre peut-être indissociable. La mobilité, le mouvement, constitue comme la voix un marqueur de la figure parentale. On ne suit pas seulement parce qu'on est attaché·e, comme après coup et en retard sur l'empreinte. Suivre participe à la construction de l'attachement. Marcher à la suite, partir en file, réécrire, c'est entamer la démarche de la filiation ou la poursuivre. On se positionne sur cette trace laissée au sol, et on adapte notre route selon elle. Le couloir emprunté entre les arbres, marqué par les herbes couchées, on le rouvre à notre tour, et c'est une des formes que l'amour peut revêtir. On fait confiance à celle qui est passée devant. Ce n'est pas croire aveuglément en celle qui mène, mais juger la personne digne de confiance, interpréter ses traces et accepter de mettre cette

confiance à l'épreuve. Accepter aussi, à l'occasion, de bifurquer, d'ouvrir à notre tour une nouvelle voie de passage, entre les joncs dressés.

Francine

J'aborde plusieurs sujets qui ne figuraient pas dans la recherche de ma mère. C'est un vertige aussi de quitter le repère que ma mère a bâti, le repère de son texte. J'ai une grande confiance en ce que j'écris lorsque je suis au plus près de son mémoire et que je la cite presque mot à mot. Je n'ai pas doute. J'ai une confiance dans la pertinence de ce qui est dit. Ça se tient – ça fait un texte certainement. Mais à mesure que je m'éloigne, lorsqu'il me semble (selon quels signes?) que je dois poursuivre la réflexion vers une direction plutôt qu'une autre, pour penser à autre chose, penser à autre chose avec elle, lorsque j'ai l'impression de devoir aller là avec elle, je sens que c'est moi, à ce moment, qui passe devant, c'est moi qui passe devant elle et prend les commandes. La migration, l'imprégnation, la littérature. Je pose les premiers pas, sans me retourner, et je lui demande à mon tour de me suivre. Je laisse des traces de mon passage, la répétition comme un fil, des morceaux de pain qu'on disperse. J'apprends à jouer ce rôle avec elle. J'apprends à écrire comme j'ai appris à marcher, bien entouré.



Figure 2.6 Au pont du ruisseau de la Friponne (août 1992)

Je pense au travail du sculpteur canadien William Lishman, rendu célèbre par le film *L'envolée sauvage*, adaptation hollywoodienne qui s'est inspirée de son histoire. Lishman, surnommé le Père l'oie (*Father Goose*), produit d'abord des sculptures, de grandes pièces métalliques, sur sa ferme à Pickering, en Ontario. En 1999, il adopte une volée d'oies, et dans un geste qui relève avant tout de la performance artistique, construit un avion ultraléger grâce auquel il volera en leur compagnie. Ce geste artistique aura des conséquences directes pour la survie des grues blanches. C'est la collaboration entre un artiste, des oiseaux migrateurs et des biologistes épatés par leur prouesse qui a fait naître l'idée d'imprégner des grues, au Wisconsin, de les lancer en migration, et qui a permis cette envolée. Dans le film, une petite fille (Anna Paquin) tient le rôle parental de Lishman. Elle devient la mère l'oie et s'éprend pour ces oisons perdus, laissés à leur sort.

Je pense aussi au travail du cinéaste Jacques Perrin qui réalise, en 2001, avec l'aide de Jacques Cluzaud et Michel Debats, un documentaire intitulé *Le peuple migrateur*, son projet le plus ambitieux, sur le parcours des oiseaux. Le réalisateur et président de la Ligue pour la protection des oiseaux en France, Allain Bougrain Dubourg, collabore au tournage et considère, dans le *Dictionnaire amoureux des oiseaux*, l'imprégnation comme « le secret du film ».

Konrad Lorenz, père de l'éthologie, en 1935, avait compris qu'en « parlant » aux œufs et en étant au côté du poussin lorsqu'il perçait la coquille, ce dernier considérait l'être présent comme un parent de substitution, écrit-il. Reprenant ce principe, Jacques Perrin met en œuvre cinq sites de reproduction et d'élevage. En fonction des espèces, ils sont implantés en France, en Islande ou encore au Québec. Quarante personnes sont recrutées pour devenir les futurs parents des grues cendrées, des cygnes et des oies en tout genre (2022, 389).

Les imprégneuse·trices s'adressent aux poussins avant leur naissance et demeurent près d'eux les mois suivant l'éclosion. Ils et elles leur parlent, les manipulent et dorment en leur compagnie. On habitue les oiseaux à « une multitude d'engins contre-nature » (Bougrain Dubourg, 2022, 390), comme les ultralégers, qui serviront à la captation du documentaire et qui les feraient fuir en temps normal. Perrin et son équipe élèvent jusqu'à mille oiseaux sur sa propriété de Boisrobert, en Normandie. Puis ils sont relâchés, les cygnes, les grues et les oies, à des sites choisis. L'équipe les dirige à sa guise, mais suit la voie migratoire que les espèces empruntent habituellement. Les images tournées sont spectaculaires, le film est saisissant. On les voit de près, en vol, sur des

milliers de kilomètres – nous faisons le parcours à leurs côtés. Perrin dit s’être inspiré de Lishman et de Lorenz. Il voulait voler avec les oiseaux comme le premier, et reconnaissait une forme de captivité dans les techniques du second. Il affirme que les siens sont libres, qu’ils choisissent de revenir à sa demeure, ils ont hâte de voler avec leurs parents.

En regardant le film, on a l’impression que la caméra-témoin suit les oiseaux – impression d’une caméra-oison qui suit le guide –, mais c’est plutôt l’inverse qui se produit, les oiseaux suivent une caméra-mère-l’oie. Le cinéaste voulait montrer le monde des oiseaux, les oies et les grues, elles ont un point de vue, un caractère et une société dont « on ignore les règles ». Les oiseaux, après le tournage, restent imprégnés des humains – ils poursuivent leurs vies attachées à la volonté de Perrin, marquées des techniques intrusives et des images qu’il souhaitait recueillir. « Nous sommes un peu leurs parents, dit-il, leur référence affective » (Mathieu, 2022). Il y a des conséquences à être suivi·e, à amorcer cette migration guidée. Ça ne veut pas dire qu’ils n’ont pas une belle vie. Et même sans l’intervention de Perrin et des autres parents d’adoption, le monde de ces oiseaux – le monde ouvert au parcours migratoire et à la trajectoire social de ces oiseaux –, n’aurait pas été un environnement pré-humain, indépendant des rôles, des actions et des choix anthropiques. Les influences réciproques interviendraient déjà dans leur développement et autant alors chercher à créer une attention fine, une attention soignante et compréhensive des difficultés qui se dressent sur la route des jeunes.

L’attachement à des êtres particuliers articule le chemin de la migration. C’est l’attachement dont Lishman a fait preuve qui a permis aux biologistes d’intervenir dans le sauvetage des grues. L’imprégnation a aussi offert à Perrin l’occasion de capter, comme jamais auparavant, le vol des migrateurs et de mieux comprendre leurs défis, leurs tactiques et leurs tracas. Les tempêtes en mer, le mur des hautes montagnes, les prédateurs et les chasseurs. Ça a permis, comme le baguage, de mieux se figurer la vie des oiseaux.

La chercheuse Anastasia E. Madsen, spécialiste des systèmes sociaux des animaux non humains, a publié, en compagnie de collègues, un article qui présente les résultats d’une recherche de dix ans menée avec des bruants à couronne dorée de Californie. L’article, intitulé « Loss of Flockmates Weakens Site Fidelity in Golden-crowned Sparrows (*Zonotrichia Atricapilla*) », démontre que les liens sociaux de ces bruants – et donc l’imprégnation et l’empreinte sémiosique

– ont un impact direct sur leur trajet migratoire et le retour aux sites d’hivernage et de nidification. La fidélité à l’espace « est affaiblie lorsque les bruants perdent des compagnons dont ils étaient proches l’année précédente », écrivent les chercheur·ses qui ajoutent que

l’effet de la perte d’un compagnon de troupeau sur la fidélité au site était plus important pour les oiseaux de retour depuis plus de 2 hivers, ce qui suggère que la fidélité sociale peut jouer un rôle de plus en plus important sur le comportement spatial tout au long de la vie de cet oiseau migrateur (2023, je traduis).

Tenant compte des changements affectant la population de bruants sur une décennie (comme les morts et les départs), les chercheur·ses ont pu identifier des occasions où certains oiseaux perdaient accidentellement des partenaires et examiner, par la suite, l’effet de ces pertes sur les individus restants. Dans leur article « Social, not Spatial, Fidelity Underlies Between Years Winter Site Fidelity in a Migratory Bird », les chercheuses en sciences de l’environnement Joely G. DeSimone et Emily B. Cohen commentent ces analyses :

Les bruants ayant perdu le plus grand nombre de compagnons proches l’année précédente (en raison de la mort ou de l’émigration) ont connu les plus grands changements dans la localisation de leur domaine vital. Le domaine vital d’un bruant était concentré dans une zone particulière en raison de la présence d’autres individus à cet endroit, et la perte de relations sociales a érodé la fidélité au site (2023, je traduis).

Pour cette raison, les chercheuses notent que les perturbations d’un habitat, comme la construction d’un stationnement qui a touché la communauté de bruants en cours d’étude, entraînent des effets non seulement sur l’espace de vie d’un individu, mais aussi sur les relations sociales que celui-ci a tissées, et qui posent le risque de s’étioler, de se perdre.

Ces pertes sociales ont des conséquences néfastes sur la vie d’un oiseau, même si celui-ci découvre un nouvel espace de vie aussi adapté que le premier. « [L]a perte d’une relation sociale étroite modifie l’utilisation de l’espace, » résument les chercheuses (DeSimone et Cohen, 2023, je traduis). De manière complémentaire, van Dooren nous met en garde contre le piège qui consisterait à ne comprendre l’imprégnation que comme un geste automatique, et qui signifierait un manque d’intelligence. Ce « processus de développement, écrit-il, tout comme la forte

philopatrie³⁸ [...], doit être compris comme une forme évoluée et spécifique de *sensibilité* » (2021, 170, je souligne). Il s'agit, comme le prouvent les recherches sur le comportement migratoire des oiseaux, d'une *sensibilité* sociale, où l'appartenance à l'espace se forme en partie à travers l'acte de suivi et l'attachement à d'autres êtres. Les oiseaux socialisent l'espace en territoires familiaux.

Ma mère porte attention aux oies dans son mémoire, une pensée ornithologique le traverse. Elle tente de soulever, à l'aide d'une approche critique des phénomènes, les interrogations propres à cerner l'espace dans sa perspective affective et environnementale. L'étude de cas de la Réserve du Cap sert à dégager les grandes lignes de force de la gestion technocratique en matière d'environnement, à la lumière de ses particularismes sociaux et historiques et de l'épisode contemporain de son développement. D'abord intéressée à la gestion démographique du troupeau et au contrôle de la chasse, elle s'attache aussi à raconter l'histoire de vie de l'oie blanche, les habitudes qui soutiennent sa nidification, son alimentation et le vol des jeunes. La démarche première reproduit l'environnement socio-historique du Cap à l'aide de certaines balises, le profil géographique du territoire, la mise en place des cartes, la richesse depuis longtemps connue et exploitée des habitudes des oies, la nouvelle approche environnementale de la Réserve. Elle écrit sur les contacts, les rapprochements entre nos espèces, s'interroge sur les espaces et les pratiques de cohabitation qui nous lient, et se montre très sensible aux représentations culturelles de l'oie à Québec et sur la Côte. Si j'ajoute à cela un intérêt qui s'est développé chez moi, à travers elle, pour l'imprégnation et la *philomatricie* (je déplace le concept), des sujets qui jaillissent très proches de mes propres questionnements sur l'attachement au territoire, même s'ils surviennent depuis d'autres domaines, décrivent les comportements de différentes formes de vie, si j'ajoute ces perspectives à cette recherche, est-ce que je romps l'héritage? Est-ce que la réécriture s'interrompt ou se poursuit? Je réfléchis aux différences entre suivre le fil et le casser, le rompre carrément. Est-ce que j'arriverai à le renouer à une nouvelle attache?

Je cherche à dégager une sensibilité à l'oie et à sa perspective, manifester une écriture sensible qui briserait l'effusion et l'épanchement face à la nature, aux êtres chers, à la maladie et au vol des oies. Ma mère n'annexe pas l'oie comme une ressource et ne témoigne pas d'un mépris

³⁸ La prochaine section propose une définition de la philopatrie comme un amour du site dont certaines espèces font preuve.

pour elle. En tant que femme du coin, en tant qu’habitante de la Côte, de ce point de vue habitué à les côtoyer et à *habiter* avec elles, l’arrivée des oies ne se ressent pas sur le mode du grandiose ou du spectaculaire. Oui c’est beau, elle ne dit pas le contraire. Mais leur arrivée est profondément normale. Comme beaucoup de choses, elles sont les deux à la fois, les oies – à la fois belles et normales, inspirantes et imprégnées de quotidienneté. Bien à leur place.

Francine

Avant que les expert·es en aménagement, planification et conservation du territoire se penchent sur les données environnementales du patrimoine québécois, avant cet élan de gestion rationnel de l’espace, la culture populaire créait, en fonction d’un mode de production rural, un milieu de vie original et adapté sur les terres qui longent la Côte. Le modèle de développement agraire du Cap échappe, à divers égards, à la forme d’organisation généralisée à la même époque à l’ensemble du terroir québécois. Ces aspects particuliers ont d’ailleurs contribué à maintenir, en dépit des processus socio-historiques, une structure traditionnelle, assez autarcique, une fixation instable de l’espace territorial.

Francine

À l’époque de la colonisation, la paysannerie québécoise, guidée par des chefs à l’autorité souvent diffuse – gouverneur, intendant, seigneur et clergé – occupait graduellement le corridor des basses-terres du Saint-Laurent, suivant les aménagements que le peuple iroquoien avait déjà pratiqués. Les Iroquoien·nes avaient établi des lieux sûrs, des voies de passage et enraciné des villages, comme Ajoaste, au pied du Petit-Cap. Les arrivant·es français·es sur la plaine côtière du Cap ont pris en charge l’exploitation des terres, profité de l’abondance de la faune et de la flore, en chassant les oies et les bernaches et en nourrissant le bétail au foin de mer. En devenant propriétaire de 18 000 acres de terres à Ajoaste-Cap-Tourmente, le Service canadien de la faune héritait au surplus d’un passé chargé de travail agricole, de traditions cynégétiques et d’un aménagement bien particulier, il héritait de cette histoire, érigée depuis 1667 sous les auspices du Séminaire de Québec, et bien avant, une longue histoire d’adaptation du territoire.

Francine

Le paysage d’aujourd’hui témoigne de l’investissement des efforts de cultures multiples et de générations de personnes, dont les travailleur·ses agricoles, que la poussée d’une nouvelle idéologie et de conceptions aménagistes de la technocratie d’État met en discontinuité. Les modifications fonctionnalistes apportées au territoire et l’accaparement des forêts par l’industrie du bois d’œuvre ont profondément marqué les paysages des basses-terres, en aplanissant le terrain

et en rasant les vieilles forêts de pins blancs. Les interventions humaines sont déjà inscrites dans l'état de la nature du Cap.

Francine

En se satisfaisant d'un émerveillement devant les oies et ces paysages, on court le risque de manquer d'attention pour des phénomènes plus fins, dont le saisissement demande une plus grande rigueur interprétative – la consultation et le maillage d'une panoplie d'acteur·trices. Ça empêche de voir plus loin, de voir ce qu'il y a derrière. Cet émerveillement devant l'arrivée des oies vient beaucoup des décennies de jeunesse de ma mère, où l'entière du troupeau accostait aux champs et à la batture du Cap. Durant ces décennies, l'oie a donné peut-être son plus beau spectacle. Celui dont on se souvient. Mais si le troupeau se posait au même endroit, c'est à cause du *saccage d'à peu près toutes les autres battures des alentours*, celles de Beauport et de la Côte, au profit du développement économique capitaliste. Sans la destruction de ces milieux de vie (et la rupture de lieux sociaux, par conséquence), le spectacle des oies n'aurait sans doute pas été aussi beau. Aussi grandiose et inspirant. Il aurait été plus diffus, plus normal. On les aurait côtoyées au quotidien, ici et là sur la Côte, ailleurs – il n'y aurait pas eu de lieu de pèlerinage ou de paysage unique à leur entrée en scène.

Francine

Ma mère me pousse vers une meilleure compréhension des habitudes des oies. Par l'ornithologie et la recherche environnementale. Je poursuis une attention à leur forme de vie, qui doit s'emmailler à nos recherches, les soutenir et les guider. Je serai satisfait de mon travail si les notions d'imprégnation et de philomatrie m'aident à y parvenir, et à déjouer les mythes environnementaux de la passivité et de la stabilité. À cet égard, de nombreux·ses intervenant·es, biologistes et gestionnaires, au nom de la sauvegarde du patrimoine environnemental du Québec, sont la courroie de transmission d'une mythologie écologique. Détenant un pouvoir de domination et une force décisionnelle, ces personnes organisent des moyens d'action, suivant une représentation biaisée du fait environnemental. Mais l'espace traité se fait prodigieusement plus complexe et multifonctionnel – hautement signifiant, il est un terrain plus friable que l'échelle des valeurs d'une manière étroite de concevoir l'aménagement. Cet espace stigmatise en quelque sorte l'espace objet, l'espace musée. Il envahit ses ecchymoses.

La répétition des gestes, des stratégies de gestion à la migration de l'automne et du printemps, la réécriture, interviennent directement là où se pose la production de l'espace. Elles cultivent les mesures entreprises afin de matérialiser la Réserve. Mais les gestes consentis à la maximisation de ces multiples vocations, la volonté des utilisateur·trices, passent souvent par une sublimation de l'espace naturel, en discontinuité avec les valeurs culturelles du milieu. Un espace non sublimé n'est pas un espace déserté par les cultures. C'est un espace, plutôt, où les cultures n'exercent pas de domination.

Un autre piège que l'émerveillement nous tend, c'est de nous empêcher de considérer des espèces plus petites, des espèces mineures ou moins charismatiques, des vivants aux habitudes moins remarquables, selon notre point de vue. Le roman *Noopiming* de l'écrivaine Leanne Betasamosake Simpson narre des tentatives de réadaptation, de réattachement de ses personnages au territoire et au monde vivant, aux espaces partagés entre personnes de différentes espèces. Le récit est fluide et changeant, et on ne sait pas immédiatement, en lisant, si on recueille les traces d'un·e humain·e, d'un bouleau ou d'une oie. D'où vient la parole? Un personnage fascinant, Asin, est un·e ornithologue amateur·ice et grand·e observateur·ice des oiseaux. Iel « passe tout son temps à penser aux oiseaux mais pas de la même façon qu'ont les humains de penser aux oiseaux, plutôt de la façon dont les oiseaux pensent à eux-mêmes » (2021, 124). Penser aux oiseaux comme ces derniers se pensent, c'est ouvrir sa perspective aux manières dont ils « interagissent et communiquent entre eux » et reconnaître que « les collectifs d'oiseaux comprennent le consentement, le *care*, l'autodétermination, la souveraineté » (125). C'est s'intéresser à toutes les espèces, aussi, montrer de l'intérêt pour les espèces menues, « mineures », être capable de s'en imprégner. En ce sens, Asin, comme moi, n'est pas à l'aise « avec l'idée selon laquelle les oies des neiges sont toujours meilleures que tout le monde » (125).

J'ai connu ce sentiment, à la Réserve. Je vais souvent au Cap aux moments où les oies s'y trouvent et c'est ce que j'ai fait lors du séjour de baguage. Même si je n'allais pas baguer des oies (leur mettre des colliers), je voulais être près d'elles, en leur compagnie. Je voulais les voir et les côtoyer. Mais je me souviens d'une journée où c'est un bruant des champs qui a causé la commotion, alors qu'au moins 20 000 oies volaient et pataugeaient à la batture, tout près de nous. Ses ailes fauves et tachetées assouplissaient son corps un peu bedonnant. Un bec pâle, comparable à la teinte de ses pattes, illuminait son visage, et un blanc crème auréolait ses yeux profonds. Il

tenait dans le creux de la main. L'espèce claironne un trille rebondissant près des champs, des herbes hautes et des lieux dégagés. Elle est commune, bien qu'en déclin, aux États-Unis. Sarah, Vincent et Thomas, les biologistes de la station, sont assez stoïques, habituellement – elle et ils travaillent tous les jours avec les oiseaux. Ça en prend beaucoup pour les émerveiller. Mais là, devant ce bruant, la dernière capture de la journée, les yeux s'écaraillaient, le groupe encerclait la station et j'entendais des « what the fuck », lancés à répétition. Pour un petit oiseau, un peu gris, un petit bruant. Vincent m'a montré l'aire de répartition de l'espèce sur son téléphone. La limite nord ne touchait pas à l'endroit où nous étions, le bruant et nous, à l'étroit dans la cabane de baguage, elle n'atteignait pas le Cap. C'était le premier bruant des champs capturé à la station, peut-être un des premiers à séjourner à la Réserve.

Leur réaction distribuait un émerveillement à tout le groupe. Elle manifestait une passion contagieuse. J'admirais l'oiseau, que Sarah tenait en photographie, entre le majeur et l'index, et que j'aurais eu de la difficulté à distinguer d'un bruant familier, d'un bruant chanteur ou d'un bruant hudsonien, des espèces plus habituées à nos latitudes. Il s'agissait d'un émerveillement plus exigeant que l'admiration du spectacle des oies blanches : ça demandait la transmission d'un savoir. C'est lorsque Vincent m'a expliqué à l'aide d'une carte quelle surprise son vol constituait, que j'ai pu saisir la rareté de notre rencontre. Et même, ce n'est pas la rareté qui m'impressionnait, peut-être plus l'exploit doux, chuchoté de l'oiseau. Le vol particulier de ce bruant des champs. Le désir d'explorer, de voir ailleurs.

Changer ses habitudes et déplier le territoire philomatique.

2.6 Migration : philomatricie

Une oie me fixe avec son sourire moqueur. Le bec, qui étire un visage barbouillé de rouille, se retrousse aux commissures. Mais en fait on ne sait pas, en observant la noirceur des yeux, dans quelle direction elle regarde, devant ou sur les côtés. C'est moi qui imagine. Est-ce qu'elle vous observe en retour? Est-elle en train de vous ignorer? Cou long et tendu, tête qui se dresse, elle est en nombre et se sait chez elle, dans un lieu où elle peut se nourrir et se reposer avec les siennes, sans trop être dérangée. Un marécage creusé il y a quelques années et la crue des battures nous

séparent d'un rassemblement, un petit groupe qui patauge, à l'observatoire de la Grande Ferme – un pavillon de jardin relevé de quelques marches auquel un chemin de terre donne accès.

J'en examine une autre de plus près, elle enfuit longtemps sa tête dans la vase et en ressort avec des taches de boue et ce teint ferreux. À travers les jumelles, je ne vois pas si elle a attrapé une plante, si le bec mordille, ou broie ou mâche une tige.

Comme la majorité de ses congénères, ses plumes primaires, bien visibles en vol, pointent de noir son plumage blanc. Près d'elle, quelques juvéniles grisonnent et une autre a cette forme sombre, une forme rare noircissant les ailes, le ventre et tout le corps, sauf la tête qui reste blanche et se détache comme d'un habit de nonne. Celles-là se repèrent facilement, elles ponctuent la volée et étonnent, dans la vase et l'attroupement. On dirait que les oies s'y emmêlent et quand je les observe, j'ignore comment elles font pour ne pas se marcher dessus, pour éviter les têtes occupées à autre chose, les cous qui dépassent. Les plumes frottent, s'empêtrent, est-ce qu'elles se pilent sur les pattes? Est-ce qu'elles veulent éviter la congestion, la foule, l'entassement? Avoir un scirpe à elles? Tirer sur la racine. Ou se sentent-elles chez elles, à la maison, dans cette confusion qui m'apparaît, qui se montre à moi de l'observatoire de la Grande Ferme, attentif à leurs remous depuis mes jumelles, où je perds, avec un peu de tristesse, une oie que je suivais depuis quelque temps dans la blancheur, dans le duvet, et qui est bien plus qu'une confusion pour elles?

C'est un souvenir datant de quelques années, un souvenir partagé avec ma mère, que j'essaie de faire remonter à la surface. Une oie amortit sa chute avant de se poser sur l'eau. Les ailes battent et se recourbent. On dirait que l'air les gonfle. Ses pattes palmées de canard attendent l'entrée à l'eau et se tendent vers les vagues.

Francine



Figure 2.7 Oies au marais (Francine Bélanger, 2011)

En cherchant un souvenir, on s'attarde à cette surface. On se demande où et quand il a eu lieu, en se disant qu'on se rapprochera de ce qui nous a marqué, dans cet événement, et qu'on pourra revoir ce qui mérite d'être remémoré en lui. Ça vaudra la peine de faire cet effort. Mais je ne crois pas que cette idée du souvenir, ce dont j'essaie de me rappeler et ce dont je tiens tellement à garder près de moi, fonctionne comme la note inscrite derrière les photographies, figeant l'année et la date comme un repaire, comme une capsule étanche à enterrer, et qui laisse croire qu'on n'a plus qu'à plonger à la bonne profondeur ou à remonter le temps en s'arrêtant à la bonne journée, pour le revivre comme si c'était hier.

Si j'oublie ce souvenir, si je cherche à le revoir, à reprendre la tradition de son goût, je sais que ce sera possible, en retournant à l'observatoire de la Grande Ferme, où il y a moins de risque qu'ailleurs que les oies s'absentent. Les oiseaux ont une excellente mémoire et ce lieu-là est une résidence pour elle. Le marécage, les quenouilles qui se plient, balisent l'eau, le vent, le baumier, ce qui s'accroche pour revenir ou pour ne pas partir, fait découvrir l'endurance des habitudes. Ces souvenirs sont un retour par lequel la mémoire s'enracine. C'est par la répétition et sa performance que la mémoire se creuse, que le souvenir s'apprend, et non pas en enregistrant, le plus fidèlement possible, un événement qui ne se produit qu'une fois. Le Cap est un héritage que les oies aussi se

transmettent, d'une génération qui se rappelle, pour être passée par là souvent, à celles qui suivent et qui travailleront la mémoire, la migration, la berge. Il y a des oies cherchant la succession, le retour, reconduites à ces marais de scirpe, ou à ceux de spartine qu'elles connaissent bien, qui poussent sur les côtes au sud. La migration sculpte des refuges de saison, des sentiers qu'on revisite – elle plante les lignes d'exploration, suivant lesquelles les oies retracent le parcours des plus anciennes.

Les mères oies sont des mères chercheuses. Ce sont elles qui guident la volée à la suite du territoire.

En biologie et en ornithologie, les chercheur·ses emploient la notion de philopatrie pour désigner la tendance d'un groupe ou de certains individus migrateurs à favoriser le lieu où ils sont nés pour se reproduire. Elle recoupe l'idée de *site fidelity*, la fidélité au site, que les biologistes citées précédemment (Madsen, DeSimone et Cohen) mentionnaient. La notion décrit ce phénomène de retour, souvent annuel, à une terre des naissances. Comme l'explique le biologiste John M. Pearce, dans l'article « Philopatry : A Return to Origins » :

Le mot « philopatrie » est une combinaison du préfixe philo (du grec *philos*, « aimer ») et du latin *patria*, qui signifie « patrie » ou « chez-soi ». Depuis la première utilisation en anglais du terme « philopatrie » dans un contexte ornithologique par Huntington (1951), le terme a été appliqué à deux types de comportements de fidélité au site chez les oiseaux. Le premier, « la philopatrie natale », est le plus proche du sens étymologique et signifie ne pas se disperser loin d'un lieu de naissance ou y retourner pour se reproduire. Le second est la « philopatrie de reproduction », qui consiste à retourner chaque année dans la même zone de reproduction, même si cette zone n'est pas nécessairement le lieu de naissance d'un individu (2007, je traduis).

La notion explore ces comportements et leur attribue un nom. C'est l'attachement de certaines personnes à un espace géographique précis – lieu de ponte, de couvaison, de reproduction, d'alimentation; lieu de vie, et souvent de naissance –, où elles choisissent, année après année, de retourner, de se re-poser. La philopatrie décrit cette action de retour, qui dépend d'un fort attachement au lieu de naissance ou de reproduction. À ce sujet, van Dooren relève que la recherche biologique « ne sait pas exactement comment, ni quand se développe cet attachement à un lieu

natal » (2021, 125). Il note toutefois que celui-ci se développe chez l’oisillon « à un moment donné entre l’éclosion et l’envol » (126).

Littéralement « amour pour sa patrie (pays du père) », le terme apparaît encore chez van Dooren, qui fournit la définition la plus prometteuse : *amoureux·se de son foyer* (125). Cette définition possède l’avantage de déproblématiser la relation patriarcale et propriétaire au territoire, importée d’une partie du monde humain (on se souvient de ce que dit Despret à ce sujet). Le chez-soi, pour bon nombre de vivants, en est un d’adoption, de migration, de passage. Il est partagé. Cet amour déjoue l’appropriation et le droit paternel, et il est important d’en rendre compte. Pour décrire les habitudes des oies, il conviendrait mieux, ce serait plus juste, d’utiliser l’expression de *philomatricie*.

En effet, dans leur article « Female-biased Philopatry, Monogamy, and the Timing of Pair Formation in Migratory Waterfowl », les biologistes Franck C. Rohwer et Michael G. Anderson ont été les premiers scientifiques occidentaux à remarquer cette particularité de la sauvagine :

les Anatidae semblent être le seul groupe d’oiseaux dont la philopatrie féminine est supérieure à la philopatrie masculine. Nous pensons que la monogamie, l’appariement précoce et la philopatrie axée sur les femelles chez les canards, les oies et les cygnes migrants sont en fin de compte liés au système de soins parentaux dont font preuve les oiseaux sauvages (1988, 188, je traduis).

Il semble donc que des facteurs sociaux et parentaux, d’apprentissage et de transmission, sont associés à ce retour, plus qu’une impulsion, individuelle, instinctive. L’attachement au territoire philomatricien se lie indissociablement à l’attachement parental imprégnatif, bien qu’il ne s’agisse pas des seuls liens significatifs que les oiseaux soient en mesure de former³⁹. Il se pourrait bien que la parentalité soit donc associée, en plus d’une relation interpersonnelle de filiation évidente, à *une relation au territoire*. Qu’elle s’attache au lieu où s’exerce la parentalité, ce lieu qui héberge la relation de soin et d’attachement familial, voire qui est partiellement érigé par elle. C’est montrer

³⁹ Voir par exemple l’article de Nina Arnberg, spécialiste en écologie et en biologie évolutionnaire, et de ses collègues sur les liens d’affinité tissés chez un groupe de bruants à couronne dorée : « Social Network Structure in Wintering Golden-Crowned Sparrows Is not Correlated with Kinship » (Arnberg et al., 2015). Une étude similaire sur les variations affectant le « réseau social » a été menée chez les bernaches du Canada (« Culling-induced Perturbation of Social Networks of Wild Geese Reinforces rather than Disrupts Associations among Survivors », Downing et al., 2023), mais pas encore chez les oies blanches, à ma connaissance.

à une autre génération où et comment il lui sera possible de s'épanouir, transmettre un territoire et ses usages, un lieu habitable et les manières d'y vivre. Le territoire se vit comme un legs et un don, partagé dans une communauté étendue.

Il est toutefois problématique d'associer la notion de monogamie à la formation de pair chez les oies blanches, même si, en zoologie, le terme se veut dépourvu de l'idée de structure sociale, politique et économique plus ou moins coercitive qu'il revêt en sociologie ou en droit. Dans son exemplaire du *Cap-Tourmente et la chasse aux oies blanches* de Bouchard, ma mère souligne une phrase allant dans le même sens :

L'œil averti remarque à l'intérieur d'une bande barboteuse sur les grèves, les couples distincts et coupés les uns des autres. La monogamie est parfaitement respectée et jalousement défendue. Les Grandes Oies blanches se vouent et se gardent fidélité, paraît-il, jusqu'à la mort (1976, 81).

Francine

Ma mère a écrit « Anthropomorphisme » dans la marge, au plomb, en lettres attachées. Parler de monogamie et de la défense jalouse du couple, très en lien avec la vision traditionnelle de la parentalité, est en effet une manière bien précise de s'intéresser aux oies. S'agit-il d'une façon dont l'oie pourrait se penser elle-même, réfléchir à ce qui l'habite, « sachant que les mères oies déposent fréquemment des œufs dans d'autres nids que les leurs, et que les adultes s'occupant des nids adoptent ces enfants » (Bagemihl, 1999, 485-486)? Ça ressemble à quoi, pour une oie, de s'occuper conjointement d'un-e jeune et de lui montrer une manière de vivre?

Et alors, en revenant sur le territoire, comment notre habitation du lieu est-elle bousculée, lorsqu'on perçoit les battures du fleuve comme une philomatricie des oies, une terre qu'elles élisent? Ça demande déjà d'ouvrir le terme, de redéfinir la philomatricie non plus comme une terre de naissance, mais comme un lieu essentiel au *bien-être* d'une espèce (la survie est insuffisante). Une pensée de la nature comme héritage prend en compte l'attachement au territoire, la relation philomatricie et l'importance des liens sociaux qu'on y tisse. Ça nous demande alors de respecter la manière dont les oies pratiquent le territoire et se le transmettent. Elles s'enseignent les pratiques de cohabitation qui ont modelé le lieu en espace habitable pour elles. Elles réécrivent au sens plein, c'est-à-dire celui de remarquer et de déplacer la marque – réinscrivent ces habitudes dans l'actualité du paysage. Nos stratégies d'aménagement sont des efforts de cohabitation posés sur les efforts de

quelqu'un d'autre. Il faut reconnaître que ce sont elles, aussi, et en compagnie des autres habitant·es du territoire, qui en ont fait leur réserve, elles participent activement de sa constitution et alimentent sa capacité d'héberger une grande diversité de vies. C'est par cette voie que s'entretient la capacité de la Réserve à accueillir autant d'espèces. L'amour l'a façonnée en foyer bien avant les stratégies de mise en parc et les rachats étendus.

La méthode dominante de développement tâche de rendre les zones qu'elle cerne inhabitables pour la majorité des autres espèces vivantes, au lieu de favoriser une plus grande habitabilité – entretenir la capacité de tout lieu à héberger des vies. Réserve ou non, nos foyers sont posés sur des foyers. L'attachement à un lieu est en soi un attachement aux personnes et aux êtres qui y vivent, à nos souvenirs communs, puisque le foyer est la matérialisation de leurs habitudes, réécrites dans le marais intertidal et le piémont, l'environnement comme réitération de nos attachements. Aller à l'encontre de la vitalité de ces manifestations, la diversité des passereaux, c'est tout le contraire de rendre une zone habitable.

Si les battures sont la philomatricie des oies, ça veut dire aussi qu'on ne peut pas toujours s'attendre à ce qu'elles y agissent de la même façon, qu'elles emploient sans cesse, génération après génération, le même lieu aux mêmes fins. Nos stratégies d'aménagement des espaces naturels et de gestion des espèces sauvages se basent souvent sur ce genre d'attente, que les oies en particulier, en adaptant rapidement leurs habitudes, mettent à mal. Elles mettent à mal les efforts de conservation qui visent le *maintien* d'un lieu dans un état stable, en mesure d'héberger le type précis d'activité qu'on souhaite fixer – le tableau de milliers d'oies qui broutent devant le fleuve. Le travail d'héritage des lieux de vie réclame au contraire d'ouvrir les territoires à des potentialités d'appartenances créatives. Nous ne savons pas comment les oies agiront à l'avenir. Nous ne connaissons pas le trajet que les générations futures prendront et il ne nous revient pas de décider pour elles. Les manières d'habiter un territoire sont des héritages transmis et des apprentissages vécus, dans la chair et dans le monde. Elles représentent des trajectoires de vol et des trajectoires de vie. Des chemins à retracer. Cette vision remarque l'évolution des manières de faire, des pratiques, l'adaptation et la créativité des individus d'une espèce face aux problèmes qu'ils et elles rencontrent. Ces problèmes n'existaient peut-être pas pour leurs parents, qui n'ont pas eu à y répondre, ou ils se posaient dans des conditions très différentes. On s'inspire de leurs stratégies, en

les ajustant à la situation présente. Il y a beaucoup de parallèles, de jeux de miroir, de reproductions, entre nos manières de faire. Ça ne vient pas de nulle part.

Le plan de gestion 2021 de la Réserve de faune d'Ajoaste-Cap-Tourmente, le dernier en date, dresse des constats quant à la diminution ces dernières années du succès (d'un point de vue humain) de la chasse contrôlée à l'oie. Le plan attribue ce déclin des prises, entre autres, à un « changement de l'utilisation du territoire par la grande oie des neiges pendant les migrations » (117). Plusieurs ne s'arrêtent plus à proximité des zones de chasse contrôlée des battures du fleuve, ou y passent moins de temps. Elles se dispersent davantage sur le territoire, attirées vers les larges champs de monoculture qui pullulent depuis des décennies. Selon le Ministère de l'Environnement, de la Lutte contre les changements climatiques, de la Faune et des Parcs, la principale cause de l'augmentation exponentielle de la population des oies blanches serait

l'explosion du nombre de monocultures de graminées et de maïs, ces dernières années, et l'adaptation du comportement alimentaire de l'espèce. Les champs, après les récoltes, regorgent de graines tombées au sol qui font le délice des oies en migration. Ces sources alimentaires additionnelles augmentent les chances de survie des oiseaux par rapport aux contraintes de la migration et permettent à plus d'adultes reproducteurs de retourner aux aires de reproduction (2025).

Les oies tirent parti de ce qui est à disposition, des nouvelles sources de nourriture qui s'offrent à elles. C'est cette adaptation des pratiques des jeunes oies, pendant la décennie où ma mère écrivait son mémoire, qui a soutenu l'accroissement exceptionnel de la population, comme le pensent Gilles Gauthier, Austin Reed et leurs cochercheurs :

[l]e changement [démographique] le plus important a cependant été le passage d'une alimentation entièrement basée sur les plantes des marais au printemps et en hiver (rhizomes de *Scirpus/Spartina*) à une alimentation dominée par les cultures (maïs/jeunes pousses de graminées) au cours des années 1970 et 1980 (2005, je traduis).

Notre régime alimentaire centré sur l'exploitation animale (qui exige la production massive de graminées et de plantes fourragères), notre dépendance aux monocultures et l'organisation capitaliste de cette chaîne de production représentent les causes principales de l'augmentation de la population d'oies blanches. Les oies ne sont pas jugées surabondantes parce que leur croissance

menacerait la survie de l'espèce à long terme ou la stabilité et la diversité de ses milieux de vie (le développement urbain, industriel et agricole en est responsable, au sud), mais parce que les stratégies d'adaptation⁴⁰ qu'elles déploient, au-delà d'un certain seuil, nous déplaisent. Elles entraînent des désagréments, entravent nos manières économiques de faire. Les marais à scirpe du Cap et des alentours ne suffisent plus à satisfaire l'appétit de la volée. Les oies se dirigent en plus grand nombre vers les champs de monoculture, qui ont grandement contribué à l'accroissement de leur population au départ. En diminuant leur dépendance aux marais à scirpe, les oies favorisent alors la régénération des plantes semi-aquatiques depuis 1990 (Plan de gestion de la réserve nationale de faune du Cap-Tourmente, 2021, 29). C'est l'exploration d'un nouveau terrain pour elles, une adaptation tardive aux changements écologiques, au développement humain et aux limitations drastiques imposées à leur domaine vital – une forme conflictuelle de cohabitation.

Dès 1988, l'ancien ministère du Loisir, de la Chasse et de la Pêche commande un mémoire au biologiste Jean Bédard sur l'impact de l'alimentation des oies blanches sur l'agriculture au Québec : *Les oies blanches et l'agriculture dans l'estuaire du Saint-Laurent : problèmes et solutions*. Dans ce mémoire, Bédard note que

[L]es populations d'oies blanches débordent de plus en plus dans le territoire agricole : dans la majorité des cas, elles y exploitent, hors saison, des résidus laissés au sol et n'exercent que bien peu d'effets sur les productions de maïs, de riz ou de céréales [...]. La situation est différente dans le bassin du Saint-Laurent où les productions fourragères sont d'une importance capitale pour les producteurs laitiers. Le passage des

⁴⁰ Depuis Darwin, l'adaptation est rarement perçue comme un phénomène conscient, ce qu'un syntagme comme « stratégies d'adaptation » pourrait laisser entendre. Mais plutôt que de parler d'un phénomène conscient ou non, il serait plus juste de considérer l'adaptation comme un phénomène sémiotique lié à l'apprentissage. Selon les spécialistes de la sémiotique de l'éducation Alin Olteanu et Andrew Stables, une pensée dualiste a conçu l'apprentissage « comme la possibilité pour l'espèce humaine de s'extraire d'une vie de besoins strictement biologiques et d'accéder à une existence culturelle » (2018, 410, je traduis cette citation et les suivantes). En sorte, cette pensée l'a radicalement opposé à l'adaptation, qui serait, elle, réduite aux changements physiologiques naturels, promouvant une vision où « les stratégies adaptatives semblent inintelligentes ou, pour ainsi dire, rien que des changements physiques bruts causés par des facteurs purement matériels » (413). Or, pour Olteanu et Stables, la sémiotique est en mesure de réparer cette faute, en reconnaissant le corps comme site premier d'apprentissage à partir duquel le monde peut faire sens. L'apprentissage (comme l'adaptation) s'appuie sur les capacités sensibles du corps et sur cette position subjective corporelle dans la modélisation (linguistique ou non) de l'environnement. Il s'inscrit dans le corps, le modifie et modifie donc notre capacité d'accès à l'information : « il n'est pas valable de considéré l'"apprentissage" comme un processus purement cognitif et mental sans lien avec le changement corporel » (415). Cette sémiotique de l'éducation rejoint la critique féministe de la vision patriarcale de l'éducation maternelle (le clivage entre l'éducation maternelle incarnée et l'apprentissage scolaire réel) et, de plus, cette « corrélation entre la morphologie incarnée et la signification a de profondes conséquences pour l'apprentissage, contredisant non seulement le dualisme cartésien corps/esprit, mais aussi les conceptions anthropocentriques de l'apprentissage et de l'éducation qui ont dominé la philosophie et la pédagogie occidentales (au moins) à partir du siècle des Lumières » (420).

oies y coïncide avec le début de la croissance des productions fourragères et la diligence que les producteurs mettent à fertiliser, jardiner et entretenir ces productions constituent précisément les éléments qui les rendent si attrayantes pour ces herbivores sauvages en route pour l'arctique [SIC] (8).

Comme piste de solution, Bédard suggère la « recherche d'associations fourragères résistantes au broutement » (4). De plus, il plaide pour « augmente[r] très sensiblement le prélèvement [d'oies] au Cap Tourmente », car si « ce contrôle n'est pas atteint, il faut anticiper que les dommages aux productions agricoles iront en s'accroissant » (6). C'est surtout la disponibilité des plantes fourragères – comme la luzerne, le trèfle, le brome ou la fléole des prés – qui pose problème et s'affiche à la source du différend. Un changement fondamental d'attitude s'interpose entre la pratique cynégétique incontrôlée du début du siècle, les mesures de protection de l'espèce établies ensuite et les appels des biologistes pour augmenter drastiquement le nombre d'oies tuées. La constitution du territoire en réserve de faune chapeaute cette antinomie historique, selon laquelle les seules pratiques acceptables de cohabitation interespèce sont celles que la rationalité scientifique sanctionne. Bouchard, dans sa monographie d'Ajoaste-Cap-Tourmente, consacre un long chapitre à la chasse aux oies blanches. Il précise les faits historiques entourant les techniques de prises anciennes et les espèces visées, comme les bernaches et les canards, à diverses époques. Dans une autre étude consacrée à l'histoire naturelle de l'oie, Lemieux expose les mœurs et les habitudes migratoires de l'espèce.

Pratiquée sans réglementation, en toutes saisons et de nuit, la chasse, avec la pression et le stress qu'elle exerce sur le troupeau, se serait-elle transformée en hécatombe, sachant que la bernache en est venue à remplacer l'oie au tableau des prises au 19^e siècle? Lemieux en doute, et mentionne l'épizootie comme cause de la chute inquiétante de population à cette époque. Des facteurs comme la signature de traités de protection, la restriction des périodes de chasse et la formation de clubs privés accaparant les terres ont épaulé la progression constante du nombre d'oies et le succès de reproduction. Ces mesures, directes et indirectes, visant à réduire la pression de chasse depuis 1908, ont facilité la remise sur pied du troupeau, au point où les spécialistes de l'espèce ont jugé qu'il ne respectait plus la place qu'on lui accordait dans la gestion du territoire – les stratégies d'adaptation de l'espèce menaçaient la rentabilité des monocultures.

Francine Parmi les activités planifiées sur le territoire de la Réserve, la chasse contrôlée avait pris une envergure considérable avec les années. Alors que j'écris, ce programme est temporairement suspendu et placé sous révision au Ministère, parce que la repousse du marais à scirpe satisfait les spécialistes et que la population d'oies s'inscrit dans les taux souhaités. La formule de chasse contrôlée s'apparentait à celle de la chasse à l'original dans les parcs provinciaux, sauf qu'elle s'adressait à l'ensemble des citoyen·nes à travers le Canada.

Francine Le bureau de la Réserve a reçu plus de 8 000 inscriptions lorsque ma mère commençait son étude, en 1979. Le tirage au sort, confié à un service spécialisé, a élu parmi le total des volontaires 500 chasseur·ses, qui ont eu à leur disposition les caches creusées sur le site, l'accompagnement d'un guide et le transport sur les battures.

Francine Les motifs pour lesquels les gestionnaires ont mis au point cette chasse contrôlée sont assez ambigus. Il est plutôt contradictoire, à première vue, d'encourager l'abattage d'oies blanches, en regard des objectifs qui ont justifié la création de la Réserve. Marcel Laperle, ancien directeur de Canards Illimités, a mené une étude, pour le compte d'Environnement Canada, sur la première chasse contrôlée autorisée sur la Réserve, en 1972. Selon lui, l'oie blanche allait atteindre « un seuil d'utilisation tolérable » (1972, 2), qui permettait une reprise de la chasse sur le territoire (après le très court moratoire de deux ans que Canards Illimités cherchait à rompre). Sa réinstauration favoriserait la dispersion du troupeau sur les battures environnantes et l'abattage d'un « surplus » (2) d'oies afin de contrer la surexploitation des marécages intertidaux.

Francine Mais après des décennies de soutien à la pratique, la chasse n'a jamais réussi à avoir une influence sur le taux de population d'oies blanches. La valeur écologique de la chasse n'est que le verni scientifique masquant une justification creuse. Un tableau de 3000 animaux tués, total à peu près constant d'une année à l'autre compte tenu des quotas qui régissaient le nombre de chasseur·ses et le taux de prises, ne représente qu'un pourcent du troupeau estimé en 1980. Les coups de fusil n'effrayent pas outre mesure les oies qui pâturent au Cap et qui ont très peu d'endroits où se disperser, étant donné le saccage des battures environnantes, comme celles de la Côte-de-Beaupré et de Beauport, par le développement autoroutier.

L'oie déploie activement des solutions aux problèmes qu'elle rencontre. Mais l'occupation autoritaire du territoire comme un objet de domination et d'appropriation impose une logique de morcellement, de développement et de fonctionnalisation rationnelle, bien éloignée de l'attachement philomatique des espèces à leurs espaces sociaux. Cette vision dérobe à l'oie une grande part de sa résilience. L'occupation est soutenue par une vision du contrôle de la nature selon laquelle les oies représentent une ressource passive, dont il est normal de tirer profit. Lorsque, à l'inverse, le rythme de vie du troupeau nuit à l'accumulation capitaliste, l'étiquette de la surabondance intervient comme protection scientifique des ressources.

Sous ces trajectoires convergentes, les histoires de vie et les héritages reconduits qui les placent en présence, les oies et les producteur·trices de lait, intéressé·es aux fourrages, s'engagent dans un conflit territorial. Ce cas illustre une rencontre, une mésentente interspèce, où la mise à mort est la plus simple et la plus facile des négociations entre les parties. La moins empathique, aussi. Pour favoriser la trajectoire de vol et l'épanouissement des oies, ne pourrions-nous pas réfléchir à d'autres façons de jouer cette rencontre, qui impliqueraient de nouvelles manières de partager le territoire? De nouvelles coutures entre nos espèces? L'activité des tenant·es de la domination de la nature produit des conséquences indésirables auxquelles ils et elles répondent, le plus souvent, en resserrant et en multipliant les rouages de contrôle. L'ordre dominant de nos sociétés accepte très mal les *réussites* des espèces sauvages. Il part à la conquête des conséquences, en vue de les taire ou de les tuer, au lieu d'exposer les racines profondes et de guérir ce qui est blessé. Chérir les vies qui partent, en récoltant les signes affectifs de ces pertes, en les notant. Le succès de l'oie (le « surplus », dans la terminologie marchande que la biologie adopte) révèle les limites exploitables de la gestion territoriale actuelle. L'oie agit à un point faible du système suprémaciste, elle en tire avantage et signale une prise réelle d'intervention et de résistance.

Gérer l'abondance et ses débordements, gérer les trajectoires de vol et l'héritage de cette espèce. Selon le plan de gestion du Ministère de l'environnement, « [l]es oies sont de plus en plus méfiantes » (2021, 117). J'adore cette image d'une oie méfiante, qui sent que quelque chose ne va pas. Une oie qui ne fait plus confiance. Elle ne se laisse plus avoir par les appelants, refuse de s'approcher des caches, ou sait bien que les effaroucheurs et leurs chiens ne font que passer. Une oie qui les déjoue, qui fait à sa tête. Qui va brouter dans le champ voisin. Qui ne croit plus les appels à mort qui lui sont lancés. L'oie ne tombe pas si facilement dans le panneau. La non-

coopération, le sabotage et la méfiance animale sont un ordre de résistance. Dans leurs stratégies alimentaires, les oies *désorganisent* la prolifération des monocultures et l'exploitation intensive et industrielle des vaches pour le profit. Nous pourrions choisir, en réponse, de prendre acte de ce dérangement, de noter ce qu'il révèle et de l'inclure dans nos tentatives de solution. Je crois que la mémoire et l'acte de se souvenir, l'effort de se rappeler, inaugurent des espaces de réparation devant l'état actuel des choses, car la mémoire de l'organisation territoriale indique que la confrontation est récente. Le travail actif du souvenir aide à faire face à la distribution actuelle des pouvoirs et dispense une relocalisation des positions de force. Chercher dans le souvenir, mais surtout dans la densité des habitudes, dans nos pérennités, d'autres jeux de relation, d'autres manières dont on s'accommode des vies animales, et retracer les trajectoires des acteur·trices qui s'entrechoquent aujourd'hui. Ce que j'essaie de faire, ce que je poursuis : m'empresser de penser une nouvelle négociation des attachements.

CHAPITRE 3

3.1 Nos habitats

Dans bien des cas, la nature, un bois, un carré de forêt, une rive ou un terrain vague, comme le Clos des Carrières à côté de chez moi, avec son camion brûlé et abandonné, est un territoire de fréquentation communautaire, un lieu de liaison. C'est un espace tout de suite partagé. Les habitudes des gens du coin creusent des chemins, des voies d'accès qui ont été empruntées, aménagées, avant nous, sans qu'on sache bien qui est passé·e par là. Il y a les érables à Giguère et les moineaux domestiques, peuplant les passages qui mènent à l'appartement, et j'entends à l'occasion le cri remarquable d'un cardinal. Ces habitant·es, comme moi, récupèrent des espaces, adoptent des lieux et s'en préoccupent. On va au ruisseau qu'on aime, on va au parc. Un parent fait découvrir la chute ou la petite berge, celle des environs, à ses enfants.

À des kilomètres de l'ermitage ou de l'image de la cabane du fond des bois, on se retrouve en nature, on s'y développe, et c'est de ça que nos relations sont cousues.

La nature est un territoire social, un espace vécu. L'objet sur lequel s'attarde d'une façon toute particulière l'attention du ou de la géographe et qui demeure, à travers et malgré les chemins parfois déroutants de la recherche transdisciplinaire, son obsession constante s'appelle l'espace. En côtoyant le champ spécifique de l'écologie, le concept d'espace s'enrichit de la notion d'écosystème et d'habitat, qui décrivent non pas le monde environnant, mais la symbiose du monde vivant et de ses expressions sémiotiques et physiques, la relation intime qui unit les habitant·es à des sites d'attachement.

L'espace, bien qu'on ait développé à son intention une foule de techniques de recherche et d'investigation, présente des nœuds inextricables, parce qu'il s'agit au cœur même des processus sociaux. De la compréhension du lien étroit qui marque la société et son mode d'expression spatiale ne peuvent surgir que des pistes nouvelles d'interprétation environnementale. Ces pistes ont été explorées par les auteur·trices de la branche postmarxiste, qui se sont attaché·es à comprendre les conséquences du mode de production sur l'usage et l'aménagement de l'espace, sur les situations sociales conflictuelles qui résultent de ces choix. On pense ici aux travaux d'Henri Lefebvre, à son

livre *La production de l'espace*, selon qui « il faut *inverser la tendance* dominante, celle qui va de la fragmentation, la séparation, l'émiettement, subordonnés à un centre ou pouvoir central, effectué par le savoir au nom du pouvoir » (2000, 16). S'intéresser à la segmentation de l'espace en zones de développement nous en apprend beaucoup sur les organisations sociales qui produisent et occupent ces terrains. Ma mère a placé la citation de Lefebvre en épigraphe de son mémoire⁴¹.

La nature est une expression de solidarité sociale. Tout autant donc, la nature constitue une expérience familiale. Il m'a fallu attendre la lecture d'une phrase, une phrase bien précise, pour saisir l'épaisseur de cette liaison – la famille et la nature –, l'épaisseur du lien, et comprendre l'importance de ce rapport dans ma vie et ma jeunesse. Elle est arrivée au cours de mes lectures et s'est posée en résonnance avec un réseau de réflexions, composé d'autres phrases et de mémoires, de souvenirs de campagne, de haies de cèdres et de pommiers, de mangeoires à oiseaux et de la *malle* à aller chercher. Elle était à sa place dans ce milieu. C'est tout simple, c'est l'autrice Amanda Thomson qui écrit : « Dès le départ, la famille a été liée à mon expérience de la nature » (2022, 10).

Francine

« C'est vrai. On passait notre temps dehors », se souvient ma mère.

La nature n'était pas à mes yeux un environnement de contemplation ou d'isolement. Je n'avais pas une idée très arrêtée de ce que c'était à vrai dire, la nature. Aux alentours, ça formait l'extension de la maison. Des lieux précis – comme un caucus de sapins ou la descente et la berge près du pont de bois de la rivière du Petit-Pré – arboraient une familiarité comparable au salon, à

⁴¹ Cette citation, comme le geste de sa réécriture pratiqué ici par ma mère, aide à bâtir un des nombreux ponts entre sa recherche et la mienne, entre nos époques, nos lieux et nos disciplines. Dans le livre d'où elle est extraite, Lefebvre cherche « l'enchaînement » de l'espace (11), c'est-à-dire d'abord la continuité de la notion. Kristeva, Derrida et Barthes auraient trop rapidement, selon lui, écarté l'articulation de l'espace, en se permettant des sauts et des calques entre ses différentes catégories (11-12). C'est alors l'idée du produire, de la production, qui pourrait générer une théorie englobante de l'espace (23).

Pour Lefebvre, l'espace ne préexiste pas à ce qui l'occupe et implique un processus signifiant (23-25) : la « sémiologie introduit l'idée que l'espace relève d'une *lecture* et par conséquent d'une pratique, la lecture-écriture » (167). Elle donne les clés de décryptage d'un lieu qui « a été *produit* avant d'être *lu* » (168) et arrive jusqu'au décodage, dans le bâti, de « l'incapacité du capitalisme à produire un espace autre que l'espace capitaliste » (186) (ce qui explique l'adjonction au capitalisme des réserves de faune et des parcs nationaux, comme on le verra dans ce chapitre).

Pour mieux comprendre ce pont qui m'unit au travail de ma mère, je militerais donc pour une revalorisation de la reproduction – de la répétition – comme pratique pouvant ouvrir des espaces de divergences signifiantes, et pour une redéfinition de l'*interprétation* obtenue par la lecture-écriture-réécriture : non plus une interprétation limitée à l'image du décryptage, mais bien une interprétation qui relève de l'interprétant, c'est-à-dire d'un geste d'usage, et donc de co-production, de l'espace. L'inscription de la citation de Lefebvre en épigraphe du mémoire de ma mère me donne à mon tour, comme en canon, un espace d'inscription d'où comprendre les catégories de l'espace.

la cuisine et aux chambres qui nous hébergeaient, à la maison de briques grisonnantes de l'Ange-Gardien, posée sur la côte. Certains étaient plus clos ou intimes, et je sentais qu'il m'appartenait un peu plus de les protéger, faire attention à ce qui s'y passe, mais il n'y avait pas de portes à fermer derrière soi. C'étaient des lieux de rencontre où on pouvait se rejoindre ou se faire surprendre. Les premiers que je fréquentais m'avaient été montrés par mes parents, ils devançaient mes pas avant que je découvre d'autres refuges. Il y avait le bassin du ruisseau où on pouvait sauter jusqu'au cou, au nord de la maison, en haut d'une colline que le maraichage avait aplanie. Si on allait vers le moulin en marchant sur les roches, bien avant la chute, les ravins rappelaient le paysage du film *La Rivière sauvage* qu'on revisionnait certains après-midis avec ma mère. Mais le cours d'eau était bien moins large et déchainé que celui où plongeaient Meryl Streep et Kevin Bacon.

Je n'allais pas dans la nature, je disais juste que j'allais jouer dehors.

Pour se rendre au ruisseau du Petit-Pré, il fallait passer par le champ qui prolongeait notre cour-arrière. L'agriculteur cultivait du foin pour nourrir des vaches laitières. On le voyait faire des allers-retours en tracteur et ses bottes séchaient pendant quelques semaines à la fin de l'été. De l'autre côté du champ, la pépinière d'Orléans dressait des rangées d'arbres jeunes – des cèdres, des peupliers, peut-être des pommiers d'ornement et des érables –, qu'elle destinait au déracinement. Faute d'acheteur·euse, plusieurs devenaient très grands et ils n'auraient pas pu être transplantés.

Les jours de semaine, on prenait la voiture pour aller à Québec, où mes parents travaillaient et ma sœur et moi étions inscrites à l'école. Le plus rapide était de passer sur le boulevard Saint-Anne, puis l'autoroute Dufferin-Montmorency, le matin et le soir. Les deux artères relient la Côte-de-Beaupré à la ville et je ne crois pas que mes parents auraient pu s'établir à l'Ange-Gardien et se rendre au travail chaque jour sans ces infrastructures. Deux bretelles de Dufferin-Montmorency montaient jusqu'en Haute-Ville et une autre paire fonçait dans le roc sans mener nulle part, parce que le projet de creuser un tunnel sous la colline parlementaire avait été abandonné depuis longtemps. Il ne fallait pas plus de trente minutes avant d'atteindre notre destination.

Je ne le savais pas à ce moment, mais avant ma naissance, dans les années 1970, des écologistes s'opposaient vigoureusement à la construction de l'autoroute Dufferin-Montmorency, essentielle à l'organisation de notre vie familiale. C'est principalement le tronçon installé sur les

battures de Beauport, au cœur du projet, qui posait problème, menaçait la flore et la faune, et soulevait l'indignation.

Ce différend a forcé la tenue du premier dossier du futur Bureau d'audiences publiques sur l'environnement (le rapport 0 du BAPE, Lamontagne et *al.*, 1978).

3.2 Batture et capital

Les battures de Beauport se situent à moins de cinquante kilomètres en amont de la Réserve d'Ajoaste-Cap-Tourmente, sur la même rive du Saint-Laurent, après la Chute Montmorency. De larges marais à scirpe s'accrochent près des estrans vaseux et accueillent le flot de la rivière Beauport, qui se jette dans la baie. L'action des marées étage le marais, qui constitue un milieu d'hébergement pour des espèces vulnérables comme les aloses, les anguilles d'Amérique et les esturgeons jaunes et noirs. De plus, selon l'organisme Nature Québec, qui a publié un feuillet sur ces battures :

[L]es marais à scirpe représentent des sites d'alevinage excellents pour plusieurs espèces de poissons comme les meuniers, le baret, l'éperlan arc-en-ciel, le poulamon atlantique et autres espèces fourragères, et sont donc de bons garde-manger pour les poissons prédateurs comme les dorés jaunes, les dorés noirs, le grand brochet, etc. Ils représentent également des sites de frai pour les épinoches à trois épines et les fondules barrés (d'autres poissons fourrages) qui s'y retrouvent en très grande abondance (2005, 16).

Le niveau d'importance du milieu est reconnu pour la conservation de l'oie blanche, du canard noir et du bécasseau semipalmé (9), ce qui n'a pas empêché firmes de génie-conseil, comités de développement, politiciens, conseils municipaux et ingénieurs des routes d'y voir une zone propice à la construction de tronçons autoroutiers, reliant plus rapidement la Haute-Ville de Québec à la Côte-de-Beaupré. Durant les années 1970, de la rivière Saint-Charles à la rivière Montmorency, les battures « ont été remplies de sédiments minéraux afin, entre autres, d'y construire une autoroute » (Plante, 2005, 6).

Un tronçon de l'autoroute provoque en effet la sédimentation et le remblayage de la majeure partie des battures de Beauport et des environs, où un marais de scirpe, dans l'estran semi-inondé, constituait le principal habitat de la faune ichthyenne et aviaire. La zone, où passe maintenant l'autoroute, était un lieu de vie majeur pour l'oie blanche, la bernache, le canard noir, les harles et les limicoles. Des milliers de goélands, argentés, à bec cerclés et marins s'y rendaient chaque saison, à ce qu'on rapporte, on les observait, et la mouette de Bonaparte y était répandue. Malgré la perte d'habitat causée par l'aménagement de l'autoroute et des quais du Port de Québec, quelques espèces en péril de la faune et de la flore aquatiques fréquentent encore les battures, elles trouvent toujours refuge, aux endroits épargnés et en nombre radicalement réduit, mais les sternes pierregarin et les pluviers kildir ont déserté les lieux.

Francine

Dès le départ des travaux, une mobilisation citoyenne s'oppose à l'accaparement des berges, amorcé par le gouvernement provincial et soutenus par les milieux d'affaires, le port de Québec et le conseil municipal de Beauport. Les projets d'agrandissement du port, situé à proximité des battures, nécessitaient aux yeux des gestionnaires la mise en place d'infrastructures adéquates et le conseil municipal faisait miroiter les potentielles retombées économiques du développement pour les citoyen·nes. Les efforts de centralisation de l'administration gouvernementale de la province sur la colline parlementaire, la création massive d'emplois et de tours à bureaux reposaient également sur l'élaboration du réseau d'autoroutes.

Francine

Les années nécessaires à la réalisation des phases du projet n'essoufflent pas la contestation, qui gagne de l'ampleur. Le débat dans la région s'étend à plusieurs intervenant·es, comme en témoigne un bon nombre d'articles traitant de la question dans les journaux locaux et nationaux (Gagné, 2006). Ce n'est qu'en 1978, soit dix ans après la conception du projet et huit ans après le début des travaux, que le gouvernement consent à déléguer des commissaires qui tiendront une audience publique, sur trois jours (Lamontagne et *al.*, 1978, V). À ce moment, quatre des cinq phases du projet sont soit réalisées, soit sur le point d'être complétées. Les commissaires rapporteront qu'un « certain nombre d'intervenants ont mentionné que la consultation, pour être réellement efficace, doit se faire avant et non après la réalisation des travaux » (135).

PROJET D'AUTOROUTE DUFFERIN - MONTMORENCY (A.440)

TRAVAUX EN COURS ET RÉALISÉS

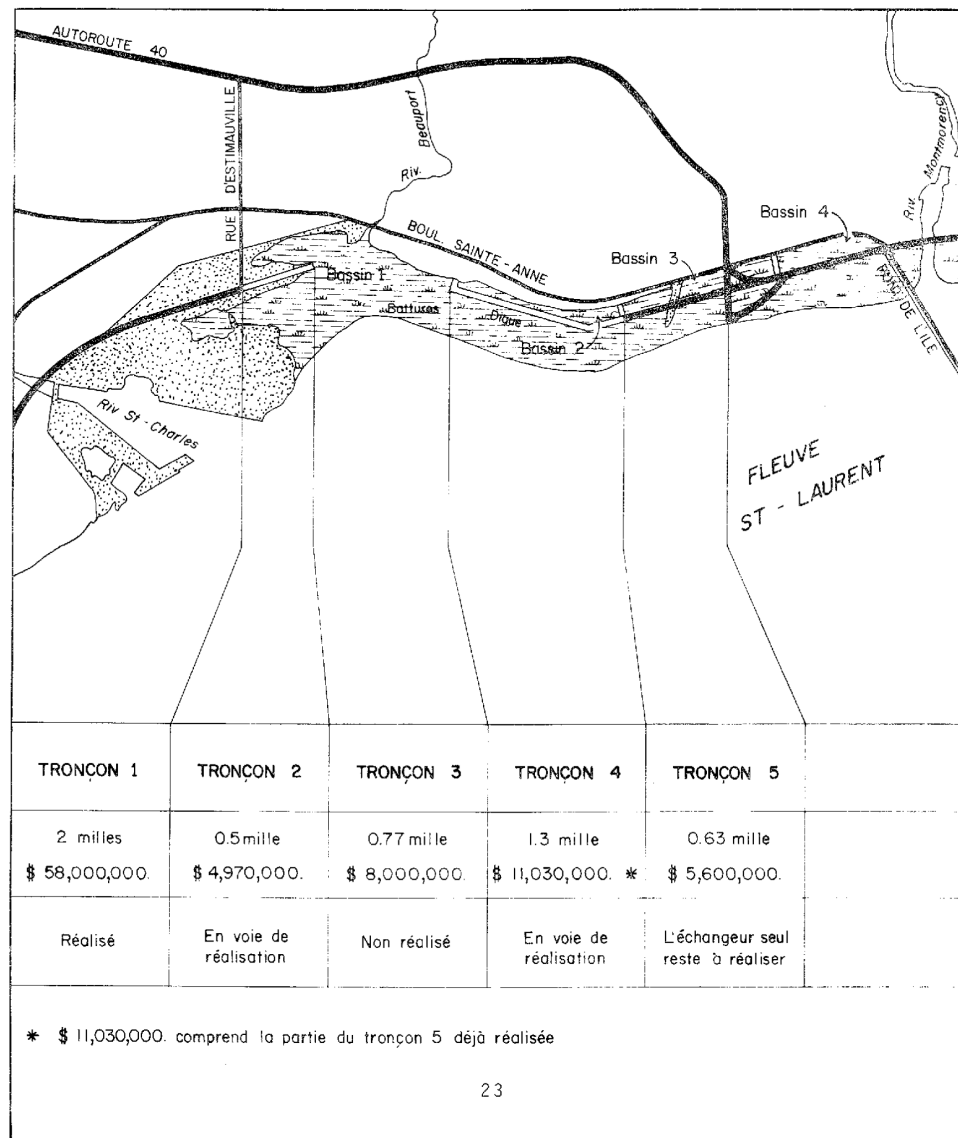


Figure 3.1 Plan des phases de construction de l'autoroute Dufferin-Montmorency (Lamontagne et al., 1978, 23)

Parmi les intervenant·es opposé·es au projet, on note des regroupements de citoyen·nes (du secteur des Chutes, de Beauport et de Limoilou), le Club des ornithologues du Québec, trois clubs jeunesse de sciences naturelles, le Comité régional des usagers des transports en commun de Québec, qui souhaite une réallocation des sommes prévues pour un projet de transport en commun

« efficace » (69), les Amis de la Terre, une équipe de cyclistes, les pêcheurs Athanase Chalifour, Joseph Fillion et Paul-Henri Chabot, qui, sans point d'accès au fleuve, ont « perdu la possibilité d'exercer leur métier » (81), deux sociétés scientifiques et patrimoniales, le Conseil québécois de l'environnement, de même qu'Environnement Canada et que l'Association des biologistes du Québec.

Pendant les trois jours où se tiennent les audiences, le 10, 11 et 12 octobre 1978, ces sociétés prennent la parole. Elles font connaître leur avis sur la question et déposent leur mémoire aux quatre commissaires Michel P. Lamontagne, Yves Descôteaux, Lawrence Desrosiers et Jean-Pierre Lamoureux, qui les recueillent et rendent un mois plus tard un rapport au ministre délégué à l'environnement, Marcel Léger. Et certain·es citoyen·nes se présentent, aussi, à titre personnel, en tant qu'habitant·es de ces espaces bouleversés. Ce sont des gens affectés par ce qui traversera leur habitat, des gens qui livrent un témoignage, comme un dernier recours face aux préoccupations qui les minent, le manque de soin accordé au milieu de vie et la négligence dont il est l'objet. Les prises de parole transcrites dans le mémoire expriment un souhait et un appel. En les lisant, on sent le besoin qui les traverse, celui d'être entendu·es, pour que des pratiques et des savoir-faire ne s'arrêtent pas là. Des gens qui vivaient à la Baie, qui y ont logé leurs habitudes, comme on est secoué·e par un grand amour.

Il y a Louis Bélanger et Réjeanne Pelletier, résident et résidente de Beauport; Lucille Touchette Giguère, qui « termine en donnant un avis personnel sur l'éthique professionnelle » (94) aux commissaires, ce qui ne manque pas de piquer ma curiosité et de me faire sourire; Georges Girard, qui recommande de « gard[er] un peu de poésie dans notre vie » (100); Harry Grantham, qui désire qu'on retrouve le « sens fondamental de la signification d'un milieu de vie » (105) et André Sirois, qui « rappelle que les dégâts de l'autoroute Dufferin-Montmorency sont tels que les politiciens n'ont pas osé sortir et admettre leurs responsabilités et qu'ils ont refusé d'inaugurer le projet » et qui pose la question : « Qu'est-ce qu'on veut comme milieu de vie et doit-on le sacrifier par la construction de l'autoroute? » (115)

Parmi les associations de citoyen·nes, le Mouvement d'action populaire de Limoilou, qui représente les intérêts des résident·es du quartier ouvrier de Québec, situé à proximité du port et

des battures, mentionne se battre depuis plusieurs années pour la qualité de l'air du secteur⁴². Le mémoire, que soumet le Mouvement d'action, expose les « effets néfastes [du projet] sur la faune ailée et l'élimination du potentiel auto-épuratoire des eaux du fleuve Saint-Laurent à cet endroit⁴³ » (51). L'organisme ajoute que « la nature doit être sauvegardée car elle constitue un héritage collectif » (51). L'espace communautaire de la nature, un des motifs de sa sauvegarde, c'est cet héritage. C'est la transmission d'un legs, la force de partage d'un lieu que le vivant qui y loge a cultivé. Indépendamment de leur succès ou de leur échec, de la puissance d'inattention de l'opposition ou de l'état actuel des choses, je crois qu'il revient aux héritier·es et aux suivant·es, aux gens qui restent, de reconnaître l'action, la force de ceux et celles qui se sont battu·es pour la sauvegarde de nos milieux de vie, et qui ont tenté de préserver la diversité et la qualité de ces habitats. L'héritage que je reçois aujourd'hui, celui dont j'ai pu profiter plus jeune, n'est pas celui que ces personnes et ces organismes auraient souhaité me léguer, en tant qu'enfant de la Côte. Je n'aurais pas eu la même jeunesse, qui me réjouit aujourd'hui – lorsque je repense à ma proximité avec la nature de l'Ange-Gardien, au bassin du ruisseau du Petit-Pré où je passais les après-midis – sans la destruction quasi totale des battures de Beauport, de son marais à scirpe et du milieu de vie des pluviers. Malgré la complexité de mon rapport à Dufferin-Montmorency, j'aurais espéré moi aussi recevoir un héritage différent, un héritage partagé plus équitablement entre tous·tes, résident·es humain·es ou non.

Alors mes parents n'auraient pas eu à me conduire jusqu'à la Réserve pour voir des oies.

Je peux lutter à ma manière aujourd'hui, pour que leur action ne disparaisse pas, et que la vision de ces organismes et de ces personnes perdure, pour un réensauvagement familial des battures de Beauport. C'est à une contre-histoire de l'héritage que nous devons donner forme :

⁴² Les enjeux ne changent pas : voir l'article de Sébastien Tanguay, paru dans *Le Devoir*, intitulé « L'air de Limoilou parmi les plus saturés en particules fines du Québec » (2023).

⁴³ Le mémoire d'Environnement Canada confirme cette activité épuratoire : « Par l'action mécanique de ses herbiers, elle [la batture] favorise la sédimentation des particules en suspension transportées par le fleuve Saint-Laurent : on estime que les solides en suspension retenus estivalement par les battures de Cap Tourmente équivalent à 25% de tous les solides transportés par le fleuve Saint-Laurent. Un phénomène comparable est susceptible de se dérouler à Beauport. Combinée aux conditions biophysiques des zones intertidales (émersion, réchauffement et décomposition microbienne des sédiments), cette retenue de sédiments fait des battures de Beauport un milieu épurateur des eaux du fleuve Saint-Laurent comparable à une usine d'épuration de plusieurs millions de dollars » (Lamontagne et al., 1978, 31-32).

établir la suite de ce qui n'est plus là, de ce qui a essayé d'être par tous ses moyens et de toutes ses forces, ce qui a été tué dans l'œuf et dont nous sommes aussi l'extension.

Il s'agit de diffuser nos désaccords.



Figure 3.2 « Le mouvement Sauvons les battures exige la tête du ministre Lessard »
(*Le Soleil*, 6 décembre 1978, B10)

Ce rapport d'audience publique sur le sort des battures de Beauport, le rapport zéro du BAPE qui lui a donné naissance, est aussi un témoignage, une trace laissée à la mémoire, c'est un autre document qui vient baliser cette route. Ma route des mémoires, de la mémoire et de la perte. Il joue le film de l'étalement de l'urbanité, témoigne du sort des campagnes orientées au service des villes et du développement de l'industrie. Il raconte une partie de l'histoire des villages de la Côte et de ma famille. Il met en jeu un morcellement, une grande différence de préoccupation. Une incohérence. Comment comprendre nos élans pour la protection d'un écosystème et de ses espèces

Francine

phares, à la fondation de la Réserve, l'évidence de leur importance, alors qu'étaient nivelées, remblayées et asphaltées, *la même année que sa fondation*, les battures de Beauport, et avant elles les quarante-huit kilomètres de battures aux Chutes-Montmorency, sur la Côte et à Beaupré, coconstruites elles aussi par le scirpe, les oies et d'autres vivants? Est-il bien juste de les penser séparément, s'exaltant devant les réussites de la Réserve malgré les dévastations adjacentes? Face à ce traitement si opposé des milieux humides, devant le découpage de l'espace en zones d'intérêt, il est essentiel de dresser des récits de continuité et de s'intéresser aux histoires qui les lient.

Nos lieux sont toujours imbriqués dans les autres, impliqués dans les décisions et les actions qui ont cours ailleurs. On ne fait pas que les traverser. On les emporte avec nous dans nos différents séjours.

L'appropriation gouvernementale du territoire a signifié la transformation du Cap en un espace ouvert. Cette ouverture ou démocratisation de l'espace à des fins récréatives et éducationnelles (centre d'interprétation, guides nature, groupes scolaires) s'inscrit dans les politiques pancanadiennes, qui prévalent au chapitre des parcs et des réserves fauniques fédérales. En cela, la superstructure fédérale assume son rôle d'agent médiateur, en regard des conflits de privatisation généralisée de l'espace, nécessaire au maintien du mode de production – destruction des battures comprise.

Les structures de production et la superstructure gouvernementale réalisent différemment la surspécialisation du territoire. Les capitaux commerciaux, industriels et financiers s'agglutinent dans les zones urbaines et accaparent les espaces à des fins de production, rejetant bien des vivants dans ses marges. Quant aux paliers des gouvernements, ils assument le maintien des infrastructures essentielles à la reproduction du capital, prenant à charge le réseau d'autoroutes et d'autres infrastructures de transport, les investissements portuaires, les programmes de dépollution, les parcs récréatifs, etc. Il y a une complémentarité dans ces actions, ayant pour but le maintien du système productif et social et des conditions de consommation.

Ainsi, le mandat confié à l'administration de la Réserve comprend plusieurs objectifs contradictoires, visant la satisfaction des besoins récréatifs et éducationnels des nouveaux et nouvelles fonctionnaires de la Capitale, le maintien de l'écologie de l'oie blanche, le suivi de la

Francine

production du marais à scirpe (loin d'être la seule fonction de la Réserve) et la promotion d'une vision dominante de la nature comme zone isolée, protégée, mais accessible, facilitant la destruction, par contraste, des battures adjacentes. En marge des volontés exprimées concernant la protection de l'habitat privilégié des oies blanches (l'habitat restant, à tout le moins), la réalisation de la Réserve est le fruit d'une conjoncture particulière, où se mêlent les visées de conservation, la modernisation accélérée de la Capitale nationale, la volonté d'autonomisation québécoise (par le développement du territoire et de la fonction publique) et la réaction interventionniste du fédéral. La notion même de gestion de la faune était de fabrique assez récente et s'insérait dans une nouvelle série de responsabilités gouvernementales de conservation de l'environnement, pendant les années 1970.

Francine

L'évacuation presque complète d'habitats fauniques riches des zones de fortes concentrations urbaines, due au développement capitaliste obsessif au sud du Québec, crée un besoin de nature et une crainte face à sa disparition. La rupture de cohabitation entre les espèces humaine et non humaines, et la disparition des espèces non domestiquées de l'organisation quotidienne du travail, contribuent à l'accroissement des préoccupations écologistes, qui atteignent une population plus large que les groupes militants des années 1960. Par contre, cette désensibilisation provoquée aboutit à une perception décalée de la flore et de la faune indigènes chez la population urbaine, placée en situation de méconnaissance des écosystèmes environnants et de l'écologie des espèces auxquelles elle attribue en peu de temps une importante charge symbolique.

Francine

C'est la démocratisation de l'espace, son ouverture à la population, qui a permis à un large public d'accéder au Cap, principalement à l'automne et au printemps, pour l'observation du troupeau des oies. Après les travaux massifs de modification territoriale ou de « renaturalisation » (creusage des bassins et des rigoles, construction des bâtiments d'interprétation, restauration des ruines, coupe d'arbres et traçage des sentiers), le second volet d'investissement a entraîné la mise sur pied de programmes d'éducation à l'adresse des groupes d'enfants du primaire et d'adolescent·es du secondaire, des visiteur·ses retraité·es, des touristes et du public en général. L'installation du réseau autoroutier a facilité grandement l'accès à la zone naturelle et son développement a été pensé en fonction d'une classe socioéconomique précise.

La centralisation de l'administration sur la colline parlementaire a eu pour effet l'élaboration du réseau autoroutier très controversé, provoquant des luttes citoyennes multiples et conséquentes, comme le soulèvement écologiste pour la protection des battures de Beauport et l'arrêt des travaux de construction de l'autoroute Dufferin-Montmorency. L'impact de la Réserve du Cap gagne cette dimension nouvelle lorsqu'on la télescope à l'échelle régionale. L'histoire récente de l'urbanisation de la ville de Québec illustre quelques situations problématiques, comme la stagnation du projet de tramway ou la défense d'un troisième lien entre les rives du fleuve⁴⁴, dans lesquelles se sont embourbées les élites municipales et les autres centres de contrôles, paliers de gouvernance, sociétés de gestion, groupes d'affaire et conseils d'administration.

Le conseil municipal de Beauport, composé du maire de l'époque Marcel Bédard et de ses douze conseillers, se prononce fermement en faveur de la destruction des battures. S'appuyant sur l'étude et les recommandations de la firme d'ingénieurs Asselin, Benoît, Boucher, Ducharme et Lapointe Inc., le conseil soutient l'extension du port de Québec qui « s'intègre [...] dans le plan directeur de la ville de Beauport » et « constituera une source importante de revenus pour la ville » (Lamontagne et *al.*, 1978, 37). Il prétend que « les raisons écologiques sont insuffisantes pour empêcher le développement industrialo-portuaire auquel les battures de Beauport sont vouées » et se contente d'affirmer (sans les nommer) que les « oiseaux migrateurs [...] trouveront d'autres sites » (35). De même, la Chambre de commerce et d'industrie du Grand Beauport – regroupement de « deux cent cinquante (250) membres qui sont les hommes d'affaires, des commerçants et des industriels » (47) – recommande une « découpe judicieuse des battures », qui comprend leur « remplissage [...] afin de favoriser l'implantation d'une zone de transbordement et d'industries lourdes » (48).

Alliée à leur cause, la société Inter-Port de Québec, dont les deux actionnaires sont le ministère de l'Industrie et du Commerce du Québec (60%) et le ministère canadien de l'Expansion économique régionale (40%), suggère, par la voix de son représentant Monsieur Richard, « que les battures de Beauport soient desservies par un réseau routier adéquat » (29).

⁴⁴ L'idée originale d'un troisième lien dans la région de Québec remonte au rapport Vandry-Jobin (1968b), le même document qui a conduit à la construction de l'autoroute Dufferin-Montmorency sur les battures de Beauport, comme on le verra dans la prochaine partie.

Francine

La fondation de la Réserve faunique du Cap, *la même année* que la tenue des audiences et la finalisation du dernier tronçon, est un baume jeté sur les défaites encore cuisantes des habitant·es, aux prises avec des décisions localement impopulaires et dommageables. Inaugurée dans le but de préserver un biotope (les battures et le marais de scirpe) comparable – voire similaire – à celui affecté à la baie de Beauport, la Réserve illustre une tendance gestionnaire qui fonctionnalise l’espace selon une compréhension accumulatrice et patriarcale des besoins de développement humain et des manques que cause la division classiste du travail. Obnubilées par le caractère spectaculaire des migrations biannuelles des grandes oies blanches et les parades de l’enrichissement collectif mises de l’avant pour justifier l’entreprise, les classes bourgeoises n’ont pas senti le caractère stratégique relié à l’ensemble du processus d’urbanisation de la ville de Québec. Les motivations technoscientifiques et fonctionnalistes ont trouvé un écho favorable auprès d’une bonne partie de la population urbaine.

Francine

Loin de considérer la sauvegarde des battures de Beauport et de la Côte-de-Beaupré comme primordiale pour étendre et protéger l’aire de distribution et les secteurs d’activité des oies blanches à proximité des zones urbanisées, les gouvernements préfèrent tabler sur une planification discriminante du territoire, repoussant les organisations et les volontés non capitalistes du vivant dans des zones strictes et délimitées.

Francine

En empiétant sur les battures environnantes, on accélérât la stérilité du territoire urbanisé sous prétexte d’aménagements fonctionnalistes, créant par contrecoup un besoin de consommation d’espace vierge, auquel répond Ajoaste-Cap-Tourmente. Assumant un rôle dominateur et pseudodémocratique, l’État complice des exigences privilégiées de la production capitaliste, manipule l’espace et le vivant, décrétant les fonctions des lieux, les besoins auxquels ils devront répondre, et assure la connectivité au détriment du devenir libre des zones de vie, coincées entre deux chaînes d’approvisionnement (de la marchandise et de la nature).

Ces décisions ont affecté tout particulièrement les agriculteur·trices de Saint-Joachim, les travailleur·ses de Beauport et les gens des quartiers défavorisés de Saint-Roch (surnommé *Plywood City* à l’époque) et de la paroisse Notre-Dame-de-la-Paix, rasée elle aussi comme le marais à scirpe et sa frayère d’aloses. Malgré leur résistance, les démonstrations et les prises de parole pendant les audiences publiques, ces gens ont dû s’écarter devant la réorganisation territoriale des battures.

Je repense à la route qui me ramenait à la maison, sur la Côte, après l'école durant les années d'enfance et d'adolescence, à cette routine dont ma jeunesse se rythmait, à l'empreinte que la Chute Montmorency me laissait et au peu de battures dont on bénéficie encore. Je me demande combien de temps on se sent chez soi, dans une demeure qui s'effondre. Combien de temps on met à reconnaître qu'il faut bouger, qu'il va falloir partir, les feux et le saccage, les efforts vains que ça demande. Toute cette dispersion.

La maison n'en est plus une.

Que reste-t-il de nous dans ces demeures, dans la congestion des souvenirs?

3.3 Contrôle

Lorsque je passais sur l'autoroute Dufferin-Montmorency, le matin et le soir, en allant vers l'école ou à la fin des journées de travail, en rentrant, même, des matinées de baguage, je regardais ailleurs. Je regardais le fleuve, l'Ile d'Orléans, la rive sud et la Chute. Je me demandais si le débit de l'eau, qui tonnait au pied de la côte, dans la baie, était plus fort ou moins fort que la veille, comme si le débordement lançait une menace, la chute allait déborder, rugir et entraîner les maisons avec le courant si ma vigilance faiblissait. Mon attention voyageait ou était maintenue dans l'habitacle de la voiture, s'attardant à ce qui se passait entre nous, à la voix qui vibrait de la radio. Je m'éloignais du lieu où je me trouvais, sans penser à voir, à me représenter ce dont il avait l'air, avant – j'étais écarté moi aussi, ma connaissance aussi, de cette histoire. Pour la durée du trajet, l'autoroute à quatre voies longeait le fleuve d'assez près, l'enjambait à Beauport, et je n'imaginais pas le marais, les battures et les formes de vie qui s'y tissaient une existence.

On ne m'en avait jamais parlée, de cette première audience sur l'environnement, qui s'était tenue près de chez moi, de l'incidence qu'elle avait eue, de Harvey Mead et des Amis de la Terre, des luttes et de la coalition Sauvons les battures, ce que ces gens et les gens du coin avaient défendu. Ça n'avait pas été possible. Comme si une fois les rapports rendus, l'opposition remise dans les chemises, les pelletées de terre loin derrière la brisure des phases de construction, des phases du projet, une fois la Baie qui se remblaye, l'histoire de la Baie s'arrête et j'ai eu une tristesse, j'ai une grande tristesse à le croire. Peut-être une honte aussi, à repenser à ce qui ne m'avait pas été montré

et à ce que je n'avais pas essayé de savoir, me contentant d'entrevoir le trafic qu'on rejoindrait sur les bretelles, à l'entrée de la ville, combien de temps ça prendrait, et la voie réservée qu'on empruntait le matin, celle, bien pensée, qui encourageait le covoiturage.

Cet effacement s'est tenu sur le dos de bien des gens, pour qui les battures évoquaient les courants de l'espace de vie, la ténacité d'un site d'attachement et d'accueil. Mais c'était là et ça attendait, j'ai découvert cette contestation en ouvrant le mémoire de ma mère et c'est pour cette raison qu'ouvrir des mémoires, retourner aux moments où ça s'est joué, pour se sentir y prendre part et y récolter ce qu'on peut, permet d'accéder à une histoire où tous·tes n'ont pas eu leur mot à dire. Les rapports d'il y a cinquante ans informent sur ce qui s'est produit, sur qui a pris beaucoup de place pour s'exprimer et qui en a fait à sa tête. Une mémoire de nos collectivités s'inscrit dans les documents qu'on archive, dans cette littérature grise enregistrée sur les sites d'entreprises, d'organismes, d'associations et de bureaux qui nous représentent – les rapports, les mémoires, les dossiers ravissent un chez-soi dans les rayonnages et les serveurs.

Là aussi la trace doit être rejouée, réintroduite dans le quotidien, pour rompre une pulsion d'exploitation de la pauvreté et de la destruction des lieux naturels, où on regarde ce qui est arrivé, on baisse la tête en accordant que c'est terrible, le passé est allé trop loin, et rien d'autre n'est fait pour s'assurer que ça ne se déroule plus de cette façon.

Il faut donner des noms et tenir responsable.

Occasionnant davantage de pertes que la destruction du milieu de vie des battures, la construction de l'autoroute Dufferin-Montmorency a également causé l'expropriation de nombreuses familles des quartiers ouvriers de Limoilou, Saint-Roch et Saint-Jean-Baptiste :

Au total, la construction de l'autoroute déplace environ 1000 personnes de Notre-Dame-de-la-Paix, 700 de Limoilou et 450 de St-Jean-Baptiste. La paroisse Notre-Dame-de-la-Paix est rayée de la carte. Son église est transformée en immeuble à condos.

Dans Saint-Roch, 500 logements sont détruits. La Ville consacre 0.5% du coût total des rénovations pour dédommager les expropriés. Parallèlement, elle en consacre 43% pour baisser le prix des terrains au profit des grands commerçants.

Puisqu'il y a plus de logements détruits que construits, les expropriés doivent être relogés ailleurs, parfois à l'extérieur du quartier. Ceux qui n'ont pas la « chance »

d'atterrir dans un HLM doivent payer des loyers beaucoup plus chers (Gosselin Couillard, 2013).

Ce grand vent de progrès dans l'urbanisation de la ville provient entre autres des conclusions du rapport de la commission Martin (1961) sur le logement, présidée par l'ex-doyen de la Faculté des sciences sociales de l'Université Laval Jean-Marie Martin. Le rapport est commandé par le conseil municipal de la ville de Québec et son maire de l'époque, Wilfrid Hamel. Martin divise la ville en zone d'habitation et recommande l'éradication de secteurs complets (jugés « insalubres ») dans les quartiers pauvres de Saint-Roch, Limoilou, Saint-Sauveur et Saint-Jean-Baptiste. En lieu de ces secteurs, il vise la mise en opération de grands chantiers de « réaménagement urbain » (de gentrification et de déplacement), dont le premier, l'autoroute Dufferin-Montmorency, formera le centre névralgique.

L'idée originale de la construction de l'autoroute Dufferin-Montmorency revient à la firme d'ingénieurs-conseils Vandry, Jobin, De Leuw, Cather et Associés. Déposé en 1968, le rapport Vandry-Jobin est le premier à défendre la « nécessité » du lien rapide au nord, et les avantages d'un pont qui relierait les centres-villes de Québec et de Lévis. Un communiqué de presse diffusé à la sortie du rapport nous apprend que :

Monsieur Robert Lussier, ministre des Affaires municipales et responsable de la Commission d'Aménagement de Québec, a rendu public hier soir, *devant le tout Québec réuni au Château Frontenac*, une étude sur la circulation et le transport pour la région de la Capitale provinciale, étude plus communément connue sous le nom de « Rapport Vandry » (Ministère des Transports, 1969, je souligne l'accès classiciste au savoir).

Cette étude répond aux volontés de modernisation des dirigeants de la ville de l'époque. L'organisation urbaine de Québec aurait pris du « retard » sur l'innovation des grandes villes américaines. On voyait déjà le rayonnement d'une urbanité moderne et « en mouvement », une capitale éclatante et à croissance rapide, où des zones de service segmenteraient la vie, le loisir et le travail, au profit d'une classe spécifique de la population. Dans son chapitre intitulé « La modernisation de Québec après la Seconde Guerre mondiale : une ville sous l'emprise de sa propre image », paru dans l'ouvrage collectif *La ville, phénomène de représentation*, le géographe de

l'Université Laval Guy Mercier décrit (pour mieux la critiquer) la vision dominante de cette période :

Centre-ville tripolaire. Aux yeux de l'urbanisme modernisateur, le centre-ville de Québec devait être constitué de trois pôles : la colline parlementaire, le quartier Saint-Roch et le Vieux-Québec, chacun d'eux portant une partie de l'image que la ville devait projeter : une gestion étatique efficace, une économie prospère et une histoire inspirante et le tout constituant le point focal d'une nouvelle ville-région efficacement ventilée et bien connectée au reste du monde grâce à un réseau d'autoroutes approprié (2010, 136).

Ces firmes d'ingénieurs accélérèrent la rationalisation de la gestion de la ville, pensée désormais en termes d'efficacité et de bonne conduite. Les décisions sont remises entre les mains d'experts-conseil, dont la technicité des avis déjoue les contre-discours, les pratiques alternatives et la déstabilisation que représente à leurs yeux l'autogestion de terrain.

Le géographe Frédéric Leclerc, dans son mémoire de maîtrise sur la modernité urbaine à Québec, cible en particulier le plan d'ensemble que les autorités de la ville commandent aux urbanistes Jacques Gréber, Édouard Fiset et Roland Bédard, comme moment phare du tournant modernisateur de la planification urbaine (entre 1948 et 1956). Pour Leclerc,

les urbanistes participèrent à la rationalisation de la pratique urbanistique, structurée autour de savoirs précis et d'une vision particulière de la ville moderne, puis de son aménagement. Une telle situation impliquait nécessairement un repositionnement de la figure du professionnel dans l'administration des affaires urbaines, phénomène alimentant également cette entreprise de rationalisation. Car derrière le paysage rêvé pour la Vieille Capitale se terrait une conception particulière de la *polis*, venant reconfigurer les relations de pouvoir entre l'expertise technique, les administrateurs publics et la société civile (2014, 8).

Cette critique de la rationalisation urbaine rejoint celle dressée aux chapitres précédents contre l'objectification du vivant, de l'écriture et de la recherche, contre la déconnexion et le détachement des signes qui participent de nos sympathies avec l'autre. Je me joins donc, bien entendu, à Mercier et à Leclerc, dans leur remise en cause de la planification modernisatrice, désintéressée du lieu en tant qu'espace vécu et habitable, qu'une communauté façonne déjà. Ce sont souvent les tiers-espaces, les zones aménagées entre voisin-es, à l'avenir fluctuant et ouvert, qui payent en premier

le prix des aménagements fonctionnalistes. Ces espaces vierges (qui ne le sont pas) et en friche doivent se soumettre à une planification rationnelle, à un plan d'ensemble, comme les habitats que les espèces non humaines cultivent. Chez les décideurs, cette vision est tout aussi répandue qu'en 1970.

Mais le blâme ne revient pas entièrement à une philosophie de l'urbanisme qu'il suffirait de décrier et de remplacer. Dans cette histoire d'urbanisation de la ville de Québec, les postes décisionnels sont comblés, occupés et maintenus par un type précis de personne. Des politiciens, des gestionnaires, des industriels et des ingénieurs. Ce sont ces hommes de pouvoir qui décident entre eux des lieux où les autres vont se mouvoir, ils mettent sur pied et manifestent l'infrastructure de la participation à la vie urbaine. À qui profitent ces aménagements? Qui s'enrichit par la production de ces artères, de ces voies empruntables et de ces immeubles? Qui perd dans les démolitions? Qui peut se mouvoir librement dans les espaces nouvellement créés, quelles formes de vie soutiennent-ils et quelles formes de vie rejettent-ils dans leurs marges?

L'urbaniste féministe Leslie Kern se pose ces questions dans son essai *Ville féministe*. Selon ses études et son expérience de la ville,

les gens qui prennent les décisions dans les villes, qui sont en majorité des hommes, font des choix à propos de tout, des politiques économiques urbaines à l'architecture des logements, en passant par l'emplacement des écoles, la conception des sièges dans les transports en commun et le déneigement, en ignorant les conséquences que ces décisions ont sur la vie des femmes – et souvent sans même s'en préoccuper. En effet, les villes sont pensées pour soutenir et favoriser les rôles masculins traditionnels, et construites autour des expériences des hommes comme si celles-ci étaient la « norme », sans considération pour les façons dont la ville met des bâtons dans les roues aux femmes et ignore leurs expériences quotidiennes. C'est ce que j'entends par « la ville des hommes » (2022, 14).

Les aménagements patriarcaux et classicistes exproprient beaucoup d'êtres vivants des lieux qui les hébergeaient, comme les mères qui devaient se débrouiller, faute de mieux, avec les logements de Saint-Roch, et à qui aucune solution et aucun dédommagement n'a été proposé. Quittant les battures de Beauport, les oies aussi se sont relocalisées face aux violences du système patriarcal capitaliste – cette tripartition autocongratulante de politiciens gestionnaires, d'industriels et d'ingénieurs-conseil. Les uns s'appuient sur les études des autres, qui soutiennent et rendent

légitimes, en les « rationalisant », leurs désirs et leurs visions d'avenir. Ils s'entrepayent richement, s'accordent des contrats, partagent leurs intérêts, investissent et fréquentent les mêmes lieux de pouvoir. Marcel Bédard, le maire de Beauport à l'époque de la construction de Dufferin-Montmorency, est un ingénieur de formation qui a administré « quatre entreprises spécialisées dans la construction de routes » (Assemblée nationale, 2024). Il a été vice-président de la Chambre de commerce de Beauport, député libéral, adjoint parlementaire au ministre des Transports et membre de l'Association des constructeurs de routes et de grands travaux du Québec.

Asselin, Benoît, Boucher, Ducharme et Lapointe Inc., la firme à l'origine des recommandations sur l'extension du port de Québec qu'a suivies le Conseil municipal de Beauport (et qui a pesé lourd sur la réalisation de l'autoroute Dufferin-Montmorency), est devenue Tecsalt Inc., une des plus grandes firmes de génie-conseil au Canada. La firme a été impliquée notamment dans le projet hydroélectrique de la Baie James, que la nation Eeyou a contesté devant les tribunaux. En 2008, au moment de son acquisition par AECOM Technology Corporation, une multinationale américaine du génie-conseil qui collabore avec toutes les grandes pétrolières, la firme comptait 1100 employés (AECOM, 2008).

De même, Marcel Jobin, de la firme Vandry, Jobin, De Leuw, Cather et Associés, qui a produit le plan de mobilité à l'origine de Dufferin-Montmorency et du troisième lien (1968b), est un des principaux organisateurs de campagne de Progrès civique, le parti politique municipal qui a dirigé seul la ville de Québec de 1965 à 1989. Jobin « participait activement aux campagnes électorales de M. Gilles Lamontagne, tant lorsqu'il était chef du Progrès civique et maire de Québec, que lorsqu'il a fait le saut en politique fédérale » (Morissette, 1980). Le parti est connu pour ses projets de rénovation urbaine, bien en phase avec l'expertise et les intérêts de la firme Vandry-Jobin, qui profite des contrats municipaux : « la firme Vandry, Jobin a obtenu des contrats de la ville de Québec qui, de 1976 à 1980, représentaient un montant global de \$111,700 » (Morissette, 1980). Jobin est également président et actionnaire de l'entreprise Hippobec Inc., à laquelle le conseil municipal octroie, sans appel d'offres, la gestion de l'hippodrome de Québec, de 1976 à 1998. La course de chevaux engrangeait à l'époque « plus de revenus au gouvernement et à l'économie du Québec que tout autre sport professionnel » (étude citée dans Morissette, 1980). Rodolphe Morissette, journaliste au Devoir, s'inquiète de cette apparence de collusion et se

demande, dans un article paru au moment du renouvellement du contrat de location de l'hippodrome, si « les amis du régime seront [...] de nouveau favorisés à l'hôtel de ville » (1980).

En s'inspirant de la réflexion de Rick Iedema sur la resémiotisation à l'œuvre dans les étapes de rénovation d'un institut psychiatrique (abordée en introduction), on voit bien, dans la fonctionnalisation des battures, une densification des régimes sémiotiques, par laquelle se matérialise et s'inscrit dans l'espace une vision particulière des rôles de gouvernance. Les idées patriarcales de gestion rationnelle et de modernisation de l'espace, de la vie au travail et de l'« ère de l'automobile », dans les mots de l'ancien maire Lamontagne (Ville de Québec, 2025), trouvent figure dans leur traduction en modélisation du trafic, en simulation des déplacements, puis en plan de circulation et en projection visuelle (figure 3.3). Les régimes sémiotiques oraux et écrits redistribuent l'information, dans des prises de positions, des débats publics et le dépôt de mémoires (BAPE). Suivant un circuit comparable à celui qu'analyse Iedema, chaque échelon de la chaîne de sémiotiques accentue des idées toujours plus difficiles à contester, à revoir et à réarticuler :

Une fois la conception lancée, le projet a atteint un « point de non-retour » et des modifications architecturales ne pouvaient plus être apportées qu'à un coût exorbitant. Les resémiotisations du planificateur, passant de la parole à l'écrit, puis de l'écrit à la conception, ont donc marqué des étapes quasi irréversibles, tant sur le plan sémiotique que pratique, ancrant le résultat du projet dans une matérialité de plus en plus durable et résistante (2001, 36, je traduis).



Figure 3.3 Projection du résultat des projets de réaménagement des quartiers centraux de Québec (Vandry et *al.*, 1968a)

Le projet de mobilité urbaine s'exprime dans des modes de signification de plus en plus invariables. La durabilité et la densité accrues de son incarnation matérielle-sémiotique (d'une idée abstraite aux phases de construction) rompt la possibilité d'une réécriture participative, que les habitant-es de Beauport ont tenté de produire en vain, pendant les audiences publiques. Cette réécriture menace les intérêts des groupes au pouvoir et les définitions reçues que ces groupes ont élaborées. En engrangeant des coûts et en sollicitant des expertises complices, la resémiotisation du projet fige des interprétations particulières de l'organisation du territoire. Elle bloque l'accès aux sens qui émergeraient des positions marginalisées et rend inutiles les essais de redéfinition. Si on peut formuler une objection dans une réunion (et ce sera en fonction d'un jeu de pouvoir qui l'autorise), il est rare qu'on *modifie* les résultats d'une étude : l'étude doit être refaite. Ces interprétations gagnent alors une résistance matérielle qui en fixe la référence dans l'espace. La construction de Dufferin-Montmorency, la destruction des battures de Beauport (concomitant au parquage de la nature au Cap) métaphorisent par le territoire les idées arrêtées sur le

développement, l'efficacité, la connectivité. Elles imposent ce qu'un territoire développé, efficient, connecté, peut bien vouloir dire. Ce dont il peut bien avoir l'air⁴⁵.

Beaucoup de vies sont placées dans la balance – dans les angles morts de ces définitions. En se relocalisant, en s'adaptant et en désignant d'autres sites comme lieux de vie, les espèces qui fuient sont encore dans les pattes, dans les pousses des champs fourragers, car il n'y a plus beaucoup d'endroits où aller, au sud, qui ne soit soumis ou « destiné » à un projet de développement ou à un autre. En ce sens, le saccage des quartiers où habite en majorité une population défavorisée et des milieux où s'établissent des espèces non humaines n'est pas une conséquence malheureuse, accidentelle et collatérale des grands projets d'infrastructure. La destruction de ces espaces vécus est un désir que les firmes conseil, les politiciens et les ingénieurs ancrent au cœur des projets de développement urbain. Une de ses motivations et une de ses stratégies, connue sous le nom de *slum clearance*, ou l'élimination des taudis.

Dans son article « Highway to Inequity : The Disparate Impact of the Interstate Highway System on Poor and Minority Communities in American Cities », le chercheur en sciences politiques et sociales David Karas analyse les décisions discriminatoires qui ont gouverné au tracé du système autoroutier américain dans les années 1950. Il relève l'histoire des oppositions qui ont émergé en réponse, comme les *Freeway Revolts*, secouant des dizaines de communautés que les travaux menaçaient, puis *The Expressway Teardown Movement*, s'organisant des décennies plus tard comme une réappropriation de l'héritage des développements autoroutiers. Karas conclut son article en soulignant que le

processus de construction des autoroutes a été essentiellement utilisé par certains planificateurs à la fois comme une étape vers l'amélioration de l'infrastructure et de la connectivité nationales, et comme un outil permettant d'atteindre des objectifs

⁴⁵ Dans l'article « Hunting, Timber Harvesting, and Precambrian Beauties : The Scientific Reinterpretation of La Mauricie National Park's Landscape History, 1969-1975 », le spécialiste en aménagement Olivier Craig-Dupont s'est d'ailleurs intéressé au processus de consolidation d'une idée précise de la « nature sauvage » (*wilderness*) au Parc national de la Mauricie, grâce à l'expertise scientifique : « la rationalité scientifique, comme l'environnement, n'est jamais neutre. Le discours scientifique, en particulier celui de l'écologie, a le pouvoir de "naturaliser" la culture institutionnelle des organismes responsables des parcs nationaux. Lorsque Parcs Canada présente ses idéaux de nature sauvage à travers un discours scientifique et avec un soutien matériel tel que des cartes et un plan directeur, ces idéaux deviennent une réalité tangible. La représentation matérialisée de l'environnement que sont les parcs nationaux peut alors transformer le territoire et ses utilisations, en fonction des objectifs politiques, économiques, scientifiques ou culturels des institutions qui en assurent la promotion » (2011, 198-199, je traduis).

discriminatoires en fonction de la race et de la classe. De plus en plus de spécialistes des transports et des études raciales ont établi un lien entre les autoroutes et les relations raciales dans les villes américaines, soulignant que les planificateurs et les responsables des transports ciblent souvent de manière flagrante les quartiers afro-américains (2015, 19, je traduis).

Ici et ailleurs, les exemples des effets dévastateurs des grands projets d'autoroutes ou de mises en place d'infrastructures, sur les populations marginalisées, ne manquent pas : Dufferin-Montmorency, la paroisse Notre-Dame-de-la-Paix et les battures de Beauport; la tour de Radio-Canada et le faubourg à m'lasse; le Village-aux-Oies, où des centaines de familles précarisées ont été expropriées pour faire place à l'Autostade, dans la foulée d'Expo 67; le stade de baseball des *Dodgers* et les communautés migrantes du Chavez Ravine à Los Angeles; Syrian Town et le renouvellement urbain d'Easton, en Pennsylvanie⁴⁶.

Les recherches sur les *slum clearances* s'intéressent habituellement aux pertes, aux déplacements et aux déposessions forcées qui affectent les habitant·es de ces quartiers. Elles mettent en valeur les stratégies d'autogestion, de réaménagements imaginatifs déposés dans les ruines, comme l'espace communautaire, artistique et vivrier de l'Îlot Fleurie, qui a éclos et que les résident·es restant·es ont entretenu, sous les bretelles de Dufferin-Montmorency, dans les années 1990. Mais l'intérêt affiché pour la compréhension de ces mécanismes de dépossession et de gentrification risque de court-circuiter ses analyses, si la théorie reproduit le morcellement des secteurs en zones atteintes. Le fétiche de ces entreprises de rénovation repose justement sur la connexion interurbaine, la fluidité autoroutière, le passage liquéfié entre les moyens de production, d'accumulation, de divertissement et la vie au travail. La mise en continuité de la destruction des milieux « naturels » et de la destruction des quartiers ouvriers, des mères, des oies et des aloses touchées, la conjonction des saccages qui y sont commis, ne diffuse pas une animalisation des gens pauvres ou un rejet des formules d'habitation décapitalisées. C'est reconnaître que ces évictions vont de pair. Le mépris des milieux naturels, comme les battures de Beauport, supporte, autorise et accélère un mépris similaire envers les quartiers ouvriers. Une dévalorisation agressive inculque une croyance en leur sous-développement commun (selon une définition univoque du

⁴⁶ Voir l'ouvrage d'Andrea L. Smith et de Anna Eisenstein, *Rebuilding Shattered World : Creating Community by Voicing the Past* (2016), qui démontre les pouvoirs cicatrisants d'une réconciliation communautaire du passé.

développement) et frappe les résident·es de ces deux espaces. Il s'agit d'une même stratégie d'empiètement.

La similarité de l'ordre capitaliste et de la gestion patriarcale agit sur ces territoires, qui sont coordonnés et juxtaposés dans un plan d'ensemble. Les modes opératoires du capital s'évertuent à intégrer en projets structurants diverses classes et espèces de personnes et de corporalités, en s'accaparant d'abord leurs lieux vécus. Dans son livre *Animal Capital*, Nicole Shukin se préoccupe des sujets d'accumulation et de marchandisation capitalistes souvent oublié·es, mis·es de côté par la recherche critique elle-même, alors qu'une forme dominante du capitalisme s'occupe précisément de l'échange fétichisé de la vie animale et de commerce biologique. La première chaîne d'assemblage moderne a été en fait une chaîne de désassemblage, comme Shukin le rappelle, celle de la découpe accélérée du corps des animaux d'élevage, dans les abattoirs de Chicago. Pour profiter de l'échange de leur chair et de leurs organes dans les marchés nord-américains puis mondiaux, l'industrie a d'ailleurs mis en place de larges réseaux de transport routier et ferroviaire. La théorie postmarxiste nomme « biopouvoir » l'exercice et la capacité de contrôle du corps vivant et de sa reproduction par un régime étatique ou capitaliste. Selon Shukin, alors, « il est insuffisant de théoriser le biopouvoir uniquement en fonction de la vie humaine » (2009, 12, je traduis cette citation et les suivantes), puisque la puissance de dévastation déployée affecte les animaux non humains de plein fouet.

Là aussi, les exploitant·es capitalistes fétichisent et profitent des ressources de la maternité – lait, œufs, hormones, gènes – et de sa capacité reproductive, en marchandisant le corps des enfants. Dans les mots de Shukin, « les vies reproductives et le travail d'autres espèces (un travail divisé sexuellement, ne l'oublions pas) deviennent aussi l'enjeu d'un calcul biopolitique » (12). Et Shukin ne restreint pas son analyse aux animaux dominés à des fins récréatives humaines (comme les chevaux de course placés sous la gestion d'Hippobec), ou aux animaux d'élevage, qu'une panoplie d'outils invasifs, de technologies brevetées et d'infrastructures carcérales contraint, retient et procéduralise. Elle intègre dans son réseau conceptuel la corporalité animale, les produits de leur corps *et l'échange des ressources symboliques* que la coercition arrive à en tirer. Elle nomme ces ressources les « animal signs » (3), la transformation en valeur d'échange sémiotique de l'image, des traits, des émotions ou des capacités des animaux non humains, que l'industrie capitaliste imite et reproduit, qu'elle capte en surplus.

La reconnaissance du caractère sémiotique des monnaies d'échange de la vie animale permet la prise en compte du sort des espèces non ou faiblement domestiquées, se débrouillant elles aussi dans un réseau de contrôle et d'imaginaires de leur sauvegarde : les signes animaux forment « des alibis discursifs exceptionnellement puissants du pouvoir » (Shukin, 2009, 5). Une critique de l'occupation territoriale, du déplacement des espèces humaines et non humaines et des échanges matériels et symboliques qu'opèrent les structures capitalistes, doit tenir compte des espèces nombreuses qu'elles déplacent, terrorisent, menacent ou exploitent. Ceci inclut notamment l'oie blanche ou le caribou forestier, et la fétichisation, accomplie d'un même geste, de ces espèces, c'est-à-dire leur réification en produits symboliques. Shukin poursuit :

la valeur reproductive des animaux n'est en aucun cas uniquement biologique [...]; les signes et les métaphores animales sont aussi des ressources symboliques clés de la reproduction du capital. Étant donné la spéculation galopante des signes animaux en tant que monnaie sémiotique de la culture marchande, et alors que les animaux sont gérés sur le plan de la reproduction en tant que génitrices de protéines et de gènes sous des conditions de contrôle effrayantes, une interrogation sur le capital animal dans ce double sens – en tant que signe et substance de la vie marchande – s'impose comme une tâche urgente (12).

Il s'agit de considérer toutes les facettes des échanges établis sur la domination de la vie animale et des territoires naturalisés (c'est-à-dire les territoires que certaines classes ou espèces dévaluées peuplent et ont peuplés). La rationalité technocratique, dispensatrice du savoir, intervient puissamment dans la vie des habitant·es de ces lieux. Elle décortique l'espace, lui donne une affectation, et récupère sans perte les gens qui restent comme un signe de ses bienfaits. Dans le cas qui m'occupe, celui de l'espèce phare du Cap, les oies relocalisées sont reproduites en symbole de la pureté inviolable de la nature. Elles prouvent le succès de nos interventions de protection et incarnent l'efficacité du déplacement sur le territoire.

En 1978, cette rationalité a décrété la mort des battures de Beauport et a repoussé à l'est, tant bien que mal, les oiseaux migrateurs, dans le périmètre d'une réserve faunique. Selon cette logique de découpage rationnel de l'espace, les critères écologiques et environnementaux n'entrent pas en considération sur les territoires décrétés urbains et industriels, des zones à fort potentiel de développement économique, comme l'illustre l'aménagement des battures de la Côte-de-Beaupré. Cette incohérence institutionnalisée au niveau de l'administration gouvernementale n'est que le

reflet d'un mode de production dont la spécialisation exacerbée se traduit par une négation arbitraire de l'espace vécu, en faisant croire à la poursuite d'une qualité de vie accessible à tous·tes. L'affluence des visiteur·ses à la Réserve est redevable aux décisions présidant son aménagement, conçu de manière à fournir à la population urbaine une aire de loisir et de détente en pleine nature.

Francine

L'aménagement de la Réserve faunique actualise ces valeurs humanistes et gestionnaires, empruntées au mode de vie urbain. La spécialisation à outrance, sous-jacente à l'organisation de la production, amène à considérer l'ensemble du territoire québécois comme une mosaïque de lieux à vocations spécialisées : lieu de travail, zone résidentielle, zone de récréation intensive ou semi-intensive, milieu sauvage protégé ou à accès limité, etc. Avec la mise en réserve de l'espace traditionnellement agricole du Cap s'affirme le clivage entre deux perceptions de l'environnement : d'une part, l'aménagement autogéré que la cohabitation interespèce produit dans un espace *vécu* et *signifiant* et, d'autre part, l'attitude d'exploitation, l'immobilisme rassurant qui découle d'une planification rationnelle du lieu et de son devenir. L'environnement ici se gère à la façon d'une marchandise, disponible en des lieux précis et suivant un modèle planifié. Il ne doit pas en déborder, échapper à sa fonction de ressourcement et de décor de la vie capitaliste.

Francine

Cette pratique dite rationnelle de segmentation territoriale s'appuie sur le prétexte d'une meilleure gestion de l'environnement, par exemple sur la nécessité de contrôle des populations d'oies blanches (en « surpopulation » dès que des conséquences économiques néfastes de leurs façons de vivre se font sentir). Certain·es biologistes, notamment ceux et celles du Service canadien de la faune comme Josée Lefebvre et Luc Bélanger, et les expert·es qui les appuient, comme Gilles Gauthier et Jean-François Giroux, en jouant le jeu du pouvoir patriarcal et des régimes en place, masquent à la population les effets véritables des décisions politiques, et prêtent leur expertise et leur crédibilité à des actes de contrôle dominateurs, favorisant l'extraction des ressources corporelles et symboliques du vivant.

Francine

On voit que la survie des oies blanches, grâce à des mesures législatives coercitives, était pratiquement assurée au moment de la constitution du territoire du Cap en réserve faunique. Ce n'est donc pas selon un plan d'urgence de sauvegarde de l'espèce que la Réserve s'est matérialisée, en 1969. L'histoire de la chasse au Cap, de l'aménagement du territoire par les communautés locales et les aléas de la population des oies démontrent la résilience du contexte écologique qui

prévalait à ce moment. La conservation et la protection de l'habitat de la grande oie blanche est le motif central justifiant la création de la Réserve. Cet objectif, aussi louable soit-il, laisse planer des doutes sur la survie de l'espèce avant 1969, alors que la population était en augmentation constante, exponentielle.

Francine

Aussi faut-il chercher ailleurs la source de l'intérêt que cette partie du territoire inspirait aux gestionnaires. La protection de l'oie blanche et du marais à scirpe prend figure de prétexte, puisqu'elle ne peut se justifier dans le contexte écologique de 1969. La juridiction fédérale sur les battures du Cap était de nature à contrecarrer la mise en œuvre de projets menaçant l'intégrité des lieux. À ce compte, de simples mesures de zonages, prises au palier municipal, auraient assuré la sauvegarde du milieu écologique pour l'avenir, en maintenant les champs sous la responsabilité des agriculteur·trices qui les avaient entretenus jusque-là, dans une collaboration entre différents intérêts d'utilisation. On assiste plutôt, durant cette décennie, à une modification de notre rapport au monde dit sauvage et à l'aménagement du territoire, due à l'urbanisation accélérée et à un important exode rural.

Au moment de la fondation de la Réserve, l'expansion de la centralité urbaine et des municipalités modifie considérablement le rapport de proximité de la ruralité à la nature. Une construction torrentielle d'habitations accélère la croissance des banlieues et l'émergence de ces banlieues provoque un étalement urbain soutenu, qui s'accompagne de la prolifération du réseau autoroutier recouvrant les battures de Beauport et plusieurs autres refuges écologiques du territoire sud québécois. Avec le fort courant de déplacement, depuis la première moitié du 20^e siècle, de la population rurale vers la ville, une nouvelle perception du paysage terrien et des espaces naturels vécus voit le jour.

Francine

La dissémination des municipalités, associée à l'exode rural, relance les visions agriculturalistes vers les polémiques décrivant le cauchemar des centres urbains et sanctifiant la vie pastorale. L'historien Michel Brunet rappelle avec justesse qu'à cette période, « les romans du terroir se sont apitoyés sur les sombres malheurs des citadins et ont décrit les bonheurs extatiques des paysans » (1957). L'agriculturalisme diffuse cette représentation paradisiaque de la campagne, au moment où l'industrie aménage le territoire en fonction de la circulation des capitaux, éloigne les espaces naturels et les espèces libres de l'organisation du travail et cherche à dissocier la

production des cycles naturels (ou à placer ces cycles sous sa gouvernance). Le modèle des parcs nationaux semble bien désigné pour combler ce manque naissant, le besoin de consommation d'espaces vierges. Selon une procédure morcelant le territoire et sans menacer les lieux de pouvoir et de production capitalistes, il répond aux malaises que connaît la société face à l'aménagement récent de son urbanité.

À ce moment, les décisions d'aménagement se détachent des localités pour favoriser une stratégie de mobilité régionale dans un territoire divisé et spécialisé, au nom de l'efficacité économique et du développement. Face à la destruction des milieux de vie de nombreuses espèces, la protection de la nature devient un enjeu de plus en plus important aux yeux des citoyen·nes (Vaillancourt, 2015, 114-115). Il apparaît nécessaire d'isoler certaines zones sauvages, de les constituer en enclaves pour l'admiration des foules. Une nouvelle perception environnementale émerge des zones protégées et des réserves de faune. Elles se présentent comme ilots inviolés et intouchés, des espaces de nature sacralisée, et abstraites des dommages et des pollutions anthropiques, comme des *bienfaits* que les habitant·es humain·es des lieux et les gens de passage, non professionnel·les de la faune et de la flore, apportaient en tant que participant·es de la nature des environs. Si l'importance de la zone est reconnue et entraîne une intervention quant à sa protection, c'est que les conditions étaient déjà réunies pour en faire un espace vécu particulièrement fécond pour de nombreuses espèces, jusque-là.

On a vu que l'activité agricole intervient dans le processus d'évolution de la végétation, au Cap, en exerçant un suivi des espèces, un contrôle sur la taille des champs et sur la disponibilité de la biomasse végétale. Une importante zootrophie herbivore avait lieu sur la plaine côtière, où les troupeaux de chevaux et de vaches grugeaient la repousse végétale des lots pâturés. Au lieu d'aviver l'éclosion et la transmission des habitudes territoriales qui ont accompagné la fécondité du lieu, la mise en réserve l'isole des espaces environnants et de pratiques décisives qui s'y tenaient.

En tant qu'espace naturel, la Réserve du Cap n'est pas non plus isolée des jeux de pouvoir et des tentatives de contrôle des battures. La fondation de la Réserve se matérialise à un moment charnière de la politique des parcs nationaux canadiens. En 1968, Pierre Elliott Trudeau nomme un de ses députés, Jean Chrétien, au poste de Ministre des Affaires indiennes et du Développement du Nord. Ce Ministère est alors en charge de Parcs Canada, l'agence de gestion et de développement

des parcs nationaux au pays⁴⁷. Le Québec ne possède encore aucun parc national (fédéral) officiel et Chrétien, « ardent promoteur » de ce modèle (Craig-Dupont, 2011, 183, je traduis), s'emploie rapidement aux négociations sur la création des Parcs nationaux de Forillon et de la Mauricie, qui verront le jour, tous deux, en 1970. Le premier est connu pour l'expropriation forcée de centaines de familles et l'incendie de leurs maisons, sous la direction du nouveau ministre, et le second demandera une série d'effacements du passé anthropique du lieu en vue de son esthétisation (Craig-Dupont, 2011).

Au début de son mandat, Chrétien annonce aussi l'achat, par son Ministère, des terres du Séminaire, à Ajoaste-Cap-Tourmente. Un article du Soleil datant du 17 avril 1969 rapporte que le

gouvernement fédéral a acheté ce domaine aux fins de protéger les marais d'importance vitale pour la grande oie blanche ainsi que l'habitat de certains autres espèces fauniques, comme l'a déclaré le titulaire du ministère des Affaires indiennes et du Grand-Nord, M. Jean Chrétien, hier.

Le ministre a expliqué que “d’après le traité conclu avec les États-Unis au sujet des oiseaux migrateurs, le gouvernement fédéral s’est engagé à assurer la conservation et les protections des oiseaux aquatiques migrateurs au Canada” (Le Soleil, 1969).

Le Gouvernement du Canada, à l'aide du Service de la faune, respecte ses obligations, en obtenant la gestion de milieux aquatiques essentiels aux oiseaux migrateurs, durant les années 1970, comme les secteurs du Lac-Saint-François, de la Pointe-de-l'Est et des Îles-de-la-Paix. Ces milieux s'ajouteront aux territoires de Forillon et de la Mauricie, qu'acquière Parcs Canada à la suite de ses tractations avec le Gouvernement du Québec.

Pour se procurer le secteur désiré en Mauricie, région natale du ministre, et agrandir la superficie du Parc jusqu'aux terres du lac La Pêche, Chrétien et ses fonctionnaires négocient un transfert du territoire avec le Gouvernement du Québec, qui y a autorité. Les échanges sont difficiles et se prolongent en 1971. À ce moment, Hydro-Québec a fait savoir, au bureau du ministre Chrétien, son besoin d'occuper un secteur ciblé d'Ajoaste-Cap-Tourmente, pour développer le réseau électrique le long du Saint-Laurent. Le projet demande le retour vers Québec d'une petite

⁴⁷ L'historienne Claire Elizabeth Campbell écrit que, par cette gestion d'importants territoires naturels et le contrôle de leur perception citoyenne, aucune « agence gouvernementale au Canada n'a détenu un tel pouvoir sur l'imaginaire » (Campbell, 2011, 2, je traduis).

partie des terres du Cap, sous contrôle fédéral. Dans une communication interne, les hauts fonctionnaires de Parcs Canada considèrent qu'ils peuvent appliquer « une pression considérable sur la province pour qu'elle remédie à son manquement [céder les terres en Mauricie], tant qu'[ils] continueron[t] à retarder le transfert au Québec de l'administration et du contrôle des terres du Cap Tourmente dont Hydro-Québec a un besoin urgent » (cité dans Craig-Dupont, 2008, 73). Si bien qu'en 1977, le texte de loi sur la proclamation du Parc national de la Mauricie inclut « le transfert à la province de Québec d'une partie de la réserve faunique du cap Tourmente » (Lothian, 1987, 145).

Entre la Mauricie et le Cap, on voit que les espaces naturels servent de monnaie d'échange dans les enjeux de fabrication de la nature, d'imposition de l'identité nationale pancanadienne et de contrôle du territoire. Les « parcs nationaux sont devenus les champs de bataille des luttes pour l'identité, l'idéologie et l'autorité, » résume Campbell (2011, 288, je traduis). Ceux-ci s'accordent à l'intérêt patriarcal de domination et aux réinterprétations d'une nature qui lui convient, selon une vision assez éloignée de l'héritage des milieux et des intérêts propres aux espèces qui y habitent.

L'établissement d'une réserve en milieu humide, même si on lui accorde, comme au Cap, la reconnaissance internationale Ramsar (1981) sur la protection des zones aquatiques, est incapable d'assurer la continuation de la vie végétale et animale qu'elle héberge, si se maintiennent aussi fermement la dégradation des espaces de vie voisins, le mépris des battures du fleuve et les jeux de pouvoir insensibles aux sorts des espèces. La conservation de la nature dans des lieux précis, à vocation spécialisée, doit céder le pas à un héritage et à une transmission familiale des sites d'attachement et de vie, où l'amour du territoire, la philomatrie, anime une cohabitation entre les espèces. Suivre le sort des battures et notre attachement à elles, transmettre cet attachement à ceux et celles qui en héritent et en hériteront, suivant un point de vue critique, radical et amoureux opposé aux objectifs actuels. Car il est fort probable que les battures du Cap auraient subi le même sort que celles de Beauport, si elles avaient présenté un intérêt quelconque pour le développement industriel, étatique et capitaliste, c'est-à-dire si elles ne se situaient pas dans ce cul-de-sac géomorphologique, où le massif montagneux rejoint le Saint-Laurent, rendant son accès difficile, sa rentabilité malaisée. C'est donc davantage une disposition naturelle du lieu – la conjonction des basses-terres, du bouclier canadien et du fleuve –, son inintérêt selon une logique précise, et non

une intervention *in extremis* ou magnanime, qui assure sa protection. Le Cap témoigne d'une réceptivité à d'autres organisations vivantes.



Figure 3.4 Bouclier et basses-terres (Francine Bélanger, 2020)

3.4 Animal fétiche

Réécrire ces mémoires, du BAPE ou de ma mère, les traces des luttes citoyennes et de nos collectivités, c'est chercher à réaffirmer ce qui a eu son importance, réécrire comme on remarque, comme on souligne une phrase qui nous plait et qu'on veut retenir. On place une feuille d'arbre sous une feuille de papier, on frotte au crayon pour faire apparaître les nervures, les contours dont elle est modelée. On le fait pour garder l'emprunte. En user dans le présent et s'en saisir contre l'oubli et la disparition, contre son émiettement. Réécrire alors, c'est se frotter au territoire, prendre son histoire pour un crayon de cire. Ça peut servir à porter l'oreille aux discours qui occupent la place, comprendre la route qui a mené là, celle qui a guidé leur déploiement dans les exigences de nos corps.

Pampan et Pampinot sont deux oies un peu effrayantes, les mascottes du Festival de l'Oie Blanche de Montmagny. Leur costume se compose d'une tête disproportionnée qui tombe et penche vers l'avant, d'un bec jaunâtre, entrouvert sur la cavité de la bouche qui paraît prête à avaler et à engloutir, à broyer. Des traits de brun entourent les globes des yeux, les globes noirs, et un grillage posé au niveau du cou doit permettre à la personne derrière d'y voir quelque chose, de tenir son souffle, de lever les ailes au bon moment pour prendre la pose des photos. Elles sont vêtues d'une veste rouge, cousue d'un écusson qui affiche leur nom, et portent une casquette de la même couleur. Leur bec tourne maintenant au brun et leur visage reluit du teint rouillé, caractéristique des oies du fleuve.

Le Festival de l'Oie des Neiges de Saint-Joachim possède aussi sa mascotte, Blanche, dont le départ marque rituellement, comme celui de Pampan et Pampinot, la fin des festivités. Blanche a l'air plus sympathique, avec son foulard et son bonnet verts, et le médaillon en cœur qui ballote à son cou. Le jaune de son bec tient davantage le coup des années.

Selon Shukin, nous nous accommodons et nous faisons l'expérience quotidienne d'« un discours furieusement disjonctif sur la vie animale » (2009, 111), que la chercheuse reconnaît comme « un désir de mort sur la vie animale qui est radicalement, bien que productivement, en désaccord avec les signes fétichistes de la vie articulés à travers les tropes d'animaux » (91). Les vies animales non humaines sont l'objet d'une gestion rapprochée, d'un contrôle des effectifs. Elles sont soumises aux volontés capitalistes sur leur mise à mort et leur circulation, à des conditions de maintien, sujets privilégiés du biopouvoir, alors que les signes promouvant leur liberté, leur autonomie et leur altérité, ces signes, comme des mascottes, qui font la démonstration d'une vie intime et sentimentale personnelle, se trouvent multipliés et mis en circulation. L'industrie spéciste recycle les signes animaux qui témoignent de son exploitation en matériaux d'une célébration décadente de ses méthodes et de l'abondance de ses résultats. On présente des animaux heureux, libres et actifs. Blanche, Pampan et Pampinot ont le sourire, elles envoient des saluts et font des accolades aux enfants, mais de manière disjonctive, l'autonomie de mouvements et la vie émotionnelle des mascottes n'entraînent pas une redéfinition des contacts avec les oies, un doute face à la promotion de la chasse par ses groupes de gestion ou un respect accru de leur altérité, de l'utilisation des champs fourragers aux autres décisions qu'elles pourraient prendre pour leur avenir.

C'est que les signes animaux ne sont pas librement remis en circulation. Ils sont captés, s'inscrivent dans des discours, font l'objet d'une réinterprétation active qui les resémiotise en procédant à leur fétichisation. Pour Shukin, ces signes

fonctionnent de manière fétichiste au sens marxien et psychanalytique; c'est-à-dire qu'ils confèrent aux produits historiques du travail social auxquels ils sont articulés une apparence d'existence innée et spontanée, et qu'ils servent de puissants substituts ou « objets partiels » remplaçant un objet de désir perdu ou une plénitude originelle qui n'a jamais existé ou ne peut exister, sauf de manière fantasmatique (2009, 3).

Devant le contrôle exponentiel (quasi total) de la vie animale et la gestion de sa reproduction, ces signes agissent comme un rappel fantasmé d'une autonomie qui serait censée définir la nature sauvage, totémisant une indépendance face aux affaires humaines dont aucun animal, humain ou non, ne peut jouir, tous·tes enchevêtré·es dans un réseau interpersonnel et signifiant. L'animal mouvant est constamment réintroduit dans le discours comme signe préventif des mutilations et des châtiments corporels autorisés sur les animaux d'élevage, pervertissant les traitements réels et retournant l'emploi d'une ressource capitalisée et du soin des animaux de compagnie comme privilège de classe : « alors que la vie animale cesse de signifier et de compter de manière à remettre en question sa valeur symbolique et charnelle en tant que capital, les discours du marché eux-mêmes fétichisent l'altérité animale » (2009, 225). Shukin insiste sur l'agencement conjonctif de ces gestes, une présence en pair, où l'exploitation animale et la célébration sémiotique désincarnée des désirs qu'on souhaite y projeter apparaissent comme les deux faces d'une seule médaille.

La multiplication des signes d'une vie riche et intime accompagne le rendu purement charnel des industries de la viande et de la faune, deux commerces qui, dans la manière dominante et totale dont elles rediffusent nos imaginaires des (et sur les) animaux, ne peuvent être penser séparément.

Outrepassant le mandat initial de protection de l'habitat de la grande oie blanche, le Service canadien de la faune sublime le territoire par des opérations de démolition des fermes et de restauration des artéfacts existants. La production d'écosystèmes artificiels (gracieuseté de Canards Illimités) vise à procurer au public le spectacle d'une faune abondante et accessible, en assurant la reproductibilité des ressources de la chasse. Six plans d'eau ont été artificiellement creusés entre

1969 et 1979 : l'étang de la Grande Ferme aux contours rectilignes caractéristiques d'un bassin artificiel, l'étang de la Petite-Ferme à l'ouest du ruisseau du Petit-Sault, les trente-deux rigoles à l'est, le bassin de sédimentation, qui reçoit les eaux usées de la Petite-Ferme, au sud de la route vicinale, et les deux étangs du secteur des Ruines. Ces habitats fauniques favorisent la nidification de la sauvagine, principalement des canards, et servent d'autres espèces aviennes, qui profitent des étangs et des rigoles.

Francine

Soumis à une eutrophisation rapide, les bassins artificiels ont une durée de vie de quelques années à peine et doivent être périodiquement dragués. La mise en place des plans d'eau relève davantage d'une opération de relations publiques que d'un plan d'urgence pour la sauvegarde d'espèces menacées. Les sentiers bien dessinés conduisent les visiteurs devant les bassins, révélant le tableau d'oiseaux aquatiques qu'on approche facilement. La faune est ici perçue comme un objet de consommation, au prix d'une technologie lourde appropriée et aux dépens de lots que l'agriculture et le pâturage occupaient auparavant. Le creusage et l'entretien régulier de ces étangs, pour attirer des espèces abondantes sur l'ensemble du territoire québécois, se fait au prix d'un investissement disproportionné quant au résultat écologique obtenu. L'aménagement n'est pas relié aux visées de conservation de l'habitat de l'oie blanche, mais satisfait plutôt, à la manière d'un jardin zoologique, les exigences des gestionnaires et du public, qui désire contempler une faune diversifiée à des emplacements aménagés à cette fin.

Francine

Du même souffle s'opère la sacralisation de l'oie et de ses migrations, accentuant le clivage culturel entre les visées surprotectionnistes des agent·es fédéraux et les pratiques ancestrales des résident·es. La fétichisation de l'espèce démontre l'émergence d'une certaine perception de l'environnement, une conjoncture datée, s'écartant de la pratique culturelle historique et s'imposant par législations.

Francine

La sacralisation de l'oie blanche est une importation liée à cette perception mythique du monde sauvage et de sa protection. Le dressage de l'oie en tant qu'espèce sacrée n'est pas le fruit de l'évolution culturelle du patrimoine local, dont les représentant·es, depuis des générations, sont beaucoup plus habitué·es au cycle de la venue des migrateurs. Aussi, les coutumes des gens du coin se heurtent à une forte résistance, depuis la création de la Réserve. Certaines de leurs pratiques

sont jugées outrancières d'un point de vue environnemental⁴⁸, où la spécialisation du vocabulaire et des méthodes échappent souvent aux habitué·es des lieux. L'affrontement de ces systèmes de valeurs symptomatise l'émergence de modèles culturels et de conceptions particulières vis-à-vis de la jouissance de la nature non humaine, des relations adéquates à tisser et de l'utilisation de la faune et de la flore⁴⁹. C'est parce que des classes dirigeantes ont saboté tant d'espaces d'hospitalité que des traditions tenues sur place, des actions surprenantes et des communautés témoignant d'un soin à la nature ont perdu le droit de s'établir dans les zones que ces mêmes personnes en situation de pouvoir vouent maintenant à la protection.

Les deux phénomènes, la spectacularisation de la nature et le retrait des habitudes humaines que n'entérine pas la science occidentale (je rappelle que Canards Illimités s'appuie sur la rigueur de la science), peu importe les bienfaits qu'elles apportent, répondent à un élan similaire de restauration esthétisante du paysage. Pour le sociologue Jean-Louis Fabiani, qui se préoccupe de ces questions dans l'article « La nature mise en spectacle » : « On pourrait dire que l'esthétisation de la nature exige à son principe quelque chose comme une désanthropisation, effective ou fictionnelle » (2003). Une double mise en retrait ou invisibilisation est opérée : la première, effective, comme au Cap, lorsque les travaux de creusage d'étangs et de rigoles, après le retrait de

Francine

⁴⁸ Lorsqu'elles ne sont pas entièrement criminalisées. Voir l'ouvrage, déjà mentionné, de l'historien Karl Jacoby *Crimes contre la nature*, sur la criminalisation comme outil de conservation aux parcs nationaux de Yellowstone, du Grand Canyon et des monts Adirondacks, aux États-Unis. Selon Jacoby, pour produire « sa vision d'un paysage rationnel géré par les autorités, la conservation érigea un nouvel ensemble exhaustif de réglementations régissant l'usage de l'environnement naturel. Mais créer de nouvelles lois supposait aussi de créer de nouveaux crimes. Pour nombre de communautés rurales, le trait le plus notable de la politique de conservation fut la transformation de pratiques auparavant admises en actes illégaux : la chasse et la pêche désormais rebaptisées "braconnage", la cueillette fourragère qualifiée d'"atteinte à la propriété privée", l'allumage de feux d'"incendie volontaire" et l'abattage d'arbres de "vol de bois" » (2021, 15). Il y a, bien sûr, une grande différence entre une entreprise forestière qui opérerait illégalement en zone protégée et un·e habitant·e du coin qui continuerait à y prendre son bois de chauffage. Mais il est intéressant de constater que les actions de constructeurs de routes comme Bédard et d'ingénieurs comme Jobin n'entrent pas dans nos catégories des crimes contre la nature, malgré l'importance des dommages causés.

⁴⁹ À ce sujet, et dans le champ de la sémiotique culturelle, le sémioticien Juri Lotman conçoit la ville comme un centre actif d'une sémiosphère (c'est-à-dire l'espace, basé sur le concept de biosphère, qui accueille et où se déroulent les relations sémiotiques propres aux langues et à d'autres systèmes signifiants). La ville agit en tant que pôle attractif, où viennent se heurter différentes conceptions, différents codes et différents styles : « La ville est un mécanisme sémiotique complexe, un générateur de culture, mais elle ne remplit cette fonction que dans la mesure où elle est un creuset de textes et de codes divers et hétérogènes, appartenant à toutes sortes de langues et niveaux. Le polyglottisme sémiotique essentiel de chaque ville est ce qui rend cette dernière si productive du point de vue des collisions sémiotiques » (1999, 131). Si la ville est ce lieu des « recodages » et des « traductions sémiotiques » (131), des interprétations dominantes arrivent tout de même à s'imposer à force de resémiotisations. Elles tamisent le polyglottisme et s'exportent en dehors des limites urbaines, s'adaptant tant bien que mal aux réalités décentrées (c'est ce phénomène qui œuvre dans le cas de l'exportation du concept de nature sauvage et de la vision mythique de l'oie blanche vers Saint-Joachim).

la machinerie, ne laissent derrière eux qu'un paysage accueillant pour la faune et accessible au public; la deuxième, fictionnelle, où le voyage des oies est perçu comme un parcours immuable et le choix de se poser au Cap comme déconnecté du saccage des battures environnantes.

C'est à partir du moment où la production du territoire (et l'existence des autres formes de vie) s'autonomise et se désengage du contrôle humain, qu'apparaît sa valeur esthétique et ressourçante. Dans une vision particulièrement disjonctive, la « séduction qu'exercent les espaces qu'on regroupe sous la catégorie de *wilderness* [nature sauvage] (Nash 1973), comme la valeur esthétique qu'ils recèlent et la possibilité de ressourcement moral qu'ils offrent est indiscutablement l'effet direct de cette non-anthropisation » (Fabiani, 2003). Dans les mots de Robert Elliot, spécialiste de la conservation, repris par Fabiani, nous « accordons de la valeur à la forêt et au fleuve en partie parce qu'ils sont représentatifs du monde qui échappe à notre domination, parce que leur existence ne dépend pas de nous » (2003). Cette indépendance de la nature n'est en fait qu'une apparence, puisque ces espaces et les espèces y ayant leurs habitudes sont soumises à des règles, des législations et des pratiques accréditées, et que celles-ci réagissent aux modifications du territoire. Les agent·es de domination de la nature énoncent les paramètres qui orchestrent le spectacle d'une nature supposément étrangère à cette domination.

La capitalisation d'une nature-spectacle détache les capacités d'action naturelles de l'humain au sein d'un milieu vécu. Elle témoigne d'un « sentiment moderne » (Fabiani, 2003) face à la nature et se lie étroitement au processus d'urbanisation, d'expression humaine et coloniale de l'espace, en Amérique du Nord.

Je trouve toutefois une piste de solution dans l'expression de *signes animaux* qu'emploie Shukin. Dans *Animal Capital*, l'idée semble conserver un sens assez restreint : comme signalement ou représentation de l'animal dans un geste sémiotique exclusivement humain. L'animal non humain n'étant que l'objet manipulé et manipulable de ce signalement, monnaie d'échange, c'est bien dans ce rôle passif et secondaire que le capitalisme du vivant souhaite maintenir les corps dominés. Le retournement de Shukin fait passer les signes animaux d'une simple image fétichisée aux manifestations multiples, parfois flagrantes et dérangeantes, de leur protestation. Comment les animaux nuisent-ils à leur procéduralisation? Quels cris sont poussés? Quels gestes de résistance voient le jour? « Des signes de protestation animale en attente d'une production contre-

hégémonique sont disséminés dans tous les textes sociaux de la modernité, comme autant de liens non encore activés vers des histoires refoulées du capital animal » (2009, 130). Mais Shukin n'aborde pas ici l'autonomie des capacités sémiotiques de la révolte (et du bien-être) animale. Les signes animaux n'attendent pas d'être récupérés et reproduits dans un discours, même contre-hégémonique : ils sont *déjà* la production pleine et entière d'un discours autonome (et que la reprise dans des langues pourra ensuite resémiotiser). La boiterie endémique qui affecte les vaches laitières, les mammites répétées interrompant les allaitements forcés et l'infertilité élevée résultant des châtiments corporels des grossesses provoquées à répétition, sont les manifestations d'une résistance somatique et sémiotique animale (il s'agit de trois causes ciblées communément comme « pertes de revenus » de l'industrie du lait, comme si les vaches devaient de l'argent). Dans un retournement central à la relecture contre-hégémonique du traitement animal et de ses signes, alors que le lait soutiré aux vaches est abondamment commercialisé pour son apport en calcium bénéfique au renforcement des os, la densité osseuse des carcasses découpées de ces vaches nuit jusqu'au travail de leur transformation en viande.

Il s'agirait moins d'incorporer ces manifestations animales, même celles de la révolte et de la résistance, à nos histoires, que de se montrer sensibles, jusque dans nos imaginaires, à ce que les animaux fécondent et expriment. Une manière personnelle de vivre avec les signes.

L'autonomie de mouvement de l'oie blanche, comme elle se manifeste dans le départ orchestré de Blanche, Pampan et Pampinot, à la fin des festivités à Saint-Joachim et à Montmagny, dans les saluts et les accolades, les au revoir qu'on leur lance, cette liberté enseigne bien autre chose qu'un emballement face aux sens vécus des oiseaux. Passant par la désaffection de l'oie des affaires qui nous concernent, elle se rend complice des objectifs de domination. Les mascottes abandonnent les humains à leurs fêtes, elles nous retirent de l'équation, elles ont mieux à faire et ailleurs où aller. Elles répondent à l'appel de l'instinct qui les pousse à nous laisser derrière. Une des figures répandues de l'oie, dans les imaginaires, la circulation quotidienne de ses signes, serait ce fétiche réintroduit, l'incapacité de l'humain à modifier quoi que ce soit qui la trouble, son orgueil à voir son empreinte sur la nature, peu importe les efforts de destruction, de réparation ou de recommencement.

Les oies sont déjà loin, elles n'en ont rien à faire.

3.5 Biostabilité

Je remarque que ce sont les similitudes qui guident mon écriture. Les similitudes et la répétition. J'ai noté des points de comparaison, les formes qui se dédoublent, une isomorphie instable entre des phénomènes. Une structure similaire qui les traverse et qui fait penser qu'un pont se tiendrait quelque part entre les deux, entre deux réalités ou deux domaines bien différents, qu'il y aurait un passage à emprunter dans une géométrie intuitive de translations et d'inversions. La répétition peut être le langage de la maladie, le signe d'une pathologie ou d'un style bien à soi. Il y a d'abord eu la présence de la voix maternelle et l'action de la reconnaissance, puis le tracé du suivi, le geste de suivre, que je pose à ma façon et que les oies qui suivent posent à leur façon. Isomorphie. Mais qu'est-ce qui joint ces phénomènes, de quoi la structure est-elle remplie, mis à part du texte lui-même? Qui s'agite à l'intérieur de cet espace?

Je n'ai pas grimpé souvent le sentier de la falaise. C'est le plus difficile du Cap. L'éboulis rocheux qui mène au promontoire n'inspire pas confiance. Les rochers s'entassent comme un escalier qui ne finit plus, comme une estrade à l'abandon. On traverse les champs après le deuxième stationnement, on parcourt l'allée des ormes exposée au soleil. Puis on monte longtemps, les cuisses brûlent et les jambes fatiguent. On s'appuie sur les racines qui sortent de terre et les troncs coupés en bordure.

Je me demande si tout ce que je suis capable de faire maintenant, c'est ralentir. Essayer d'interrompre un flot, resserrer un développement, sans posséder les ressources et les moyens suffisants. Quelque temps après l'annonce de ma mère, j'ai acheté un livre sur l'accompagnement des personnes atteintes de la maladie d'Alzheimer, *Alzheimer. Compréhension, solutions et accompagnement*, de Priska Poirier. Je ne l'ai pas vraiment lu. Je me disais que c'est quelque chose que les gens font. On achète des livres sur des sujets qui nous touchent. Celui-là s'adresse aux proches aidant·es, ce que je ne me sens pas être encore. Mais il y a une phrase que j'ai saisie au hasard, en feuilletant le livre, parce qu'elle est en gras dans le texte. Elle m'est tombée dessus. « Lorsque vous faites quelque chose à la place du malade, est-ce pour lui ou pour vous? » (2022, 96) J'ai trouvé ça injuste de lancer de cette façon une question aussi franche. Comment on arrive à le savoir? Quand on veut aider et qu'on va trop loin. Comment faire? Comment aller au-delà des effets de structure et approcher l'honnêteté des gestes, un grain qui serait à soi? La phrase fait

réfléchir et je comprends pourquoi elle est en gras, mais j'aurais préféré que la question ne demande pas de choix. J'ai l'impression qu'elle insiste.

Le scanner de l'hôpital Douglas demande au patient ou à la patiente de ne pas bouger pendant plusieurs heures, lorsqu'il est en marche. Quand l'imagerie cérébrale opère. C'est un appareil imposant, qui possède sa propre salle. Il ressemble à une centrifugeuse grand format, avec un lit devant où installer la personne qu'on fera glisser dans une bouche affamée. Il faut recommencer si un mouvement interrompt le scan. Ça exige de la patience, j'imagine, de ne pas bouger de cette façon, rester immobile sans idée du temps qui reste à la manœuvre. C'est exigeant, cette position d'attente, et la grande différence de connaissance, le grand fossé de connaissance entre la personne couchée et les gens qui performent la recherche, les scientifiques qui s'occupent du scanner et interprètent ses résultats. On dit que les malades deviennent des spécialistes de ce qui les affecte.

J'apprends en feuilletant le livre de Poirier que l'Alzheimer est une maladie neurodégénérative chronique qui entre dans la famille des troubles neurocognitifs. Elle attaque les neurones de la personne atteinte, les dégrade et cause des lésions dans le cerveau. Elle en vient à perturber grandement les capacités neurologiques du ou de la malade. La mémoire se comporte différemment, elle est sujette à l'amnésie locale, met de côté les événements récents, puis anciens, ça arrive. Lorsque les stades cliniques avancent, la reconnaissance des proches, des visages, peut devenir malaisée. On ne remplace pas ou on déplace certaines personnes, dans sa tête. Il faut faire confiance aux photos de famille. Et ça donne lieu à des aphasies, les mots manquent ou se déplacent, eux aussi, le langage se brouille. Il y a moins de mots qui le composent ou la personne qui parle les organise à sa manière. Un style à soi. Une répétition.

C'est un fait intéressant sur lequel réfléchir (je ne sais pas quoi en penser), que les maladies sont nommées d'après la personne, docteur, psychiatre ou neuropathologiste, qui les a étudiées pour la première fois, celle qui a publié les premières recherches sur la condition et ses symptômes, dans une grande revue scientifique ou en prenant la parole à un colloque, comme des drapeaux plantés sur la lune, et non pas selon les gens qu'elles ont touchés au plus près. C'est Alois Alzheimer qui donne son nom à la maladie, en 1906 et 1907, et non Auguste Deter, patiente « zéro » du psychiatre, une mère, née à Kassel. En fait, il faudrait dire que la communauté médicale

choisit de faire référence à la maladie d'une manière, plutôt que d'une autre, de la dénoter comme ça, et voir ce que ce choix privilégie.

Francine Il n'existe pas, à ce jour, de remède à l'Alzheimer (à la maladie de Deter). On ne peut que traiter les symptômes, « les mettre entre parenthèses, » m'explique ma mère, ralentir – ce qui n'empêche pas la maladie de se développer dans le cerveau. Mais les symptômes, les trous de mémoire, la difficulté à reconnaître les proches et les lieux, à exécuter des tâches, les soumissions de la parole, se manifestent moins, à la prise des médicaments. La vie est moins troublée. Les médicaments prescrits aux stades légers et modérés de la progression, le donépézil, la rivastigmine et la galantamine, bloquent l'action d'une enzyme qui dégrade l'acétylcholine, une substance chimique neurotransmettrice, impliquée dans les activités de plusieurs organes, dont, dans le cerveau, la mémorisation et l'apprentissage (Poirier, 2022, 83-84).

Francine La prévalence de la maladie dans les sociétés vieillissantes stimule les recherches. De nouveaux médicaments sont en développement et en attente d'approbation. Les personnes atteintes, les fondations qui s'en préoccupent et les proches, espèrent des agences gouvernementales en santé l'homologation et la couverture de médicaments prometteurs. Ma mère me parle à l'occasion de ces avancées de la recherche, qu'elle suit attentivement. La nouvelle vague de médicaments agit comme un vaccin qui réduit la réaction immunitaire nocive, ou, dans le cas du lécanémab, brise les plaques de bêta-amyloïde qui endommagent les neurones, nuisent aux connexions. Ces vaccins pourraient réduire assez efficacement les symptômes et retarder les dégradations. Une malade susceptible au traitement connaîtrait une vieillesse plus normale.

Il existe très peu de témoignages, de recueils, de textes, la trace de notes ou de carnets, très peu de représentations écrites de gens qui ont l'Alzheimer et qui *vont bien*. Je n'en connais pas, en fait. On retrouve dans la littérature de non-fiction ces gens mal en point, au langage affecté et difficile à reconstruire, à interpréter, des gens vieux, perdus et en chute, hébergés dans des maisons de soin spécialisées. C'est à cause de nos imaginaires des maladies ou des temporalités conflictuelles de l'écriture et de l'Alzheimer, je crois. On publie quand ça ne va plus. Mais je ne reconnais pas du tout ma mère dans ces récits, ce n'est pas du tout elle, comment elle se comporte, comment nous vivons nos vies et nos moments ensemble. Elle n'est pas en train de parler de cette façon. C'est aussi un des buts de ma réécriture. Je voulais donner à lire la parole non malade, la

parole rationnelle d'une scientifique, qui se trouve à être malade. Ma mère n'est pas dans *son* monde.

L'Alzheimer et les oiseaux aident à voir la mutation de notre rapport au monde. Ce sont des révélateurs. On n'espère pas le traitement de la maladie, son atrophie, comme la fin de la crise climatique, la disparition des insectivores. Ça va demeurer. Je ne vis pas une perte d'espoir, comme si on n'avait plus rien à attendre, plus rien qui intéresse. Au contraire, on voit bien les choses qu'il reste à faire, les gestes qu'il est possible de poser, ceux qui favoriseront une suite et un rapprochement délicat entre les personnes concernées. Mais la crise n'implique plus sa sortie, la mise en scène de sa finalité et des réparations qu'elle devrait fournir, elle ne finira pas, la maladie ne sait plus s'estomper. Elle reste bien là et la crise s'accroche, depuis les nouvelles sans remède. Elle est prise en stase, nomme notre état d'instabilité et de trouble mémoriel. Une difficulté de reconnaissance, une difficulté à faire famille. Ça permet de prendre le pouls et de saisir le temps qu'il fait.

Ça ne veut pas dire que les choses demeurent stables, qu'il n'y a pas d'avant et d'après. La temporalité n'est pas interrompue et cette mise entre parenthèses de la maladie ou de la Réserve est en elle-même une évolution du champ d'action. Ce désir de s'accrocher indique l'instabilité, les fortes perturbations qui secouent. Comme l'a écrit l'écologiste Daniel B. Botkin, dans *The Moon in the Nautilus Shell : Discordant Harmonies Reconsidered*, qui revisite son livre classique de 1990, *Discordant Harmonies* (il prend l'exemple de la ville de Venise) :

Nous avons eu tendance à considérer la nature comme une nature morte captée par un appareil photo, comme une illustration de La Salute dans un guide touristique; mais la nature, avec ou sans humains, est et a toujours été un film en mouvement, à l'image des motifs complexes et en changement continu des eaux de la lagune vénitienne (2012, 8, je traduis).

Botkin s'intéresse à l'instabilité fondamentale des populations animales (de leur taux de natalité, des nourritures qu'elles aiment, des méfiances) et à l'*inordonné* des milieux naturels. L'écologiste nomme une nature animée et toujours changeante. Tenter de la figer dans une constante ou une image nostalgique du passé, c'est aussi lui rendre un desservice.

Les rapprochements que j’offre, en ce sens, sont des tentatives de déstabilisation, la taille de sentiers temporaires entre des secteurs souvent débroussaillés, où les mots, à force de répétition, éludent parfois leur sens. La mise en place d’un plan commun à partir duquel on considère la maladie, la maternité, la conservation de la nature et l’attachement ou le détachement féroce face à ces choses, est instable, temporaire et dérangeant. Mais ce plan commun témoigne de l’espace vécu dans une partie de sa complexité – et c’est déjà beaucoup pour moi. L’espace vécu est un lieu signifiant façonné de perspectives, qui prend racine et prend forme grâce à l’attachement communautaire qui s’y déploie. Ce n’est que par une abstraction violente face au monde vécu, un désengagement de la manière particulière dont chaque espace est d’abord un habitat, qu’il est possible de voir dans un territoire comme les battures une zone de développement, un facteur de connexion, et dans les espèces qui y vivent des ressources corporelles exploitables dont on récupère jusqu’aux signes de l’altérité. Ce n’est pas possible, à mon avis, de réfléchir au rapport à la nature et à la vitalité de son héritage, en évitant les pistes qui ramènent à la famille, à l’attachement, à la reconnaissance primordiale de la voix de la mère, et finalement à ce qui arrive, à ce qui nous arrive ensemble lorsqu’on vit longtemps.

Tout ça imprime les forces de l’âge dans nos corps et nos lieux de vie.

Les points de passage sont d’abord métaphoriques : les oies suivent leurs mères en migration, vers le territoire de la nidification, et ma réécriture compose un acte par lequel l’accompagnement du texte de ma mère renforce mon sens de liaison. C’est la reconnaissance d’une similarité structurelle, deux corps lancés à la suite, les oies et moi, une translation qui ne demande pas d’homogénéité ou d’identité parfaite. Mais comment ces structures parallèles sont-elles matériellement remplies, selon quelles différences d’espèces, de capacités⁵⁰? Il faut se

⁵⁰ Ce passage s’appuie sur l’héritage structuraliste du modèle jakobsonien de la croissance du sens. Wheeler remarque que la biologie du développement a servi d’inspiration au modèle linguistique de Jakobson, qui met l’accent « sur les relations structurelles » et repère « la répétition des modèles de structure et de croissance dans la nature et la culture » (2015, 64, je traduis les passages de Wheeler). Ces homologues apparaissent d’abord, dans « toute vie », par les capacités de base « du discernement de la similitude (répétition, habitude) et de la différence » (65). Le modèle linguistique de Jakobson place ces adaptations structurelles du sens au cœur de son système, en s’intéressant aux figures biologiques et linguistiques de la métaphore et de la métonymie. « Rien ne vient de rien : la métaphore et la métonymie sont apparues dans l’esprit humain parce qu’elles sont déjà présentes dans les formes naturelles de la vie organique, » écrit Wheeler (58-59). Comme métaphore naturelle, Wheeler reprend l’exemple de la mâchoire des poissons qui a donné, au fil de l’évolution, une partie de l’oreille des mammifères. Wheeler commente que ce processus proprement métaphorique de « sélection basé sur la similitude », « correspond précisément à ce qui se passe dans le langage comme le décrit le schéma de Jakobson : une sélection basée sur la similitude, puis la contiguïté, rend possible

préoccuper des distinctions, celles qui définissent deux puissances d’agir sémiotique. Réécrire, ce n’est pas du tout comme migrer. Mais ma capacité de réécrire le texte de ma mère, dans le système complexe d’une thèse, est basée sur des capacités échafaudées (Hoffmeyer, 2015), la réitération d’habitudes signifiantes, parmi les plus primordiales de la vie animale, la reconnaissance d’une codépendance dans l’imprégnation, la mise en lien de signes d’attachement et la coproduction sémiosique d’une figure de soin. Philomatricie et empreinte. Comme on l’a vu, les habitudes sociales, la migration des oies, et celle des passereaux, dépendent de l’empreinte parentale et de sa résilience. Les parents sont liés au territoire d’une manière sémiosique concrète. Suivre cet attachement, ce n’est pas prendre un détour pour mieux comprendre les espaces de vie, la réalité de la transmission ou le soin à accorder à la nature, ce n’est pas se sensibiliser à la perte du vivant ou à la dégradation des environs, c’est s’intéresser *directement* aux vitalités de la nature, aux forces créatives que les espèces déploient au quotidien.

Francine

On dirait qu’au Cap, de sa fondation jusqu’à tout récemment, la gestion rationnelle de la volée d’oies ait été comprise comme l’accumulation de recensements records, justifiant une entreprise de parc zoologique de l’espèce. Dorénavant, le succès de gestion de l’oie se mesure au respect des objectifs de population, avec un seuil minimum de 500 000 individus et un seuil maximum de 750 000. Pour illustrer la grande variabilité de la population, il n’a fallu aux oies blanches que cinq ans, de 1994 à 1998, pour atteindre et franchir la zone cible, le troupeau passant, durant ces quelques années, de 591 400 à 836 600 individus (Centre d’études nordiques, 2025). Le Service canadien de la faune et le Conseil de la voie migratoire de l’Atlantique veulent stabiliser le taux de population de l’espèce, en fixant des seuils reposant surtout sur le compromis entre les pertes monétaires des agriculteur·trices et le désir d’exploitation animale des chasseur·ses. La Table de concertation sur la gestion de la Grande Oie des neiges se préoccupe davantage de faciliter les négociations sur l’état de compte de l’exploitation de l’oie, équilibrant les pertes et les profits de ses membres, que d’ouvrir un terrain propice à une réflexion sur le bien-être animal. La Table se réjouit des opportunités de profit que pourra générer *l’exploitation soutenue* des oies : « Peu d’espèces animales sauvages atteignent des niveaux de population qui permettent d’en faire une exploitation soutenue. C’est pourtant le cas de l’Oie des neiges qui, par son abondance actuelle,

de nouvelles sélections et contiguïtés : dans ce cas, les rapprochements et les possibilités du récit de l’oreille des mammifères » (59). La linguistique de la réécriture met à jour les structures, déjà actives dans la nature, dont elle relève.

doit être considérée comme une ressource importante » (2013, 2). Selon les « gestionnaires de la ressource » (1) (c'est-à-dire l'oie, je le rappelle), une régulation nuancée doit être atteinte en fixant un « seuil maximal ou *socialement acceptable* » (1, je souligne).

C'est justement à cette vision passéiste de la gestion de la faune que s'attaque Botkin, en critiquant par exemple l'idée de *population durable optimale*, un nombre fixe que la Commission des mammifères marins et que la Commission baleinière internationale cherchaient à lui faire cracher, en tant qu'expert (2012, 36-37).

Pour Botkin, malgré le développement des sciences environnementales au 20^e siècle, « le sentiment d'émerveillement devant l'ordre de l'univers n'a jamais disparu des idées de la civilisation occidentale » (2012, 117). Ces sciences, et « en particulier l'écologie, ont ironiquement renforcé et simultanément présumé l'idée ancienne d'un univers merveilleusement ordonné et, par conséquent, le thème de la nature en tant qu'ordre divin » (117). La présomption a guidé le type d'action qu'on souhaitait poser, celles qu'on croyait profitables, pour assurer la conservation de la nature, c'est-à-dire la stabilisation des écosystèmes, et a énoncé les barèmes du succès de nos interventions. Il est étonnant que cette forme de protection écologique se soucie si peu de la sensibilité et du bien-être animal. Une espèce déclarée en surabondance subira bien des intrusions chargées de corriger le tir démographique, et ses individus seront loin de recevoir le respect et la considération accordée aux individus d'une espèce en voie de disparition, notamment ceux appartenant à une espèce charismatique. Aux yeux de ses gestionnaires, la nuisibilité des oies interfère avec la beauté de la volée.

Une action écologique débarrassée de ces mythes sur la nature et le rejet du traitement spéciste des animaux non humains dans la conservation de l'oie demanderait un réaménagement profond du territoire, favorisant une accessibilité incompatible avec son usage humain dominant et le développement capitaliste passé et actuel. La mise en réserve d'espace sauvage exacerbe une culture de domination qui se manifeste dans le découpage systématique de l'espace en lieux fonctionnalisés. En ce sens, l'espace est produit et consommé selon les appréhensions normatives et conjoncturelles du fait environnemental, évacuant les valeurs et la réitération des gestes naturels et culturels qui prévalaient dans l'aménagement de l'espace local. Devant l'incompatibilité des intentions, les critères d'application de la gestion faunique se sont rabattus sur une vision gérable,

bien qu'erronée, de la préservation, laissant les changements comportementaux et les volontés de devenir de l'espèce en dehors de leur modèle. Mais ce type de conservation doit être revu selon un modèle de l'héritage. L'héritage est reçu et transmis dans une passation qui active ses sens et témoigne de ses changements. Il les prend en compte, et accepte les risques d'imprévisibilité. On ne peut pas « *figer indéfiniment la nature entière dans un même état*, » écrit Botkin (2012, 92), qui donne l'exemple de la gestion de la paruline de Kirtland, au Michigan, dont la survie dépend des feux de forêt qui permettent la repousse de jeunes pins gris essentiels à sa nidification (92-96).

Les données les plus récentes disponibles sur la quantité d'oies blanches tuées proviennent de la Fédération québécoise des chasseurs et pêcheurs, qui fait état d'une « récolte » de 19 548 oies en 2018. Le sommet de prise a été atteint en 2008, où les chasseur·ses ont causé non loin de 120 000 décès. Ce sont donc entre des dizaines et des centaines de milliers d'oies qui meurent chaque année sous cette violence. Comme le tapage des détonations qui surprend et la chute au loin d'une oie, la *façon précise* dont elle tombe et la *façon précise* dont son corps ramolli, je crois que la teneur de ces chiffres est une source de stress et même de trauma. L'exposition à ces chiffres l'est aussi, comme l'a été ma réflexion constante, ces dernières années, sur l'expérience pathologique de ma mère. J'ai eu le privilège d'écrire ma thèse dans un espace suffisamment accueillant, qui permettait de *m'exposer à ces souffrances* (ça aurait été différent si je n'avais pas écrit sur le sujet), parce que je me sentais assez à l'abri dans les autres facettes de mon existence. Mais j'ai connu un effet malsain, ou plutôt il y avait un risque, que j'essayais de remarquer quand il m'aspirait, celui de devenir gestionnaire de la douleur, en la transformant, à force d'écrire, en un refrain sur lequel on travaille, une intrigue à laquelle on pense – dresser le mur du texte comme une objection à son cataclysme, et ne plus la reconnaître comme une émotion qui m'habite et que je n'ai pas l'obligation de rationaliser. Il y avait ce danger, développer l'impression de pouvoir en rester là avec la douleur. Alors que je m'occupais de la désensibilisation, de la rupture du lien avec la nature et de ses effets.

J'ai trouvé beaucoup de réconfort auprès d'un livre de Patricia Jones. L'autrice est une militante et une psychothérapeute, qui a écrit sur le stress et les traumatismes affectant les activistes de toutes causes. Dans son livre *Aftershock. Confronting Trauma in a Violent World*, elle s'intéresse aux chocs dépressifs et post-traumatiques, qu'elle nomme *aftershocks* (de la réplique sismologique), qui peuvent surgir après avoir vécu, enduré ou été témoin d'actes de violence.

Plusieurs activistes sont sous le choc, écrit jones, non pas par ce qui leur a été fait, mais par ce qu'ils ont vu. Rappelez-vous que même les critères stricts de diagnostic du SSPT reconnaissent que le fait d'être témoin d'une mort, d'une blessure ou d'une telle menace chez une autre personne peut constituer une expérience traumatisante (2007, 93, je traduis cette citation et les suivantes).

C'est un type de choc auquel nous avons presque tous·tes été exposé·es, et qu'on a appris très tôt à ignorer et à mettre de côté, surtout lorsque les personnes touchées ne sont pas humaines. La peine semble, ici aussi, illégitime ou de trop, et un sentiment de culpabilité peut envahir les personnes qui y sont sensibles, car elles savent qu'elles ne sont pas les cibles principales de ces violences. La ressentir d'une manière trop forte apparaît même comme un acte égoïste. Ces personnes s'exposent à la souffrance, et courent le risque d'être « tourmentées par l'idée qu'elles auraient pu et dû faire quelque chose de plus ou de différent que ce qu'elles étaient en mesure d'accomplir, » poursuit jones (93). Pour se protéger de l'impression d'impuissance, de la tristesse et de la colère, le poids des expériences traumatiques est minimisé ou ignoré. Il ne disparaît pas pour autant, on l'intériorise, et il devient une partie importante des motifs et de la teneur de nos actions, comme celles posées sur ce qu'on perçoit comme la nature humaine et non humaine. Une rage de rationalisation, une minimisation de la violence et une désobjectification des êtres vivants germent comme méthodes de gestion de la douleur⁵¹.

L'absence de deuil s'enracine dans la rupture de la parole. Plus le silence persiste, et plus nous perdons le sentiment de l'importance de l'événement pour les gens qui en font l'expérience. On oublie que l'événement est en mesure de marquer, qu'il est bien normal de demander qu'il ait du sens. Il en a, puisque nous y sommes sensibles, mais l'impossibilité de communiquer ce sens, de trouver un·e interlocuteur·trice qui lui accorde une portée semblable, le manque d'écoute et le mépris cloîtent nos voix. Et le silence n'est qu'une des formes que la rupture endosse. Parler ne suffit pas : des langages eux-mêmes sont des transmetteurs d'invisibilisation, d'indépendance et de désaffection. Les mots n'arrivent pas à affirmer nos sentiments de perte et de douleur et la parole se frotte à une limite imposée à la discussion. L'impossibilité de parler de *deuil* dans le cas de la

⁵¹ Dès ses débuts, la sémiotique a été employée dans les domaines de la médecine, et a été pensée conjointement avec ces domaines, d'abord comme une analyse des mouvements internes du corps, de ses symptômes et des diagnostics. Puis, la santé a été étudiée comme phénomène dépendant de systèmes psychosomatiques, et la biosémiotique a développé une compréhension du corps comme une « entité biosociale complexe, capable de s'adapter à des environnements spécifiques » et de réagir « aux environnements extérieurs et intérieurs au corps » (Andersen et *al.*, 2024, je traduis), élargissant le champ d'action d'une sémiotique de la santé, du soin et du trauma.

chasse à l'oie blanche, est traumatique jusque dans le vocabulaire, puisque le langage qu'on diffuse, celui qu'on normalise et qu'on adopte, empêche de participer au deuil d'une ressource qu'on récolte pour son bien. L'incapacité d'accorder à ces vies le respect du deuil autorise les actions qu'on dicte sur elles. Ce ne sont pas des vies qui valent la peine d'être remémorées et leur mort n'a pas de sens.

Le mythe de la stabilité de la nature confine les gestionnaires de la ressource (à entendre avec le sourire moqueur de l'oie) dans une position délicate, puisqu'ils et elles ont peu d'outils à leur disposition afin de limiter la soi-disant surpopulation. Selon leur aveu, « le prélèvement par la chasse telle que la récolte printanière de conservation » constitue « la seule mesure s'étant avérée efficace pour contrôler la taille de la population jusqu'à maintenant » (2013, 4). Devant l'abandon de la pratique chez une grande partie de la population, en particulier les plus jeunes (c'est un choix qui leur revient), la Table d'intervenant·es, où siègent des biologistes spécialistes de l'espèce, entreprend une campagne de promotion de la chasse. Elle trouve de son ressort de faciliter la pratique en diffusant des outils pour « maximiser les chances de succès » (5), et d'établir « des systèmes de réseautage » (5) entre chasseur·ses et propriétaires, participant à la marchandisation de l'espèce par la fétichisation d'êtres libres et indépendants, et transformant en source de profit et de valeur des vies animales inaliénables.

On voit encore, plantés comme des appelants près des chemins d'accès aux battures, des panneaux qui portent le nom et le logo de Canards Illimités Canada. Ils brunissent, se tâchent d'un vert terni, comme le symbole du remue-ménage passé. Des traineaux tirés par un cheval parcouraient les voies d'accès aux caches et y menaient les chasseur·ses et leur guide de la Réserve. Je pense aux mares à canards qui balisent la plaine, taches d'huile trempée d'alismas. Leur répétition sur la plaine côtière. Un jour, pendant une promenade, l'œil de mon père a capté un changement au paysage. Il observait l'étang, derrière la route qui joint les stationnements : « Ah, ils ont relié les bassins, c'était pas comme ça avant. » Les bassins avaient été alignés vers le fleuve, en rectangles tracés à la règle. Ils s'espaçaient côte à côte entre des petits corridors de terre. Maintenant, c'est plus naturel. Plus joli. Ça fait beau, l'étang presque lac et l'île flottante. L'eau peuplée de pontédéries cordées, de myriophylles à épis et de potamots nouveaux. Les niohirs. Les pistes gondolées du Mont-Sainte-Anne, plus loin.

J'escalade pour la première fois, depuis mon adolescence, le sentier de la falaise et je réentends ce qu'a dit mon père. De l'observatoire, on voit bien les changements. Les rectangles des champs en friche et des champs cultivés, les terres, l'étang relié, les mares reproduites et les similitudes, les replis du paysage sont là. Une buse à queue rouge tourne et vole en surplomb, saisit les vents ascendants, le soulèvement des vents du Cap qui la portent. Ce sont les agent-es de protection de la faune qui gardent accessible les anciens passages de chasse. Ils leur sont utiles pour se rendre aux battures. Un quatre roues, tirant une remorque bien chargée, s'engage sur le chemin de terre et les sagittaires fréquentent les caches désaffectées.

3.6 Résilience mémorielle

En passant par la mémoire, en m'intéressant en fait à ses passages, ce qu'elle permet et ce qu'elle désire, moins qu'à ce qu'elle pourrait justifier, je mets beaucoup d'œufs dans ce panier des souvenirs. Mais il est percé par définition, bancal et instable par définition, et je me demande si je n'exige pas trop d'elle, de la mémoire. Est-ce que c'est réaliste, ce que je lui fais promettre? Ses victoires me réjouissent, mais j'attends peut-être trop de son succès. Il y a des charges qui viennent, si on se prend dans les vœux d'amélioration croissante, de captation de l'histoire et ce renforcement de la mémoire, comme une obstination qui ne laisse pas de place, n'est pas sans conséquence.

La recherche sur la maladie d'Alzheimer est étroitement dépendante de l'exploitation animale.

Il ne m'a pas été possible d'écrire ma thèse sans puiser dans des recherches scientifiques coercitives et sans tirer profit de résultats obtenus par le sabotage volontaire de la santé d'autrui et la manipulation non consentante du corps de quelqu'un. L'hôpital Douglas est doté d'une animalerie, où des rats et des souris sont élevées et où leur corps et leur bien-être sont mis à la disposition des chercheur-ses de l'Institut et de l'externe, mis au service, comme on dit, de la science. L'hôpital s'occupe lui-même de la reproduction des animaux, mais d'autres centres de recherche commandent chez des fournisseurs biomédicaux (il est possible de le faire sur internet) des souris conçues sur mesure pour les besoins des différents secteurs. La société de recherche contractuelle Biospective (2025) propose sur son site des « modèles de rongeurs » développés pour les besoins des équipes de recherche sur la sclérose latérale amyotrophique, la sclérose en plaques,

la maladie de Parkinson et de l'Alzheimer. Elle garantit aux centres biomédicaux qui en font l'achat que ces rongeurs seront malades, qu'ils présenteront les malformations et les dérangements associés aux pathologies étudiées.

Dans le cas des « modèles » conçus pour les études sur la maladie d'Alzheimer, les souris homozygotes « générées » développeront les plaques bêta-amyloïdes caractéristiques de la maladie. La souris possède des « avantages significatifs » sur ses compétitrices (souris de l'oie), comme celui d'être atteinte de ces formations toxiques dès « l'âge de 3 mois ». Comme dans une brochure, la compagnie vend un « modèle de souris APP/PS1 de la maladie d'Alzheimer avec développement progressif de plaques β -amyloïdes, pathologie vasculaire et neuroinflammation » (Biospective, 2025). Une souris commandée exprimera la protéine précurseur de l'amyloïde (APP), responsable de l'apparition des plaques, et portera le préséniline 1, un gène dont la mutation cause certaines formes d'Alzheimer chez l'humain.

La chercheuse féministe Donna Haraway s'est intéressée à la modification génétique du vivant, dans *Modest_Witness@Second_Millennium*, où elle prend en considération le cas du premier animal breveté, une souris conçue pour servir aux recherches sur le traitement des cancers. Haraway réfléchit au design adapté du vivant et à son insertion dans la culture biotechnologique corporative. Cette souris brevetée, appropriée, baptisée OncoMouseTM, « fait techniquement et sémiotiquement du sens dans le monde de la biologie corporative » (2018, 97). Au sens technique, la souris opère sa mutation en objet vivant de la performance scientifique, où elle s'insère comme un outil parmi d'autres des recherches de pointe sur des maladies terribles et difficiles à traiter. Et elle fait surface, sémiotiquement, dans un appareillage textuel de la génération corporative du vivant, auquel se mêle l'imaginaire de la recherche avancée auto-justificatrice. Elle est une instance, sur ces plans technique et sémiotique, de l'« opérationnalisation de la nature » (Paul Rabinow, cité par Haraway, 102), l'appropriation légale d'un être et d'un génome pour le profit, et devient une figure topique de l'intervention des technologies biomédicales capitalistes dans le monde animal et naturel.

La souris APP/PS1, ou celle conçue pour développer une pathologie de la protéine tau, caractéristique des maladies neurodégénératives, n'en est pas moins sensible et incarnée, habitante du laboratoire (sa philomatricie?), et c'est ce qui fait toute la complexité de sa figure et de sa vie,

toute la conflictualité de son intégration dans le secteur du traitement des maladies. Elle est forcée de servir aux efforts de guérison, à la promotion de la santé et au bien-être prolongé d'êtres vivants aux fonctions cognitives plus complexes, comme ma mère. Je pourrais reprendre les mots d'Haraway, et dire que pour moi aussi, ces souris sont mes parentes et mes proches, « sœurs mammifères », « à la fois nous et pas-nous » (2018, 82). C'est le partage avec elles d'une grande partie de notre génome, un bagage commun, qui les vulnérabilise, et en fait des cibles de choix pour la séquestration. Des candidates non consentantes de l'expérimentation, de la violence et de la mise à mort.

Haraway parle de « dette » (79), pour caractériser un possible lien de dépendance envers ces souris, si l'autrice développait un cancer. Je ne suis pas sûr que le terme convient, car je sais très bien qu'elles n'auront pas de compensation pour ce qu'elles endurent. Je n'aurai pas à offrir réparation, ou à rétribuer les souris APP et les souris Tau pour quoi que ce soit. Dans ma famille et par ma mère, j'aimerais simplement dire que je suis attaché à elles. Ces souris me lèguent quelque chose, bien malgré elles. Nous formons un champ de proximité et de deuil, et le sens de responsabilité est plus complexe que celui de culpabilité.

L'appareillage raisonné de la biostabilité enregistre efficacement le sacrifice de la vie de ces souris et de ces oies. Converties en plan d'extraction de ressources, de capitaux et de données écomédicales, les pertes animales interrompent les complexités émotionnelles ressenties, les rituels de condoléances, et la lutte au gaspillage génère en binôme la conversion des signes et l'accumulation des biens brevetés. Il n'y a pas de reste, le corps est disséqué ou mangé, le peu d'intériorité accordé à ces êtres est retourné en sacrifice héroïque ou en liberté exotique, rien n'est laissé derrière et rien n'est à pleurer. Mais cette chaîne de captation que je trace, des oies surnuméraires aux souris bêta-amyloïdes, elle étend pour moi un réseau de deuil mémoriel encore à faire.

Le deuil mémoriel est un deuil performé en retard, un deuil qui n'a pas eu de place ou la chance de se tenir, mais que rescape et réactive un geste de mémoire, un geste de la conversation. Pour Jones, dans *Aftershock* toujours, le trauma est un acte cruel de démembrement de soi, où le lien communautaire et le sentiment d'unité dans l'histoire vécue se rompent. Se remémorer, dans un espace suffisamment sécuritaire et auprès de personnes attentives, c'est chercher à combler

l'écartèlement, commencer à remettre en place les morceaux qui ont été arrachés. C'est un effort en soi d'essayer de se rappeler ces choses, de les accepter, accepter qu'elles nous ont fait du mal et qu'on y est sensibles. Un des mécanismes de défense très répandu consiste plutôt à se projeter de l'autre côté, à s'« identifier à l'agresseur », dans le but de sentir et de « partager son pouvoir » (176), reproduisant le mode dominant de traumatisation des êtres vivants dont nous avons hérité. « [M]anger un animal est quelque chose qu'on fait subir au corps de quelqu'un d'autre sans son consentement » (162), rappelle jones. L'industrie capitaliste de la viande et de l'exploitation animale arrive à masquer cette équation de la mort et de la domination dans sa chaîne de production. Il ne semble pas y avoir, là non plus, de deuil à faire.

L'autrice se réfère au travail du psychiatre américain Robert J. Lifton, et à ce qu'il écrit à propos de l'engourdissement ou de l'anesthésie psychique (*psychic numbing*), une stratégie que les individus et les sociétés emploient pour se distancier d'un passé traumatique, de ce qu'elles ont fait ou de ce qu'elle subissent, « une forme de dissociation caractérisée par la diminution de la capacité ou de l'envie à ressentir » et qui « comprend généralement une séparation entre la pensée et le sentiment » (Lifton, cité par jones, 162). Cette dissociation, cette faute d'empathie a aussi un impact sur le sort que des sociétés réservent aux animaux dont elles ne font pas en priorité l'élevage, comme les oies et les bernaches.

Le deuil mémoriel, par le travail de commémoration qu'il implique, s'éloigne de ces mécanismes de défense. Il entame un effort de remise en place et de réappropriation plus pérenne.

Le souvenir commence par la réminiscence de l'histoire refoulée, écrit jones, mais il doit aller beaucoup plus loin. Le souvenir [*remembering*] est le contraire du démembrement [*dismembering*]. Comme les individus traumatisés, les sociétés traumatisées ont besoin de se remémorer les parties qu'elles ont perdues ou reniées. Comme pour les individus, la mémoire peut entraîner le deuil et il peut s'avérer nécessaire de faire le deuil afin de ressentir et d'évacuer la colère et le chagrin accumulés. Si le problème inavoué qui sous-tend tous nos chagrins commence lorsque nous nous considérons comme séparés d'une terre inerte, il s'arrêtera lorsque nous nous reconnaitrons pleinement comme des éléments vivants de la biosphère animée à laquelle nous participons (2007, 186).

À cause de mon histoire, l'histoire de ma mère, je suis sensible à ce qu'on demande à la mémoire, ce qu'on cumule sur ses épaules, les défis énormes qu'on lui lance. Elle est essentielle à la remise

en place des morceaux, mais c'est mettre beaucoup de poids sur une performance de la mémoire à laquelle tous·tes n'ont pas accès. Comme on parle de *mère suffisamment bonne* pour enlever aux mères le poids d'une performance parfaite de la maternité, j'aimerais parler de *mémoire suffisamment bonne* dans la guérison par le souvenir et le deuil mémoriel.

Il ne s'agit pas d'une mémoire débordante et compulsive, qui plante dans les sentiers un panneau d'interprétation à tout événement du passé. Il ne s'agit pas non plus de la mémoire répandue et dominante actuelle, qui néglige les actes de soin et de compassion dont nous avons tous·tes dû bénéficier pour se rendre jusqu'ici, ceux dont nous nous sentons rarement redevables envers nos espaces de vie et les personnes qui les ont rendus accueillants. La mémoire suffisamment bonne s'en rappelle juste assez pour réparer les connexions brisées, elle peut se souvenir imparfaitement, mais reconnaître (ou savoir qu'elle a déjà connu) les gens et les lieux qui ont compté, qui comptent toujours.

Elle coud avec ce fil.

Et la mémoire suffisamment bonne peut demander l'aide de quelqu'un (ou d'un support) pour retrouver ce qu'elle cherche.

La mémoire imparfaite reconnaît et lutte contre l'absence de souvenirs. Bien des moments importants de nos vies sont couverts par l'amnésie, qu'elle soit due aux traumatismes, à la jeune enfance ou la vieillesse. Qu'elle naisse du choc ou du développement. L'amnésie infantile retire de ma tête les étapes de mes plus grandes vulnérabilités, et je me fie à mes parents, aux histoires, aux collections d'objets et aux images captées, aux signes que j'ai liés à cette période et qui m'y ramènent. La mémoire est collective (Berdet, 2005). Elle me permet de récupérer mes précarités, de les réintégrer au rythme de ma vie et de me rappeler mes responsabilités. Je me fie aussi à ce que j'ai acquis de ce passage sans souvenir, à ce qui reste, et qui participe à la mémoire – la reconnaissance maternelle, l'imprégnation, la codépendance et la confiance méritée que j'accorde aux personnes qui étaient là et qui se souviennent de moi à cet âge. Je retiens que je suis redevable à bien des égards, redevable face à des personnes et à des lieux dont c'est à mon tour de m'occuper.

« La mémoire est une forme de connexion » (2007, 185), écrit Jones. Je crois que le geste de se souvenir ensemble, se souvenir de ce qui est arrivé, réécrire ensemble ce souvenir donne une visibilité immense à cette connexion. Elle montre un chemin par où passer et s'éloigne vigoureusement de la suppression des voix, de la tendance à l'effacement et au silence. Cet écrasement de la parole des personnes vivant avec un trauma est récurrent dans nos récits communautaires et dans nos études biologiques. Quels traumas ont été causés par les politiques de gestion des oies, comme la récolte de conservation et la promotion active de la chasse? Comment ces traumas marquent-ils les êtres vivants qui restent et leur mode d'habitation du territoire? Le trauma des oies explique-t-il la méfiance dont elles font preuve ces derniers temps, au Cap⁵²?

Les actions de la réécriture et du deuil rompent le silence qui pesait sur les causes masquées des saccages, de l'exploitation et sur ce que nous avons raison de ressentir face à ces pertes. C'est une dissociation des gestes qui ont participé à leur effacement et une renégociation de nos manières de savoir, qui tente de mettre en évidence ceux, celles, et ce sur quoi les recherches ne se font pas. À rappeler, aussi, sur le dos de qui nos recherches se font. Quelles conclusions sont surreprésentées, quels résultats diffusés et quels sujets sont mis de côté? Quels points de vue s'absentent de nos rationalisations de la nature?

Le travail de réécriture mène à de nouvelles formes de participation au savoir, à son ébauche et son élaboration. Le savoir n'est pas un produit enregistré une fois pour toute, ou la poursuite d'une accumulation ininterrompue, mais un geste actif et continu d'apprentissage – une habitude intergénérationnelle. Il demande de repasser sur les mêmes sentiers, pour assurer leur maintien, se prémunir de l'oubli et revoir nos pratiques. Il y a le sentier du Moqueur-Chat, où j'en apprenais plus sur les gros-becs et les juncos; celui du Bois-Sent-Bon, qui m'informait sur les oies; et le sentier de la Cime, où je retrouvais un point de vue sur la Réserve. Et surtout, le savoir se situe dans le partage communautaire et la transmission. Il s'agit toujours d'une réécriture, formée en collaboration, qui permet, lorsque cette réécriture est reconnue, valorisée dans un document, la

⁵² Voir les recherches des biologistes Liana Y. Zanette et Michael Clinchy (2020) sur l'« écologie de la peur » chez les animaux sauvages, dont une quinzaine d'espèces d'oiseaux chanteurs comme les merles. Chez les animaux étudiés, l'impact du trauma est marqué par des états prolongés d'hypervigilance et d'évitement, qui se font sentir aux niveaux neurologique, comportemental (les choix alimentaires) et développemental (ils se répercutent chez la nouvelle génération). Les effets du trauma s'observent aussi dans les cas, mieux connus et très répandus, des comportements de mutilation et d'automutilation dans les élevages porcins et aviaires.

distribution des pouvoirs symboliques et financiers qui y sont associés. Ces pouvoirs sont liés au statut des personnes jugées en état de savoir, celles dont les idées et les définitions, à coup d'études, de plans détaillés et de mises en chantier, se taillent une place sur le territoire.

Je veux désigner la réalité du présent de ma mère. La réalité de ce présent de la réécriture et de ce qu'elle vit maintenant. La vie avec mon père et près de la famille, près de sa mère Béatrice, sur la Côte. La réalité du temps qu'on passe, à vivre et à se rappeler les choses qui ont une importance pour nous. Les oies et le Cap, nos entourages, ce qui reste et ce qui change de l'environnement, l'histoire et les mémoires de qui nous sommes.



Figure 3.5 Avec les oies dans les champs (automne 1994)

CONCLUSION

Je rentre au Cap un matin d'automne. Le vent claque dans la voiture et un arc lumineux suit les finesses de la Côte. Le fleuve reçoit les petites lueurs du soleil, des maisons et des rues éclairées. On voit les battures de la baie, à cause de l'eau très basse. Des joncs, comme les habitués d'un parc, étendent leurs racines dans la glaise, alors que les tiges qui flottent témoignent de l'arrivée des oies. La baignade a souvent été interdite, cet été, à la plage de la Baie de Beauport. C'est dû à la qualité de l'eau. On a essayé de s'y rendre avec Audrey et il a fallu faire demi-tour. On ne pouvait pas se tremper les pieds, a dit l'employée de l'accueil. Je repense à ce pouvoir, au pouvoir épuratoire des battures. Le pouvoir de capter ce qui flotte. Je roule sur Dufferin-Montmorency et il est plus tôt dans la saison – plus tôt que la dernière fois –, même si je me sens moins endormi. En début septembre, la plage est fermée pour de bon. On déroulera les filets vers cinq heures trente.

C'est Vincent cette fois qui ouvre la barrière et Sarah m'envoie un salut, de la fenêtre de sa voiture. Je me sens bien accueilli, maintenant que je reviens les voir. Je suis en terrain connu. Je ne me demande plus ce que je fais là, ce que je peux bien faire à baguer des oiseaux comme démarche d'écriture. Il y a de nouvelles personnes, des retraité·es et des étudiant·es de biologie, de sciences de l'environnement et de gestion de la faune, qui donnent de leur temps. Thomas a un autre travail maintenant. Nous parlons de la Réserve et des oiseaux dans des mots que je maîtrise un peu mieux, le vocabulaire m'est plus familier. Je peux leur répondre, à l'aide des formules que les ornithologues emploient pour qualifier le monde. Commenter à mon tour. Il y a les noms retenus et les mots que j'ai écrits, ceux que ma mère a écrits. Je ne crois pas qu'on puisse s'approprier les mots, mais on s'en sert comme compagnons.

On accompagne par eux quelque part.

J'observe les autres démailler quelques heures, le premier jour, et après je me mets à la tâche. Ça me revient – « c'est la mémoire du corps, » dit Vincent. Une vague différente de passereaux se prend dans les filets. On n'est pas encore en octobre et la fin du passage des parulines s'annonce : la première que je récupère est une paruline à tête cendrée. Elle a les yeux lustrés et les ailes libres. Seulement quelques mailles la retiennent, celles prises sous la tête et celles

qu'agrippent les serres. Par où je commence? Je démaille une paruline flamboyante – d'un orange flambé –, un bruant de Lincoln, une autre tête cendrée, puis je ne viens pas à bout d'une paruline masquée : les deux ailes coincées, la tête captive. J'appelle du renfort.

Francine Je fais attention à l'alula très fragile, je connais la terre mal drainée où vivent les fougères et je regarde si un pygargue patiente dans l'arbre mort, face au fleuve, étendant la chaîne de transfert du marais intertidal à tous les niveaux trophiques.

J'emploie ces mots en connaissance de cause.

Ce sont les mots de ma mère, des mots qu'elle a écrits. Ils ont servi à compléter son mémoire de maîtrise en environnement, lorsqu'elle était un peu plus jeune que moi, en ce moment, qui écrit. Des mots qui parlent de la Réserve de faune d'Ajoaste-Cap-Tourmente et des oies blanches. Je les reprends. Le prénom dans la marge, c'est la trace du passage. La guide rendue visible.

Mais on ne sait pas non plus, à la fin, à qui ils appartiennent. Comme un héritage qu'on se partage. Un héritage partagé et un héritage qu'il fait chaud au cœur de recevoir. Les mots comme le bien fou dont les réserves sont capables et le souvenir de ce dont les espaces naturels sont capables.

Je dis à ma mère qu'elle peut me parler de ce qui la trouble. Je tente des boutures, comme des liens de parenté, où quelque chose naît de quelque chose d'autre. On discute de tout et parfois du Cap et de la mémoire. Est-ce que ça te dérange si je parle de ça dans mon texte? Je lui envoie une photo des cascades de la Friponne, lorsque j'arrive au bout du sentier des chutes. La chute de la Migmatite, la chute des Pins rouges et la chute de la Friponne coulent dans un repli de la falaise. C'est le même ruisseau en fin de compte. C'était après une journée de baguage. J'ai monté une partie du cap et j'ai vu les prêles faux-scirpe près des sentiers et les champs de prêles d'hiver du piémont. La montée est rude, des centaines de mètres de dénivellation. J'étais épuisé au sommet. Épuisé, mais satisfait.

Je confie à Audrey avoir hâte que le projet se termine. Pas parce que j'en ai assez. Mais je me sens sur un seuil depuis longtemps – ou entre deux chaises. Ça peut être confortable quand

même, mais j'ai envie de me lever. Audrey me répond qu'elle ne croit pas qu'on termine tout à fait ce genre de projet là. Ça me secoue, me fait réfléchir et je finis par tomber d'accord avec elle. Disons que s'il n'est pas le début de rien, il n'est pas non plus une fin possible, une fin alternative, comme on dit des récits ouverts ou à tiroirs, des récits qui lancent sur des pistes. C'est juste que je tolère mieux le monde avec le mémoire de ma mère entre les mains.

Francine Au terme de cet exposé, il importe de rappeler la contribution de la problématique à l'étude de l'espace en tant que produit d'une conjoncture sociale, économique, naturelle et culturelle. Tel est en effet le leitmotiv sur lequel repose l'argumentation développée à propos de l'environnement de la Réserve.

Francine Vu sous cet angle, l'aménagement du Cap traduit l'opportunisme technocratique, par le recours à des justifications scientifiques et rationnelles, qui masquent des dysfonctions. Les motivations réelles relèvent d'une entreprise de sublimation du territoire, visant à le rendre conforme à une image idyllique de la nature et à la disponibilité marchande de la vie animale.

Francine La démonstration a été faite en trois volets. Le premier chapitre s'est concentré sur l'histoire environnementale du lieu et sur les conditions propices à la réception de l'héritage – territorial comme textuel. Avec le temps, les habitudes ancestrales de plusieurs espèces, les pratiques d'agriculture et d'alimentation, ont marqué l'écologie du lieu. Le Service canadien de la faune a acquis les terres du Séminaire de Québec et a rematérialisé cet espace en réserve faunique, à partir de 1969. Nos deux textes, en écho, ont synthétisé les données empiriques pour chacune de ces époques, celle où ma mère écrivait et celle où j'écris. La parole des mères et le juste respect des savoirs qu'elles lèguent aux générations plus jeunes sont apparus essentiels à la réflexion sur le travail d'héritage et la viabilité des milieux naturels. La puissance de la reconnaissance de la voix maternelle dans le texte – dans la mise en action des sens du texte – a été soulignée. Les agissements de la réécriture, par la citationnalité du langage, ont favorisé la réception de l'héritage, au-delà d'un legs testamentaire qui se froisserait de tout accueil critique.

Le deuxième chapitre a adopté une démarche ornithologique, attentive aux pratiques d'occupation des oies blanches, mais aussi à celles des passereaux qui séjournent à la Réserve. J'ai mobilisé une expérience vécue du lieu, ancrée à la fois dans mes souvenirs des journées passées au

Cap et dans un retour à la Réserve comme promeneur, observateur et bénévole, à la station de baguage de l'Observatoire d'oiseaux de Tadoussac. J'ai voulu mettre en scène une situation concrète d'apprentissage, représentative de la passation des savoirs sur l'environnement. Cette situation a conduit à une réflexion sur l'ajustement de nos outils de recherche – comme les filets japonais, les bagues et les langages que nous employons – dans nos interventions avec les espèces vivantes.

Je me suis demandé comment les thèmes qui m'étaient chers dans le premier chapitre (ceux de l'attachement et de la filiation) réapparaissaient dans les pratiques vécues des oiseaux migrateurs. J'ai défendu l'idée selon laquelle l'imprégnation et la philomatrie relèvent d'habitudes sémiotiques réitératives, transmises d'une génération à la suivante, et qui sont toujours matière à réinterprétation. Loin du réflexe individuel, elles s'ouvrent à une révision des pratiques collectives, ajustée au contexte. Cette réflexion a permis d'adopter un regard respectueux de l'autonomie du vivant et de contester la perspective de l'humanisme rationaliste (Gérald Baril) et des groupes de gestion de l'oie blanche, comme la Table de concertation sur la gestion de l'Oie, le Conseil de la voie migratoire de l'Atlantique et les responsables du Plan nord-américain de gestion de la sauvagine (où siège le lobby Canards Illimités), qui considèrent ces oiseaux comme des ressources, au service d'intérêts spécifiques et d'une vision étroite de la conservation.

C'est l'aménagement territorial de la Réserve qui a figuré au cœur du dernier chapitre. Le sort des battures de Beauport et de la Côte-de-Beaupré s'est montré crucial à la fondation de la Réserve du Cap. Le dossier 0 du Bureau d'audiences publiques en environnement a fourni une source de débat sur le rôle des milieux de vie et la fragmentation fonctionnaliste du territoire. On a vu que la création de réserves et de parcs nationaux s'accorde très bien à l'exploitation du territoire, à la promotion de l'idéologie capitaliste par l'État et à la marchandisation du vivant. La domination du milieu écologique, dont les richesses et les symboles sont drainés vers la capitale, va de pair avec le mépris de groupes sociaux, comme les travailleur·ses agricoles de Saint-Joachim, les familles migrantes de Village-aux-Oies et les gens de Notre-Dame-de-la-Paix. L'invisibilisation du discours a entraîné, dans le pire des cas, l'éviction des familles, la destruction des maisons et la perte de la diversité écologique des milieux qui les abritent.

Francine

La réécriture mémorielle donne une chance à ces traumas de s'énoncer à nouveau. Une chance de s'inscrire à nouveau comme événement marquant de nos vies, dans une perspective qui reconnaît l'importance du saccage d'un environnement pour les communautés présentes. Afin de limiter la dévastation imposée aux espèces, aux écologies et aux gens réduits au silence, une série de mesures et d'évaluations obligatoires, comme la fondation et le renforcement du BAPE et l'adoption de la *Loi sur l'évaluation d'impact* au Canada, assurent la consultation des populations touchées et l'examen des dommages prévus sur la faune et la flore. Or, une tendance inverse à cette prise en compte communautaire s'impose et s'accroît depuis peu. La *Loi concernant l'accélération de certains projets d'infrastructure*, adoptée par le Gouvernement du Québec en 2020, prévoit des mesures de contournement et de soustractions aux obligations environnementales, ainsi qu'« une procédure d'expropriation allégée » (Assemblée nationale du Québec, 2020, 2). Elle précède le projet de loi n°62, ratifié le 8 octobre 2024, qui « élargit », lui aussi, « les pouvoirs de la Société québécoise des infrastructures, notamment en lui permettant [...] d'acquérir pour le compte d'autres organismes publics, de gré à gré ou par expropriation, tout bien nécessaire à la réalisation d'un projet d'infrastructure publique » (Assemblée nationale du Québec, 2024, 3).

Depuis le 26 juin 2025, la *Loi visant à bâtir le Canada* (on voit encore ce rapport à l'espace comme territoire vierge) autorise la nomination de grands projets d'intérêt national, qui seront soustraits, à la discrétion du cabinet des ministres, aux évaluations habituellement nécessaires à ce type de chantier, comme celles requises par la *Loi sur les espèces en péril*. En fait, la loi « prévoit », tout simplement, « que les décisions qui doivent être rendues et les conclusions et avis qui doivent être formulés [...] sont réputés rendues ou formulés » (Chambre des communes, 2025, 6). Un projet d'infrastructure figurant sur cette liste obtient donc le feu vert quant à sa réalisation, en dépit des infractions qu'il aurait commises. Le ministre des transports Steven MacKinnon défend la loi en soutenant qu'« on mérite une meilleure fluidité » (Bellavance, 2025), dans le domaine des transports. En réaction, des groupes environnementaux comme Greenpeace Canada regrette que « cette loi transforme le processus d'évaluation environnementale accessible au public en négociations à huis clos où les lobbyistes les plus puissants détermineront quels projets sont d'« intérêt national » » (Séguin, 2025).

Au Québec, la construction du terminal à conteneurs de Contrecœur est le premier projet à recevoir cette nomination. Ce plan d'agrandissement du Port de Montréal affectera grandement les communautés voisines et une vigie a été mise sur pied pour réunir les habitant·es qui s'inquiètent des travaux et du ravage des lieux. La construction accélérée du terminal procèdera, sans obligation d'études d'impact, à des « aménagements qui nécessiteront la destruction de plusieurs milieux humides, l'abattage d'arbres, l'artificialisation des berges ainsi que d'importants travaux de dragage dans le fond du fleuve » (Hébert-Bernier, 2025).

On voit que, du projet de loi au poème sur un lieu qui nous marque, des plans de gestion d'une espèce et des rapports d'audiences publiques aux mémoires de maîtrise, le texte, en tant que système sémiotique, est déjà un aménagement du territoire, la promotion d'une organisation particulière avec les espèces vivantes et les êtres qui nous sont liés. L'écriture ne vient pas s'établir après coup sur une réalité qu'on cherche à nommer. Elle participe pleinement, au contraire, à la matérialisation progressive des lieux publics, des réserves de faune et des réseaux de transport, suivant leurs resémiotisations. Elle représente aussi un geste d'apprentissage, qui ne fait pas que transmettre les savoirs qu'on a préalablement récoltés, mais qui les réinscrit, les réintroduit dans nos habitudes et encourage alors leur acquisition. Elle me montre que le sens d'un texte n'est pas décidé, parce que la performance des mots et du langage en multiplie les accès. Lorsque ma mère écrit que le scirpe d'Amérique constitue la nourriture favorite des oies en période de migration, puis que j'écris moi aussi la même phrase, nos références sont les mêmes. Elles se superposent : nous parlons du scirpe, des oies, de préférence alimentaire et on tombe d'accord. Mais la performance, elle, (c'est une redite dans mon cas, une reprise, mais ça pourrait prendre bien d'autres formes) dresse des conditions supplémentaires dont il faut tenir compte et qui compliquent les choses. La performance tend un piège à la référence, qui se prend dans ses filets. On dit que le scirpe d'Amérique est cette nourriture dont les oies raffolent, mais est-ce bien tout ce qui est dit? Tout ce qui importe ici?

Francine

Je retravaille le texte comme un lien au territoire, en tendant ses bras, ses sources et ses conseils. Les chemins qu'on emprunte sont des gestes à poser. Des gestes qu'on pose pour assurer la suite. Ils nous demandent d'exercer nos capacités à suivre, à faire confiance, à repérer les passages et les bifurcations. Il s'agit dans tous les cas de l'exercice de notre attachement, un attachement qui gagne en vivacité, en amplitude, à mesure qu'on entreprend le suivi, qu'on se

familiarise avec les environs et que ce qui devient connu, familier, à un effet sur nous. On répète cet air à notre tour. L'attachement ne naît pas pour de bon sur le lieu où on apparaît. Elle provient d'un engagement actif face à ce qui compte pour nous, l'accompagnement des personnes, humaines et non humaines, qui cohabitent sur le territoire, celles qui sont de passage, marquent les lieux, forment des familles ou des solidarités temporaires et imparfaites. La répétition du souvenir me montre une place à tenir dans cette histoire territoriale. C'est la condition même de mon accès au territoire et à ces savoirs menacés de disparition, les savoirs que les gens de la Côte-de-Beaupré et les travailleur·ses du Cap portent sur leurs épaules, comme on connaît bien les gestes de survie, les lieux de refuge, comme on se renseigne sur la clairière et les bancs qui donnent du repos, à mi-chemin du sentier de la Cédrière.

C'est ce rapport au langage et à son histoire qu'il convient de noter. Un langage de la philomatrie. Pour Maggie Nelson, on l'a vu, le déversement lyrique « signale (voire occasionne) souvent un engouement pour des concepts et des figures englobants qui peuvent faire peu de cas des spécificités de la situation présente » (2017, 68). Il y a bien un goût qui tient du déversement, aussi, du déversement du langage, dans l'adoption d'une loi comme celle qui *bâtira le Canada*. Ce capitalisme du déversement étend son engouement pour des concepts généraux, comme ceux de l'intérêt national et de la ressource, des concepts ficelés, qui se préoccupent très peu des personnes qu'ils écartent. La ressource fait sienne toute réalité vivante sous le signe de sa capitalisation (une oie est renouvelable, suivant Canards Illimités) et l'intérêt national suppose l'inconséquence des enjeux qui ébranlent une petite communauté. Qu'est-ce que les gens de Contrecoeur auraient bien à rétorquer à une nation qui *mérite une meilleure fluidité*? Le déversement accélère l'accaparement des lieux en zones d'intérêt d'une tyrannie marchande, appuyée sur l'inexpression de la science. Sur la science inexpressive. Le morcellement et la fonctionnalisation les soumettent à une logique d'ensemble.

Francine

Que peuvent répondre les agriculteur·trices du Cap, lorsqu'on leur dit qu'il faut protéger ce marais à scirpe? La nature déjà protégée? Moi qui ne veux pas parler à leur place et qui ne sais pas ce que ces gens ont vécu. Plusieurs se sentaient peut-être heureux de vendre, d'autres ont refusé de le faire, autour de la Grande Ferme, certains qui habitaient là, et il y en a qui ont saisi l'occasion, conclu le marché et signé un contrat où on change de vie, même si je sais qu'on ne change pas de vie avec indifférence.

L'écriture m'apprend ou me réapprend des rôles, des postures. Elle m'enseigne ce statut de chercheur, de cochercheur – et cet autre, surtout, ce rôle de proche aidant. La responsabilité de porter attention. Audrey me dit qu'on ne vient pas à bout d'un projet comme celui-là. On ne laisse pas ça tomber et je ne me sens pas encore capable de l'être, de revêtir ce rôle pour elle, pour ma mère. C'est une tâche à apprendre. Même les mots qui en parlent sont difficiles à écrire. Je n'ai pas encore cette nécessité et je souhaite seulement porter des souvenirs. Me faire le porteur de ces souvenirs, les récolter et les réécrire. Peut-être qu'on ne fait que les confier à quelqu'un d'autre. La place des oies, celle de la Réserve. Quand j'étais jeune et que le sifflement du train de Charlevoix m'impressionnait, dans le sentier du Moqueur-Chat. Je suis lié à cet autre terme, je dois dire, celui d'aidant naturel. On aide naturellement. J'entends caqueter en octobre et ma mère me dit qu'il n'y a plus beaucoup d'oies au Cap, à cette période de l'année. J'aime qu'elle me donne de leurs nouvelles. Ça fait partie des choses qu'on se partage. Je sens que je peux commencer par là, m'occuper des lieux qui la préoccupent. Qu'elle sache que ça importe pour quelqu'un d'autre. On continue à nommer cet attachement, à échanger le temps et les qualifications. Peut-on être en avant l'un·e de l'autre, sans en venir à bout?

Francine

L'aider à mon tour à avancer, ma mère-chercheuse.

REMERCIEMENTS

Je remercie très fort toutes les personnes dont le nom apparaît dans cette thèse et qui ont offert des moments de leur vie et une partie de leur histoire. Merci à ces gens précieux que j'ai croisés, avec qui j'ai discuté, que je connais très bien ou que j'ai manqués. Je pense à Louis, Élise, Diane, Guy, Martin, Réjean, Noël, Béatrice, Gentil, Francine, Luc, Emmanuelle, Audrey, Sarah, Vincent, Thomas, Rémy.

Plusieurs des réflexions écrites ici sont nées de discussion avec des collègues et des ami·es, de l'UQAM. Merci aux personnes impliquées dans le groupe Réécrire la forêt boréale, Jonathan, Alexandre, Cassie, Catherine, Simon, Pierre-Olivier, Michel, Erika, Brigitte, Pénélope, Berte, Élise, Julie-Pascale, Sabrina, Ariane, et merci à Jeanne, Maxime et Manon de Réécrire la forêt tropicale. Merci à ce cercle passionné par la littérature et la nature.

Merci aux travailleur·ses de la Réserve, pour les gestes de sauvegarde et la connaissance intime des lieux.

Merci à toutes les personnes bénévoles que j'ai croisées, à la station de baguage du Cap. Merci pour les discussions et les marches vers les filets, merci pour l'aide et pour l'amour des oiseaux.

Je veux remercier Jonathan Hope, mon directeur de thèse. Tu as su m'encourager, me proposer des défis à ma portée, pendant ces années, tu m'as orienté sans jamais m'imposer de destination, tu as ouvert un chemin sans décider du parcours. Merci pour ton écoute, ton accompagnement, les choix sensibles que tu fais, merci de m'avoir montré des avenues sans offrir les solutions. Tu es un des guides de cette thèse.

Un merci éclatant à la famille, pour l'aide, l'appui, la curiosité, la patience. Merci à Emmanuelle de me rappeler combien de temps j'ai mis à écrire une thèse, à François, Sylvie, Michel, Maurice, Alexandre, Ève, merci à mon père Luc, cette thèse ne représente pas suffisamment toute la place que ton intelligence et ta sensibilité tiennent dans ma vie. Merci pour les soins que tu rends.

Merci aux Bibis et merci à Audrey, mon attachement, ma personne avec qui je suis chez moi. Tu m'accompagnes à chaque pas que je fais. Je ne connais personne qui possède ton audace, ta sensibilité, ta façon de donner aux autres. Je ne connais personne qui a ton cœur.

Merci à ma mère, Francine. Je t'ai demandé tellement de choses, j'ai demandé beaucoup de ta vulnérabilité et de ta disponibilité, demandé d'ouvrir un vieux texte, d'ouvrir ton histoire. Ton avis est toujours ma première boussole. Merci pour ce que tu m'apprends. J'ai la joie immense de t'avoir près de moi.

Merci aux personnes qui se sont occupées du monde qu'on a reçu et merci à celles qui s'en occuperont après nous.

BIBLIOGRAPHIE

- Abram, David (2021), *Comment la terre s'est tue. Pour une écologie des sens*, trad. Didier Demorcy et Isabelle Stengers, Paris, La Découverte, coll. « Poche », 366 p.
- Adams, Carole J. (2025 [1990]), *La politique sexuelle de la viande. Une théorie critique féministe végane*, trad. Danielle Petitclerc, Montréal, Remue-ménage, 448 p.
- AECOM (2008), « AECOM Completes Acquisition of Tecsult », en ligne, <<https://investors.aecom.com/news-releases/news-release-details/aecom-completes-acquisition-tecsult>>, consulté le 1^{er} novembre 2025.
- Ahmed, Sara (2014), « White Men », dans *feministkilljoys*, en ligne, <<https://feministkilljoys.com/2014/11/04/white-men/>>, consulté le 1^{er} novembre 2025.
- Andersen, Rikke Sand, Mette Terp Høybye et Mette Bech Risør (2024), « Expanding Medical Semiotics », *Medical Anthropology*, vol. 4, no 2, p. 91-101.
- Arnberg, Nina N., Daizaburo Shizuka, Alexis S. Chaine et Bruce E. Lyon (2015), « Social Network Structure in Wintering Golden-Crowned Sparrows Is not Correlated with Kinship », *Molecular Ecology*, vol. 24, no 19, p. 5034-5044.
- Assemblée nationale du Québec (2020), *Loi concernant l'accélération de certains projets d'infrastructure*, Éditeur officiel du Québec, chapitre 27, 42^e législature, 52 p.
- _____ (2024), *Loi visant principalement à diversifier les stratégies d'acquisition des organismes publics et à leur offrir davantage d'agilité dans la réalisation de leurs projets d'infrastructure*, Éditeur officiel du Québec, chapitre 28, 43^e législature, 24 p.
- _____ (2024), « Marcel Bédard », en ligne, <<https://www.assnat.qc.ca/fr/deputes/bedard-marcel-1937/biographie.html>>, consulté le 1^{er} novembre 2025.
- Austin, Mary (2019), *Le pays des petites pluies*, trad. François Specq, Marseille, Le mot et le reste, 187 p.
- Bagemihl, Bruce (1999), *Biological Exuberance. Animal Homosexuality and Natural Diversity*, New York, St. Martin's Press, 751 p.
- Barbieri, Marcello (2008), « The Mechanisms of Evolution : Natural Selection and Natural Conventions », dans *The Codes of Life. The Rules of Macroevolution*, Berlin, Springer, coll. « Biosemiotics », p. 15-35.
- Baril, Gérald (2020), *Si près, si loin, les oies blanches. Récit d'une migration intérieure*, Montréal, XYZ, 333 p.

Barthes, Roland (1970), *S/Z*, Paris, Seuil, coll. « Tel Quel », 278 p.

_____ (1977), *Fragments d'un discours amoureux*, Paris, Seuil, coll. « Tel Quel », 280 p.

_____ (1980), *La chambre claire. Note sur la photographie*, Paris, Gallimard, coll. « Cahiers du cinéma », 200 p.

_____ (2014 [1973]), *Le plaisir du texte*, Paris, Points, coll. « Essais », 96 p.

Bédard, Jean (1988), *Les oies blanches et l'agriculture dans l'estuaire du Saint-Laurent : problèmes et solutions*, Québec, Ministère de l'Environnement, de la Lutte contre les changements climatiques, de la Faune et des Parcs, 91 p.

Bélanger, Francine (1979), « La gestion agricole au cap Tourmente », Rapport interne au Service canadien de la faune, Québec, Environnement et Changement climatique Canada, 26 p.

_____ (1981), « Analyse critique de l'évolution spatiale et environnementale de la réserve de faune du Cap Tourmente », mémoire de maîtrise, Institut des sciences de l'environnement, Université du Québec à Montréal, 58 f.

Bélanger, Jennifer et Martine Delvaux (2022), *Les allongées*, Montréal, Hélio trope, coll. « Série K », 150 p.

Bélanger, Luc et Josée Lefebvre (2006), *Gestion intégrée et durable de la Grande Oie des neiges au Québec. Plan d'action 2005-2010*, Québec, Environnement et Changement climatique Canada, 36 p.

Bélanger Michaud, Sara Danièle (2022), *Cicatrices. Carnets de conversion*, Montréal, Nota bene, 96 p.

Bellavance, Joël-Denis (2025), « Crucial pour diversifier ses marchés, croit Ottawa », *La Presse*, 30 septembre 2025, en ligne, <<https://www.lapresse.ca/affaires/2025-09-30/expansion-du-port-de-montreal-a-contrecoeur/crucial-pour-diversifier-ses-marches-croit-ottawa.php>>, consulté le 2 octobre 2025.

Berdet, Marc (2005), « Benjamin sociographe de la mémoire collective? », *Temporalités*, vol. 3, en ligne, <<https://journals.openedition.org/temporalites/410>>, consulté le 20 juin 2025.

Betasamosake Simpson, Leanne (2021), *Noopiming. Remède pour guérir de la blancheur*, trad. Arianne Des Rochers, Montréal, Mémoire d'encrier, 368 p.

Bird Rose, Deborah et Libby Robin (2019), *Vers des humanités écologiques*, suivi de *Oiseaux de pluie*, trad. Marin Schaffner, Marseille, Wildproject, 80 p.

Biospective (2025), *Preclinical Website*, en ligne, <<https://biospective.com/>>, consulté le 22 octobre 2025.

- Botkin, Daniel B. (2012), *The Moon in the Nautilus Shell. Discordant Harmonies Reconsidered*, Oxford, Oxford University Press, 424 p.
- Bouchard, Léonard (1976), *Le Cap-Tourmente et la chasse aux oies blanches*, Montréal, Fides, 160 p.
- Brier, Søren (2008), « The Paradigm of Peircean Biosemiotics », *Signs*, vol. 2, p. 30-81.
- Brown, Wendy (1988), *Manhood and Politics. A Feminist Reading in Political Theory*, Totowa, Rowman and Littlefield, 231 p.
- Brunet, Michel (1957), « Trois dominantes de la pensée canadienne-française : l'agriculturisme, l'anti-étatisme et le messianisme », *Écrits du Canada français*, no 3, p. 33-117.
- Brunet Dragon, Sarah (2018), *Cartographie des vivants*, Montréal, Noroît, coll. « Chemins de traverse », 180 p.
- Büscher, Bram et Robert Fletcher (2023), *Le vivant et la révolution. Réinventer la conservation de la nature par-delà le capitalisme*, Arles, Actes Sud, 336 p.
- Butler, Judith (2009), *Ces corps qui comptent. De la matérialité et des limites discursives du « sexe »*, trad. Charlotte Nordmann, Paris, Éditions Amsterdam, 249 p.
- Byholm, Patrik, Martin Beal, Natalie Isaksson, Ulrik Lötberg et Susanne Åkesson (2022), « Paternal Transmission of Migration Knowledge in a Long-distance Bird Migrant », *Nature Communications*, vol. 13, en ligne, <<https://www.nature.com/articles/s41467-022-29300-w>>, consulté le 1^{er} novembre 2025.
- Campbell, Claire Elizabeth (éd.) (2011), *A Century of Parks Canada, 1911-2011*, Calgary, University of Calgary Press, 447 p.
- Canards Illimités Canada (2023), *Restauration du marais de la Grande Ferme*, en ligne, <<https://www.canards.ca/recits/milieux-humides/restauration-du-marais-de-la-grande-ferme/>>, consulté le 1^{er} novembre 2025.
- _____ (2025), *Nos racines*, en ligne, <<https://www.canards.ca/a-propos-de-nous/les-racines-de-la-chasse/>>, consulté le 1^{er} novembre 2025.
- Carson, Rachel (2019 [1962]), *Printemps silencieux*, trad. Jean-François Gravrand, Marseille, Wildproject, coll. « Domaines sauvages », 323 p.
- Cassin, Barbara (2023), *Plus d'une langue*, Montrouge, Bayard, coll. « Les petites conférences », 40 p.
- Cartier, Jacques (1986 [1535]), *Relations*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 498 p.

- Centre d'études nordiques (2025), *Grande oie des neiges*, en ligne, <<https://bylot.cen.ulaval.ca/fr/animalgoose.php>>, consulté le 1^{er} novembre 2025.
- Chambre des communes (2025), *Loi visant à bâtir le Canada*, Ministère de la Justice, chapitre 2, article 4, 21 p.
- Chapdelaine, Claude, Éric Chalifoux, Christian Gates et Greg Kennedy (2023), *Les Iroquoiens du Cap Tourmente. Le site Royarnois et la province de Canada*, Montréal, Recherches autochtones au Québec, coll. « Signes des Amériques », 297 p.
- Charland, Christophe (2021), « Relire : vers une écologie de la lecture », *La lecture : pratiques, figures et représentations*, Fémur, no 3, en ligne, <<https://revuefemur.com/relire-vers-une-ecologie-de-la-lecture/>>, consulté le 19 juin 2025.
- _____ (2022), « Fragments d'un discours affectif : les lectures insistantes de Roland Barthes », mémoire de maîtrise, Département d'études littéraires, Université du Québec à Montréal, 92 f.
- Collin, Françoise (2020 [1986]), *Un héritage sans testament*, Montréal, Remue-ménage, 64 p.
- Cooper, J.A. (2020), « *Belonging : A Culture of Place* by bell hooks (Review) », *Southeastern Geographer*, vol. 60, no 4, p. 360-366.
- Craig-Dupont, Olivier (2008), « Idéal de nature sauvage et transformation des territorialités au Parc national de la Mauricie, 1967-1977 », mémoire de maîtrise, Département des sciences humaines, Université du Québec à Trois-Rivières, 130 f.
- _____ (2011), « Hunting, Timber Harvesting, and Precambrian Beauties : The Scientific Reinterpretation of La Mauricie National Park's Landscape History, 1969-1975 », dans Claire Elizabeth Campbell (éd.), *A Century of Parks Canada, 1911-2011*, Calgary, University of Calgary Press, p. 179-204.
- Dansereau, Pierre (1973), *La terre des hommes et le paysage intérieur*, Montréal, Leméac, 190 p.
- David, Carole (2003), *Terroristes d'amour, suivi de L'endroit où se trouve ton âme*, Montréal, Les herbes rouges, 152 p.
- Davin, Anna (1997), « Imperialism and Motherhood », dans Frederick Cooper et Ann Laura Stoler (éd.), *Tensions of Empire. Colonial Cultures in a Bourgeois World*, Berlin, De Gruyter Brill, p. 87-151.
- Deacon, Terrence, Claus Emmeche, Jesper Hoffmeyer, Kalevi Kull et Frederik Stjernfelt (2019), « Theses on Biosemiotics : Prolegomena to a Theoretical Biology », *Biological Theory*, vol. 4, n° 2, p. 167-173.

- Dalla Costa, Mariarosa (2025 [1972]), « Les femmes et la subversion sociale », dans Louise Toupin, *Wages for Housework. La campagne du salaire au travail ménager*, Montréal, Remue-ménage, p. 62-118.
- Derrida, Jacques (1972), « *Signature événement contexte* », dans *Marges de la philosophie*, Paris, Minuit, coll. « Critique », p. 365-393.
- Descola, Philippe (2005), *Par-delà nature et culture*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des sciences humaines », 640 p.
- DeSimone, Joely G. et Emily B. Cohen (2023), « Social, not Spatial, Fidelity Underlies Between Years Winter Site Fidelity in a Migratory Bird », *PNAS*, vol. 120, no 35, en ligne, <<https://www.pnas.org/doi/10.1073/pnas.2311577120>>, consulté le 1^{er} novembre 2025.
- Despret, Vinciane (2004), « The Body We Care For : Figures of Anthro-po-zoo-genesis », *Body and Society*, vol. 10, no 2-3, p. 111-134.
- _____ (2019), *Habiter en oiseau*, Arles, Actes Sud, coll. « Mondes sauvages », 207 p.
- Didi-Huberman, Georges (2023), *Brouillards de peines et de désirs. Faits d'affects, 1*. Paris, Minuit, coll. « Paradoxe », 544 p.
- Di Rosa, Hervé (2011), *L'art modeste*, Dijon, Les presses du réel, 48 p.
- Doran, Marie-Andrée (1981), « Utilisation par la grande oie blanche (*Anser caerulescens atlanticus*) de la végétation dans le marais intertidal de la Réserve nationale de Cap-Tourmente, Québec », mémoire de maîtrise, Faculté de foresterie et de géodésie, Université Laval, 142 f.
- Downing, Beatrice C., Matthew J. Silk, Richard J. Delahay, Stuart Bearhop, Nick J. Royle (2023), « Culling-induced Perturbation of Social Networks of Wild Geese Reinforces rather than Disrupts Associations among Survivors », *Journal of Applied Ecology*, vol. 60, no 12, p. 2613-2624.
- Eco, Umberto (1985), *Lector in fabula*, Paris, Grasset, 324 p.
- Environnement Canada (1987), « Cap Tourmente National Wildlife Area : Between Two Worlds », Service canadien de la faune, en ligne, <https://publications.gc.ca/collections/collection_2023/eccc/cw66/CW66-88-1987-eng.pdf>, consulté le 19 juin 2025.
- Ernaux, Annie (1990), *Une femme*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 112 p.
- _____ (1999), « *Je ne suis pas sortie de ma nuit* », Paris, Gallimard, coll. « Folio », 120 p.
- Fabiani, Jean-Louis (2003), « La nature mise en spectacle. Aspects esthétiques et éthiques de la restauration des écosystèmes », *Parcours anthropologique*, no 3, en ligne, <<https://journals.openedition.org/pa/1678>>, consulté le 19 juin 2025.

- Fish, Stanley (2007 [1980]), « Y a-t-il un texte dans ce cours? », dans *Quand lire c'est faire. L'autorité des communautés interprétatives*, trad. Étienne Dobenesque, Les Prairies ordinaires, coll. « Penser/Croiser », p. 29-53.
- Frémont, Armand (1976), *La région, espace vécu*, Paris, Presses universitaires de France, 223 p.
- Frère Marie-Victorin (1995 [1935]), *Flore laurentienne*, 3^e éd., Boucherville, Gaëtan Morin éditeur, 1093 p.
- Gagné, Guillaume (2006), « De l'autoroute Dufferin-Montmorency au boulevard urbain Du Vallon : Quels changements ? », mémoire de maîtrise, Faculté d'aménagement, d'architecture et des arts visuels, Université Laval, 103 f.
- Gagné, Mireille (2010), *Les oies ne peuvent pas nous dire*, Montréal, Hexagone, 72 p.
- Gauthier, Gilles, Jean-François Giroux, Austin Reed, Arnaud Béchet et Luc Bélanger (2005), « Interactions Between Land Use, Habitat Use, and Population Increase in Greater Snow Geese : What Are the Consequences for Natural Wetlands? », *Global Change Biology*, vol. 11, no 6, p. 856-868.
- Goldsmith, Kenneth (2018), *L'écriture sans écriture. Du langage à l'âge numérique*, trad. François Bon, Paris, Jean Boîte, 248 p.
- Gosselin Couillard, François (2013), « Le Comité des citoyens de l'Aire 10 », *Saint-Roch, une histoire populaire*, en ligne, <<https://saint-roch.blogspot.com/p/le-comite-des-citoyens-de-la-10.html>>, consulté le 1^{er} novembre 2025.
- Grandjeat, Yves-Charles (2005), « Regarder à perte de vue et écrire quand même : quelques propositions sur la littérature écologique américaine », *Revue française d'études américaines*, vol. 4, n° 106, p. 19-32.
- Guattari, Félix (1989), « Ritournelles et affects existentiels », *Chimères*, no 7, p. 1-15.
- Guimont, Jacques (1996), *La Petite-Ferme du cap Tourmente. De la ferme de Champlain aux grandes volées d'oies*, Québec, Septentrion, 230 p.
- Hanania, Cécile (2005), « Fiction du paratexte dans les *Fragments d'un discours amoureux* de Roland Barthes », *Dalhousie French Studies*, vol. 73, p. 117-127.
- Haraway, Donna (2018 [1997]), *Modest_Witness@Second_Millennium. FemaleMan[©]_Meets_OncoMouseTM*, 2^e éd., New York, Routledge, 424 p.
- Harding, Sandra (2015), *Objectivity and Diversity. Another Logic of Scientific Research*, Chicago, University of Chicago Press, 232 p.

- Harnois, Stéphanie (2005), « “Entre terre et mer” : utilisations et perceptions environnementales des marais intertidaux de la Côte de Beaupré », mémoire de maîtrise, Faculté de foresterie, de géographie et de géomatique, Université Laval, 252 f.
- Hébert-Bernier, Francis (2025), « Port de Contrecoeur : “Pourquoi ne pas prendre le temps de bien faire les choses?” », Pivot, 25 septembre 2025, en ligne, <<https://pivot.quebec/2025/09/25/port-de-contrecoeur-pourquoi-ne-pas-prendre-le-temps-de-bien-faire-les-chose/>>, consulté le 2 octobre 2025.
- Hess, Gérald (2013), *Éthiques de la nature. Éthique et philosophie morale*, Paris, Presses universitaires de France, 424 p.
- Hoffmeyer, Jesper (2015), « Semiotic Scaffolding. An Unitary Principle Gluing Life and Culture Together », *Green Letters*, vol. 19, no 3, p. 243-254.
- hooks, bell (1990), « Homeplace. A Site of Resistance », dans *Yearning. Race, Gender, and Cultural Politics*, Toronto, Between the lines, p. 41-49.
- _____ (2023), *Cultiver l'appartenance*, trad. Noémie Grunenwald, Paris, Cambourakis, coll. « Sorcières », 320 p.
- Hope, Jonathan (2017), « Various Shapes of Cultural Biosemiotics », *Biosemiotics*, vol. 10, n° 3, p. 397-411.
- _____ (2018), « Présentation : marges de la biosémiotique », *Biosémiotique*, vol. 38, n° 3, p. 3-13.
- _____ (2025), *Accueils de l'autre-qu'humain. Convergences de nature et de culture au Québec*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, coll. « Cavales », 162 p.
- Hope, Jonathan, Cassie Bérard, Catherine Cyr et Miguel Montoro Girona (2024), « Boréaliser », *Zinc*, no 64, 120 p.
- Iedema, Rick (2001), « Resemiotization », *Semiotica*, vol. 137, no 1, p. 23-39.
- Issenhuth, Jean-Pierre (2010), *Chemins de sable. Carnet 2007-2009*, Montréal, Fides, coll. « Carnets », 380 p.
- Jacoby, Karl (2021), *Crimes contre la nature. Voleurs, squatters et braconniers : l'histoire cachée de la conservation de la nature aux États-Unis*, trad. Frédéric Cotton, Toulouse, Anacharsis, coll. « Essais », 441 p.
- Jakobson, Roman (2003 [1963]), *Essais de linguistique générale, vol. 1. Les fondations du langage*, Paris, Minuit, 260 p.
- jones, patrice (2007), *Aftershock. Confronting Trauma in a Violent World*, New York, Lantern Books, coll. « Flashpoint », 257 p.

- Journal *L'UQAM* (1999), « La maîtrise en sciences de l'environnement fête ses 25 ans », vol. 25, no 13, en ligne, <<https://www.journal.uqam.ca/9899/JOURNAL/13/A.htm>>, consulté le 19 juin 2025.
- Kerangal, Maylis de (2022), *Un archipel. Fiction, récits, essais*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 256 p.
- Kern, Leslie (2022), *Ville féministe. Notes de terrain*, trad. Arianne Des Rochers, Montréal, Remue-ménage, 218 p.
- Kristeva, Julia (1969), *Semeiotike. Recherches pour une sémanalyse*, Paris, Seuil, coll. « Tel Quel », 380 p.
- Labrecque, Annie (2019), « L'Amérique du Nord a perdu 3 milliards d'oiseaux en 50 ans », *Québec Science*, en ligne, <<https://www.quebecscience.qc.ca/sciences/amerique-nord-perdu-milliards-oiseaux/>>, consulté le 19 juin 2025.
- Lamontagne, Michel P., Yves Descôteaux, Lawrence Desrosiers et Jean-Pierre Lamoureux (1978), *Audience publique sur le projet autoroutier Dufferin Montmorency (Battures de Beauport)*, Québec, Bureau d'audiences publiques sur l'environnement, 154 p.
- Lapierre, René (2011), *Renversements. L'écriture-voix*. Montréal, Les herbes rouges, 172 p.
- Leboeuf, Michel (2024), *Les chants perdus de la nature. Bienvenue en Anthropophonie*, Montréal, MultiMondes, 210 p.
- Leclerc, Frédérick (2014), « Savoirs et pouvoirs dans la ville de Québec : le Rapport Gréber et les images discursives de la modernité urbaine, 1948-1956 », mémoire de maîtrise, Faculté de foresterie, de géographie et de géomatique, Université Laval, 167 f.
- Leclerc, Richard (2011), « Les municipalités à vocation religieuse au Québec », *Études d'histoire religieuse*, vol. 77, p. 101-116.
- Lefebvre, Henri (2000 [1974]), *La production de l'espace*, 4^e édition, Paris, Anthropos, coll. « Ethnosociologie », 485 p.
- Lefebvre, Louis (2023), *Têtes de linotte? Innovation et intelligence chez les oiseaux*, Montréal, Boréal, 207 p.
- Lemieux, Louis (1959), « Histoire naturelle et aménagement de la grande oie blanche », *Le Naturaliste canadien*, vol. 86, n° 8-9, p. 134-191.
- Leopold, Aldo (2022), *Almanach d'un comté des sables*, trad. Éric Chédaille, Paris, Gallmeister, 280 p.

- Le Soleil (1969), « Le terrain du Petit-Cap vendu au fédéral a une superficie de 28 milles carrées », *Le Soleil*, 17 avril 1969, p. 2.
- « Les routes migratoires » (2020), *Migrations d'oiseaux*, balado, ép. 5, Montréal, Biodôme de Montréal, en ligne, <<https://espacepourlavie.ca/migrations-doiseaux-episode-5-les-routes-migratoires>>, consulté le 19 juin 2025.
- Levesque, Simon et Emmanuelle Caccamo (2017), « Introduction au 5^e numéro du *Cygne noir* », *Cygne noir*, no 5, p. 1-10.
- Lothian, W.F. (1987), « Les parcs nationaux au Québec », dans *Petite histoire des parcs nationaux du Canada*, Environnement Canada, p. 139-154.
- Lorenz, Konrad (1937), « The Companion in the Bird's World », *The Auk*, vol. 54, no 3, p. 245-273.
- Lotman, Juri (1999), *La sémiotique*, trad. Anka Ledenko, Limoges, Presses universitaires de Limoges, coll. « Nouveaux actes sémiotiques », 149 p.
- Macé, Marielle (2022), *Une pluie d'oiseaux*, Saint-Denis, José Corti, coll. « Biophilia », 378 p.
- MacKinnon, Catherine (1983), « Feminism, Marxism, Method, and the State : Toward Feminist Jurisprudence », *Signs*, no 4, p. 635-668.
- Madsen, Anastasia E., Bruce E. Lyon, Alexis S. Chaine, Theadora A. Block et Daizaburo Shizuka (2023), « Loss of Flockmates Weakens Site Fidelity in Golden-crowned Sparrows (*Zonotrichia atricapilla*) », *PNAS*, vol. 120, no 32, en ligne, <<https://www.pnas.org/doi/10.1073/pnas.2219939120#bibliography>>, consulté le 1^{er} novembre 2025.
- Mathevet, Raphaël et Arnaud Béchet (2020), *Politiques du flamant rose. Vers une écologie du sauvage*, Marseille, Wildproject, 137 p.
- Mathieu, Clément (2022), « Dans les archives de Match – Avec Jacques Perrin sur le tournage du “Peuple Migrateur” », *Paris Match*, en ligne, <<https://www.parismatch.com/Culture/Cinema/Jacques-Perrin-Peuple-Migrateur-tournage-2001-interview-1801176>>, consulté le 4 août 2025.
- Maran, Timo (2020), *Ecosemiotics. The Study of Signs in Changing Ecologies*, Cambridge, Cambridge University Press, 75 p.
- Merchant, Carolyn (2021), *La mort de la nature. Les femmes, l'écologie et la révolution scientifique*, trad. Margot Lauwers, Marseille, Wildproject, 454 p.
- Mercier, Guy (2011), « La modernisation de la ville de Québec après la Seconde Guerre mondiale : une ville sous l'emprise de sa propre image », dans Lucie K. Morisset et Marie-Ève Breton (dir.), *La ville. Phénomène de représentation*, Québec, Presses de l'Université du Québec, p. 121-144.

- Ministère de l'Environnement, de la Lutte contre les changements climatiques, de la Faune et des Parcs (2025), *Pleins feux sur... la chasse à l'oie des neiges*, en ligne, <<https://mffp.gouv.qc.ca/jeunesse/chasse-oie-neiges/>>, consulté le 19 juin 2025.
- Ministère des Transports (1969), *Rapport Vandry, Jobin, De Leuw, Cather et Associés sur la circulation et l'aménagement du Québec métropolitain. Communiqués de presse*, Québec, 35 p.
- Morency, Pierre (2020 [1989]), *L'œil américain. Histoires naturelles du Nouveau Monde*, Montréal, Boréal, coll. « L'œil américain », 289 p.
- Morissette, Rodolphe (1980), « L'hippodrome municipal de Québec. Le contrat sera-t-il accordé sans appel d'offres? », *Le Devoir*, 3 décembre 1980, p. 9.
- Morizot, Baptiste (2018), *Sur la piste animale*, Arles, Actes Sud, coll. « Babel », 200 p.
- Nelson, Maggie (2017), *Les argonautes*, trad. Jean-Michel Thérout, Montréal, Triptyque, coll. « Difforme », 218 p.
- Olteanu, Alin et Andrews Stables (2018), « Learning and Adaptation from a Semiotic Perspective », *Sign Systems Studies*, vol. 46, no 4, p. 409-434.
- Oudman, Thomas, Kevin Laland, Graeme Ruxton, Ingunn Tombre, Paul Shimmings et Jouke Prop (2020), « Young Birds Switch but Old Birds Lead : How Barnacle Geese Adjust Migratory Habits to Environmental Change », *Frontiers in Ecology and Evolution*, vol. 7, en ligne, <<https://www.frontiersin.org/journals/ecology-and-evolution/articles/10.3389/fevo.2019.00502>>, consulté le 1^{er} novembre 2025.
- Ouellet, Fernand (1966), *Histoire économique et sociale du Québec. 1760-1850*, Montréal, Fides, 639 p.
- Parent-Bouchard, Émilie (2016), « 100 ans après le feu de forêt le plus meurtrier au pays, l'auteure d'*Il pleuvait des oiseaux* se souvient », Radio-Canada, en ligne, <<https://ici.radio-canada.ca/nouvelle/792619/grands-feux-nord-ontario-100-ans-jocelyne-saucier-roman-il-pleuvait-des-oiseaux>>, consulté le 19 juin 2025.
- Pearce, John M. (2007), « Philopatry : A Return to Origins », *The Auk*, vol. 124, no 3, p. 1085-1087.
- Peirce, Charles Sanders (1992), *The Essential Peirce, Volume 1. Selected Philosophical Writings (1867-1893)*, Bloomington, Indiana University Press, 448 p.
- _____ (1998), *The Essential Peirce, Volume 2. Selected Philosophical Writings (1893-1913)*, Bloomington, Indiana University Press, 624 p.

- Plan de gestion de la réserve nationale de faune du Cap-Tourmente* (2021), Québec, Environnement et Changement climatique Canada, 122 p.
- Plan nord-américain de gestion de la sauvagine (2020), *Plan stratégique conjoint des oies de l'Arctique*, Service canadien de la faune, Edmonton, 63 p.
- Plante, Catherine (2005), « “Des marais et des Hommes” : Nature et culture à l'Isle-aux-Grues, de l'époque amérindienne à aujourd'hui », mémoire de maîtrise, Faculté de foresterie, de géographie et de géomatique, Université Laval, 252 f.
- Plumwood, Val (2021), « La nature à la voix active », trad. Alexandre Painblanc, Naïma Radoni et Emmanuelle Safi, *Acta fabula*, vol. 22, no 10, en ligne, <<http://www.fabula.org/acta/document14048.php>>, consulté le 1^{er} novembre 2025.
- _____ (2024), *La crise écologique de la raison*, trad. Pierre Madelin, Marseille, Wildproject et Paris, Presses universitaires de France, coll. « L'écologie en questions », 492 p.
- _____ (2025), *Le féminisme et la maîtrise de la nature*, trad. Pierre Madelin, Bellevaux, Éditions Dehors, 336 p.
- Poirier, Priska (2022), *Alzheimer. Compréhension, solutions et accompagnement*, Boucherville, Éditions de Mortagne, 214 p.
- Poulos, Christopher N. (2021), *Essentials of Autoethnography*, Washington, American Psychological Association, 99 p.
- Pughe, Tom et Michel Granger (2005), « Introduction », *Revue française d'études américaines*, vol. 4, n° 106, p. 3-7.
- Quijano, Aníbal (2007), « Coloniality and Modernity/Rationality », *Cultural Studies*, vol. 21, no 2-3, p. 168-178.
- Réécrire la forêt boréale (2025), *À propos*, en ligne, <<https://reecrire.uqam.ca/>>, consulté le 1^{er} septembre 2025.
- Reed, Eric T., Joël Bêty, Julien Mainguy, Gilles Gauthier et Jean-François Giroux (2003), « Molt Migration in Relation to Breeding Success in Greater Snow Geese », *Arctic*, vol. 56, no 1, p. 76-81.
- Richard, Gilles (2009), *Le Cap Tourmente et son légendaire Charles Henri Boucher*, Montréal, Mots en toile, 191 p.
- Rivard, J.-Claude (1968), « Les citoyens du Cap Tourmente auront de l'eau potable en abondance pour Noël! », *Le Soleil*, 19 septembre 1968, p. 27.

- Rohwer, Frank C. et Michael G. Anderson (1988), « Female-biased Philopatry, Monogamy, and the Timing of Pair Formation in Migratory Waterfowl », *Current Ornithology*, vol. 5, p. 187-221.
- Salerno, Daniele (2020), « A Semiotic Theory of Memory : Between Movement and Form », *Semiotica*, vol. 241, p. 87-119.
- Séguin, Charles (2025), « Grands projets d'infrastructure : C-5 devient loi », Radio-Canada, 26 juin 2025, en ligne, <<https://ici.radio-canada.ca/nouvelle/2175834/adoption-c5-projet-carney-infrastructure>>, consulté le 2 octobre 2025.
- Selmi, Adel et Vincent Hirtzel (2007), « Gouverner la nature », *Cahiers d'anthropologie sociale*, vol. 3, 136 p.
- Shukin, Nicole (2009), *Animal Capital. Rendering Life in Biopolitical Times*, Minneapolis, University of Minnesota Press, coll. « Posthumanities », 288 p.
- Smith, Andrea L. et Anna Eisenstein (2016), *Rebuilding Shattered Worlds. Creating Community by Voicing the Past*, Lincoln, University of Nebraska Press, 190 p.
- Table de concertation sur la gestion de la Grande Oie des neiges (2013), *L'Oie des neiges au Québec. Plan d'action 2013-2018*, Québec, Environnement et Changement climatique Canada, 20 p.
- Tanguay, Sébastien (2023), « L'air de Limoilou parmi les plus saturés en particules fines du Québec », *Le Devoir*, en ligne, <<https://www.ledevoir.com/environnement/779989/l-air-de-limoilou-parmi-les-plus-satures-en-particules-fines-du-quebec>>, consulté le 19 juin 2025.
- Tesson, Sylvain (2021), *La panthère des neiges*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 189 p.
- Thomson, Amanda (2022), *Belonging. Natural Histories of Place, Identity and Home*, Édimbourg, Canongate Books, 309 p.
- Union québécoise pour la conservation de la nature (2005), *ZICO des battures de Beauport. Un milieu naturel à restaurer : Plan de gestion*, Québec, 40 p.
- Vaillancourt, Jean-Guy (2015), « Le mouvement vert au Québec : une perspective historique et sociologique », *Bulletin d'histoire politique*, vol. 23, no 2, p. 113-132.
- van Dooren, Thom (2021), *En plein vol. Vivre et mourir au seuil de l'extinction*, trad. Marin Schaffner, Marseille, Wildproject, coll. « Domaine sauvage », 270 p.
- _____ (2022), *Dans le sillage des corbeaux. Pour une éthique multispécifique*, trad. Amanda Prat-Giral, Arles, Actes Sud, coll. « Mondes sauvages », 400 p.

- Vandry, Jobin, De Leuw, Cather et Associés (1968a), « Plan de circulation et de transport. Région métropolitaine de Québec », *Résumé*, Ministère de la voirie, Commission d'aménagement de Québec, 11 p.
- Vandry, Jobin, De Leuw, Cather et Associés (1968b), « Plan de circulation et de transport. Région métropolitaine de Québec », *Plan*, Ministère de la voirie, Commission d'aménagement de Québec, 189 p.
- Ville de Québec (2025), « Saint Roch. Témoignages », en ligne, <https://www.ville.quebec.qc.ca/citoyens/patrimoine/quartiers/saint_roch/temoignages.aspx>, consulté le 19 juin 2025.
- von Uexküll, Jacob (2010 [1956]), *Milieu animal et milieu humain*, trad. Charles Martin-Freville, Paris, Payot & Rivages, 173 p.
- Weber, Andreas (2021), *Invitation au vivant. Repenser les Lumières à l'âge de l'Anthropocène*, trad. Cyril Le Roy, Paris, Seuil, 227 p.
- Wheeler, Wendy (2015), « A Feeling for Life : Biosemiotics, Autopoiesis and the Orders of Discourse », *Anglia*, vol. 133, no 1, p. 53-68.
- _____ (2016), *Expecting the Earth. Life, Culture, Biosemiotics*, London, Lawrence and Wishart, 276 p.
- Wiegman, Robyn (2018), « In the Margins with the Argonauts », *Angelaki*, vol. 23, no 1, p. 209-213.
- Younsi, Ouaneassa (2010), *Emprunter aux oiseaux*, Montréal, Mémoire d'encrier, coll. « Poésie », 90 p.
- Zanette, Liana Y. et Michael Clinchy (2020), « Ecology and Neurobiology of Fear in Free-Living Wildlife », *Annual review of ecology, evolution, and systematics*, vol. 51, p. 297-318.